

L'énigme des circonstances

ISBN : 978-2-9559687-0-3
Édition La lampe-tempête
lalampetempete@orange.fr

Altra
L'énigme
des circonstances

Récit

Édition La lampe-tempête

Silence

*Pas de nom pour l'éclair
à l'insaisissable envergure*

Où le chercher?

On ne sait pas

La tête perdue s'aventure

Oh! si nouvelle

À l'orée du grand corps
de la forêt humaine en obscur
éveil

1

O n p a r t

Rien. Ni les lumières sur la place, ni les colonnes, les deux montants de la porte aérienne entre la terre et l'eau, on ne voit rien, sous la pluie dense et crépitante, rien que des masses aveugles et des pans de brouillard où grelottent quelques lueurs perdues. Les vagues font entendre un marmonnement sous l'averse, à la façon des bêtes agacées dans leur sommeil et parcourues de tremblements soudains. Le nuage un peu moins sombre qu'est la rive habitée s'effiloche comme le vieil or d'une frange au bord du grand rideau qui n'en finit plus, dans un ruissellement noir, de tomber.

Au commencement du voyage
on ne prend pas la mer en conquérante
ni en amante de l'amoureux envol

On est avalée par la nuit

On a tant rêvé de ce nouveau départ! Bien plus que du voyage lui-même, dont on pressent les déboires et les tensions, on a rêvé des quelques heures qu'on va passer dans la ville heureuse, avant de s'embarquer. On ne sera pas seule. On retrouve d'avance, à l'image du rêve le plus intime, nourri par la mémoire des séjours passés, les échos d'un vibrant accord, à la mesure du plus que possible.

Venise! On part à l'aventure dans la fraîcheur de la matinée. C'est l'automne. Dans la brume déjà lumineuse la beauté renaît des eaux grises. On est une femme et un homme : un monde à la recherche de l'ardente envergure, en création. Sans quitter la terre on vogue sur un nuage. L'univers d'une seule journée ouvre les portes de la vie entière.

Par une connivence entre la réalité personnelle et l'étonnante construction en sursis sur la lagune opaque, infectée de tous les déchets imaginables, on va jusqu'à croire que par la ferveur on échappera au pire.

On sera détrompée, c'est vrai... mais pas pour se résoudre à vivre en ombre, sans feu ni flamme pour embraser l'intelligence et décaper la vue.

Avant de partir on a étudié les cartes, les horaires, les coûts. On suivra de nuit, à bord d'un navire de ligne, les rives de l'Adriatique jusqu'à la Méditerranée. On débarquera au Pirée. Par un autre vapeur on se dirigera alors vers la Turquie. On est pourtant la première à savoir que l'organisation ne suffit pas. L'élan du vrai voyage exige un battement d'ailes. C'est pourquoi, bien avant de quitter la maison où l'on n'est plus ni réunis ni définitivement séparés, on se souvient de Venise et on rêve.

D'abord on se voit descendre tous les deux, côte à côte dans le vaporetto, la grande avenue marine. *Cà d'Oro... San Silvestro... Academia... Salute...* Un éclair nous traverse à chaque station nouvelle et familière, annoncée à la cantonade par le marin qui jette les amarres puis fait coulisser la barrière, libérant le passage pour les voyageurs qui nous quittent, aussitôt remplacés par d'autres, de plus en plus nombreux, tandis que s'amorce déjà la manœuvre de départ. Ces noms criés d'une voix forte et sans cérémonie semblent désigner à la fois les lieux offerts à nos regards et les étapes d'un parcours intérieur qui sauve du désenchantement, à l'endroit même où la loi du *business* condamne la Sérénissime à n'être plus qu'un livre d'art, distraitement ouvert, vite refermé, un centre de mondanités raffinées où parade l'intelligentsia internationale et pour la foule des touristes un pittoresque *shopping center*.

À peine sommes-nous tentés de nous appesantir en réflexions chagrines que surgit au fond d'une ruelle obscure qui mène au débarcadère sur le Grand-Canal une espèce de boule humaine roulant gauchement, freinée en même temps que propulsée par sa rondeur et qui jette des cris de mouette à l'adresse du vaporetto, lequel semble hésiter à maintenir les amarres ou à les relâcher en vue d'un prompt départ. Que va décider le commandant? Prendre patience? Pour une seule âme en peine remettre en cause la routine? Ou tenir l'horaire en accélérant encore la manœuvre pour en finir avec cette caricature de l'inadaptation, lui clore son bec de volatile criard et voir la boule grotesque, bêtement plantée là-bas sur son perchoir, se réduire comme une tête coupée, trophée d'une tribu sanguinaire? Que choisir? Que décider? Rester? Partir? Oui? Non? Est-ce uniquement le commandant qui manœuvre la barre des événements? N'est-elle pas en train de lui échapper dans le désir cruel ou solidaire, on ne le sait pas encore? Déjà tourné vers la prochaine station mais rivé, du coin de l'œil, à la boule humaine désespérément lancée en avant, le commandant laisse

frissonner le sens encore à naître, car tous les passagers, y compris les narcissiquement absents ou les plongés dans leur journal, occupés des grandes nouvelles politiques et boursières, tous les passagers sont embarqués dans l'instant crucial. Tout est suspendu et tout converge vers la boule humaine qui tressaute sur les pavés inégaux : une bonne femme au retour de son marché, chargée, haletante, rougeoyante. Avec ses cris de mouette, ses cris défiant son propre essoufflement, elle appelle à la rescousse tous les saints, tous les diables, tous les vivants sur la terre s'il y en a encore des vrais, des pas complètement refroidis, raidis, plus morts que les morts... Plus hardie que mouette par gros temps la vieille boule humaine prie en riant et rit en s'indignant.

Au-delà du *Pont des Soupirs* on descend, comme toujours, à l'arrêt de *San Zaccaria*, pour tranquillement revenir vers Saint-Marc. Les eaux vertes et scintillantes entraînent le regard au-delà des gondoles qui balancent leurs noirs croissants de lune en plein soleil, le long du bord. La façade blanche de *San Giorgio* dans son île a l'air d'un paquebot à l'ancre.

On est deux nouveaux époux, deux amants fidèles, deux vieux amis en croisière dans l'inconnu de leur propre vie.

À notre gauche, en haut de sa colonne, le chevalier qui affronte le dragon et le perce de sa lance est tourné vers l'Occident. Tourné vers l'Orient, sur l'autre colonne, à notre droite, le lion ailé tient le livre aux multiples énigmes grand ouvert.

On avance, délivrés de la pesanteur, sur les larges dalles qui longent le palais rose et blanc. On pénètre dans la nuit murmurante et dorée de la basilique. On reste longuement immobiles. Et puis chacun s'en va de son côté. Chacun parcourt seul, à pas lents, le corps et les bras ouverts de la demeure humaine. Alors chacun retrouve l'autre. Qu'est-ce qui nous unit ? Il n'y a plus de croyance et plus de négation, pas non plus d'indifférence mais un silence peuplé d'un bruissement de paroles dans toutes les langues, dont l'écho à l'intérieur de nous, multiplié par les voûtes et les coupoles, redit...

Sans âge
bien que chargée d'histoire
la grotte ardente

Sans nom le ventre où croît
la promesse du souffle
Sans mesure ni démesure la nuit

où vacillent les lumières

Alors naît de l'ombre, une fois encore, la place heureuse. On a franchi le porche de la basilique. On passe sous les oriflammes rouges et or qui ondulent avec un léger claquement, comme un jet d'eau tombant en fine cascade. On part à la dérive dans le brouhaha nonchalant de la foule. Autour de nous les murs tangent dans la lumière. La cloche du campanile sonne, puis celle de l'horloge, un peu décalée. On ne sait pas pourquoi les pigeons s'envolent tous ensemble et reviennent dans un courant d'air. On lève les yeux vers les quatre chevaux antiques, lancés par dessus l'arc-en-ciel des mosaïques. C'est comme si le char du soleil se reposait dans la clairière de la place heureuse, comme si la course des astres était suspendue, comme si les jours et les nuits se rassemblaient en un seul point, aussi réel et insaisissable qu'une larme ou un sourire. Les musiciens en habit noir viennent de s'installer sur leur estrade, au café Quadri, et font durer les préparatifs, tandis qu'on prend place à une table pour une escale à l'ombre d'un parasol. Sous les arcades s'arrête un jeune couple. *Maestro, Buongiorno!* lance la jeune femme. Accent bizarre. Étonnement du chef dont la baguette peine à reprendre la danse. Le couple alors esquisse un paso-doble... qui tout à coup explose sur la place électrisée et nous soulève comme des brindilles incandescentes, voltigeant dans le bleu du ciel.

Hélas! Rien de commun entre le souvenir de la place heureuse et l'implacable absurdité du présent voyage, solitaire et décevant, où la rencontre nouvelle se révèle un nouveau ratage et l'accord une aspiration toujours plus torturante.

On est séparés depuis trois ans, Ugo en Californie et moi avec notre fille à Genève. Il promet toujours de revenir et reste toujours absent. Pourquoi ne peut-il pas choisir une fois pour toutes entre Los Angeles la fascinante, bordant d'une gigantesque forêt de lumières la noire immensité de l'océan, ou la ville de notre lointaine enfance, la ville sans rien de visiblement vaste, au bout de son lac à l'aile jaillissante, qui s'éteint après minuit et les jours de grand vent?

C'était la nuit pour moi sur le vieux continent et pour l'homme aux sincères quoique fuyantes promesses, en Californie, l'éblouissement du plein jour quand nous avons projeté, par téléphone, ce voyage à partir de Venise, à destination de la Turquie. Pourquoi avons-nous choisi de revoir la grotte des Sept Dormants, à Éphèse, visitée bien des années auparavant? Sans doute attendons-nous l'un et l'autre, chacun à sa façon, l'éveil dont ce lieu difficile à trouver, perdu dans la campagne aux environs du site antique et de la ville moderne, est le symbole. Sur cette côte occidentale de la Turquie, rares sont les voyageurs qui connaissent la légende des Sept Dormants. Elle est pourtant commune à deux traditions, la chrétienne, la musulmane. Sa signification n'est pas réservée non plus à un clan ou l'autre de religieux ni à une poignée d'érudits.

Car les belles histoires s'envolent
dès qu'elles trouvent un corps pour les enfiler
comme une nouvelle chemise ou une nouvelle robe
qui préparent à l'énigme

de la rencontre et seront enlevées
libérant la nudité amoureuse
la croissante ivresse
la lame en feu dans la marée haute

et l'abandon
de la barque vide
comblée de nuit
sous le silence du ciel

L'histoire qui cherche à reprendre corps naît au milieu du cinquième siècle après Jésus-Christ. En ce temps-là vivent à Éphèse, alors dans l'empire romain, sept jeunes gens qui aiment plus que les honneurs et la fortune leur dieu étrangement humain, né sur la paille. Refusant la nature des choses et le bon ordre de la société, il a renversé la loi du plus fort et a été mis à mort comme un vaurien égarant les dociles braves gens. Pour obliger les sept amis à renier leur foi, contraire aux principes mêmes de la domination, l'empereur Décus commence par les exclure des postes honorables qu'ils occupent et par les dépouiller de leurs confortables moyens d'existence.

Comme cette première persécution ne suffit pas à les faire plier, il les condamne à être emmurés vivants dans une grotte.

Fin du premier épisode. Les sept résistants ont disparu. La montagne proche s'est refermée sur eux.

Les Éphésiens en éprouvent sans doute un peu de chagrin, mais que faire? Ils se dépêchent d'enfouir dans l'oubli les suppliciés. Nourrir de sombres pensées ne sert à rien, n'est-ce pas? Il vaut mieux se donner énergiquement à des actions positives, pour garantir sa prospérité personnelle et participer à l'effort commun. La puissance et la renommée de la ville en dépendent.

Que deviennent les sept amis dans les ténèbres de la grotte? Tout porte à croire qu'ils se réduisent lentement en poussière, comme leur souvenir dans l'esprit de ceux qui s'agitent sous le soleil. Eh bien non! Ils ne sont pas morts! Ils dorment. Ils respirent toujours mais mystérieusement. Par la passivité même du sommeil ils demeurent en contact avec une ferveur invisible, qui les garde obscurément en vie.

L'étrange processus, qui passionnera les psychanalystes quinze siècles plus tard, n'est pas entièrement nouveau à Éphèse, où dans l'Antiquité grecque le culte d'Artémis comprenait des expériences d'abandon onirique pour accéder aux profonds messages du sommeil. De même les sept dormeurs immobilisés dans la nuit, plongés dans la solitaire communauté du voyage intérieur, vivent-ils d'une tout autre vie que la vie de surface.

Le deuxième épisode se résume donc à une apparente absence : une présence en déploiement dans l'univers psychique, sans mesure avec le rétrécissement de l'espace et la fuite du temps.

On revient dans le visible avec le troisième épisode : celui du réveil.

La légende raconte que 177 ans après leur emmurement, selon la tradition chrétienne ranimée chaque année dans quelques lieux ignorés du grand public, dont une crypte-dolmen en Bretagne, et 309 ans selon la dix-huitième sourate du Coran, les sept disparus émergent de leur profond sommeil. Ayant passé par la grotte obscure, ils naissent une deuxième fois à la lumière du jour. L'intensité du retour les bouleverse. Le monde est tout neuf sous leurs yeux illuminés de reconnaissance. Autour d'eux, plus rien d'insignifiant : l'arbre, l'adolescent moqueur, les mains abîmées de la

vieille, son enfantin sourire, le nuage, la poussière, l'odeur de la pluie, tout se met à jouer dans la musique de la lumière. Mais avec le frémissement de la lumière reviennent aussi les ombres. Au cœur même du bonheur de voir clair la tristesse ne quitte pas les réveillés : dans la ville rénovée les illusions n'ont fait que changer de forme. Cependant l'étonnement se répand autour des sept sauvés du fatal emmurement. On les entend parler : ils s'expriment dans une langue d'un autre temps. Ils veulent se procurer de quoi manger et boire : les valeurs qu'ils tirent de leur poche n'ont plus cours. Dans leur stupéfaction les nouveaux habitants d'Éphèse cherchent à comprendre, se font raconter l'étrange histoire, sont arrachés un moment à la fièvre des affaires, à l'agitation des idées, aux fières passions, aux douces rêveries, à tout le trop plein des soucis actuels et des divertissements qui tournent comme les guêpes autour des fruits qui commencent à se gâter. Pour quelques âmes en peine le choc est plus fort et la routine de l'organisation ou du désordre ne parvient pas à reprendre le dessus : coup de foudre de l'infini.

Leur résurrection accomplie, les sept revenants en chair et en os ne font pas long feu dans le grand port où trafiquent avec une habileté millénaire les commerçants de l'Occident et de l'Orient. Les ensevelis de la grotte intemporelle ont l'expérience de la disparition. Ils accueillent la mort en insaisissable amie. Ils s'effacent. Ils ne demandent pas une pierre tombale avec leur nom dessus. Dans la mort, c'est encore la nuit crissante de milliards de grillons et la chaleur du jour qu'ils désirent sauver.

Fin de l'histoire des Sept Dormants. Se poursuit on ne sait trop comment le travail de l'étrange accord entre la fermeté de la résistance à la loi du plus fort et la passivité créatrice : une aventure si riche de sens qu'elle soulève le désir de la vivre, pour la croire vraie. Aussitôt le doute se met de la partie. La résurrection ? Avant la mort ? En passant par une immobilité de statue que personne ne voit ? Absurde ! Et pourtant...

Les nouveaux dormants, auxquels les nouveaux dominateurs ne pardonneront pas de résister aux dominations, ne peuvent plus compter sur la seigneurie d'en haut. La justice d'en bas les condamnera. Le salut par la science ? La sagesse du juste milieu ? Ils en rient dans leur long sommeil. Tourmentés par un rêve indéchiffrable, ils sont plus que jamais impuissants à réveiller par eux-mêmes les gestes, les cris, les silences qui ouvrent les portes de la vie dans l'aveugle épaisseur des montagnes et des murs.

Pour sortir de la nuit sans issue
seule demeure la folie
de l'endurance

L'obscur voyageuse en route pour Venise, première escale du voyage vers la grotte des Sept Dormants, se laisse pour l'instant guider par son désir d'élargissement, d'amoureux plaisir, d'insaisissable envol.

Au départ, à Genève, la tendre lumière de l'automne est absente. Sous le froid brouillard la ville entière est une emmurée vive. Cruel présage? Il me trouble à peine tandis que je m'échappe vers la gare de Cornavin, dont le nom évocateur de réjouissances dionysiaques ouvre magnifiquement la porte de mon voyage en deuxième classe, via le tunnel du Simplon, pour Venise où se renouvellera la rencontre et le départ.

Quel dépaysement déjà dans le train rapide qui file dans un nuage! Première vision, au sortir de la gare : le cortège des rails qui s'entrecroisent, courant comme les eaux venues de toutes parts en un seul fleuve de métal poli par l'usure, de bois noirci, de pierres concassées et salies, traversées par des ondes étincelantes. Les trois feux d'un sémaphore annoncent un autre convoi qui arrive en sens inverse. Un train de marchandises, interminable. Il passe avec un bruit de cailloux secoués par un géant morose. On n'aperçoit plus, maintenant, que des dos gris d'immeubles gris. Des wagons sur une voie de garage. Les serres du Jardin Botanique, dissimulant leurs échantillons de forêts tropicales. Enfin le lac, ou plutôt le souvenir du lac, parce que les eaux brumeuses sont à peine visibles dans la grisaille. Des corneilles en un long drapeau noir et déchiré montent au-dessus d'un champ labouré, dont les lignes immobiles s'unissent aux martèlements dynamiques et cadencés de la machine lancée sur les rails à toute vitesse. J'écoute avec une espèce d'étonnement recueilli cette marche pacifique dont chaque mesure me rapproche de Venise et mènera bien plus loin, car le présent départ, le passé tempétueux, le devenir de la rencontre, tout le voyage est déjà là, engendré par le rythme des roues et le silence de la campagne.

Le front collé contre la vitre, je vais de découverte en découverte, comme un enfant d'autrefois explorant l'univers d'un livre unique, aux images mille fois vues. Chacune, enracinée dans la mémoire, est porteuse de vérités cachées, en nouveaux développements. Deux ou trois pommes restent suspendues au sommet d'un pommier, rouges comme des lampions

oubliés après la fête. Un chemin pierreux suit un moment les rails, brusquement tourne, se perd en plein champ. À nouveau des arbres, dont le feuillage a bruni. Puis un rapace, perché en solitaire au sommet d'un pylône. Plus loin les dos massifs des villages ont l'air, entre les vignes désertées qui jaunissent, de se soulever péniblement de terre, comme les esclaves que Michel-Ange a laissés souffrir dans leur bloc à demi taillé. Les panneaux bleus sillonnés de lettres blanches se succèdent, où je devine à mesure le nom des gares traversées en flèche. Il me semble participer, dans mon immobilité réceptive, au coup d'air qui décoiffe les voyageurs en attente d'un autre train, immobiles eux aussi, dont je ne distingue pas les visages et qui ne voient de moi, s'ils prêtent attention à ce qui leur passe si violemment sous le nez, que la vague apparition d'une tête privée de corps. D'autres champs. Ils ne sont plus bordés par des haies, refuges des oiseaux. Il y en a tout de même, des oiseaux, puisque les grands vergers aux arbres strictement alignés sont couverts de fils d'acier d'où peuvent descendre des filets noirs, pour protéger les fruits. Tous les fruits sont cueillis. Les régiments d'arbres ont l'air de femmes enrôlées dans une fabrique. Elles ont relevé leurs voiles funèbres mais se crispent sous la froidure. Elles savent que le pire est à venir. À nouveau des immeubles, des rues, des bâtiments industriels, des petites maisons dans leurs petits jardins aux petites pelouses bien tondues. Suivent des forêts sombres, entrecoupées de grands fantômes électriques et de routes qui semblent ne mener nulle part.

Une ville encore. Un arrêt. Trois minutes à peine. Puis des coups de sifflet. Mais on ne sait pas, pendant quelques secondes, avec un début de malaise, comme dans une chute molle vers le vide, si le train s'est vraiment mis en marche, ni dans quel sens, parce que d'autres wagons passent lentement sur la voie parallèle, avec d'autres voyageurs derrière d'autres fenêtres, embuées. D'où viennent-ils? Où les mène leur voyage? Impossible de voir, à côté des portières, l'indication des villes où peut-être ils vont descendre. Impossible, tellement ils sont proches. Et déjà ils ont disparu.

Les deux messieurs et la dame qui partageaient avec moi le compartiment sans quitter la forteresse de leur quant-à-soi sont descendus. Pour l'instant je reste seule à contempler la pluie drue, qui ne dissipe pas le brouillard. Peu après l'arrêt de Sion, les champs sont déjà couverts d'une mince couche blanche. La neige avant la fin d'octobre! Une vieille à l'allure de gendarme est maintenant ma voisine, côté couloir. Elle me fait remarquer avec aigreur qu'il ne faut pas s'étonner, dans un monde qui

court à la catastrophe, si les saisons sont aussi perturbées que les gens ! Son regard furieux mitraille l'adolescent qui vient de s'installer en face de nous. Il a étalé son grand corps monté en graine et ses énormes baskets de champion du bitume sur trois places, en cachant son visage dévoré par l'acné derrière la couverture d'une bande dessinée, sur laquelle un héros futuriste étreint une pulpeuse aventurière de l'espace.

Dans la cafardeuse réalité présente, moi aussi je cherche la sortie de secours ! J'imagine l'émotion des retrouvailles, dans quelques heures, à la gare de *Santa Lucia*... L'ardeur de la nuit dans le petit hôtel qui donne sur un canal paisible... La belle journée de demain, qui nous mènera à la Place Saint-Marc, pour se continuer dans le dédale des ruelles obscures, des ponts arqués, des petites places tranquilles... On ne voit plus de gondoles dans ces quartiers-là, mais des barques robustes aux couleurs vives, rouge et bleu, vert et blanc, vert et bleu, rouge et jaune, la *Daniela*, la *Rita*, la *Maria-Grazia*. Comme elles, au repos à cette heure, on ne va nulle part. On suit dans l'eau le reflet des murs, qui fuient tout en restant sur place, fleuris soudain de bleu et de blanc. On croit deviner un bout de ciel entre les nuages... Quand on lève la tête, on découvre sur un fil entre deux fenêtres trois acrobates aux corps frissonnants : des chemises offertes au soleil, aux manches tendues vers la terre, l'une bleue, les autres blanches. Dans sa combinaison constellée de taches, un peintre en bâtiment arrive en sifflotant de l'autre côté du canal, saute dans la *Maria-Grazia*, la barque rouge et jaune, et tire à grands coups répétés la courroie du moteur, qui commence par toussoter comme un vieillard à son réveil. Puis un énorme vrombissement roule et gronde, se répercutant d'un mur à l'autre pour se mêler, en décroissant, au joyeux carambolage des autres barques qui dansent sur place au rythme du sillon creusé dans l'eau trouble par la *Maria-Grazia*. Elle semble avoir déclenché, dans son élan, les tintements alternés de plusieurs cloches, voisines ou lointaines, qui sonnent les dix, onze, douze coups du temps sans limites.

La grincheuse est descendue à Brigue. Elle a eu du mal à récupérer son gros sac, coincé dans les barres métalliques du support à bagages. C'est l'adolescent qui a sauté comme un diable à ressort pour dégager d'une chiquenaude le récalcitrant bagage et le livrer à sa propriétaire avant de s'élancer sur le quai, où je le vois courir vers la sortie, en zigzaguant parmi les voyageurs. Quel envol de papillon dans cette vilaine chenille ! Cette surprenante métamorphose a laissé bouche bée ma voisine sanglée dans un imperméable gris muraille, dont les certitudes un instant ont risqué de chanceler.

À nouveau solitaire sur ma banquette, dans le train arrêté, en attente dans la dernière gare au nord des Alpes, mais qui va bientôt s'engager dans le long tunnel vers le sud, je repars à l'aventure. À l'intérieur de moi palpite une salle obscure où tout se concentre vers la lumière en mouvement. Je laisse rêver le film d'une réalité que j'espère amoureusement revivre dès demain avec Ugo. L'automne est la plus agréable des saisons pour flâner à Venise. On tourne dans une ruelle puis une autre aussi déserte que la première, mais déjà on entre dans une marée bourdonnante qui monte derrière les maisons grises aux fenêtres irrégulières soulignées de blanc, égayées ici ou là par une plante verte. À travers un étroit passage entre des murs aveugles, on débouche sur une petite place inondée de soleil où explose un charivari de voix véhémentes, gouailleuses, hardies comme une bande de moineaux. Un marché ! De six ou sept bancs, pas plus. Devant une longue carriole transformée en étalage et couronnée d'un parasol jaune, un ténor en maillot rayé a une main sur le cœur et de l'autre il montre d'un ample geste l'exposition royale de ses fruits et légumes.

Le ténor du marché :

– *Approchez... Approchez... Regardez... Regardez... C'est le monde à vos pieds... Et pour moi c'est la fin du monde, oui m'sieurs dames, et déjà l'autre monde, parole d'honneur, puisque j'y perds pour vous contenter ! Regardez-moi ce melon dodu, doré, aussi doux qu'un angelot ! Ah ! ça m'en coûte, mais je le sacrifie et c'est pour vous faire voir le paradis sur terre... voilà... coupé en deux... Regardez-moi cette chair divine et qui ne peut mentir... Un vrai nectar ! Un melon pour Madame ? Trois pour deux ? Gagné ! Elle me ruine et je m'incline... Bravo Madame ! Et avec ça ? Des haricots ? Allons-y pour les haricots ! Du pur beurre, qu'on se le dise, et pas un fil ! Encore une livre de petits pois, bon poids ? C'est parti ! Un kilo d'oignons pour vous Monsieur ? Lesquels ? Des blancs ? Des bruns ? Des violets ? Un beau mélange... En avant la musique !*

Tambour battant les oignons cascadenent sur la balance. Leur roulement souligne l'arrivée, dans une robe à fleurs, de la diva, une brunette rieuse et potelée. Le malabar lyrique redouble d'éloquence. La robe à fleurs ondoie.

Le ténor du marché :

– *À vous, Mademoiselle, je suis tout à vous, tout à toi... Comment ça : Madame ? Pauvre de moi ! Alors, qu'est-ce qui te ferait plaisir, délicieuse Madame ? Des amours de pêches ? Des mirabelles ? Une demi-pastèque fraîche à la bouche comme la joue d'une princesse ? Non ? C'est des aubergines qu'il te faut... bon... bon... allons-y pour les aubergines... Regardez un peu mes aubergines, Mesdames, qui brillent plus honnêtement que les souliers des ministres et des banquiers ! Des tomates ? Trois kilos, mûres à point, regarde-moi ces merveilles, plus deux pour tes beaux yeux, qui dit mieux ? Des*

poivrons, un rouge, un vert, un jaune... Il y a de la ratatouille dans l'air ou je ne m'appelle plus Toto-le-futé! Donc il te manque encore les courgettes, pas vrai, plus un beau brin de romarin offert à la belle brune... voilà... voilà... Un peu de patience, m'sieurs dames, on va s'occuper de vous dans une minute. Est-ce qu'il pleut? Est-ce qu'il y a le feu? Alors du calme, chacun son tour et ça tournera plus rond dans les cœurs, n'est-ce pas mon joli cœur? Une salade encore? Frisée comme toi, mignonne, sans permanente! Ça sera tout? Merci beaucoup! Et une poignée de persil comme pour tous les clients, les gentils, les méchants. Du persil! Misère! Quand c'est des bouquets, des gerbes de roses que j'aimerais mettre à vos pieds, Mesdames... Approchez... Approchez... On va bientôt fermer, vous pourrez tout emmener à bon marché et vous me prendrez avec si vous voulez... Allez! Donne-moi ton sac, beauté du diable et du bon dieu... Et ne ris pas comme ça... Ne te moque pas du pauvre homme... du vieux moulin à paroles... Toi aussi tu m'aimeras peut-être... un jour... qui sait... quand les gondoles auront des ailes et partiront pour le septième ciel...

La robe fleurie a ouvert son cabas qui se gonfle, s'alourdit, devient rond comme un ventre au neuvième mois. La jeune femme, ayant payé son dû, a maintenant toutes les peines du monde à soulever son fardeau et sans doute à quitter le beau parleur, qui s'occupe déjà de trois autres clientes. Mais à l'instant où la diva est vraiment prête à s'éloigner avec son sac lourdement chargé, le ténor prend délicatement, au centre de l'étalage, une grappe aux grains d'un or translucide...

Muet tout à coup il la lui tend. Quelles étoiles dans les yeux noirs! Quel sourire! Quelle éloquente inclination de la tête aux boucles un peu folles!

Où déposer ce trésor pour ne pas prendre le risque de l'écraser? Indécise, la jeune femme garde le précieux cadeau dans sa main libre, qu'elle tient devant elle comme une coupe offerte aux convives d'une fête inoubliable. Alors, voyant que c'est la meilleure façon de porter ce présent inspiré, donné en plus, pour rien du tout, la silhouette en fleurs reprend sa marche et s'en va en titubant, toute légère d'un côté, tout alourdie de l'autre. Chaque pas la cloue au sol et chaque pas la soulève de terre.

Comme si à chaque pas
au moment de tomber
elle s'envolait

Et moi de même, dans mon train longuement arrêté dans la dernière gare au nord des Alpes, où plusieurs convois attendent que se libère le passage à travers le Simplon.

Est-ce que le ténor du marché et la diva dans sa robe à fleurs ont vraiment existé? Oui, puisque leur rencontre, fugitivement vécue à Venise ou ailleurs, dans un marché ou ailleurs, continue de m'émerveiller. Au point de rendre les couleurs plus intenses, les mots plus vifs et l'ailleurs plus simple ici ou là, dans son insaisissable étrangeté.

Le train s'est remis en marche. Lentement. Tressautant d'un aiguillage à l'autre sur les embranchements soudain multipliés. Puis la locomotive accélère l'allure comme un cheval avant l'obstacle. À nouveau deux voies... puis seulement le ballast... puis plus rien, parce que les lampes à l'intérieur se sont allumées : le train pénètre avec un halètement profond, rythmique et décuplé dans le long tunnel qu'il fore comme un énorme trépan. Je me rappelle avec ivresse l'odeur de foudre et de tonnerre entrant de plein fouet par la vitre ouverte, du temps où l'on pouvait librement baisser la vitre et braver l'interdiction de pencher la tête au-dehors pour se sentir propulsée dans le noir sous la colossale avalanche de la montagne et pour appeler la renaissance de la lumière.

Question lumière, il faudra patienter. En Italie la pluie continue de lacérer la vitre. Le train déboule comme un chapelet de scories arrachées par le vent à la bouche d'un volcan éteint.

Arrêt à Domodossola. Quai désert. Rien à voir, même pas un douanier. Plus loin, j'ai beau scruter le brouillard : impossible de découvrir les îles Borromées où je suis allée en barque avec mes parents, dans mon enfance, et dont je n'ai pas retenu grand-chose, à l'exception d'une plante, de la gracieuse famille des mimosas, encore vivace dans ma mémoire. Le guide à casquette verte, chargé de la visite du jardin aux essences rares, avait touché du doigt l'une de ses feuilles légères, qui aussitôt s'était rétractée et recroquevillée sur elle-même, comme pour fuir tout contact perturbant, tout risque d'avoir mal.

Son nom? La sensitive.

J'avais éprouvé une sympathie non dénuée de malaise...

Pour cet être végétal...

Qui dans la peur d'être blessé par le monde extérieur se rapetissait.

La petite fille ne voulait pas être une jolie feuille...

Que la crainte de l'inconnu changeait en feuille racornie, à demi-morte.
Elle désirait confusément le plus difficile :
Ne pas renier la sensibilité et ne pas se protéger.

L'appétit me venant, je pars en quête du wagon restaurant. Peu de tables sont occupées et seulement, à ce que je devine dans leur impatient détachement de maîtres en *self-control*, par des hommes et des femmes d'affaires. Les plats réchauffés ne sont pas joyeux non plus mais tant pis ! Je me rattraperai demain *Alla Madonna*, avec en face de moi l'homme dont la présence indécise m'assombrit souvent, alors qu'il aime plus que tout m'entendre rire...

Me voilà de nouveau avec lui à Venise. Chercheurs d'on ne sait quoi. On a quitté le marché. Pour le repas, c'est encore trop tôt. On continue notre déambulation sans but. Elle nous mène jusqu'au bord de la vaste étendue grise et tumultueuse au long des *Fondamenta Nuove*, la face cachée de la ville heureuse, celle qui regarde la terre. On s'arrête pour reprendre haleine. Dans un petit bar proche du grand hôpital dont les fenêtres, de ce côté-là, donnent sur une île gardée par un long mur orné de fausses chapelles d'un blanc cru et par un bataillon de cyprès noirs : *San Michele*, le cimetière.

Assis sur des chaises paillées, aux pieds et dossiers de bois vernis en bleu pétrole, on boit à la santé de la Sérénissime un apéritif amer à réveiller les morts. On a été servis par un sphinx aux lèvres écarlates et aux cheveux cendrés, qui a réussi à prendre la commande par un simple mouvement de sourcils, sans sortir le moindre mot.

Dans ce temple du silence, où on reste silencieux nous aussi, on n'entend que le tic-tac d'une pendule au mur et de temps à autre un froissement, quand le seul autre client, un vieil homme taciturne chaussé de pantoufles, tourne une page de la *Gazzetta dello Sport*, imprimée sur du papier rose, tandis que son chien jaune ouvre à demi sous la table un œil voilé.

Tout à coup déboule du dehors un grand ours en tablier de cuir qui porte une caisse tintinnabulante, dont la sonnerie de clochettes vient allègrement combler le vide de la parole, car le géant lui non plus n'ouvre pas la bouche. Bondissant en trois enjambées jusqu'à un réduit sombre au fond du petit bar, il n'a pas plus tôt déposé son brinquebalant fardeau qu'il réapparaît avec une nouvelle caisse aux bouteilles vides, qui sautillent avec

la même petite musique de clochettes, pour revenir presque aussitôt avec le deuxième chargement lourd, qui tinte dans ses bras, et ainsi de suite, comme si *Papageno* et *Papagena* entraient en scène tour à tour et chantaient sans jamais se trouver ensemble un commun ravissement, tandis que la dame au comptoir voyage dans ses pensées de sphinx et que le musicien au tablier de cuir, ayant calé la porte avec une chaise, nous envoie à chaque passage...un bon coup de vent... qui sent la mer...

Passé treize heures? En route pour le restaurant, unique en son genre : *Alla Madonna*. Vaste et bruyant comme une gare, divisé en de multiples salles. Dès l'entrée, sur plusieurs tables couvertes jusqu'au sol de nappes immaculées, nous accueille un jardin baroque d'*antipasti*, de *contorni*, de *dolci* qui s'étagent en terrasses, en rocailles, en vasques, en cascades aussi appétissantes que fastueuses. Moulés dans leur tablier blanc, penchés comme des voiliers sous la bourrasque, arrivant de partout à la fois, les garçons volent vers le somptueux édifice pour repartir à toute vitesse, les bras chargés, saisissant en plus une carafe, ondulant, virant de bord, filant parmi les tables et les clients debout qui comme nous viennent d'arriver et cherchent le secours du maître d'hôtel. Où a-t-il passé? On est au bord du vertige, un instant, de la panique, du naufrage dans l'océan des salles en enfilade, s'ouvrant dans plusieurs directions, qui toutes mènent jusqu'à l'antre des appétits sublimes et monstrueux. Quel grondement! Quel ouragan! Un raz-de-marée déferle sous les plafonds clairs où les dîneurs, le visage aussi coloré que les tableaux qui couvrent les murs, tempêtent, parlant tous à la fois d'une voix tonitruante, s'enflammant pour un rien, riant de tout, cherchant moins à se faire comprendre dans le vacarme général qu'à nourrir la fournaise, à friser l'explosion...

à partager la démence
du bonheur insoutenable
d'être en vie

Enfin on a trouvé un îlot dans la tourmente : la table à deux couverts miraculeusement libre. On a commandé une soupe de poissons ou peut-être un *riso di mare*, suivi d'une fine escalope légèrement citronnée accompagnée de jeunes courgettes fondantes à l'intérieur et à la peau croquante, parsemées d'un mélange de poivre noir et d'ail qui fait s'épanouir le bouquet du vin doré, un cru des environs de Vérone. On peut voir d'ailleurs sur l'étiquette semée de perles humides le fameux

balcon. Roméo! Juliette! Autour de nous tout se tait. Et les yeux dans les yeux on entend monter, à la lisière vacillante entre la nuit et la lumière, le chant de l'alouette. Ou bien du rossignol?

Le train ne va plus tarder à rejoindre Vérone. Je retourne dans mon compartiment, qui s'est rempli à Milan. Une famille l'occupe. Le père, d'une distinction feutrée, somnole près de la fenêtre. Les enfants, deux filles, sont revenues sagement à leur place à mon arrivée, prenant le temps de m'observer en douce et de tirer leurs conclusions, après quoi elles ont filé dans le couloir pour papoter à leur aise. La mère en jeans et une dame en jupe de cuir, sa belle-sœur, sont engagées dans une conversation complexe où il est question de psychologie générale et des profondeurs, prétexte d'une compétition de plus en plus tendue entre les deux championnes du discours. Bien dommage si le public se réduit à un frère ou mari à demi endormi et à une rêveuse qui cherche on ne sait quoi derrière la vitre salie par la pluie.

Je finis par m'assoupir moi aussi. À mon réveil, je vois que le train s'approche de son ultime arrêt avant Venise. L'invincible armada publicitaire, sous la forme de gigantesques affiches hissées sur des arcs de triomphe en acier, a pris position sur les derniers domaines agricoles, à côté d'une route à grand trafic. Le train dépasse un cortège de hangars autour desquels s'empilent des matériaux de construction. Puis vient une marée immobile de voitures neuves, suivie par une fabrique de lustres, lampes et lampadaires avec de longues vitrines où explose un tintamarre de lumières, qui rend plus triste encore la grisaille du crépuscule. Soudain réapparaît un champ, où se presse un immense troupeau. La campagne, encore? Non, un terrain privé d'herbe où des centaines de veaux, parqués derrière de hautes clôtures électrifiées, tournent leurs doux regards troublés vers un tronçon de voie ferrée où s'approchent en marche arrière les fourgons qui vont les amener aux portes de l'abattoir. Et dire que des enfants brutalement séparés de leurs pères et mères ont subi le même sort, entassés dans les wagons glacés roulant à travers l'Europe dans les pires jours, au souvenir si lourd et alourdi encore par le constant retour de l'inhumanité... À quelques mètres de là, dans un creux mal dissimulé par des buissons souffreteux sur lesquels s'accrochent des lambeaux de sacs en plastique, s'étend une décharge semblable à un orifice tuméfié par où la banlieue morne des environs évacue le trop-plein de ses entrailles. Sur l'amoncellement des détritits où rampent des fumerolles, parmi les téléviseurs morts et les matelas crasseux dont même les miséreux ne veulent plus, trône un drôle d'objet d'un rouge encore vif, gonflé comme

un cœur loyal, mis au rebut. Qu'est-ce que ça peut bien être? À l'instant où la voie domine de plus près le dépotoir pour aussitôt s'en éloigner à toute vitesse je reconnais le malheureux : un bon gros fauteuil, même pas affaissé ni râpé, mais lacéré de part en part. Sa bourre éclate comme l'horreur de la violence aveugle sur un visage défiguré.

La ville heureuse est pourtant si proche... La beauté si désirable... La vraie vie si lumineusement lancinante... Un vieux rêve, rêvé par de vieux enfants? Où est la réalité? Où l'illusion? Comment s'y retrouver? Comment aller de l'avant?

J'aperçois au loin les structures de la colossale raffinerie de Porto Marghera dont les hautes cheminées fument. Le train s'arrête, repart, s'engage sur la longue digue qui relie à la terre ferme la lagune où s'élève la ville éveilleuse du rêve d'un autre monde dans le monde et bâtie sur une forêt de pilotis instables, enfoncés dans les eaux fangeuses, qui ne la porteront pas indéfiniment. La nuit commence à tomber. J'ai descendu ma valise et me tiens debout à la fenêtre du couloir, anxieuse de retrouver, après la longue séparation, l'inconnu qui voyage depuis si longtemps dans mon existence.

Quel homme va venir
à ma rencontre?

L'ami que ma vie aimera
au-delà de la mort

Ou *l'important*
dont ma vie s'est détournée

au risque d'en mourir?

À peine débarquée dans le vaste hall de *Santa Lucia*, où résonnent les pas des rares voyageurs pressés, dont certains portent déjà des manteaux d'hiver, j'ai compris qu'aucun homme n'est au rendez-vous.

Adieu la ville heureuse!

Pourquoi Ugo me fait-il faux bond? Que s'est-il passé? Hésitant entre une sombre inquiétude et une sombre fureur, j'ai pris seule le vaporetto. À cause de la pluie battante, j'ai dû descendre dans la cabine aux vitres embuées, qui ne laissent rien voir du Grand Canal, pas même quelques lueurs tremblant sur les eaux sombres. À la sortie, à *San Zaccaria*, je m'enfile, trimbalant ma valise, dans des ruelles dont je ne suis plus très sûre, tout à coup, qu'elles mènent bien au petit hôtel où je trouverai sans doute une explication. Exact. Un fax. Avec d'excellentes raisons, irréfutables sur le plan professionnel : l'interview exclusive d'un monstre sacré de Hollywood, qui accepte à l'improviste un rendez-vous et permet à Ugo de compléter en beauté son *Analyse critique de la culture californienne*, dans l'espoir d'obtenir, d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique, le poste en vue qui lui donnera le privilège d'aller et venir à sa guise entre l'ancien et le nouveau monde. Le message se termine, bien entendu, par des mots tendres et des baisers.

– *Crève, sale type, avec ton putain d'ego et tes baisers qui puent la mort!*

Une fois calmée, je défroisse le papier jeté en boule contre le radiateur et le relis. En bref, la rencontre est reportée de six jours. Ugo me demande de partir toute seule pour Éphèse, où je n'aurai plus qu'à l'attendre, dans l'un des hôtels tout confort. Bravo, Monsieur le Grand Chef de la Musique d'Avenir, pour cette merveilleuse ouverture... qui annonce bien les futurs mouvements du virtuose de l'esquive... et le finale qui déchainera les Walkyries!

D'ailleurs le cher homme-poisson dont les écailles brillent tandis qu'il s'échappe entre les vagues va me téléphoner ce soir même pour m'en dire plus. Quoi de plus? Je ne veux rien savoir de plus. Basta! Je ne suis pas de celles qui lancent des filets, mais personne, jamais, ne me prendra à la ligne!

En réalité je me demande si demain, au lieu de m'embarquer comme prévu sur le *Stella Maris* pour le Pirée, je ne vais pas reprendre le train dans l'autre sens et renoncer à la rencontre.

Seulement je sais bien que la mer
sans les fuyants éclairs des poissons
est une mer morte

Et que même les poissons volants
qui jaillissent dans une aérienne
liberté meurent
hors de la mer

C'est pourquoi je vais partir malgré tout, alors que ce départ solitaire me tue d'angoisse et que je sens mon cœur se rompre, comme dit le vieil Homère dans l'Odyssée.

À l'hôtel, j'ai prié la réceptionniste de ne me transmettre aucun téléphone et me suis cloîtrée dans ma chambre, esseulée sur le lit matrimonial, ressassant ma déception profonde. Je m'efforce pourtant de prendre ma voix la plus neutre et rassurante pour appeler Ariane chez les amis qui l'hébergent durant mon absence. Je lui dis que son père n'a pas pu quitter Los Angeles pour me rejoindre à Venise, mais qu'on va se retrouver dans quelques jours, à Éphèse.

— *Ab bon ? Encore un de vos éternels conflits ! Moi j'ai pas envie de penser à ça. Tout ce que je demande, c'est que vous me fachiez la PAIX, d'accord ? Je dois raccrocher. On m'attend. On va tous au cinéma, voir un film de vampires. Bye bye et bonne nuit quand même !*

L'adolescente a beau crâner, je la sens terriblement déçue, derrière son masque qui brille d'impertinence. Déçue par le père qui dit souffrir de la séparation et saisit tous les prétextes pour la prolonger. Déçue par la mère pas plus moderne qu'une gondole. Un jour ou l'autre, il faudra bien qu'elle laisse la place à des embarcations dynamiques et rentables, capables d'aller plus loin qu'une lagune pourrie, aux eaux saumâtres.

Je m'assombris encore. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire pendant toute la journée de demain ? Traîner dans les ruelles glaciales, sous les averses ? Partir en quête d'un vêtement neuf, à la dernière mode, pour faire semblant de rajeunir ? Non et non ! Pas question non plus de rêvasser dans la basilique ou devant un somptueux dessert au Florian. Quant à égrener le chapelet des divers musées, comme une bonne élève bénie par les étoiles du guide bleu... c'est encore non. Pourtant je ne manquerai pas, pour rien au monde, d'aller revoir à l'Académie *La Tempête*.

Révéléteur est pour Ugo et moi ce tableau de Giorgione, qui répond comme un écho lointain au clair-obscur de notre propre vie. Ce soir plus

que jamais le père de ma fille unique me semble réincarner le personnage au fin sourire, d'une séduisante désinvolture, plus ou moins jouée, qui s'appuie nonchalamment sur un long bâton de conquérant trop subtil pour vouloir s'appropriier le monde avec une arme à feu. Il se grandit, mine de rien, avec sa lance pacifique, à la souveraine simplicité, sans apparence de puissance ni réelle, ni surnaturelle. Quelle intelligence! Devant le vestige d'un mur à la double colonne brisée, ce personnage dont le sexe bombe sous la culotte moulante pourrait paraître uniquement occupé de lui-même et indifférent aussi bien à la soudaine déchirure de l'éclair qu'au fidèle passage des eaux dans la fracture entre les deux rives. Or ce n'est pas le cas! Ses yeux où l'ombre efface le regard sont attirés par une autre présence : celle de la femme nue qui donne le sein et dont le corps bien en chair, éclairé par la blancheur d'un pan de tissu jeté sur ses épaules, s'offre en se dérobant. Elle est assise par terre sur un drap blanc tout chiffonné, dans une position inconfortable et bizarre, les jambes écartées mais sans provocation. Elle ne tourne pas la tête pour fixer le souriant personnage les yeux dans les yeux. Elle ne répond pas à la petite flèche de son sourire par un autre sourire, tout aussi narquois.

Elle laisse vivre le vertige de la distance entre les deux rives.

Ce soir, dans ma solitude, au cœur de la ville heureuse où le bonheur a fui, je comprends mieux que jamais cette nudité de la femme au corps généreux qui détourne du charmeur à la veste écarlate son regard voilé de perplexité. Elle lui résiste. Pourtant elle reste là. Elle ne va pas chercher ailleurs un monde plus favorable à son désir d'amour ou à son amour-propre.

Ayant un seul sein découvert, elle n'est pas sans évoquer une paradoxale amazone, vigoureusement immobile, non seulement pour nourrir son enfant mais pour devenir la mère et la fille du grand arbre dont le tronc se dédouble au-dessus d'elle et se perd dans la multiplication des feuilles du haut feuillage.

L'homme dans ses beaux habits dissimule avec brio l'obscur angoisse qui le pousse à porter son regard vers la femme dont la nudité échappe à l'air du temps. C'est elle qui interroge de son regard sans illusion ni dureté les vivants de passage devant le tableau, s'ils acceptent de se laisser troubler... S'ils pressentent l'envergure de la rencontre... S'ils donnent corps au paysage intime, animant le réel d'une foisonnante constellation de symboles...

Quel voyage entre les deux rives sur la terre!
Quel éclair dans le ciel de la conscience! Quelle ronde lueur au loin...
Qui rappelle entre deux nuages fugacement réunis...
La tête du tout petit enfant!

Je suis donc le lendemain la première et pour le moment l'unique visiteuse à demander un ticket d'entrée à la caisse du Célèbre Musée. La température, dans la vaste caverne de l'Académie, est aussi glaciale qu'au-dehors mais le vent de tempête qui souffle sur la Sérénissime ne franchit pas la porte. L'atmosphère est au calme plat, raréfiée encore par l'absence de tout autre voyageur au pays des peintres vénitiens. Cependant je ne suis pas seule, oh non! Me suit à distance un gardien qui a les yeux à demi cachés sous la visière de sa casquette bleu noir, galonnée comme celle d'un officier de haut rang, et le reste du visage enfoui derrière le rempart non réglementaire d'une écharpe grise en grosse laine. Ce discret gorille des grands maîtres fait mine de ne prêter aucune attention à mes allées et venues mais s'ébranle d'un pas somnambulique dès que je me glisse en frissonnant d'une salle dans la suivante, où je n'échappe que quelques secondes à son infernale surveillance.

Infernale? Mais que fait-il donc, ce gardien, sinon son devoir d'honnête fonctionnaire? Et de quel droit lui reprocher son gagne-pain, moi qui ai le privilège de me promener librement, ce matin-là, dans un musée qui ne semble ouvert que pour moi seule? N'a-t-il pas l'air sympathique, ce père de famille pansu comme un bon moine? Peut-être devient-il à ses heures, dans la région de Padoue, ayant tombé l'uniforme et passé une vieille salopette, le jardinier d'un de ces petits lopins de terre dont j'admire les créations paisibles en contrebas des voies ferrées où déboulent dans un tremblement de terre les grands trains internationaux? Car il n'y a de strict en lui, d'hostile, de surnoisement inquisiteur que l'uniforme. C'est l'uniforme qui me poursuit dans les salles vides. L'uniforme que je m'efforce d'ignorer mais qui grandit démesurément dans mon dos. L'uniforme que je traîne dans mon sillage comme un poids mort et non pas l'homme qui se dissimule dans le costume pompeux, presque noir, militairement coupé. Quel homme? N'est-il pas définitivement transformé en robot hypersoupçonneux? La veste a beau menacer de faire exploser ses boutons dorés sous la pression d'un ventre aimablement rembourré, elle n'en perpétue pas moins, de même que le pantalon raide au pli protocolaire, les galons sur la casquette et les chaussures laquées comme deux cercueils en modèle réduit, les ténèbres de la méfiance originelle, élevée au rang de service à la culture et à la civilisation. Ainsi tourne dans

l'Académie l'inévitable protecteur des Biens Nationaux, dont la fatale présence jette comme le souffle du néant sur les floraisons vibrantes et lumineuses promises entre les vieux murs.

Le garde ne m'accorde pas l'ombre d'un sourire, même ironique. Pas une étincelle de curiosité. Pas un soupir d'ennui. Ayant abdiqué la libre et souveraine cordialité du brave homme pour épouser l'uniforme et y durcir comme le béton dans son moule standardisé, il obéit à la loi de la méfiance, interdisant la plus furtive lueur d'une connivence possible entre les deux solitaires qui font gémir les parquets dans le froid sépulcral du Célèbre Musée, parmi le chœur complètement muet, et pour cause, des œuvres d'art divinement humaines.

Unique visiteuse? Suspecte numéro un! L'uniforme ne risque pas de me lâcher la bride! Rien d'anormal à signaler, pour le moment. La routine, quoi. Mais sait-on jamais? On en a vu d'autres! On ne va pas se laisser prendre aux manigances de cette petite dame pas très à l'aise sous ses airs d'indépendance, qui profiterait de la première occasion, si on la lui laissait, pour avancer un doigt fouineur vers les toiles, comme une gamine vers le slip de son jeune cousin! Seulement, comme l'exige le code de service, Madame la touriste supérieure, qui s'intéresse à l'Art et qui a régulièrement payé son billet plein tarif, ne doit surtout pas se sentir offensée. Pour tout dire, j'ai l'impression d'être une inconnue apparemment respectable dans une réception distinguée, qu'un domestique tient à l'œil sans en avoir l'air pour éviter de voir disparaître un précieux bibelot. L'uniforme demeure discrètement en arrière, dans une sorte de constant garde-à-vous. Soumis d'avance à tous les caprices de mes déplacements, il se glisse à ma suite sans jamais laisser ni trop s'étirer, ni trop se rétrécir la distance. Quand mes yeux semblent devoir s'arrêter plus longuement sur un tableau, une ombre se fige dans l'ombre et ne cherche qu'à dissimuler l'ombre de son existence derrière l'admiratrice des chefs d'œuvres, ombre elle-même devant leur vénérable grandeur. Cependant le fonctionnaire de la méfiance, barricadé dans son respectueux blockhaus, ne cesse d'avoir l'œil rivé, par la mince ouverture entre écharpe et casquette, sur la coupable en puissance. Et l'œil noir de me scruter par derrière jusqu'aux tréfonds de mon âme noire...

Car je suis loin d'être innocente... L'uniforme ne se trompe pas sur mon compte... Cela ne fait hélas aucun doute : sous la pression du muet méfiant qui me suit à la trace, je suis en train de subir une complète mutation et diabolique! J'entends bourdonner un essaim de frelons sous mon crâne, où comme dans un chaudron de sorcière une bouillie de pensées malveillantes

sont sur le point de déborder pour tout infester d'odieuse mesquinerie. Qu'est-ce qui m'arrive? La transformation est d'autant plus monstrueuse que ce n'est pas l'ange du mal qui se réveille en moi mais la malfaisante bestiole, pas même capable de nuire avec panache! L'envie me tenaille de provoquer l'ombre galonnée. Bardée des restes de mon savoir spécialisé je m'approche sournoisement d'un mur, prête à raser d'un nez vengeur le grain d'une toile, à l'endroit même où les critiques d'art et les experts internationaux se sont acharnés à tirer d'un coin sombre, exploré sous microscope et fouillé par les rayons X, la signature d'un Grand Maître. Or je ne le fais pas! L'esprit malin reste coincé en moi comme un serpent souffreteux sous une pierre et la visiteuse condamnée à paraître irréprochable n'en est que plus mortifiée, dans le silence oppressant du Célèbre Musée, par l'agaçant grincement des semelles réglementaires qui ricanent à chaque ran-tan-plan de ses déplacements, et par les craquements vexatoires du parquet, qui mettent le comble à l'exaspération, tandis que le frottement feutré des pantalons d'uniforme cisaille le vide, comme le mouvement d'une paire de ciseaux surréalistes, en feutre, étouffant les dernières lueurs, déjà vagues et lointaines, des tableaux.

Me dérober? Filer en douce vers la sortie? Ça, jamais! Le peu de pitoyable énergie qui me reste, je l'excite pour inventer le parcours le plus bizarre et le plus tortueux, rien que pour embêter l'uniforme. Je commence par avancer tout droit, la tête haute, à grands pas, comme si j'avais décidé d'aller rendre hommage à un seul tableau, trois salles plus loin. J'accélère l'allure. Tout à coup je bifurque... Stop! Me voilà penchée pendant de longues, interminables minutes sur le glacis d'un ciel. Bien entendu l'uniforme s'immobilise à son tour et fait semblant de regarder ailleurs. Alors je reprends le même itinéraire, en sens inverse, mais d'un pas rêveur cette fois-ci, comme enturbannée dans un nuage de pensées. Le gardien à son tour s'ébranle. Ah! Je ne vais pas le ménager, ce gros lard! Qu'il valse un peu! Qu'il s'essouffle sous son écharpe de laine! Et me voilà partie vers la peinture gothique, où je décris de vertigineux slaloms, jusqu'à tomber en arrêt devant un visage d'influence byzantine, qui devient, au fur et à mesure que je le détaille, plus hostile sous l'auréole. Comme une chouette brutalement réveillée je vole vers le dix-huitième siècle. D'où je reviens, l'air calme et presque aimable, vers le seizième. Là j'étudie rapidement ma position. Mauvaise. L'uniforme à l'instant prend ses quartiers dans mon dos. Faire la morte? Me replier vers le quinzième? Filer vers le dix-septième? Je finis par me poster, harassée, à la frontière entre deux salles, où fixant un brouillard de couleurs je vois pointer ma bête noire. Car avec toutes mes ruses je ne détraque que mes nerfs, jamais le mécanisme de la

filature. Je ne suis qu'un pantin désarticulé que poursuit le plus sereinement du monde un autre pantin, parfaitement fonctionnel celui-là.

Je n'ai pas perdu toute lucidité, au contraire! Je me vois piteusement jouer, sur le vaste échiquier du Célèbre Musée, contre la lourde machine à casquette, à tous les coups gagnante, mon petit jeu dérisoire, d'une tristesse à mourir de rire! J'en ris donc, sombrement. Un fantôme de rire secoue ses chaînes dans ma forteresse intérieure. L'uniforme, quant à lui, reste cérémonieusement insensible au comique de la poursuite infernale, version académique.

À mon arrivée, le gardien n'a pas encore pris son service et la déplaisante apparition d'une première visiteuse inopinément matinale par ce temps de chien l'oblige à se détacher du petit groupe de ses collègues, en train de se réchauffer en bavardant autour de la table du vestiaire. Sans rien comprendre de précis, j'ai entendu jaillir, pendant que je passais à la caisse, une cascade d'exclamations diverses, dont la joviale effervescence, tout à coup, est retombée dans l'austère silence du Célèbre Musée. On vient de m'apercevoir. Tandis que je file vers le grand escalier, j' imagine dans mon dos les commentaires et les soupirs de la compagnie...

La compagnie du vestiaire :

- *Un client, déjà?*
- *Par une pluie pareille! Sorti pour s'enfiler dans cette glacière... Un pingouin, ou quoi?*
- *Pas la peine d'y aller tous et de geler chacun dans son coin. Qui se dévoue? Personne?*
- *Vas-y, Salvatore, sauve-nous!*
- *Il est sourd, le sauveur, ma parole!*
- *Si encore c'était pour une belle blonde...*
- *Tu crois qu'elles vont quitter leur lit tout chaud pour se payer un tour en Sibérie? Pas si folles! À cette heure-ci, on n'aura que les oies grises et les serpents à lunettes!*
- *Allez, Marcello, ou toi, Umberto, un bon mouvement... Zut, c'est vrai, vous étiez de corvée, tous les deux, le dimanche de la finale. Qui d'autre alors?*
- *Mais qu'est-ce que vous avez, ragazzi, à me faire les yeux doux comme une bande de mariolles au chevet du tonton à héritage? Bon, ça va... D'accord... J'ai compris... À vous la bonne fortune, à moi le caveau de famille!*

Et le valeureux chevalier de la table du vestiaire, se levant, de rentrer sa bedaine pour reboutonner en vitesse les boutons dorés sur la veste à l'allure militaire, de visser sur sa bonne tête de grison pacifique sa casquette

galonnée de simili-gendarme, d'enrouler prestement l'écharpe tricotée par une *mamma* prévoyante et d'étouffer un mourant grommellement en se dirigeant d'un air sombre, comme un garde-côte sortant du Café de la Marine à l'annonce d'un coup de mer, vers la brumeuse grisaille des escaliers.

L'uniforme a donc grimpé solennellement, bien que rapidement, les larges marches de pierre et a pris son poste à la distance réglementaire, ni trop loin, ni trop près de l'inconnue à surveiller, qui aurait mieux fait de paresser un peu devant un *cappuccino* et des *panini* croustillants plutôt que d'embêter les travailleurs, dès la première minute de service, avec sa fringale culturelle.

Les deux mains qui tout-à-l'heure voltigeaient à l'unisson du discours avec les copains du vestiaire se sont refermées l'une sur l'autre, pâles et boudinées, ne laissant plus bouger, machinalement, que les pouces, qui tournent tantôt en avant, tantôt en arrière, comme un morne moulin égrenant le temps d'une interminable journée, encore une. Quant aux yeux vifs et rieurs, ils sont maintenant semblables, dans l'ombre de la casquette, à deux boutons supplémentaires sur l'uniforme, en moins brillants que leurs collègues de la veste, et fixent l'immuable régularité des lignes du parquet, tout en suivant sans s'y intéresser le parcours de la visiteuse en mal d'intensité visionnaire, qui a les yeux levés vers les toiles... et ne les voit pas !

Rien ! Non, je ne vois rien !

Des tableaux qui lors de précédentes visites m'ont émue jusqu'à me faire oublier les murs qui m'entouraient me paraissent descendre comme d'énormes machines du ciel poussiéreux d'un théâtre. Je vis la pénible pérégrination du cafard dans une armoire où des séries de boîtes colorées, hermétiquement closes, n'offrent pas une miette, pas une trace, pas même le parfum des délectables et substantielles nourritures qu'elles contiennent sans doute, mais qui me sont refusées. J'arpente misérablement et furieusement les différents rayons, l'un plus décevant que l'autre, à l'intérieur de cette immense armoire inhospitalière où me poursuit un autre cafard, plus gros que moi, qui tient à l'œil son garde-manger. Plus gros, oui... mais pas plus malin ! J'en viens à me féliciter de dominer d'une minable longueur, dans cette affligeante compétition entre cafards, le courtaud rembourré qui protège les œuvres d'art auxquelles sa suspicieuse présence me rend insensible. M'enchanté l'idée du semblant de pouvoir

que je m'offre aux dépends du gros père empaillé dans son bel uniforme, que j'immobilise puis remets en marche au gré de mes fantaisies les plus sournoises et vaines, lui faisant payer ma souffrance de ne rien voir. Comme un pervers dans un salon des caprices tarifés je jouis avec une noire ivresse, dont la bassesse me ravit, de la vengeance qui remplace l'émotion heureuse, assassinée. Qui est-ce qui prend sa revanche en tirant le fil du gros guignol même pas drôle ? Qui est-ce qui manipule à sa guise le fonctionnaire du Grand Empire de la Méfiance ? Il est mon jouet rien qu'à moi, me dis-je dans une grimace intérieure.

L'absurde engrenage marche à la perfection. Ni la visiteuse dépitée, ni l'uniforme imperturbable ne peuvent l'arrêter, enchaînés qu'ils sont l'un à l'autre par l'empêchement même de la rencontre, coupés de la raison d'être des tableaux mais condamnés à tourner en rond dans l'enfer du Célèbre Musée. On dirait un couple de vieux aigris qui se fuient obstinément du regard et ne s'adressent jamais la parole mais passent leur temps à s'épier l'un l'autre pour se lancer à la tête, sans sortir du plus froid silence, les pires menaces et les sarcasmes les plus vitrioleurs.

Pendant que je triture nerveusement mon mouchoir dans ma poche et que le garde fait fonctionner le moulinet grassouillet de ses deux pouces qui se caressent mollement et inlassablement dans ses mains enlacées, l'amicale de la table du vestiaire poursuit la conversation matinale, dont la rumeur lointaine monte par vagues et vient mourir au seuil des salles glacées. De même s'éteint la beauté des toiles, mises en rang comme des orphelines dans leur internat le jour de l'inspection.

Je me trouve pour la quatrième ou cinquième fois ce matin dans l'une de mes salles préférées : celle du Tintoret. Mais la lumière brune et dorée des tableaux ne me touche plus. Quelque chose de grisâtre m'en sépare, brouillant les formes, salissant les couleurs. J'ai beau me démenier pour y voir plus clair, scruter le visible et l'invisible, m'efforcer de rassembler calmement mes pensées, je suis ramenée au même défaut de transparence. Je tourne comme un poisson dans un bocal d'eau trouble. Je fixe sur les toiles un œil éteint. Quand m'apparaissent, comme à une comateuse qui reprend vaguement conscience par instants, des visages, une main ouverte, une lueur dans la pénombre, je me sens plus nauséuse encore, plus honteuse de mon souffle court, de ma sensiblerie, de mon cœur étrié, de mon absence d'âme.

Quoi de commun entre ma vie à vomir d'ennui et la passion, sur les toiles sombres et embrasées, de ces êtres libres qui luttent jusqu'au sacrifice pour revenir de la mort en bouleversant l'ordre de la société policée ou barbare? Quoi de commun entre le monde boursoufflé de puissance dont je suis le rejeton capricieux, banalement névrotique, odieusement égoïste et ces amants du vrai qui vont plus loin que l'espoir, dépouillés de tout, méprisés, abandonnés, ressuscités dans un éclair, absolument vivants?

Quoi de commun? Rien.

Pour en finir avec ce rien, je ne songe plus qu'à tourner le dos, furieusement, à tous ces martyrs, ces femmes à auréoles, ces anges, ces insoutenables humains qui me renvoient au dégoût de moi-même. Je maudis l'avorton lugubre et prétentieux qui fait bêtement payer à l'uniforme son propre néant. Fuir! Fuir! Vite! Vite! Je fonce tête baissée vers la sortie, en martelant comme tout un escadron les parquets. Je piétine l'art, l'amour, la vérité, tout le bazar plus fort que la mort et dont l'absence me tue. La rage au cœur je coupe à travers les salles désertes où il me semble couper les fils des millions de parcours qui continuent de sillonner le vide à l'intérieur. En coupant au plus court j'arrache tous ces fils invisibles. Je fauche les générations d'uniformes qui ont surveillé les salles pendant des vies entières. Je décime les générations de visiteurs qui ont zigzagué d'une toile à l'autre. Des générations d'ombres civilisées s'écroulent comme un château de cartes bâti par un fantôme. Le fantôme, c'est moi. La dernière carte, c'est la mienne. Je la déchire. Au comble de la haine je dévale vers l'extérieur, prête à cracher à la figure de l'éternel gros père si je le retrouve sur mon passage et à lui arracher l'écharpe de laine tricotée par l'éternelle *mamma*. Ah! quelle apothéose d'érotique férocité si je pouvais la balancer, cette bonne écharpe, dans les eaux troubles du Grand Canal avant d'y précipiter mon fantôme d'existence et *basta*!

Le pire ne m'apparaîtra que plus tard, quand le reflux des ténèbres aura laissé la place au brouillard sur les vestiges de la ville heureuse et à l'angoisse du départ solitaire qui s'approche. Aussi stupéfiant que cela me paraisse après coup je n'ai pas revu, entre les murs de l'Académie où j'ai circulé en tous sens et où aucune salle importante n'était fermée, je n'ai pas revu *La Tempête* et j'ai même complètement oublié que j'étais venue là pour rendre vie au génie de la rencontre, en œuvre dans le tableau de Giorgione.

Rien. Ni l'homme aux yeux tournés vers l'au-delà de lui-même, ni la femme au regard voilé de tristesse, ni l'enfant, ni la lumière dans le ciel

tourmenté, ni le passage des eaux entre les deux rives, ni le pont reliant les ruines du passé et la ville habitée...

Rien
Je n'ai rien sauvé
de l'amnésie meurtrière
Mon esprit s'est changé
en un puits rempli de sable
dans un désert
sans oasis

Je ne sais pas comment j'ai pu passer le reste de cette journée à Venise. Esseulée et transie dans le labyrinthe des ruelles battues par la pluie, j'ai senti d'heure en heure se resserrer les liens qui m'unissent à l'énigme de la rencontre et à son absence : un poteau de torture dont je ne peux pas me délivrer par moi-même ni pour moi seule.

C'est dans un état d'épuisement proche de l'hébétude que je me retrouve, le soir, à la gare maritime, sur la *Giudecca*. La nuit tombe quand j'arrive à la douane, traînant le boulet de la valise où deux jours auparavant j'ai amoureusement rangé, en plus des pulls, pantalons et vestes qu'il est raisonnable d'emporter à cette saison, une robe légère couleur de ciel qui appelle une étincelle dans le regard d'Ugo et fait danser en moi la rayonnante. Ce soir elle est morte. Elle ne croit plus au nouveau voyage à la Grotte des Sept Dormants, qui débute par une prolongation de la séparation.

Flanquée de ma valise aux illusions perdues, je piétine une heure et demi sous la haute paroi métallique du navire de ligne reliant Venise à l'Égypte que je ne verrai pas, via le Pirée où je descendrai. Doré comme les deux grandes étoiles qui ornent les deux cheminées brille, tout en haut de la coque peinte en blanc, le beau nom : *Stella Maris*. J'aurais tellement envie de faire confiance aux derniers symboles d'un accord disparu... Hélas, sous la lumière des projecteurs, ces deux étoiles et ce nom ont l'air aussi mensongers que les décorations d'un Noël de supermarché, tandis que se presse en bas et murmure sourdement la foule des voyageurs excédés par l'interminable attente. Des uniformes kaki empêchent de franchir la passerelle ou de pénétrer en voiture dans l'intérieur béant du navire, tout en interdisant à quiconque, maintenant que les contrôles d'identité ont eu

lieu, de quitter le territoire étroitement surveillé de la douane. Plus convaincantes que les étoiles dorées du *Stella Maris*, j'aperçois trois fenêtres d'un rouge crépusculaire à cause de leurs rideaux tirés : celles d'un petit restaurant tout proche, au bout du quai des *Zattere*, où je pourrais prendre un *espresso* pour me revigorer. Un rêve de plus ! Car malgré le retard qui se prolonge pour on ne sait quelles opérations policières dont les uniformes kaki ne daignent pas informer les voyageurs en souffrance, il n'y a aucun espoir de pouvoir franchir le petit pont qui traverse un canal paisible et mène, quoique loin du centre, en plein cœur de Venise. Devant une grille fermée qui barre le passage un uniforme, encore un, est d'ailleurs en faction, prêt à obéir aux ordres des supérieurs en s'opposant à toute tentative d'escapade hors du troupeau des passagers parqués sous les projecteurs.

Cependant les trois fenêtres d'un beau rouge illuminé de l'intérieur, au bout du quai battu par la pluie, ont ravivé la nostalgie de la ville heureuse... et je me retrouve avec Ugo dans le salon à ciel ouvert de Saint-Marc à la fin du jour.

On a trouvé une table à la terrasse du Florian dont on devine, mêlés aux reflets mobiles sur les vitres, les peintures langoureuses et les velours grenat. Du côté de la basilique la lumière s'en va lentement à la dérive et nous emmène au fil du crépuscule bleu tendre, bleu lilas, turquoise comme une coupole de Samarcande. Une brume à peine visible monte de la mer et devient rose, dorée, précieuse comme un lustre aux fleurs iridescentes, nées du feu originel. Puis la marée bleue remonte, d'un bleu de plus en plus intense, bleu roi, bleu sombre, bleu nuit. D'un coup s'allument les lampes...

et la caravelle illuminée touche la rive
du nouveau monde
tout pareil à celui qu'on a sous les yeux

mais délivré de la pesanteur

Déjà les voiles, au long des arcades, ont été remontées. Le rouge et l'or de la Sérénissime flottent le long des trois mâts dressés devant la basilique, dont l'image en mosaïque à gauche du portail principal brille confusément. Il y a foule sur la place heureuse. Les couples en tous genres et de tous les

âges se tiennent par la main. Les jeunes filles ondulent avec un frémissement de vagues venues du large et les jeunes gens semblent prêts à tenir la barre de la nuit jusqu'à l'aube. Les enfants jaillissent comme des dauphins dans le flot des promeneurs qui déambulent dans un bourdonnement d'aise. L'un des deux orchestres, après une pause, reprend les vieux airs, toujours les mêmes et toujours aussi neufs. C'est l'amour en fête et l'amour lancinant, l'unique, l'éternel amour qui trouble la vue et la rend plus claire. Avec l'*espresso* noir dans sa tasse minuscule nous sont servis à chacun deux verres : le grand pour l'eau fraîche, où voguent des glaçons, et l'autre, le petit, pour la liqueur. Son calice est souligné, sur le bord où se posent les lèvres, par un fil d'or. Sur la langue et dans tout le corps vibre la *sambuca* transparente à l'arôme anisé de Méditerranée, où le vieux doge qui officie derrière le comptoir a laissé tomber, rituellement, sous les espèces de trois grains de café, la semence de la nuit. Alors, tandis que nos yeux se rencontrent, on partage en buvant l'ivresse émue, le feu, la flamme et leur disparition dans la nuit, la vaste marée de la nuit, qui dans l'intensité de l'instant recrée le monde...

Belles promesses de l'éternel voyage!

À présent le couperet du départ tombe sur ma tête embrumée. Je suis seule. J'ai gagné le port à contrecœur. La pluie glacée lance dans la trouée blême des projecteurs des essaims de flèches noires. Le beau navire? Un vieux ferry-boat de la Mer Baltique récupéré par une compagnie italo-grecque, peint à neuf pour cacher au mieux les rafistolages et remis à flot. Il emporte non seulement des touristes, des petits commerçants, des travailleurs qui retournent pour quelques semaines dans leur famille mais une cargaison de voitures suspectes qui seront vendues en Afrique au profit de distingués seigneurs de l'import-export et d'impeccables samourai de la finance. Adieu Venise! Adieu la place heureuse! Adieu...

Je peux finalement monter à bord du navire aux étoiles et trouver dans la violente bousculade d'une foule trop longtemps contenue un steward qui me conduit au pas de charge à travers le dédale des coursives jusqu'à ma cabine. C'est à peine si je jette un œil sur les deux couchettes superposées, dont l'une est de trop. Fourrant dans ma poche la clé de cette chambre miniature, je me précipite dehors pour rejoindre, sous les bourrasques, le pont supérieur. Dans mon désarroi je veux voir s'accomplir malgré tout, sur le *Stella Maris*, la traversée de Venise.

Rien. On ne voit rien.
Rien de précis.
Rien de reconnaissable.
On est harcelée par la pluie qui crépite.
On a le cœur glacé. Les mains gelées.
Le corps entier raidi par le froid.
On s'enfonce dans le ténébreux ratage.

Le blanc navire s'est pourtant mis en marche. Toutes proches encore, sur les deux versants d'un abîme, les lueurs de la ville peinent à trouver le brouillard. On arrive à la hauteur du Grand Canal. On ne peut que deviner la tour du campanile, haute et massive, que de rares passants se hâtant sous les Galeries un matin d'été, en 1902, ont vue s'écrouler d'un seul coup, comme un grand arbre secrètement dévoré dans ses moelles, et n'être plus qu'un monceau de gravats défigurant Saint-Marc. Reconstituée à l'identique, marquant chaque heure du sceau grave et vibrant de ses cloches, elle veille à nouveau sur la ville, mais pas sur le navire en partance. On ne la voit pas. On ne l'entend pas.

Minuit! À l'instant même doivent sonner, paisiblement égrenées sur le bassin nocturne de la place et se prolongeant de toit sombre en toit sombre, au-delà des coupoles plus claires de la basilique, les douze coups qui relient cette nuit noire et troublée du milieu de l'automne au nouveau jour, qui pour les passagers du *Stella Maris* se lèvera sur le désert de la mer.

Minuit! On tend l'oreille, anxieuse comme une infirme se cachant à elle-même l'étendue de son mal mais complètement sourde, séparée bien que tout près du centre de Venise, comme les prisonniers de jadis derrière les murailles énormes des *Piombi*.

Rien. Minuit sonne et on n'entend rien. Rien que la grenaille de la pluie sur le pont. Rien que des mugissements, des craquements, des sifflements, des plaintes. Rien que des bruits lugubres et menaçants. Rien que la guerre incessante des éléments parmi lesquels, aveugle et sourde, la lente nébuleuse du navire avance comme au bord d'un ring obscur et gigantesque où vont se mesurer la force de la tempête et la puissance de la machine. À l'ombre esseulée dont le rêve de lumineux accord se réduit à rien, qu'importe ce combat de titans dans la nuit noire?

Les vêtements trempés collent à la peau comme des bandelettes visqueuses. Transie on descend dans un caveau sans fond, dont les parois

ruisselantes se dissolvent sans libérer aucun espace. Enseveli dans l'épais brouillard le navire suit peut-être encore le canal de Saint-Marc et passe peut-être devant l'ouverture de la *Via Garibaldi*, point de rencontre, la journée, des mères avec leurs poussettes et le soir des fiancés du quartier, mais comment le savoir? On n'a même pas revu en pensée, dans la lueur diffuse qui peut-être a signalé la *Piazzetta*, les deux colonnes qui soutiennent le vide avec leurs deux figures de la conscience en création : le chevalier vainqueur de la bête cruelle et le lion ailé donnant à la parole une dimension qui libère la vérité insaisissable et vivante.

Rien. On ne voit rien. On reste immobile à ne rien voir que les limites de la vue. On se tient à la rambarde qui glace les doigts. Tirée de son sommeil dans la lagune, la houle commence à ébranler plus rudement le haut mur métallique, peint en blanc, qui s'incurve et se dérobe au regard. Rabattue par les coups de vent la fumée remplit les yeux. On suffoque. On ne peut pas s'arracher à la vision confuse de la ville heureuse en train de disparaître, là-bas, sur la rive qui s'éloigne. On la voit luire par intermittences, comme un autre Titanic. Ses lumières de plus en plus faibles, coupées, se rallument. Pour s'éteindre aussitôt. Elles reviennent encore et vacillent, misérables, au bord du grand naufrage. Puis on voit la ville s'engloutir. On voit un fantôme de ville. Une caverne où dorment des poissons vaguement phosphorescents. Une pâleur au loin. Sans doute une illusion, plus lente à se noyer que la dernière lueur.

Quant au navire emportant son lot de voyageurs qui pour la plupart ne se risquent pas à mettre le nez hors des salons et cabines pour être cinglés par la tourmente, sa voie vers la haute mer est tracée d'avance et le chenal balisé de loin en loin ressemble à une rue interminable en banlieue, aux petites heures, bornée de halos livides, qui n'éclairent rien. La présence de la ville émerveillante s'effondre comme elle s'effondrera un jour, avalée par les boues du delta. Les derniers repères plus tristes que lumineux ont fini par sombrer. C'est comme si le continent tout entier n'existait plus. Comme si le monde était rentré dans le chaos d'avant la création. Rien. À travers les barreaux de la pluie on ne voit rien. On fixe, tout en bas, le grand tumulte obscur où on voudrait basculer, disparaître à son tour, ne plus frissonner sous l'averse, ne plus voir la nuit noire, ne plus souffrir en vain. Mais on est incapable du moindre mouvement. Attirée, repoussée, on reste clouée sur le pont supérieur. Pour aller où? À la recherche de quoi? On ne sait plus.

On roule comme un débris d'étoile détaché de son centre en fusion.

Rien. Non, il n'y a plus rien nulle part que la sombre mêlée du ciel et de la mer. Rien après le passage des quelques hublots hermétiquement verrouillés, dont le reflet lunaire se perd sur le grand champ de bataille où déferlent des armées mugissantes. Rien derrière le navire qu'un vague sillon d'écume aussitôt refermé. Rien devant la proue que l'avalanche liquide. Rien sur le pont désert qu'une vigie hébétée. Rien, dans la noire solitude, que le fracas des eaux, leur soulèvement, leur chute, leur éternel cauchemar.

Alors le navire lance un long, vibrant soupir...

Trois fois l'adieu, tressaillant sur l'eau noire, salue la rive obscure qui s'éloigne. Trois fois la nuit ruisselante se change en arche sonore, qui relie au sens inconnu du voyage. Trois fois l'appel jeté par le navire en marche vers le large s'unit à la terre perdue de vue. La voix sortie de la trompe, en haut d'une des fortes cheminées aux étoiles, dont le panache de fumée est violemment rabattu et déchiqueté par le vent, la voix du navire creuse dans le déchaînement général comme un berceau de silence.

Alors, tandis que le crépitement de la pluie redouble frénétiquement, rivalisant avec les vagues dont le fracas se mêle au sifflement des rafales, on commence à entendre l'autre voix. À peine une voix... Plutôt un battement fidèle sous le ciel sans étoiles... Une confiante rumeur... Elle monte des entrailles du navire, où est nourrie la chaleur dynamique à l'intérieur de la mer. On commence à entendre l'autre appel du *Stella Maris*, moins facilement perceptible mais dont le bourdonnement rythmé, bien qu'infime dans l'énorme et spectaculaire clameur des éléments, annonce que la vie reprend vie.

Alors on se souvient de Jonas, le réticent voyageur, que les marins ont jeté à la mer parce qu'il mettait en danger le voyage de tous, ayant cherché à fuir l'étrangeté de sa vie d'éveilleur travaillé par l'éveil.

Heureusement que la sauvagerie des flots a donné l'alerte!

Les marins ont d'abord cherché à alléger le navire. Ils n'ont pas hésité à faire passer par-dessus bord les marchandises, au risque de se mettre à dos les marchands, les armateurs et tous ceux qui d'un côté ou de l'autre de la mer attendaient des bénéfices. Mais ça n'allait pas mieux... Quelque chose

de moins visiblement lourd faisait obstacle à la libération du voyage...
C'était Jonas!

Il avait tout ce qu'il fallait pour payer son passage mais rechignait à payer de sa personne. Il avait donc pris le mauvais navire, mauvais à cause de lui, qui se dirigeait non pas vers la grande ville cynique et frivole où un éveilleur risquait le pire, n'ayant pas de complaisantes nouvelles à faire valoir, mais ailleurs, vers une idéale petite ville, bien agréable et vertueuse, où rien de fâcheux n'était à prévoir...

Jonas était en train de créer un enfer pour le navire et ne le savait pas.

Si cette histoire se passait à notre époque malmenée par des tempêtes intimes, des guerres à la croissante cruauté, des désastres climatiques, on verrait l'individu Jonas, le réaliste attaché à sa peau et sa maîtrise de tout, liquider Jonas l'éveilleur, à la vocation mal définie, incertaine, tragiquement liée à l'insaisissable...

Au sens qui s'échappe
comme une étincelle
dans le soleil

Si on veut la fixer
d'un puissant regard
Tout devient noir

L'insaisissable n'est pas à la portée de l'éveilleur. Il l'éveille et pas l'inverse. Il l'éveille sans ménagements. Pour échapper aux pertes et fracas Jonas se détourne donc de l'insaisissable. Normal. Inévitable. Mais déjà la tempête fait rage. Sur le navire en déroute le capitaine aux abois et les marins à l'instinct ravivé finissent par comprendre que leur dur effort de sillonneurs des mers a été dévoyé. Que tout va chavirer par la faute d'un individu dont la raison d'être à bord déshonore le voyage et les voyageurs : s'installer dans le confort de la fuite.

Qu'on le débusque, cet infernal individu!

L'un des marins part au galop et ouvre la cabine intérieure où Jonas, inconscient de son infinie responsabilité, s'est mis à l'abri du vent mauvais,

qui déjà soulève de sinistres déferlantes. Pendant que le naufrage approche et que tout le monde s'arrache les cheveux, l'individu Jonas reste solidement amarré à son quant-à-soi. Il s'est étendu dans sa couchette et endormi. On le croirait dans le coma tant son sommeil est sourd.

— *Pour qui tu te prends, dormeur de mes deux? Pour un bel objet à garder au sec jusqu'à livraison? Allez, debout! Va rêver au fond de la mer! Va voir si les pieuvres et les requins te laisseront dormir!*

Jonas oublieux de l'insaisissable
est précipité dans la mer
Il perd connaissance
Il disparaît sous les vagues

Mais pas pour être noyé!

Quand il reprend conscience
tout est noir
Immense effroi!
Gluante horreur dans le ventre

de la baleine qui l'a avalé

Horreur de cette mort à l'abri
de la mort sur le coup!
Horreur jusqu'au moment
où Jonas commence à entendre

dans les ténébreuses profondeurs

la pulsation du grand corps
qui avance dans les abîmes
de l'inconnu et le protège
de l'anéantissement

Sans doute il est seul dans la grotte aux murs vivants, seul comme avant sa naissance et ne sachant rien de ce qui l'attend. Il est seul dans son ensevelissement mais non plus séparé. Le navire avec sa cale vide, ses voiles déchirées, ses marins à bout de force, ses passagers qui ont tout

perdu, le navire avance en lui comme il avance au loin sur la mer onduleuse, lumineuse, apaisée. Dans l'obscurité le cœur de Jonas cogne, mais vaillamment. La panique l'a quitté.

Il ne voyage plus pour fuir l'insaisissable.

À notre tour on est ensevelie et vivante dans le ventre de la nuit. Sur le pont déserté du *Stella Maris* on porte, comme une mère son enfant, les lumières qui flanchent, l'amour qui s'esquive, les sept dormants au douteux éveil. L'énigme des circonstances les ramènera peut-être sur la terre, à l'étonnement de quelques ombres en peine sous les projecteurs partout multipliés, qui protègent les marchandises et les humains qui font de l'argent la raison d'être au monde et de s'y établir avec la conviction de voir clair. On demeure une ombre obscure. Immobile et bousculée entre deux rives, on fait face à l'obscurité, à la complète obscurité.

À présent on part librement : on accepte de partir.

L' a b î m é e

L'épouvantail lessivé par la nuit retrouve la porte basse, arrondie aux angles, qui donne accès à l'intérieur du *Stella Maris*, tandis que déferle au-dehors le rire des vagues labourées par le vent.

Parmi les hublots qui donnent sur le pont beaucoup sont obscurs. Certains laissent encore courir sur le plancher trempé, entre leurs rideaux mal joints, des lueurs jaunes. Si pâles tout-à-l'heure et insignifiantes dans le grand chaos des déferlantes, les quelques lumières du navire qui m'emportent m'éclairent à présent comme dans mon enfance le dimanche soir, en hiver, les dernières braises dans la cheminée, quand le feu se reposait à la manière d'un dragon pacifié. Il rayonnait d'une chaleur si douce dans le salon familial que la vieille maison locative, avec mon père et ma mère qui lisaient dans leur fauteuil et tous ses habitants invisibles aux différents étages, me semblait tourner comme un astre lointain dans la nuit où venait à ma rencontre un vagabond des plus bizarres. Ni bon, ni méchant, il parcourait silencieusement l'univers éveillé pour y semer l'irrésistible appel du sommeil : le marchand de sable.

Ayant passé la porte donnant accès à l'intérieur du navire, je fouille le marécage de ma poche pour en extraire l'étoile de fonte à laquelle est attachée la clef qui m'ouvrira une grotte paisible dans la montagne en mouvement sur la mer.

Au sortir du déluge ma cabine exiguë, d'un confort élémentaire, se révèle infiniment accueillante. La lampe, dans sa petite cage métallique, sème la lumière comme un canari sa chanson. Les meubles se réduisent à l'essentiel : une chaise, un tabouret sous le lavabo, un pliant pour poser la valise et une table en bois, sillonnée de lignes, de traits, de marques en tous sens, comme le brouillon d'une lettre dans une écriture inconnue. Les deux couchettes, dont celle du dessus va rester vide, ont la même couverture un peu râpée mais d'un beau rouge profond. L'échelle qui les relie inutilement cette nuit semble appeler un passage vers l'inaccessible.

Aucun faux plafond ne cache le système enchevêtré des tuyaux et des fils qui transmettent partout dans le *Stella Maris* l'eau douce, l'air du large,

le courant électrique. Face à la porte sur laquelle une silhouette noire enfila un des deux gilets de sauvetage orange disponibles sous la couchette d'en bas pour se rendre, selon les instructions en trois langues, au poste de rassemblement le plus proche, il y a l'œil aventureux : le hublot. Par bonheur il donne directement sur la mer. Il s'ouvre dans la paroi formée de grosses plaques métalliques rivetées, qui fait partie du haut mur incliné, blanc dehors et jaune dedans, d'un jaune solaire comme toute la cabine. Me voilà de retour dans l'œuf originel ! Couvé par la nuit tempétueuse il est situé à l'avant du navire, à tribord, non loin de la proue vertigineuse et de la cavité où a été remontée, à Venise, l'une des deux ancrs énormes à la longue chaîne d'acier.

Pour lors je suis bien contente de le savoir hermétiquement fermé, cet épais hublot assuré par un fort boulon que le levier d'une barre permet de desserrer à volonté. J'ai retiré mes vêtements et passé sur tout mon corps une serviette chaude, délicatement parfumée grâce à la minuscule savonnette offerte par la compagnie maritime, qui sent la verveine et le citron. Une fois couchée, la tête enfoncée dans l'oreiller dodu comme entre les seins d'une nounou, à peine ai-je eu la force de tendre un doigt vers l'interrupteur pour faire disparaître mon œuf.

Dans l'obscurité, plus vibrante encore devient la pulsation du navire, plus proche le cœur de la baleine. La marche haletante et régulière est entrecoupée de temps en temps par un coup sourd, un choc, un ébranlement dont la cause m'échappe. Ils rappellent les mouvements soudains d'un enfant dans le ventre de sa mère. Puis la rumeur d'une grande respiration reprend, me soulève, m'emporte tandis que je repose, immobile, à l'intérieur du tambour qu'un batteur inlassable roule entre ses cuisses fougueuses et qu'il martèle en cadence.

Peu à peu je cède à la grande vibration... à la chaleur... aux délices du puissant tremblement... Pourtant je ne dors pas. Je ne peux pas disparaître entièrement dans la nuit noire. Montée des cales obscures du navire en marche, une passagère s'est glissée à mon insu dans la couchette vide au-dessus de ma tête et cherche à prendre corps dans ma mémoire...

L'abîmée !

Une petite fille gisant dans la pénombre de sa chambre. Elle a été opérée à trois reprises. Des cicatrices lui balafrent les reins. Son inactivité de chrysalide en incertaine métamorphose a joué un rôle insolite dans mon

éducation. En effet, à l'âge de six et sept ans, quand les camarades reprennent le chemin de l'école après le repas de midi, la petite fille qui a été des leurs le matin est la seule à rester prisonnière à la maison. Emboîtée dans un corset de plâtre, bandé serré pour le maintenir strictement en place, elle est déposée sur son lit et abandonnée à une interminable immobilité, porte fermée, store baissé.

La dureté du plâtre imposant sa forme ne se laisse pas oublier. Les muscles tiraillent. Les cicatrices démangent. La délivrance du sommeil tarde et tarde. Dans la pénombre où on la laisse en souffrance, *pour guérir plus vite, mon petit lapin*, dit sa mère, *pour retrouver la liberté, mon petit cabri*, dit son père, l'abîmée guette les voix du dehors. Tout le monde s'est dispersé. Personne ne vient jamais bavarder dans la cour. Le silence prend la consistance de la mollasse. La petite fille s'y enfonce comme une coquille en phase de pétrification.

Il y a eu, juste après sa naissance, un *accident*, comme disent le père et la mère. Leur amertume est si angoissante que la petite fille se tient coite, gardant les *pourquoi* et les *comment* coincés dans sa poitrine. Il lui semble être en punition pour avoir *abîmé* l'existence de ses parents, qui ont désiré un gracieux enfant et doivent supporter une *abîmée*, qui a envie de voler comme un papillon et chaque après-midi de chaque jour se retrouve dans son cercueil d'enterrée vive.

L'énigme de l'accident a pris des proportions nouvelles et stupéfiantes grâce à Madame Pigeon, qui vient à la maison pour le repassage. Une dame qui n'a pas la langue dans sa poche, ni le cœur faiblement accroché.

Un jour, bravant le silence de la mère, elle ose aborder le sujet tabou. La conversation a lieu dans la cuisine. La petite fille entend à travers le mur un bourdonnement d'où fusent les exclamations de Madame Pigeon, quand elle n'arrive plus à contenir son émoi, et les *chchcht* de la mère, qui étonnamment continue de la laisser parler et de répondre en sourdine à ses questions. Quant à la petite fille, censée dormir dans son moule en plâtre, elle comprend seulement quelques phrases de Madame Pigeon, qui émergent ici ou là comme des sommets sur une mer de brouillard.

En essayant de tricoter ensemble ces bouts de phrases, la petite fille s'est fabriquée une histoire, dont le personnage central est *La brave petite âme tout abîmée*. Elle-même, en personne! Cette héroïne est piétinée par *Le Grand Ponte*.

Elle n'a jamais entendu ce mot mais peut bien imaginer de quoi il retourne : un affreux bonhomme pondeur de monstres, qui filent dans tous les coins de la terre, comme des araignées venimeuses. Qui va venir au secours de la petite fille et sauver la planète ? Le père, *un homme qui n'a pas froid aux yeux* ?

Non, ni le père, ni personne au monde ne peut écrabouiller *le plus grand menteur sur la terre*, cet abîmeur de petites filles, qui *désespère la pauvre mère*.

Pourtant *un ange gardien finit par se réveiller, qui risque de se brûler les ailes*. Car le Grand Ponte et *ses copains de la Haute font la pluie et le beau temps au Palais de Justice*. Probablement des messieurs à hauts chapeaux, comme l'oncle Édouard au mariage de la cousine, mais qui vivent tous les jours comme des rois. *Ils se fichent pas mal des anges du bas de l'échelle*. Cette histoire d'ange, d'ailes brûlées et d'échelle, c'est trop fort pour la petite fille.

Elle voit un peu plus clair quand Madame Pingeon veut *leur arracher les tripes, à cette bande de lâches*. Les tripes ? Probablement un truc pas très ragoûtant à l'intérieur du corps. Après le coup des tripes, Madame Pingeon enverrait volontiers le pondeur maléfique *subir tous les supplices dans les abîmes de l'enfer*. Malheureusement, le Grand Ponte continue *de parader avec sa blonde aux grands airs*, la fille *d'un malfrat bourré de fric*. Une sorte de diable, quoi, de riche protecteur des abîmeurs.

Tous ces *snobs*, encore une bizarrerie à éclaircir, *mènent la grande vie au bord du lac*. Madame Pingeon a vu des photos de leur maison dans le journal. Quasiment un château mais moderne, qui s'appelle *Villadorée*. Elle insiste : *en un mot*. C'est le nom à *double sens* de cette maison du Grand Ponte. La petite fille a du mal à comprendre l'astuce, mais finit par y arriver. Elle imagine les tas de jouets qui s'amoncellent là-bas pour les enfants, car il y a sûrement des enfants adorables, dans cette *Villadorée*, qui sont libres d'aller et venir, n'étant pas abîmés.

Madame Pingeon a parlé aussi de *la satanée nouvelle machine, déjà banale en Amérique*, installée au cœur de la *Villadorée* : la télévision. Quel rêve ! On ne doit jamais s'ennuyer pendant des heures, à la *Villadorée* ! Il faut vraiment que Madame Pingeon ait l'esprit aussi étroit que ses planches à repasser pour affirmer dur comme fer que la télévision *va abrutir le monde entier*...

En résumé, l'abîmée a mal au dos et doit rester toute seule dans sa chambre obscurcie, sans télévision, sans rien pour échapper au vide et au

silence. Quant à celui qui l'a abîmée, elle ne sait toujours pas pourquoi ni comment, il a droit à la grande vie dans sa maison avec vue sur la ville au loin, à l'endroit où elle se montre digne d'être adorée, une maison en or, qui brille aux yeux des passants.

L'abîmeur échappe donc à l'abîme ?

L'abîmée ne reçoit même pas la visite de l'ange ?

Ses ailes ne fonctionnent plus ? Il est tout faible ?

Difficile de comprendre cette histoire.

En tout cas, elle ne répond pas à la question qui tourmente la petite fille plus que ses cicatrices en bas du dos, ses douleurs lombaires, sa condamnation à des heures de silence dans la pénombre : est-ce que la vie et ses merveilles vont tout de même venir à la rencontre de l'abîmée, une fois son plâtre jeté à la poubelle, comme promis ?

Pour l'instant, à l'heure où l'abîmée est ensevelie dans sa chambre donnant comme la cuisine sur la cour entre les immeubles, rien ne se passe. On entend quelques pépiements, l'aboïement d'un chien laissé seul dans un appartement, le claquement d'une fenêtre qu'on ouvre ou ferme et au bout d'une éternité le déchirant sifflement d'un train. La voie ferrée qui mène à Paris ou à la mer n'est pas loin, au-delà des immeubles bordant la cour côté nord. L'abîmée a l'impression de percevoir dans les profondeurs de la vieille maison locative la vibration des grands trains internationaux, à laquelle son immobilité la rend sensible comme une eau dormante à un lointain tremblement de terre.

À midi la petite fille n'est pas encore couchée dans la grotte semi-obscur de sa chambre. Elle est assise à la table de la cuisine avec le père et la mère. Elle ne jette pas un œil par la fenêtre, sur l'espace à l'arrière des immeubles bordant deux rues sans issue. La longue cour, privée d'agrément, est là pour laisser circuler l'air et la lumière. Sa présence est donc indispensable mais il faut une couche de neige et des rideaux de flocons qui dansent en tombant pour la rendre moins rébarbative. En toute autre circonstance la cour demeure grisâtre, pelée comme le sol de la lune, avec de petits cratères poussiéreux ou des flaques. Les seuls à l'apprécier sont les moineaux, qui mènent une vie risquée en quête de miettes tombées d'une fenêtre et les chats du quartier dont les bruyantes amours intriguent la petite fille et exaspèrent les parents. *Encore ces chattes roucoulantes et ces violents matous !* dit la mère. La petite fille a bien essayé de voir ce qu'ils pouvaient fabriquer ensemble mais ils s'éclipsent, comme si le

but de la frénésie miaulante et soufflante n'était pas à trouver, pour eux non plus, dans la cour. Ils lui préférèrent l'intimité des caves. Lassée, la petite fille a rejoint l'ensemble des habitants, qui se désintéressent de ce qui se passe dehors, de ce côté-là : rien. Pourtant, autour de ce vide et sans jamais se rencontrer, les ombres furtives qui bougent derrière les vitres ou se penchent à une fenêtre pour aussitôt se détourner du spectacle absent participent à une célébration quotidienne dont le rituel ne varie pas plus que celui d'un couvent, mais laïque et sans décorum. L'été surtout, au milieu du jour, les cuisines alentour s'activent toutes ensemble et répandent leurs odeurs diverses, appétissantes ou un peu lourdes, tandis que les tintements des assiettes, le grésillement des poêles, le tambour des marmites heurtant le métal des fours, les cymbales des couvercles sur les casseroles, la musique à la radio, les éclats de voix cascaden dans l'aridité de la cour. Puis l'assemblée inconnue, d'un seul coup, se tait.

Alors tombent, comme des cailloux dans une mare enchantée, une, deux, trois, quatre, cinq petites notes précises que suit une sixième triomphalement frappée. Heure exacte. La radio, avant les informations, donne le signal horaire qui permet de régler les montres un peu paresseuses ou légèrement impatientes. Après quoi les dîneurs, ayant fait le point, laissent la cérémonie suivre son cours et le ressac des conversations reprend de plus belle, parfois interrompu par de nouvelles accalmies si la radio annonce d'importants résultats sportifs, des crimes, des catastrophes naturelles ou des événements politiques d'envergure, intéressant plus ou moins le petit pays protégé des grandes souffrances collectives.

Un ultime recueillement marque la dérive des repas vers l'éventuel dessert et le café. La voix des ondes devient carrément tonitruante. Quelqu'un dans chaque famille a tourné le bouton pour augmenter le volume. Dans une grondante envolée sont proclamées à travers la cour, qui résonne comme une cathédrale à la fin du sermon, les prévisions du temps. Peu après, l'invisible assemblée commence à se disperser. Derniers bruits de vaisselle. Plus de voix enfantines. C'est l'heure du départ pour l'école ou de la sieste. Comme si elle était encore un bébé, la petite fille doit regagner le lit solitaire, la vie ralentie, le sommeil qui lui échappe comme un mirage dans un Sahara de silence. Ah ! si seulement elle pouvait entendre la voix de gorge de la belle Madame Klaus, du cinquième, que son parfum suit comme une traîne de velours quand elle monte l'escalier... Si seulement elle se penchait à sa fenêtre pour rappeler son caniche. Car elle l'envoie parfois, mais plus tard, faire tout seul un petit tour, pour s'éviter la peine de passer une robe, comme dit la Mère Pelluchoud, la

concierge. Elle est chargée d'ouvrir en douce à l'animal, qu'elle chérit, la porte entre cave et cour. Or la Mère Pelluchoud craint à chaque fois de s'attirer des ennuis avec le Père Morieux, un retraité qui entretient maniaquement le jardin sur le devant de la vieille maison locative. Ah ! si seulement ce vieux sournois, surgissant à l'improviste, grinçait contre les lève-la-patte, contre les femmes à chiens, contre les malappris de locataires, contre la grosse bête de concierge... Si seulement l'innocent coupable à la queue en pompon agitait les grelots de son collier... Le désir d'une présence, n'importe laquelle, est si torturant que l'abîmée en perçoit plus intensément, par son absence même, la vie des inconnus familiers dont elle ignore les faits et gestes et les pensées.

La petite fille n'est pas tellement plus au clair sur sa propre personne, même si l'état larvaire auquel elle est réduite plusieurs heures par jour lui donne le temps de revivre son existence, en vagabondant à la recherche d'elle ne sait quoi.

Le dernier en date des passages de l'abîmée dans la division de chirurgie à la clinique des enfants malades est l'un des épisodes qu'elle repasse avec le plus d'intérêt dans son cinéma intérieur. Le film commence mal : on lui met un masque. Elle sent l'horrible odeur de l'éther. Elle crie et se tord comme une souris coincée dans une trappe. Elle ne se souvient pas de la suite, même après son réveil.

Cependant le film reprend, plus tard, dans une chambre éblouissante de blancheur et le docteur est là, un géant tout blanc lui aussi, sauf sa tête aux yeux très noirs et enfoncés. Il tend à l'opérée une énorme boîte de chocolats en disant qu'il ne faut pas les manger tout de suite. La petite fille s'en fiche, parce que c'est surtout la boîte qui lui plaît. Elle est en tissu à ramages, avec un gros nœud d'organdi. Il faudra seulement trouver à qui donner les chocolats et la boîte fera un merveilleux lit pour l'ours, le meilleur ami à l'air un peu triste, offert par Madame Pigeon. Puis le docteur aux chocolats ajoute qu'elle a été tellement sage qu'elle a vraiment mérité un beau cadeau...

Alors là, on est sérieusement troublée. On n'y comprend plus rien. Car l'abîmée se rappelle parfaitement le début du film, quand elle a hurlé et s'est débattue comme si le grand méchant loup voulait l'attraper. Le docteur est-il aveugle et sourd ? Est-ce qu'il dit des mensonges, avec un regard aussi franc ? Et pourquoi ? Mystère numéro un.

Le mystère numéro deux vient du père, parlant du long géant à la blouse blanche. Il dit, avec un sourire comme celui de Charlot, que le docteur a de la chance d'être le cadet de sa famille, parce qu'il n'a pas été obligé de devenir banquier ni pasteur, comme ses frères, et a pu exercer ses dons manuels dans son métier de chirurgien, qu'il pratique avec talent. Cette confuse idée d'une prédestination sociale, dont les lois pèsent même sur les plus fortunés, inquiète la petite fille. Elle ne trouve pas les mots pour questionner le père et ça vaut peut-être mieux. Elle pense au secret de la chambre horrifiante dans le château de Barbe-Bleue.

Le mystère numéro trois concerne la bizarre façon de parler du docteur, solennelle et vieillot, avec des intonations flûtées et des vibrations cavernieuses qui apparentent ses belles phrases à la musique de l'orgue, même quand il discute affectueusement avec l'abîmée.

Par l'addition des trois mystères, la petite fille déduit que le docteur vient d'un monde tout différent de celui de ses parents et qu'il ne faut pas s'inquiéter s'il lui arrive de ne pas voir la réalité comme elle lui apparaît à elle-même, puisqu'il fait tout son possible pour être son ami et qu'en tant que tel, menteur ou pas, il a pleinement le droit d'être un héros dans son film.

La scène n'est pas uniquement occupée par le distingué docteur. On y voit jouer deux héroïnes à la petite coiffe amidonnée, nouée sous le menton : Sœur Frieda et Sœur Claire, deux sœurs hospitalières, des sortes de nonnes protestantes.

Petite et ronde, Sœur Frieda parle avec le fort accent chantant d'un lointain canton alémanique. Elle porte une robe gris souris sous son tablier blanc comme sa coiffe à l'ancienne. Elle nourrit, torche, récure, borde, console, choie plus d'une douzaine de malheureux petits démons cloués au lit, dont elle est la nounou chérie. Ils ne lui rendent pas pour autant la tâche facile, à cette sainte nounou, mais s'amusent au contraire à la tourmenter, ayant vite compris qu'elle n'est pas douée pour faire régner l'ordre et la discipline. Les oreillers volent. Les petites cuillères jouent au xylophone sur les verres et les assiettes. Les thermomètres se perdent. Les gosses ne parlent plus qu'en imitant l'accent suisse-allemand et les fou-rires inextinguibles risquent de faire se rouvrir les cicatrices. Sœur Frieda se résigne alors à demander le secours de Sœur Claire.

Habillée en blanc des pieds à la tête, Sœur Claire n'a qu'à paraître à la porte, à remonter sur son nez ses lunettes, à laisser calmement son regard bleu explorer du haut des cimes ascétiques la vallée des lutins farceurs... et plus un chuchotement ne s'entend dans la longue salle à la double rangée de lits. Sœur Claire n'a rien d'un dragon. Il émane d'elle comme une aura d'autorité intelligente et compétente, sans l'ombre d'une prétention. Responsable du service, elle travaille généralement dans son bureau, quand elle n'assiste pas le chirurgien dans la salle d'opération ou l'accompagne au cours de la visite. Les enfants la voient donc bien moins souvent que Sœur Frieda et pourtant l'aiment aussi, moins profondément peut-être mais moins cruellement. Son austérité non dénuée d'humour commande le respect. Ses yeux en alerte, ayant percé jusqu'en leurs noirs tréfonds les affreux gnomes qui rendent la vie impossible à la nounou paisible, les changent d'un coup, pour une petite heure, en elfes gracieux, sous leurs bandages.

Dans ma cabine obscure, en présence des trois génies humains rencontrés dans ma lointaine enfance, qui auraient pu me servir de modèles, je m'interroge, perplexe : *Qu'est-ce que tu as donné, toi, la passagère du Stella Maris ?*

Je n'ai pas grandi en dévouement, comme Sœur Frieda, ni en compétente intelligence comme Sœur Claire et n'ai pas cherché à égaler en distinction le docteur. Je n'ai pas non plus inventé du neuf, ni construit, ni exploré, ni enflammé les foules, ni élargi le savoir, ni augmenté de brillants enfants le cercle de famille, ni assuré la prospérité de personne...

J'ai porté dans mon corps
l'énigme des circonstances
Et accepté la délivrance
qui me travaille encore

Ce travail en moi, qui n'est pas mien, libère une histoire personnelle sans apparence de signification et insaisissable. Je vis pour laisser grandir l'insaisissable. Il me travaille par le bouleversement des vraies rencontres et par l'étrange instinct de la parole, qui ouvre l'esprit. Mais l'esprit se déploie pour se refermer sur une prise... et fuir la blessure de l'insaisissable. L'esprit est un prédateur lui aussi et un maître de l'esquive. Comment lui résister? On ne sait pas. On tâtonne pour aller de l'avant.

Au départ de l'histoire : le père et la mère.

La mère approche de la quarantaine et s'est résignée, non sans profond chagrin, pour elle comme pour le père, à ne pas avoir d'enfant. La voilà enceinte ! La petite fille vient au monde auréolée du bonheur imprévu tombé sur les parents. Cependant, un an plus tard, elle tarde à se tenir debout. À quinze, seize, dix-sept mois elle ne circule toujours qu'à quatre pattes. Angoisse des parents. Visite chez un spécialiste. Il parle de brûlures profondes, inexplicables, dans la musculature en bas du dos. La mère se souvient vaguement d'une injection faite par le médecin lui-même, un des grands noms de la Maternité, quelques heures après l'accouchement. Il s'agissait d'un sérum, habituellement réservé aux prématurés, mais qui devait être bénéfique aussi à la petite fille un peu gringalette, bien que née à terme. Est-ce qu'il y a eu un problème dans cette intervention ? Le spécialiste hoche la tête et fait entendre un claquement de langue, comme pour chasser l'impensable :

— *Vous me dites que l'obstétricien lui-même a fait cette injection, sous vos yeux ? Mais c'est un Professeur, une autorité dans son domaine ! Vous ne songez pas à mettre en doute sa compétence ? Non, ce n'est pas là qu'il faut chercher, vous faites fausse route. Songez plutôt à l'avenir. Le mal n'est pas irréparable. Des greffes pourront être tentées. Des opérations difficiles, mais le cas n'est pas désespéré. La petite marchera, je peux quasiment vous le promettre.*

Retour à la maison. Minée par l'incertitude, la mère n'arrive plus à sourire, même avec le bébé dans les bras. Le père tourne en rond comme un enfermé dans une tour obscure. Quelques jours plus tard, décidé à voir clair, il débarque sans prévenir dans le bureau du Professeur, à la Maternité. Il veut savoir ce qui s'est passé au juste avec cette piqûre en bas du dos et ces brûlures des muscles, au même endroit. Le grand ponte le prend de haut et le flanque à la porte comme un malotru.

— *Ne vous avisez pas de répéter vos débiles insinuations ! Encore un mot et je vous fais convoquer devant le Tribunal !*

Humilié, le malheureux père trimballe sa détresse pendant des heures à travers la ville et ne sait pas la nouvelle qui l'attend à la maison : une infirmière a téléphoné à la mère. Elle a eu vent de la scène qui vient d'avoir lieu. La révolte qui couvait en elle depuis le commencement de l'histoire a explosé. Elle n'en peut plus de se taire. Le grand médecin s'est trompé comme un débutant. Tout ça pour lui prouver qu'elle n'était pas elle-même

aussi rapide et efficace qu'il l'exigeait dans son service. En colère, il lui a pris des mains la seringue et catastrophe! Au lieu de faire une intraveineuse, il a piqué dans le muscle, en bas du dos. Aussitôt il a pris conscience de son erreur. Mais d'un geste hautain, avec une moue de froide autorité, il a imposé le silence. L'accident, dont les conséquences ne seront pas immédiatement visibles, doit être nié au profit de la respectabilité de l'institution médicale, pourvoyeuse de bons soins et de bons salaires.

– *C'est comme ça que l'erreur est devenue une sorte de poison. Un poison qui tue. Par ma faute aussi, parce que j'ai eu peur. Je n'ai pas osé ouvrir la bouche. J'ai essayé d'oublier ce malchanceux bébé et de fonctionner comme d'habitude. Mais voir le père avaler le poison et être renvoyé à son malheur... là, c'en est trop!*

L'infirmière ajoute que si les parents veulent faire valoir leur droit à de justes réparations, elle est d'accord de témoigner. Si elle doit perdre sa place, ça sera dur, mais continuer à faire semblant de ne rien savoir serait pire. Elle aurait honte d'être en vie.

Cette courageuse embrase le père et la mère.

La Justice va parler!

– *Quel est le drame? Vous vouliez faire de votre fille une danseuse nue?*

L'avocat du Professeur a tellement blessé les parents par son déploiement d'ironie et de condescendance qu'ils ont fini par s'avouer vaincus. À contrecœur ils acceptent un compromis qui n'a rien de juste, même s'il sauvegarde, dans l'immédiat, le salaire de l'infirmière et leur droit à être déchargés du coût élevé des greffes réparatrices. Le grand ponton peut dormir tranquille. Ses collègues ne boudront pas longtemps les fastueuses réceptions à la *Villadorée*. Ici ou là traînent quelques derniers commentaires caustiques, finement désabusés, qui se dissolvent dans une fumée de cigare.

Les parents sortent du Palais de Justice assommés d'arguties et condamnés à un amer assombrissement. Les institutions qui prétendent au bien de la société les ont trompés. La vie aussi. Elle transforme la joie immense en épreuve sans issue. La mère s'enferme dedans, à la maison. Le père s'enferme dehors, au travail. Ils s'efforcent de vivre. Ils s'évertuent à progresser. La vertu de l'effort devient leur vérité. Elle convainc leur esprit, mais le cœur ne suit pas. Il demeure à la peine.

Et l'abîmée ? Elle souffre dans cette atmosphère sans envol.

Un spécialiste venu de l'étranger s'est penché avec le distingué docteur sur les reins abîmés. Les deux ont opéré par trois fois, au fur et à mesure que grandissait la musculature à reconstituer. Le père a donné du muscle de sa cuisse. *Domage que je ne m'appelle pas Jupiter !* C'est ce qu'il a dit. Il se forçait à plaisanter, mais la plaisanterie lui a fait du bien. Il a pu rire de lui-même et du dieu qui tient la foudre dans son poing bien serré. La mère aussi s'amuse de la plaisanterie, qui la libère un peu du corset de la déception et qu'elle répète à qui veut l'entendre. L'abîmée demande des explications. La mère brosse un portrait du dieu des dieux, ce puissant commandeur de tout, et de l'autre dieu, un peu fou, qui sort de sa cuisse : Bacchus. Il aime le vin, celui-là, et même beaucoup trop. La mère n'est pas une amie de l'ivresse, elle le fait bien comprendre, mais elle rit en imitant le dieu qui danse et manque de se casser la figure à chaque pas.

Dès ses huit ans, la petite fille marche plus solidement que ce dieu fantasque, même si elle est affligée d'une imperceptible claudication, qui augmente en cas de fatigue. Elle grandit normalement. Les cicatrices ne se voient pas, puisqu'elle n'est pas une danseuse nue... À l'adolescence l'idée de cette danseuse nue la dégoûte horriblement. Plus tard il lui arrivera de fantasmer sur les contorsions de cette indécente qu'elle n'est pas. Elle a appris à parfaitement dissimuler sa mutilation, pour ne pas avoir à supporter la curiosité, la pitié ou l'aversion d'autrui. Elle aime mieux l'amour dans l'obscurité...

et cherchera comme une insensée
le délire entre des bras délirants
pour avoir la tête qui chavire
et retrouver son corps
de Bacchante intime
fêtant les mystères
de la vérité nue

J'entends la petite fille, dans la couchette vide. Est-ce qu'elle veut me ramener à la raison ? À la réalité de mon voyage solitaire ? À mon corps abîmé ? À mon esprit sans brillant ? Mais non ! Elle se souvient du délire dans le désert où gît l'opérée en lente réparation. Soudain l'enlève la musique, la danse, la bienheureuse démence...

Un accordéoniste vient quêter quelques sous dans la cour aride. Il déplie son instrument magique et on entend les fenêtres s'ouvrir l'une après l'autre. Quand une musique a laissé vibrer son dernier accord, le musicien se déplace pour en offrir une autre. Chaque immeuble reçoit la sienne. Au départ, pour intensifier la surprise, l'accordéon lance un air qui saute en l'air, virevolte et retombe comme un équilibriste au costume tout brillant de paillettes, qui s'en donne à cœur joie et s'esquive sur une pirouette. On attend. Qui va venir? Un Pierrot lunaire. Il danse avec une lenteur angoissante, comme s'il tenait un frémissement d'étoile entre ses bras vides. Il semble perdu sur la terre, étrange comme le souvenir d'une clairière dans une forêt envahie de hautes ombres et de broussailles épineuses... L'accordéon pleure, gémit, appelle... Un sanglot lui répond...

L'abîmée ne pense plus à son mal tant le chagrin lui serre le cœur.

Ainsi se succèdent les airs mélancoliques et les airs pétillants, tandis que le musicien se rapproche de la vieille maison locative. Quel air va-t-il jouer sous les persiennes de la petite fille? Elle retient son souffle. Car l'invisible musicien ambulant est un diseur de bonne aventure. S'il lui joue une danse endiablée, elle est ravie : cela veut dire que sa vie sera bientôt plus dynamique, plus gaie, plus passionnante. S'il lui offre une musique tendre et triste, elle est émerveillée, car elle ne doute plus d'être la princesse endormie pour un siècle mais promise à l'enchantement d'un ardent réveil.

Après ces instants d'extase et pour un bon moment l'abîmée se surprend à aimer la pénombre de sa chambre, l'immobilité dans son cercueil de plâtre et le retrait solitaire où la musique a laissé un dernier accord, puissant comme un élixir qui s'est répandu sous la peau et fortifie en profondeur.

À partir de quatre heures, tout s'éclaire. La mère vient remonter le store et s'installe dans un fauteuil à côté du lit. Elle est reine au royaume des légendes familiales. Connaissant l'insatiable curiosité de la petite fille pour tout ce qui s'est passé avant sa naissance, elle raconte souvent des histoires de sa vie et de celle du père, toujours les mêmes avec quelques détails en plus à chaque fois.

La mère est née à la campagne et jusqu'à vingt ans habite la ferme à mi-chemin entre le Jura et le lac, au-dessus de Nyon, où son père est à la fois paysan, représentant de machines agricoles et syndic de la commune, quand les administrés veulent bien accorder la majorité des voix au parti

conservateur dont il est le ténor régional. La petite fille a une admiration sans limites pour ce grand-père qui l'adore et fait ses quatre volontés, allant jusqu'à braver ses rhumatismes pour ramper sous une armoire où elle a laissé se perdre des billes.

Quelle troublante surprise de le découvrir, dans les récits de la mère, comme un homme intraitable, dont la dure autorité règne sans nuance ni partage sur sa femme, ses enfants, ses valets de ferme et le village entier !

La mère, dont la révolte ne s'est pas apaisée, raconte qu'après avoir fait ses devoirs, au retour de l'école, elle est astreinte par le Patriarche à tricoter des chaussettes pour toute la famille. Il contrôle strictement son travail, marquant d'un fil rouge le dernier tour d'aiguilles, auquel il lui faut ajouter le lendemain un nombre égal de nouveaux tours et ainsi de suite, jusqu'au jour où elle ose déplacer le fil rouge pour être libérée plus vite et courir chez sa meilleure amie. Seulement l'astuce finit par être découverte. Horreur et damnation ! La mère a certes échappé aux coups de ceinture, un régime réservé à ses frères, mais s'est vue condamnée au pain et à l'eau pendant plusieurs jours, ainsi qu'au tricot à rendement moral : une torture.

Heureusement que sa mère, qu'on appelle maintenant la Mémé, lui refile en douce du chocolat pour accompagner son pain et même, si le Patriarche est occupé de l'autre côté du domaine, avance le tricot dès qu'elle a une minute à dérober à ses allers et retours entre la cuisine, les chambres, le jardin, la fontaine, la cave, l'enclos des cochons, le clapier, le poulailler. La mère ne tarit pas d'éloges sur cette bonne et douce Mémé sans repos. Elle n'accepte pas pour autant sa soumission envers le Patriarche à la puissante personnalité, qui maîtrise si parfaitement les armes de la raison, combinées à celles de la force physique et du pouvoir entreprenant, qu'il faudrait les désastres de l'Apocalypse pour ébranler ses tyranniques certitudes.

La mère, qui n'a eu de cesse d'échapper à son autorité, n'est pas libérée du ressentiment. La petite fille s'en attriste. Il est vrai qu'elle n'a pas eu à supporter le terrible Patriarche. L'abîmée connaît un tout autre homme, secrètement bouleversé, bienveillant, taquin, qui la rend joyeuse et fine mouche. Avec elle il redécouvre le petit garnement au grand cœur et déluré que le chef de famille, maître d'un vaste domaine, agent commercial insurpassable et politicien à poigne ont laissé en veilleuse pendant plus de soixante ans.

Son diplôme de secrétaire en poche, la mère s'est envolée et posée vingt kilomètres plus loin, à la ville, dans une pension pour jeunes filles. Genève, pour cette jolie mais timide Vaudoise de la campagne, est l'irrésistible ailleurs, le nouveau monde, la vie grande ouverte. Après son travail, elle sort et tout l'intéresse. Un soir, elle se rend avec une amie à une conférence privée donnée par une dame qui a été préceptrice en Russie au tout début du siècle. La voyageuse commente une série de clichés ramenés de ses voyages, au temps de sa jeunesse, en compagnie de la famille noble qui l'avait engagée pour enseigner le français et l'allemand aux enfants de la maison.

Cette dame est ma future grand-mère, morte avant ma naissance et figure de proue dans le voyage de ma vie.

Quand elle n'a pas le temps de prolonger sa visite au chevet de l'abîmée, la mère connaît le meilleur moyen de faire cesser les pleurnicheries : elle installe une lampe et apporte la petite valise noire, doublée de toile aux dessins violets soulignés d'or, qui contient les fameux clichés sur des plaques de verre. La petite fille les prend religieusement un à un et s'applique à bien distinguer les images : des dames avec des ombrelles devant des maisons de bois aux colonnades gracieuses, des messieurs portant de longues blouses serrées à la taille, des traîneaux où sourient les tout petits visages d'énormes personnages emmitoufflés, sur une route qui file à travers une forêt. Sûrement qu'il y a des loups derrière les arbres, même si on n'est pas sûre de les voir. Puis vient une jeune femme avec une longue jupe, une toque à voilette et une blouse ornée d'une cascade en dentelles, dont les manches se gonflent comme des meringues : la grand-mère assise en amazone sur un cheval noir. Il y a des vues de vieux villages dans une plaine enneigée, des vues de grands boulevards sillonnés de calèches, des vues d'églises blanches aux multiples coupoles, certaines ornées d'un essaim d'étoiles, des vues de montagnes, des vues de la mer et même un chameau devant une mosquée.

Plus encore que les sujets eux-mêmes, c'est le flou dont ils émergent comme de lointains cavaliers dans la steppe qui touche la petite fille au point de lui tirer des larmes. Car les images russes héritées de la grand-mère morte sont à la fois trop claires et trop brumeuses. Le père a expliqué le phénomène. Par un défaut de la technique photographique à ses débuts, le produit chimique utilisé pour fixer l'image sur la plaque se dissout avec le temps. Si bien que les voyages de la grand-mère pâlissent de plus en plus sur les plaques de verre, qui dans quelques années redeviendront aussi

transparentes qu'avant d'avoir accueilli les personnages disparus et les lointains paysages, de passage devant les yeux de la petite fille.

C'est comme si la grand-mère inconnue apparaissait dans la chambre de l'abîmée pour lui révéler le mystère de la disparition. Le corps enfermé dans son plâtre devient le conducteur du souffle aventureux qui a traversé une vie et à présent fait tourner le monde plus librement, au cœur même de l'immobilité, mortelle.

Il n'y a pas seulement, pour émouvoir la petite fille, les images en transit sur leurs plaques de verre, mais les histoires du temps de la grand-mère un peu russe. C'est encore et toujours la mère qui les raconte.

L'histoire des deux vieilles princesses est peut-être la plus belle. La grand-mère les a brièvement rencontrées en Russie avant 1900. Elles ont passé comme des comètes à la traîne étincelante, invitées par la noble famille dans laquelle la grand-mère jouait le rôle de servante supérieure attribué aux préceptrices étrangères. Un été où la grand-mère fait à Genève un long séjour, comme chaque année, pendant que ses élèves voyagent d'un palace à l'autre dans toute l'Europe, elle rencontre l'homme qui va devenir le grand-père de la petite fille. Jamais connu, lui non plus. Ce que la mère ne dit pas, c'est que les deux amoureux sont peu doués pour la prudence. Un enfant vient bouleverser le programme par tous les signes de sa future entrée en scène.

Rideau sur la Russie! Adieu le grand monde et les beaux voyages de la Mer Blanche à la Mer Noire!

Artisan relieur et encadreur, le grand-père paternel a quitté son village du canton de Saint-Gall pour s'établir en ville et finalement à Genève, dont il a obtenu la bourgeoisie. Pour compléter les ressources insuffisantes de son atelier, dans le quartier populaire de la Servette, il a fallu que la grand-mère, après la naissance du second fils, père de l'abîmée, ouvre une petite échoppe de papeterie. Quel changement dans ses conditions de vie! La nostalgie de la Russie est pour elle d'autant plus lancinante qu'elle pense ne jamais revoir les Russes qu'elle a connus et dont elle aime la ferveur passionnée, aussi déraisonnable que le vent lâché sur leurs plaines, leurs forêts, leurs steppes monotones, dont l'insaisissable étendue épouse l'immensité du ciel.

C'est compter sans la Révolution!

En 1917 ou peu après, les deux princesses qui vont devenir mémorables par une stupéfiante histoire, sont venues se réfugier, avec d'autres migrants de leur monde, tout comme Lénine quelques années plus tôt, à Genève. Où elles occupent un tout petit appartement sans aucun confort et vivent chichement. Cependant, chaque année, elles puisent dans les vestiges de leur compte en banque pour passer une semaine à la fin de l'été dans le plus luxueux palace de Sorrente, où elles ont leurs princières habitudes. La mère les a connues alors qu'elles étaient déjà très âgées. Elle a été invitée chez elles avec la grand-mère, un soir, en novembre. Les petits gâteaux qui accompagnent le thé viennent du meilleur fournisseur. Des bougies brûlent dans un superbe chandelier en argent massif, seul témoin visible du luxe enfui et de l'aristocratie en déroute dans l'appartement glacial des deux vieilles princesses à l'accent roucoulant, qui débordent de propos joyeux, un peu futiles mais chaleureux. Elles font venir des larmes dans les yeux de la grand-mère en évoquant les scintillants souvenirs du passé. L'année suivante, après leur séjour au palace, ma grand-mère, qui ne les voit que de loin en loin, ne reçoit plus de nouvelles des nobles vieilles, se débrouillant sans plaintes ni récriminations pour sauver l'univers des lustres de Venise et des chandeliers de grand prix. Elle finit par s'inquiéter. Elle apprend qu'au milieu de l'hiver on les a trouvées mortes chez elles, on ne sait au juste si c'est de froid, de faim, de fatigue extrême ou de folle nostalgie...

Le chandelier en argent massif, qui a éclairé fidèlement les deux princesses quand elles n'ont plus payé leurs factures d'électricité, n'a pas été vendu. Le propriétaire, qui se lamente de n'avoir pas encaissé le dernier mois de loyer, a mis la main dessus.

La démesure de cette histoire absurde, si peu conforme aux bons principes mis en pratique autour de la petite fille, lui ouvre des perspectives étonnantes. Elle comprend bien que les deux déraisonnables princesses ne peuvent servir d'exemple à personne et pourtant leur folie a une grandeur sans commune mesure ni avec leurs richesses passées, qui les préservaient en Russie de tous les soucis matériels, ni avec les petits calculs d'une saine économie domestique, grâce à laquelle elles auraient pu s'organiser une vie régulière à Genève, moins misérable et par conséquent prolongée.

Avec la Russie de sa jeunesse, la musique était la passion de la grand-mère. Elle avait fait étudier au père le violon. Il était doué. Elle le voyait déjà en virtuose, jouant un concerto de Tchaïkovski sous les vieux ors du Victoria Hall, applaudi par la meilleure société de la ville. Mais à dix-huit

ans le père fait sa valise et sa révolution : il part sans crier gare, sans violon ni diplôme, sans le sou. C'est la création d'un nouveau monde qui l'intéresse, pas les vieux ors de l'ancien.

Au Havre, il s'embarque sur un cargo qui engage un équipage. D'abord il travaille sur le pont. Mais son ambition est de descendre au cœur du bâtiment, là où sont les machines et où les hommes en sueur maîtrisent l'énergie. Car la puissance de la technique et sa complexité le fascinent. La technique lui paraît essentielle au progrès de l'humanité, puisqu'elle va libérer les humains de l'esclavage de la nature et les travailleurs des fatigues humiliantes. Il réussit à entreprendre, dès ce premier voyage, un apprentissage de mécanicien. Il est embauché. D'un navire à l'autre il continue le voyage.

Le père veut servir dans le combat, mais pour la paix. Il veut agir et la musique ne lui semble pas assez combative. Est-ce que les prodiges de la technique vont se révéler aussi pacifiques et libérateurs qu'il l'espère? Voilà toute la question, que posent sa propre vie et son siècle.

De retour dans sa ville natale après de nombreux périples autour du monde, il trouve une alliée. Elle n'en peut plus de la réalité dirigée par le Patriarche et ses semblables. La paix, elle la désire aussi. La douce demeure des premiers accords leur ouvre la porte. Mariage. Conformément aux usages de l'époque, la mère a renoncé à son poste de secrétaire dans un Club Automobile. Son mari a un salaire suffisant pour lui permettre d'être une dame qui s'occupe de son intérieur. Cependant son respect des usages à observer pour montrer qu'on n'appartient pas à la classe des défavorisés, ce respect dont personne ne se libère indemne, ce respect a des limites. La mère ne faiblit pas quand le père claque la porte de l'entreprise de mécanique où il allait devenir contremaître. Il travaillait sur des pièces détachées dont l'usage lui a paru suspect. Il a exigé de savoir s'il n'était pas en train de servir contre ses convictions l'industrie de l'armement. Le patron refuse de répondre. Le père, sur l'heure, quitte l'établi.

Le père se retrouve au chômage et cette année-là est l'une des plus noires pour les travailleurs en surnombre. Il doit passer par toutes sortes de petits boulots, dont celui de laveur de bouteilles, dans les caves d'une brasserie. Enfin il est engagé aux Services Industriels et peu à peu, en suivant des cours du soir, il complète ses connaissances et décroche une maîtrise pour enseigner la mécanique de précision à l'École des Arts et Métiers. Triomphe du mérite.

Son parcours entreprenant n'a pas rendu le père très tolérant pour les voyageurs sur la terre qui sont moins doués que lui, moins capables de sacrifices et d'efforts, moins acharnés à se diriger bien droit. L'épreuve traversée après la naissance de sa fille va consolider cette intransigeance, comme si l'humanité pour laquelle il avait voulu combattre n'en valait pas la peine, finalement. L'incertain avenir de l'abîmée l'angoisse. L'épouse est une très faible lueur et intermittente, parce que l'épreuve l'a rendue maladivement craintive sous son optimisme de façade. Le père aussi porte une armure d'homme impeccablement sobre, éclairé, assez fort pour dominer la dérive obscure. Mais de loin en loin, le soir, surtout en hiver, la tristesse monte comme une lente vague silencieuse dans le salon familial où la mère a laissé tomber son livre et soudain le père oublie d'être un roc...

Alors il ouvre
la boîte noire
où dort

le violon
et la musique
abandonnée

étincelle

À cinq heures la mère libère de son plâtre la petite fille, lui frictionne le dos avec une huile balsamique dans laquelle macère un bouquet d'herbes odorantes et en guise d'exercice de musculation l'envoie se promener de la cave au grenier et retour dans la vieille maison locative. Épousant de la main la rampe de bois bien cirée, la petite fille monte ou descend silencieusement les marches de pierre, en s'arrêtant un court instant à chaque palier pour reprendre son souffle. Toutes les portes sont fermées, identiques les unes aux autres. Pourtant chacune mène à un autre monde, qui tourne comme le sien dans le système solaire de la vieille maison où la spirale de l'escalier, sous la haute verrière toujours poussiéreuse à travers laquelle il reçoit la lumière du ciel, a l'air de creuser un puits dans les profondeurs de la terre.

Après le repas du soir, le père prend le cahier apporté par mon amie de l'étagère au-dessus, où la maîtresse d'école inscrit ce que la petite fille doit

ratrapper, puisqu'avant l'âge de huit ans elle ne va en classe que le matin. Elle aime beaucoup l'école, qui la libère de sa solitude. Les devoirs apportent une ouverture bienvenue. Le travail est vite terminé. Alors le père fait lire à sa fille une page ou deux, à sa manière lente et encore hésitante, dans le livre qu'elle choisit. Il y en a un qu'elle aime plus que tous les autres.

Le Petit Dan. Un conte africain. Illustré par des photographies. Elles permettent à la petite fille de parcourir à chaque étape l'aventure entière du récit, même si elle ne déchiffre qu'une ou deux pages à la fois. Ce livre tant aimé raconte l'histoire d'un petit garçon insupportable, qui cause à sa sœur Sara une avalanche d'ennuis. Le problème, c'est qu'il est impossible à Sara, une belle jeune fille, de le gronder sévèrement. Elle a promis à son vieux père, au moment de sa mort, que jamais le petit Dan ne pleurerait. Évidemment, elle ne peut pas s'empêcher de s'insurger contre cet infernal gamin à chaque fois qu'il invente une nouvelle sottise, irréparable. Alors il se met à pleurer et vite elle dépasse sa colère et affronte le désastre.

Sara et Dan, seuls au monde, mènent une vie bouleversée et nomade, étant sans cesse obligés de fuir à cause du contrariant petit frère et de ses dangereuses lubies, que la grande sœur finit toujours par accepter courageusement pour ne pas le voir pleurer. Ainsi leurs ennuis successifs ont-ils cela de bon qu'ils renouvellent leur existence et provoquent l'intervention d'alliés inattendus, une jeune princesse, un grand oiseau, un haut palmier, qui les sauvent à l'instant même où tout semblait perdu.

Un jour ils arrivent dans une grande ville, où vit un grand roi, mais qui n'a pas réussi à vaincre le puissant dragon. Ce monstre quitte parfois son repaire durant la nuit et terrorise les habitants, dont aucun n'ose sortir après le coucher du soleil. Le petit Dan, bien entendu, ne peut pas se tenir tranquille. Tous les soirs il est dehors. Que peut-il fabriquer? À l'insu de tous, il accumule du bois pour un grand feu, amasse de grosses pierres et dérobe au forgeron une paire de longues tenailles.

Quand le puissant dragon sort de son repaire, grondant de sa voix terrifiante, la toute petite voix du petit Dan lui répond. Le dragon approche. Il est là. Il montre les doubles scies de ses dents cruelles... et que se passe-t-il? Une pierre brûlante après l'autre est jetée dans la gueule énorme où tousse, hoquette et s'éteint la voix qui a semé la terreur jusque dans le cœur de Mahalba, le chef des chasseurs, le tueur de fauves.

Stupéfaction le lendemain dans la ville! On voit un homme à l'air de profonde majesté sous son turban blanc : c'est le roi. Il demande à rencontrer le petit garçon étranger dont on a entendu dans la nuit la petite voix. Puis on voit Sara marcher sur une longue avenue bordée d'arbres, tenant par la main le petit Dan, qui porte un sac. Ils arrivent au palais, un grand bâtiment étrange et magnifique. Alors le petit Dan ouvre son sac devant le roi, où il y a la queue du puissant dragon à la voix terrifiante.

Sur la dernière photo on voit sourire le petit Dan dans les bras de Sara qui sourit aussi. Et le conte dit que tout le monde dans la ville a souri, même le chef des chasseurs, et que *jamais plus le petit Dan ne pleura*.

Ce conte paraît aussi réel à la petite fille que l'histoire des deux vieilles princesses russes et suscite le même étonnement. Il n'est pas non plus conforme à la sagesse que les parents cherchent à inculquer.

Le déroutant gamin ne s'efforce ni au bien, ni au mal.
Il ne s'efforce pas non plus à la témérité.
Il ne s'efforce à rien.
Il suit seulement sa pente vertigineuse...
Qui le mène de désastre en désastre.
Pourtant c'est sa petite voix qui sauve une ville entière...
Une ville opprimée par le puissant dragon à la voix terrifiante.
C'est sa petite voix qui change les larmes en sourires...

L'abîmée dont la naissance a provoqué un désastre ne doute pas de ressembler au petit Dan... Quelles catastrophes va-t-elle encore causer? Quel grondant dragon lui faudra-t-il combattre?

La passagère du *Stella Maris*, qui sans l'avoir sous les yeux vient de relire le conte africain, ne s'identifie plus au petit Dan uniquement. Elle n'oublie plus Sara, inséparable du héros désastreux. Sans la vaillance de la grande sœur, le petit frère serait anéanti par la malice qui le tarabuste. Et sans le secours du vif argent, jamais la grande sœur ne quitterait sa case ni son esprit pratique, organisateur de la meilleure existence possible. Jamais les envoyés de l'imprévisible, la belle princesse, le grand oiseau, le haut palmier, ne viendraient au secours des fugitifs. Jamais ces deux-là ne découvriraient l'insaisissable envergure de la réalité ni son unité dynamique s'ils n'affrontaient pas ensemble, en moi aussi, la prodigieuse difficulté, transmise par l'expérience poétique :

accepter l'ingouvernable étincelle
qui mène jusqu'aux béants précipices
et libère des ravages de la domination

Il arrive même à la bonne grand-mère de la campagne de se montrer à sa façon une résistante. La petite fille ne le remarque pas. Et la grande fille? Car sur la couchette vide au-dessus de moi la nature opère ses transformations : voilà maintenant la grande fille. Elle se préoccupe avant tout de ne plus être vue comme une abîmée. La Mémé? C'est à peine si elle s'aperçoit de sa présence : une ombre à côté d'un géant sans peur, fier de sa sagacité, admiré même au-delà du village et même par ses ennemis politiques. En comparaison la Mémé lui paraît pour tout dire un peu simplette et pas très franche. Pauvre Mémé! Il lui faut se débrouiller par tous les moyens pour humaniser les lois tyranniques imposées par le Patriarche. Quand elle réussit à détourner quelques sous en falsifiant les comptes d'épicerie, obligatoirement notés sur un carnet au centime près, c'est toujours pour le plaisir de faire un modeste cadeau, du chocolat aux noisettes, une boîte de bonbons, un flacon de lavande, un petit bijou doré, dont la grande fille est souvent l'ingrate bénéficiaire, qui juge de haut les manœuvres pas très orthodoxes qu'inspire à la Mémé brimée une libre générosité.

La dissimulation ayant marqué dans sa chair la grande fille et assombri l'existence de ses parents, il n'y a pas plus fanatique que cette fluette en matière de vérité pure et dure. Le subterfuge le plus anodin lui paraît contraire à la dignité. Devant pareil tribunal, la bonne Mémé à l'innocente astuce fait figure de roublarde éhontée. Ce qu'elle n'est pas! Seulement elle a en horreur la guerre domestique et s'arrange pour ne pas exciter le courroux du Patriarche, sauf en de rares circonstances, où le respect d'elle-même et surtout des autres ne lui permet pas de faire autrement.

Il y a eu par exemple le drame des pommes de terre mousseline. Elles accompagnent rituellement le bœuf braisé, le poulet chasseur ou le rôti de veau du dimanche, en formant sur chaque assiette le petit volcan jaune pâle dont le cratère accueille la sauce onctueuse et sombre, répandant depuis des heures son fumet vigoureux dans la grande cuisine campagnarde. La Mémé a dressé la table avec sa nappe des jours de fête, car c'est une joie pour elle de recevoir sa fille, sa petite-fille et son gendre presque tous les dimanches. Seulement voilà : à la suite d'un article qu'il a lu et découpé dans *Le Sillon Romand*, dans lequel un inspecteur du Service d'Hygiène,

diplômé en chimie, explique qu'une quantité de précieuses vitamines sont éliminées lorsqu'on épluche fruits, légumes et pommes de terre, le Patriarche a décrété qu'il ne serait plus question désormais, sous son toit, de retirer des pelures à tel point bénéfiques pour la santé. Encore heureux si les oignons, les échalotes ou l'ail échappent à cette loi puritaine et totalitaire! Les pommes sautées gardent donc leur pelure, de même que les carottes au beurre, les navets en gratin, les poires ou les pommes sur les tartes et les pêches au sirop intensifié d'un bon doigt de liqueur. Comme la moulinette à purée s'est enrayée quand la Mémé a essayé d'y faire passer les pommes de terre qu'elle avait coupées et bouillies avec leur pelure, l'intraitable grand-père lui a ordonné de renoncer dorénavant à ce plat rétif à la saine conservation du maximum de vitamines. Selon lui, de simples pommes de terre en robe des champs, que chacun sera d'ailleurs libre de réduire lui-même en purée dans son assiette, tout en avalant la pelure avec sa dose de vitamines et de sels minéraux, remplaceront avantageusement ces pommes mousseline diététiquement contestables, vestiges d'une époque révolue où l'art culinaire ne se souciait que des agréments du palais, au détriment du gouvernement de la tête pensante, responsable du meilleur fonctionnement possible de tous les organes, démocratiquement.

Pas un mot de la Mémé révoltée par ce scientisme qui fait fi du savoir de la bonne cuisinière, non pas traditionnel uniquement mais inspiré, sensuellement renouvelé, se donnant sans compter pour le divin plaisir des convives du dimanche.

Qu'allons nous donc voir apparaître, le dimanche suivant, à côté de la viande et des haricots verts? Les pommes mousseline! Le grand-père a grogné sous sa moustache et fulminé du regard, avant de se déchaîner contre la Mémé dès que les parents et la grande fille ont eu le dos tourné. Le dimanche suivant, la résistance muette n'a pas faibli et les pommes mousseline demeurent au rendez-vous, de même que la méchante humeur du Patriarche. Ah! Elle va voir ce qu'elle va voir, la Mémé! Il attend le moment de régler son compte à la rebelle paisible, déroutante pour le Maître habitué à se faire obéir sans discussion à l'intérieur de sa maison, et au dehors à se mesurer à de rudes adversaires, dont il triomphe le plus souvent par l'acuité de son intelligence, l'ingéniosité de ses stratégies et la force de sa volonté.

La Mémé laisse passer l'orage et après quelques dimanches les foudres de Jupiter tonnant finissent par se lasser de gronder en vain.

C'est alors que petit à petit sont réapparues sur la table, les jours de grande fête, puis même les simples dimanches, des tartes aux fondants quartiers de pommes libérées de leur pelure, des poires toutes nues et toutes roses cuites au vin, de tendres raves à la chair caramélisée aux côtés d'une poularde farcie, des escalopes à la crème sur un lit de carottes aussi moelleuses que des jambes de jeunes filles, dont l'éplucheur avait vivement retiré les bas, et finalement des pommes de terre nouvelles complètement déshabillées qui ont sauté avec un grésillement d'aise dans le beurre brûlant.

Le Patriarche est bien entendu le premier à se poulécher les babines, tandis que l'article qu'il a soigneusement découpé plusieurs mois auparavant jaunit sous une pile de paperasses au coin de son bureau. C'est ainsi que s'opère le salut des pommes de terre mousseline et du plaisir de les avaler avec la sauce au fumet délicieux.

Victoire de la Mémé? Jamais de la vie! Triompher ne l'intéresse pas le moins du monde. Ce qui compte pour elle, c'est l'harmonie retrouvée grâce à la fidèle saveur des repas du dimanche, qui ont fini par adoucir le Patriarche : un raisonneur, aveuglé par son idée du bien.

Le colosse patriarcal, qui jusque dans son grand âge a tenu la tête si haute qu'il pensait voir plus loin que l'horizon commun et croyait son industrieux réalisme immortel, s'est écroulé d'un coup à la mort de la Mémé. Dépérissant à vue d'œil, le Patriarche se change en un vieillard voûté, grognonnant, plaintif. Il hante comme une ombre en peine le beau domaine remis depuis quelques années à l'un de ses fils et dont le rendement, qui l'a tant obsédé, l'indiffère. Il reste des heures assis sous la tonnelle où la Mémé a écosé des montagnes de petits pois. Est-ce qu'il la revoit, dans le vague de ses pensées? Deux ans plus tard, il meurt à son tour. Son corps solitaire, immobile dans le cercueil, disparaît dans le feu qui a déjà consumé la grand-mère.

La résistance par la bonne cuisine sans étoiles... on ne l'oublie pas.
On n'oublie pas non plus le joyeux complice de la petite fille.
Il survit au Patriarche écroulé.

Après l'interminable saison du plâtre, la réparée croit que les étincelles vont pleuvoir de partout. Déception. Les années d'école, après les classes primaires, ont plutôt engrisaillé son existence. Elle a enfin passé les examens de fin d'études, qui lui ont ouvert les portes de l'Université. Deux

semestres déjà et dans le malaise de son insondable naïveté il lui semble n'avoir pas réellement approché, par l'histoire de la littérature, de la philosophie, de l'art, la seule question vraiment digne d'enflammer son cœur : le sens de la vie !

En attendant la rentrée d'octobre, pour se payer un voyage à Rome dont elle espère des éblouissements culturels et l'aventure en plus, l'étudiante trouve un emploi temporaire dans une petite entreprise qui fabrique un élixir universel à base de plantes, apprécié dans les campagnes. Elle remplace une ouvrière à l'atelier de conditionnement.

Un petit chef lui a indiqué sa place, à une grande table rectangulaire, où elle doit recevoir, à sa droite, un flacon brun sur lequel sa voisine vient de coller une étiquette blanche à bordure dorée, flacon qu'elle doit introduire dans une boîte, fournie par sa voisine d'en face, qui a mis en forme un carton, puis elle doit fermer la boîte pour la passer à sa voisine de gauche, qui s'occupera d'y coller une nouvelle étiquette, sa voisine d'en face étant préposée au rangement des boîtes dans une boîte plus grande. Cette boîte passe dans les mains d'une nouvelle étiqueteuse, assise à côté de la plieuse de cartons, pour aboutir sur un chariot que le petit chef mène, une fois rempli, au service de l'expédition, puis ramène vide, et ainsi de suite, huit heures par jour, du lundi au vendredi. Quel élixir de quelles plantes pourrait guérir les corps en souffrance dans le monde qui justifie cette vie d'automates ?

L'étudiante va passer six semaines dans ce bagne, où elle découvre la domestication des êtres humains en bêtes à profit. Elle a honte de se plaindre, puisque ses compagnes d'esclavage travaillent depuis des années dans le même atelier aux fenêtres poussiéreuses, sous les ordres du petit chef, pour le compte de l'invisible Grand Patron, inventeur de l'élixir à sept francs soixante.

Après moins d'une semaine, l'étudiante a perdu l'appétit, le sommeil et même l'envie de partir en vacances. Elle retourne au travail comme une recrue réfractaire qui refuse l'échappatoire de la désertion, gardant la tête haute et serrant les dents.

Ses compagnes souffrent moins qu'elle de l'asservissement contre nature qui les transforme en robots. Elles ont l'air d'accepter leur sort, plus ou moins. À l'exception toutefois d'une dame entre deux âges, dont la mine renfrognée signifie clairement qu'elle méritait mieux que cet emploi

minable. Elle annonce d'emblée à l'étudiante qu'elle n'aime ni les Genevois, ni les étrangers, mille fois trop nombreux dans cette ville ouverte à tous les vents bizarres, où elle est bien obligée d'habiter, puisque son mari, douanier, y travaille. Or les trois autres ouvrières occupées par le va-et-vient des flacons et des boîtes sont précisément des étrangères, du sud par-dessus le marché. L'hostilité de leur collègue semble leur passer dessus comme la bise noire qui siffle en hiver dans les rues glaciales. Qui peut l'arrêter?

La Sicilienne et les deux Espagnoles nourrissent le même rêve du futur bien-être justifiant les tourments de l'esclavage présent. Pour le réaliser, elles suivent le même programme : vingt ans au minimum en Suisse, un mari forçant sur les heures supplémentaires, un compte épargne qui progresse régulièrement, pas plus de deux enfants, aucun extra et quand les fonds suffiront pour posséder une maison avec tout ce qu'il faut pour la remplir et faire honneur à la famille, retour au pays natal.

Le petit chef? Un esclave aussi. Mais obsédé par un tout autre programme, qui le rend odieux : plaire au Patron pour grimper plus haut. Dans le monde tel qu'il le voit s'agitent des personnages plus ou moins bien placés. Tout à coup l'un ou l'autre change d'échelon. Il organise une belle invitation, qui oblige les jaloux à fêter sa promotion. Si seulement le petit chef pouvait à son tour sabler le champagne! En attendant, il remplit à la perfection sa fonction de surveillant de la zone inférieure afin de mériter, dans quelques années, un poste plus élevé.

Un même espoir unit les deux univers du petit nid et de la grande cage : la loterie! Il suffit de tirer le bon numéro pour bâtir illico presto la maison tout confort, ou pour être propulsé vers les hauteurs en devenant, par la magie du capital, un actionnaire privilégié de l'entreprise. La réalité, chaque semaine, de l'engloutissement de la mise ne change rien à l'espoir du succès.

Quand il n'est pas à l'expédition ou à l'atelier de production, le petit chef occupe la sixième chaise, au bout de la table, et range en piles égales les feuilles de carton, dispose les étiquettes dans leurs présentoirs, note des chiffres ou bâille aux corneilles en ayant l'air attentif à tout. Interdiction de dire un mot! Lui seul a droit à la parole, en général pour des remontrances, jamais trop rudes à mon égard, fielleuses ou carrément hargneuses quand l'une ou l'autre de mes compagnes d'esclavage perturbe, en se mouchant deux fois de suite, le rythme et la cadence.

Dès qu'il a le dos tourné : en avant la musique ! Les robots retrouvent la parole et le morne atelier bruit comme un bosquet sous la pluie. La chuchotante conversation tourne autour de trois sujets : la maison, le chef, le sexe.

Le sujet numéro un se divise en deux volets. Premier volet : Les ennuis actuels à la maison. Second volet : La perfection de la maison à venir. Si l'entente est générale en ce qui concerne le douloureux premier volet, rivalités et jalousies se déchaînent avec le second. La dame renfrognée, qui vient d'une vallée de montagne, ne manque pas de souligner qu'elle est déjà propriétaire d'un chalet, dont elle profite tous les week-ends. Alors les autres laissent entendre qu'une maison en bois ne sera jamais une véritable maison. Outragée, la femme du douanier pince les lèvres et renifle comme si ces dames du sud sentaient mauvais. On ferme les volets.

Le sujet *petit chef* vient détendre l'atmosphère. Il en prend pour son grade, le grimpion ! Tout y passe : ses cheveux en brosse à la légionnaire sur un visage de mollasson qui a l'air d'un flan à la semoule, ses petits yeux couleur pistache, ses manières de fouine enragée à l'atelier et de doucereux lèche-cul devant les supérieurs du bureau... Les moqueries sont inépuisables et l'étudiante se déchaîne à fond.

Celle que ces dames appellent *la p'tite jeunette* n'a par contre rien à dire quand le chuchotant radeau de l'atelier de conditionnement aborde le sujet numéro trois, grâce aux amours du petit chef et de la demoiselle de l'expédition, une délicate qui a toujours l'air de monter sur un podium. Les ouvrières à qui elle adresse à peine un bonjour guindé lui rendent la monnaie de sa pièce en se gaussant des ébats supposés du jeune pète-sec et de la pâlotte en chaleur, derrière les montagnes de cartons. Les plus vicieuses perversions sont imaginées. Tout le catalogue du sexe clignote. Drôle d'école pour la p'tite jeunette ! Elle balance entre la rigolade et l'écœurement devant le cortège de toutes ces *vicelardises*, comme dit la renfrognée, métamorphosée en sorcière lubrique. Les trois autres ne sont pas en reste. Chacune se complaît dans des confidences affriolantes et des détails obscènes. L'étudiante n'en revient pas des frémissements d'une mère de famille en bas résille poursuivie dans l'appartement par son Priape de mari et culbutée sur la table de la cuisine, ni de la voracité d'une autre qui avale les amants comme des choux à la crème et des babas au rhum... Quel cirque !

Cette impudeur provocatrice a de quoi épater la p'tite jeunette, qui se demande si ses compagnes d'esclavage n'en rajoutent pas pour se donner des airs de championnes et jouir de son silence déconcerté. Les ouvrières ne sont d'ailleurs pas sans éprouver à l'égard de l'étudiante qui travaille en touriste à l'atelier de conditionnement un certain malaise. Qu'est-ce qu'elle fait là, cette p'tite jeunette, au lieu de se chercher un mari? Et si elle ne songe qu'à son avenir professionnel, pourquoi perdre son temps à gagner quatre sous dont d'autres pourraient profiter?

L'étudiante serait bien en peine de les éclairer. Elle n'a aucun moyen d'atteindre le but unique, pressenti et non pas conscient : l'échappée libre.

Est-ce que la corrida du sexe, qui électrise ses compagnes d'esclavage, va lui ouvrir les espaces embrasés où la grandeur de vivre dépasse la mise à mort? Peut-être. Une seule certitude : le tourbillon érotico-verbal qui sert de soupape dans l'atelier de conditionnement devient chaque jour plus lassant.

Un nouveau monde est pourtant apparu dans la dérive des chuchotantes conversations. Le miracle a eu lieu un lundi matin, la pire des journées, lourde et nauséuse comme un corps malade entre les murs de l'entreprise fabriquant un élixir universel, tandis que la rayonnante lumière du dehors est découpée en lamelles par les stores en plastique.

L'Andalouse qui se dit demi-Gitane n'a pas ce lundi-là son air dédaigneux de maîtresse en ruse et domination, qui tente sans succès de dompter sa panique devant le taureau méchant qu'est devenu son mari. Blessé par les sournoises banderilles d'une existence forcément décevante dans un pays riche qui l'accueille à contrecœur, l'exilé se venge de la dureté du sort en tyrannisant sa femme, qu'il écrase d'un froid silence, quand il ne menace pas de lui rompre les os. La demi-Gitane essaie de tenir la tête haute dans l'arène infernale et s'évade en songeant à la maison du bel avenir, où elle retrouvera l'amoureux complice que cet homme a été, rieur et s'émouvant de tout, avant que le jeu cruel des rapports de force ne lui broie le cœur. L'amour qu'il a rencontré à vingt ans lui semble à présent aussi dérisoire que la petite chanson du canari s'égosillant dans le vacarme de l'atelier de montage, à son usine. La demi-Gitane a raconté que la présence de ce pauvre chanteur submergé par le bruit assourdissant des machines et que personne n'écoute chanter obsède son mari. Quel est le crétin assez détraqué pour avoir fourré un oiseau dans un endroit pareil? Chaque jour, en passant devant cette cage absurdement dorée, il a envie

d'en arracher la porte. Pour laisser sortir la bestiole souffreteuse, incapable de voler bien loin? Ou pour lui tordre le cou? Au fond, c'est du pareil au même. Voilà ce qu'il dit à sa femme, atterrée.

Or ce lundi matin, la demi-Gitane est méconnaissable. Tranquille comme la barque d'un nuage sur une eau calme. Quand le petit chef va fureter ailleurs, elle continue de se taire, elle d'habitude la première à persifler le pète-sec et sa complice la monteuse de cou. La nouveauté de ce silence ébahit l'atelier de conditionnement, qui semble soudainement en vue d'une autre planète.

- *Qu'est-ce qui se passe? Un coup de foudre?*
- *Un bien outillé qui prend feu dans tes bras?*
- *Ta grotte comme un four à pain?*
- *Il en reste bien deux trois miettes pour les amies?*

La demi-Gitane a ri. Elle raconte.

Au commencement l'histoire n'a rien de passionnant. La demi-Gitane a simplement passé son dimanche sur une plage, à quelques kilomètres de la ville, seule avec son mari, leur fils étant parti pour tout l'été en Andalousie. D'habitude le mari et sa femme ne sont jamais ensemble le dimanche après-midi. Le premier va au match ou à la pêche, puis dans un café espagnol près de la gare. La seconde finit son repassage puis se rend avec son fils, trop jeune encore pour se mêler à la vie des hommes, chez l'une ou l'autre de ses compatriotes, qui restent seules comme elle à la maison avec les enfants. Ce dimanche-là, pas de match, trop chaud pour la pêche, pas envie de rester dans la ville étouffante et quasi déserte. Le mari propose de prendre en fin de matinée le train régional et de descendre à la première station, proche d'une plage.

Avec son gazon et ses blocs de pierre entassés le long du rivage, la promenade au bord du Léman n'a rien de comparable aux vastes étendues de sable jaune, émaillées de centaines de parasols, où se rassemblent les familles, les dimanches d'été, à Malaga. Enfin c'est quand même mieux que les quatre murs de l'appartement!

Après le pique-nique et la sieste, l'ennui venant à se faire sentir plus lourdement, Miguel et Rosa, qui dès l'adolescence ont nagé à perte de vue ou presque entre les vagues de leur Méditerranée natale, se sont demandé, un peu pour rire, s'ils ne seraient pas capables de traverser le lac. Sa largeur

ne leur paraît pas devoir excéder les trois kilomètres à cet endroit. Donc il faut compter six kilomètres pour l'aller et retour, sept au pire, en deux étapes bien entendu.

C'est pourtant une folie, non seulement en raison du manque d'entraînement, mais à cause des voiliers et canots à moteur qui sillonnent les alentours, dont les nageurs vont croiser la route en risquant de ne pas être aperçus à temps.

Mais voilà... Le ciel vogue comme un ballon bleu sur la nacelle du lac plus bleu encore et tout ce bleu noie royalement la nasse des réflexions.

Allez hop! Advienne que pourra : départ pour l'autre rive!

Aucune difficulté pendant le premier kilomètre, sinon que le conducteur d'un hors-bord, tout de blanc vêtu, a dû légèrement dévier de sa lancée en ligne droite pour ne pas les bousculer de trop près. Il a hurlé, se servant de son index comme d'un tournevis pour se perforer la tempe, hurlé que le lac n'est pas une piscine pour des péquenots débiles, hurlé que ces bêtes de nageurs du large méritent de couler à pic et bon débarras!

La véritable épreuve a commencé quand les intrépides ont pris conscience d'avoir oublié un élément essentiel, qui va contrarier de plus en plus fortement la traversée, ou plus exactement la maîtrise du parcours projeté : le courant! Car le fleuve qui prend ses aises dans le lac n'en continue pas moins de descendre vers la mer. Miguel et Rosa vont donc aborder bien plus près de la ville que prévu. En s'allongeant, la voie du retour devient problématique. Le doute a saisi les deux nageurs.

Que faire? Renoncer? Aller de l'avant?

Entre le retour en arrière, que commande la raison, et la poursuite de l'aventure, qu'inspire la folie de la liberté, le choix n'est pas évident. Il ne se limite pas à la résolution d'un problème technique, ni à un défi sportif. Miguel et Rosa se sentent complètement dépassés. Ils ne veulent pas renier la flamme de leur projet. Ils ne veulent pas non plus se laisser aller à une pulsion aveuglément téméraire. Alors qu'est-ce qu'ils veulent? Rien peut-être ou ils ne savent quoi, mais d'un commun accord, par un simple coup d'œil de l'un vers l'autre, ils ont fait le choix de l'inconnu. Sans aucune prétention héroïque et à rebours du bon sens, ils ont fait le choix de continuer le voyage vers l'autre rive.

Soulagement de la pt'ite jeunette, à cet endroit du récit...
Enfin un souffle dans l'empire du produit à mettre en boîte !
Enfin un acte de résistance au conditionnement !

Déviés de la bonne voie qu'ils avaient pensé suivre, Miguel et Rosa ont touché terre au bord d'un quai interminable qui longe la grand-route, encore loin de la ville, mais plus loin encore de leur présumé point de chute. Impossible d'envisager un retour à la nage, en diagonale et à contre-courant. Prendre le bateau ? Aucun bateau de la Compagnie Générale de Navigation n'aborde dans les environs. D'ailleurs ils n'ont pas de sous. Où les auraient-ils mis ? Ils ont planqué le porte-monnaie en face, dans une cachette entre deux pierres. Faire de l'auto-stop ? En maillot de bain ? Pour se retrouver au centre-ville ? Complètement désarmés, ils ne savent même pas dans quelle direction il vaut mieux se diriger et restent assis sur le mur du quai, remâchant le ridicule de la situation. Rosa voit arriver le moment où Miguel lui reprochera à *elle* cette mésaventure.

Finalement, sans un mot, ils se mettent à marcher en direction du lointain rivage où ils s'étaient imaginés aboutir. Ils marchent comme des automates, fatigués, éccœurés par cette histoire qui ne mène nulle part. Ils ont fait le mauvais choix, évidemment. D'ailleurs la route s'est mise à monter, s'éloignant du lac. Les voitures les frôlent en filant vers la ville à toute vitesse. Ils ont honte de se promener à moitié nus sur un trottoir désert, qui leur brûle la plante des pieds. Ils s'en veulent à mort. Bref, c'est vraiment la fin de tout. En plus une camionnette leur bouche à présent le passage, garée devant la grille d'une grande propriété. Rosa a failli recevoir en pleine figure la portière jaune et verte, d'où a jailli une casquette rouge.

– *Pardon m'sieur-dame ! J'm'attendais pas à trouver des piétons dans l'coin... Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Vous avez l'air complètement paumés ?*

Miguel prend sa mine la plus superbe et d'une voix rogue jette une explication. Rosa, pour se donner une contenance, rajuste les bretelles de son maillot.

– *Quoi ? De l'autre rive ? Sans blague ! Non, mais c'est dingue ! Des hurluberlus dans votre genre, on n'en croise pas tous les jours ! Vous faites les fiers... J'veux bien... Mais vous êtes comme qui dirait une paire de p'tits poissons qui arrivent pas à se dépêtrer d'un grand filet, non ? Faut pas crâner avec moi, va, j'suis pas d'la race des requins. Finie la panique ! Vous avez pas l'air de méchants cambrioleurs... Donc vous allez vous installer, peinards, dans l'jardin d'ces rupins qui sont partis aux antipodes et*

quand j'aurai fini ma tournée d'arrosage dans l'quartier, j'vous embarque et zou! Retour chez vous en passant par la plage! OK? Ça roule! Dans deux heures au plus tard, mon carrosse est à vous, avec votre serviteur, toujours heureux de rencontrer des bons numéros, qui ont pas froid au cœur!

C'est ainsi que Miguel et Rosa, grâce au passeur inespéré qui vient de disparaître en saluant leur aventure d'un vigoureux coup de klaxon, se sont retrouvés devant une luxueuse demeure aux volets fermés. Son nom à double sens ondule en fer forgé sur la façade, à côté de la porte au triple verrou : *Villadorée*.

Sursaut de l'abîmée!

Une pareille coïncidence....

Est-ce possible?

Qu'est-ce que ça signifie?

Si elle n'était pas sur une chaise, elle tomberait.

Elle est tendue comme une voile qui risque la déchirure.

Elle retient son souffle pour écouter la suite.

Se prenant par la main Miguel et Rosa se dépêchent de s'éloigner de la belle maison, comme si l'esprit des propriétaires y rôdait et allait leur tirer dans le dos. En zigzagant entre les grands arbres ils se dirigent vers le lac. Derrière un massif de lauriers roses, qui leur permet d'échapper au regard mort de la maison verrouillée, ils ont trouvé une pelouse aussi verte que leur jeunesse en fuite et soudain de retour. Ils se sont assis non loin de la grève, caressée par le frisson des vagues. Quelle paix! Quel repos! Ils gardent les yeux tournés vers la ville au loin, avec son jet d'eau comme une plume qui s'élève dans les airs tout en restant sur place.

Alors, pour la première fois, ils ont aimé cette ville étrangère. Et cette ville étonnamment représentée par un brave à casquette rouge, un peu farfelu, chargé de répandre la pluie par temps sec, cette ville a accueilli comme des libérateurs les deux étrangers qui ont traversé le lac sans s'appesantir en vaines stratégies, sans revenir en arrière, sans se protéger de l'inconnu.

L'abîmée est tout oreilles et la p'tite jeunette sans expérience comprend entre les mots l'envergure d'une autre histoire que la sienne, qui tourne le dos à la *Villadorée* et fera respirer plus largement la passagère du *Stella Maris*, dans sa solitude.

Le soir approche. Une flottille de voiles blanches dérive vers le port. Quelques alouettes zèbrent le ciel de leur danse imprévue. Miguel a repris dans la sienne la main de Rosa. Ils revivent leur première et lointaine rencontre, un mois de juin, au coucher du soleil, sur les hauteurs de l'Alcazaba, à Malaga. Des centaines de martinets dessinaient dans l'espace grand ouvert l'ivresse du libre envol, tandis que leurs cris fusaient comme des étincelles vives, dont l'allégresse perçait le cœur.

Pour la première fois la ville du sud et la ville du nord ne sont plus séparées. Miguel et Rosa aussi se sont retrouvés. Leur coriace amour-propre, brisé comme une vieille carapace, a roulé au lac...

et la beauté de la terre
se dévoile sous les yeux que noie
l'étonnement de la vision

Alors, comme pour la première fois, les corps se sont unis sous le soleil déclinant, au bord de l'eau dont la musique, sur les galets, respire au rythme profond d'une volupté nouvelle, divine en réalité.

À la table de l'atelier, où l'absence du chef se prolonge et où le rêve du bel avenir se dissipe comme le brouillard à l'aube, Rosa est tellement émue qu'elle s'est mise à parler dans sa langue, pour dire que les deux amants, dans le jardin silencieux qui en cette heure n'appartient à personne, se sentent...

Como el rey desnudo y la reina desnuda, sin corona, sin inquietud, felices...

L a L u n e - S o l e i l

Au matin je me lève pour ouvrir le hublot. Il donne sur la double étendue bleue de la mer et du ciel. Disparue la tempête! On dirait que l'histoire entendue à la table de l'atelier de conditionnement et retrouvée à l'intérieur du *Stella Maris*, juste avant le sommeil, se prolonge dans ce présent limpide en route vers l'accord à venir. Viendra-t-il? Avant de me laver, de m'habiller, de me regarder dans le miroir pour mettre en ordre ma coiffure et pouvoir paraître à la table du petit-déjeuner, je reste en arrêt devant l'œil tout rond. Immergée dans le bleu, je vais à la rencontre de l'étoile que le jour en s'installant a effacée, qui ne resplendit plus au-dessus de l'horizon et dont l'absence agrandit encore le voyage : la messagère de l'aube.

Je me souviens que les Indiens Mayas la vénéraient sous le nom de Lune-Soleil. Leurs chefs avaient pour devoir de guetter chaque jour son apparition. Est-ce que la succession des chefs et des guetteurs aux yeux levés au ciel, d'une civilisation à l'autre, puis des créateurs de lumières sur la terre n'a pas aboli le vertige de l'inconnu? Je ne sais pas. Le hublot du *Stella Maris* ne donne à voir que du bleu lumineux. Quelques nuages suffiront à l'assombrir, c'est vrai. Leur retour est prévisible. Ils formeront une masse. La mer prendra la couleur du plomb. En attendant, il me semble renaître dans l'émerveillement bleu, qui change les désespérantes noirceurs de la condition humaine en berceau de la Lune-Soleil.

Cette Lune-Soleil, ni précisément réelle ni seulement rêvée et qui me désoriente en me guidant, je l'ai rencontrée à travers un étrange amour, dans mon enfance.

Le déluré dont j'étais l'élue, vers la fin de l'école primaire, et qui m'enchantait avec ses sottises à répétition, ne m'adressait jamais la parole, directement. Mais je trouvais chaque matin, posé à gauche en haut de mon pupitre et variant par la chatoyante couleur du papier qui l'enveloppait, un bonbon. Je le faisais disparaître, hop! dans le plumier, pour le savourer en cachette, amoureuxment. Il avait toutes les qualités du meilleur des bonbons : doux et acidulé, fondant et non pas collant, croquant et non pas dur, tout rayonnant sur la langue de la saveur des fruits des jardins, des

bois ou des pays lointains. Il était à lui seul un voyage, un paysage, un ailleurs dans la vie sur papier ligné pour les dictées, quadrillé pour les calculs.

Je n'avais jamais remercié le donateur qu'en baissant les yeux à son passage et en évitant d'avoir à le côtoyer de trop près, en classe ou dans le préau. Cela ne m'empêchait pas d'avoir l'œil ouvert sur tout ce qu'il fabriquait. Lui de même suivait de loin tous mes mouvements.

Quand il arrivait à ces étonnants amoureux de se croiser par hasard dans la rue, seuls, hors de la turbulente et babillarde protection du groupe, c'était la panique! Un vague *Salut!* était balbutié par deux coquelicots tremblotant sur une tige toute raide, prête à tomber sous l'acier du faucheur au cas où quelques mots de plus auraient troublé l'infinie stupeur. Mais rien n'était dit et à peine le servant du rituel des bonbons et celle qui les savourait comme une offrande sacrée s'étaient-ils éclipsés, chacun de son côté, en accélérant l'allure, que resplendissait entre eux la Lune-Soleil. Ils ne marchaient plus : ils lévitaient. Ils n'avaient pas besoin d'être initiés à la musique des sphères pour reconnaître l'intime étoile qui les unissait en les rendant timides et silencieux, la même qui émerveillait les humains depuis le commencement de l'émerveillement.

Le choix de l'élu et de l'élue demeurait une énigme. J'étais une fille pas si jolie que ça, assez bonne élève quoique rêveuse, bouillante joueuse aussi et même espiègle, mais facilement désarmée face aux faiseuses d'histoires et aux brutes qui sévissaient dans la cour de récréation. Le déluré, pas spécialement joli garçon, était mauvais élève, impertinent, fougueux bagarreur et pétillant comme un démon. Il n'avait pas son pareil pour embêter les filles, sauf moi. Nul doute qu'il avait déjà soulevé nombre de jupes, dans les coins sombres. Sur ce chapitre, je n'étais pas en reste, mais jamais avec lui! Le contact physique, ou plutôt les quelques attouchements à la sauvette, étaient une affaire de curiosité, troublante à cause du secret qui l'entourait et de la défense implicite de jouer aux grandes personnes. La différence visible et palpable des sexes ne provoquait pas, cependant, ce scintillement de la distance amoureuse, qui appelait la Lune-Soleil d'une fusion inconnue, hors de portée, même en imagination.

Le *Pont des Délices*, ainsi nommé en souvenir de Voltaire et de la demeure toute proche où le philosophe séjournait dans la ville de Rousseau quand la France se faisait trop menaçante, le *Pont des Délices* avait

déployé son magnétisme le jour où le généreux déluré et la fine rêveuse, ardente croqueuse de bonbons, s'étaient croisés en son centre. À cet endroit, juste au-dessous du muret protecteur, était fixé, bien visible quoique hors de portée, l'écriteau crasseux et cabossé où se voyait un éclair rouge et se lisaient les mots en noires majuscules : ATTENTION! DANGER DE MORT! Car le *Pont des Délices* ne chevauchait pas le fuyant miroitement d'une rivière mais l'immobilité de la double voie ferrée ou alors le fracas des trains lancés sur les rails. Les passants qui le traversaient marchaient donc à quelques mètres des fils électriques. Pour faire peur aux imprudents on racontait qu'un gosse avait été foudroyé par une décharge. Le malheureux, obsédé par la passion des locomotives, ne pouvait pas se contenter de les regarder ou même de les approcher à la gare. Il nourrissait dans sa tête de gamin téméraire une idée fixe : réussir à toucher le puissant engin en pleine action, propulsé vers d'autres villes, bien plus grandes que la sienne. Un soir, entre chien et loup, tout seul et avidement penché en avant, ce fiévreux pêcheur de l'impossible avait essayé d'atteindre, avec un long fil de fer passé à travers la grille qui couvrait la double voie à l'endroit du pont, l'une des fascinantes machines dont le sifflant passage, à heures fixes, animait un peu la monotonie du quartier. Crac! Foudroyé!

Rien d'aussi cruel pour la rêveuse et le déluré, pourtant foudroyés eux aussi mais invisiblement, par une rencontre inattendue et d'une sidérante brièveté. Éclair de la Lune-Soleil! La fille et le garçon, enflammés du dedans, secoués comme des lampions par une bourrasque, s'éloignent sans se retourner. Rien ne s'est passé. Tout a changé. Le *Pont des Délices*, au court et triste corps de bitume et de béton, ne fait plus mentir son beau nom. Il vibre comme une passerelle dans les airs.

Insaisissable amour! Sa légèreté, qui recrée la beauté sur la terre et l'étrange vocation de l'envol, je l'ai à nouveau sous les yeux, ce matin, dans le bleu où la ligne d'horizon s'efface. Pourtant le doute me perce le cœur...

Je me rappelle un autre épisode, dans le quartier de mon enfance. Plus question de *Délices*. La banalité bêtement ordinaire s'est mise en marche derrière la fille qui rentre de l'école, sac au dos. Les livres pèsent-ils plus lourd ce jour-là? Ou le bonheur d'aimer et d'être aimée par le déluré fait-il frissonner d'extase la rêveuse, au point qu'elle perd la conscience de son imperfection? Toujours est-il que l'abîmée ne se contrôle plus et que son pas un peu irrégulier saute aux yeux des petits malins qui la suivent.

– *Haba la boitense...La boitense... Haba la boitense... La boitense...*

Extinction de la Lune-Soleil. Est-ce qu'elle a jamais réellement existé? La bande des moqueurs, deux garçons et deux filles dont elle ne connaît pas les noms, martèle ce méchant refrain et rigole avant de s'engouffrer dans le magasin de journaux, où se vendent aussi les chewing-gums, les pochette-surprise, les caramels et bonbons. Les bonbons! Leur douceur serait-elle un poison, finalement, comme le mielleux ruban pour duper les mouches et s'amuser de leurs pauvres contorsions, avec leurs pattes collées et leurs ailes qui s'épuisent à brasser l'air sous un plafond? La boiteuse remâche son amertume dans la grisaille de la rue. Une rue calme avec ses arbres bien taillés qui ont l'air d'un régiment au garde-à-vous, posté devant les immeubles impeccables où règnent les gardiennes de l'ordre. La boiteuse s'efforce d'étirer un peu sa jambe droite, comme elle sait le faire, pour avancer comme une fille normale, qui n'a pas les muscles rafistolés en bas du dos ni la colonne vertébrale de travers. La rage au cœur, elle voit ce qu'elle est en réalité : une déséquilibrée. Oui, voilà la réalité. La réalité la mord et ne la lâche plus, même si elle a appris à rendre imperceptible son infirmité. Avec ou sans les *baba* des petits roquets elle est bel et bien une boiteuse. Elle ne peut pas marcher librement. Elle doit penser sans cesse à dissimuler son éventuelle boiterie. Chaque pas l'oblige à mentir, à faire semblant, à garder l'apparence d'une fille bien à l'aise dans la vie. Quelle fatigue! Tout devient boiteux autour d'elle, pesant, contraint. À mi-chemin entre l'école et la maison se dresse le Temple austère à la haute façade moderne, à trois arches, d'un gris sombre. On dirait la demeure de l'éternel accablement.

La passagère du *Stella Maris*, échouée dans la longue rue que la Lune-Soleil abandonne, est sauvée par une clochette. Son tintement s'égrène au long du couloir et retentit derrière la porte de la cabine. Le message est saisi au vol... Le désir du pain et du café pousse à l'action rapide... Vite un peu d'eau fraîche par ci par là pour se ragaillardir, un coup de brosse, un jean, un pull noir et une touche de rouge sur les lèvres... Pas question de manquer le dernier service du petit-déjeuner.

Ma vigueur flanche un peu quand je m'aperçois, sur le seuil de la salle à manger où m'accueillent des bribes de phrases en italien, en grec, en arabe, que je serai la seule femme solitaire parmi les couples, les familles, les hommes dont l'isolement ne suscite aucune curiosité. Il y a du monde. Aucune table n'est libre. Le steward me place à côté d'une mère égyptienne avec ses deux fils, des adolescents. Sourires. L'aîné parle déjà bien l'anglais et me demande d'où je viens, m'apprend que son père est avocat au Caire et que lui-même rêve d'une école de cinéma. Son frère? Il veut étudier plus

tard à l'université d'al-Azhar. La mère, il n'en dit rien. C'est une mère et voilà tout. Ils viennent de séjourner chez un oncle qui a une affaire d'import-export près de Venise. *Do you like Venice? Do you plan to visit Egypt? Do you want more coffee?* Finalement mes trois voisins de table s'en vont et me libèrent de l'obligation de parler pour ne pas dire ce qui m'habite vraiment, qui d'ailleurs m'échappe. Mis en présence d'inconnus, les humains s'empressent de flairer les situations sociales et de marquer le territoire de leur réussite. Ils ont tellement peur de se sentir des perdus sur la terre, des abîmés d'une façon ou de l'autre, des infiniment ignorants! Au lieu de pisser comme les bêtes, ils causent. De ce trop de mots sous le trop de silence des lointains, comment dégager les éclats de la Lune-Soleil? Seule à ma table au centre de la salle je croque un toast au miel et parcours à la dérobée la galerie des visages autour de moi. Je me souviens des nuits étoilées, en haute montagne. Ici aussi, parmi les voyageurs du *Stella Maris*, je me sens dans le noir et en présence de scintillements, de constellations, d'univers qui tournent imperceptiblement. Une jeune femme aux cheveux bruns bouclés sort de son sac un mouchoir. Elle se penche vers sa fille à la robe couleur cerise et lui essuie délicatement le nez. La petite fille ne veut pas rester sagement assise. L'homme au pull jaune la prend sur ses genoux. Il lui montre quelque chose dehors. Un bateau? Un goéland? La mère ne dit rien. Elle regarde distraitemment par la vitre. Que pense-t-elle?

Je ne retourne pas dans ma cabine. Je me promène. Je vois qu'une chaise-longue se libère sur le pont à la proue. J'y prends place, la tête à l'ombre et le corps au soleil. Au milieu des inconnus qui se prélassent dans l'air incroyablement doux pour la saison, j'entends de loin, venant du bar, une chanson aux sonorités orientales. Elles se mêlent au bruissement des conversations, au ronronnement du navire, au chuintement de la mer sous l'étrave. Les yeux fermés j'aimerais repartir à la recherche de la Lune-Soleil, au nom provisoire et approximatif. Le difficile est d'unir la rêveuse, le déluré et la distance qui fait vibrer entre eux une dimension nouvelle... Une issue au conditionnement? À vrai dire c'est trop difficile. Je préfère m'abandonner au plaisir d'être en vie, sans plus penser à mon devoir bizarre et à mon incapacité de l'accomplir. Le vent fraîchit. Un marin distribue des plaids. Quel bel homme! Je le remercie et m'enveloppe jusqu'au menton. Me voilà repartie dans le délicieux bercement.

Une secousse! Des fous rires! Deux gamines ont bousculé ma chaise-longue en courant à perdre haleine. Deux gamines qui dépassent les bornes et jouent si passionnément qu'elles en oublient les bien installés. Tant mieux pour la quête de la Lune-Soleil, relancée par ces deux délurées.

Renaît en moi la fille de la ville en vacances chez la fille de la campagne, sa copine du même âge. Elles passent ensemble un mois l'été dans la ferme du Père Ernest, en Haute-Savoie. De sacrées délurées, ces deux-là aussi! Tous les jours à s'activer au bord du ruisseau qui bondit en contrebas du verger où mûrissent les pommes. Son scintillant tumulte semble attendre la visite des deux filles pour avoir le plaisir de rire en s'échappant sous leur nez. Il va trouver à qui parler, ce mal élevé! Sandales et jupes ayant été déposées au sec, les deux copines pataugent, les bras tachés de boue, pour construire avec de gros cailloux, des branches et des mottes de terre un barrage. Alors elles se redressent, fières d'avoir changé, pour un moment, le sauvage en rêveur. Après toute la peine qu'a coûtée l'édification du barrage, il est bien doux de soupirer d'aise au bord de la calme étendue liquide, où les deux filles épousent du regard l'agréable reflet de leur joli visage. Lequel est le plus charmant? La presque blonde se juge plus fine... La presque noire s'estime plus intéressante... Prises au piège de la clarté tranquille, sans rides, sans défauts, les deux filles ne sont pas loin de se brouiller... Tout à coup le miroir se brise! L'ingénieux barrage ne tient jamais longtemps sous la poussée des eaux, déjouant les plus patients efforts. Aucun regret. Quelques coups de pied finissent de renverser l'œuvre éphémère. Ils résonnent comme l'insolent accord, plus tard si difficile à retrouver, qui livre allègrement passage à une cascade fuyante.

Rhabillées en vitesse et partant à la course, les filles ne sont jamais en panne de nouvelles aventures, toujours les mêmes et excitantes comme la genèse de la liberté. Elle pointe partout où se posent un instant leurs pieds mais a pour demeure principale, aux grandes parois de planches assemblées, la pénombre de la grange, immense avec son château de paille et sa montagne de foin. La vérité des contes s'est matérialisée. Une géante a bâti cet abri rudimentaire et accueille les deux complices en acrobaties qui grimpent, sautent, roulent, dégringolent sans crainte de se piquer bras et mollets. Elles ne sentent même pas les éraflures...

tant les grise la poussière
odorante
dont les volutes s'irisent
à l'intérieur dans les deux lames
de lumière qui coupent
l'obscurité magique
en tombant
des deux lucarnes arrondies

aux vitres brisées
tandis que le jour danse dehors
devant la porte à double battant
grande ouverte

Chez la géante à la fruste et chaude hospitalité un même enthousiasme unit les deux filles, de la ville et de la campagne. Celle aux yeux bleus oublie les tiraillements de son dos malmené. Celle aux yeux noirs, petite dernière pourvue de trois frères, retrouve les turbulences qui lui manquent depuis que les grands diables ont quitté la ferme, l'un après l'autre, pour aller se démener à la ville, durement.

En nage, les copines se jettent finalement un coup d'œil entendu : repos ! On s'allonge, les mains sous la tête, au sommet de la montagne de foin. Elle ne paraît plus aussi colossale sous le toit rouge sombre, aux tuiles apparentes, qui laisse dans les hauteurs un grand vide. Alors seulement on pose les yeux sur l'espèce de boule terreuse, cimentée sous la poutre faîtière : le nid des hirondelles. Tant qu'a duré notre tohu-bohu on n'a pas pris garde à leur va-et-vient, salué par leur piaillante progéniture, dont les becs avides se montrent à l'orée du nid. Au bout d'un moment le père et la mère ne se contentent plus de nourrir en vitesse les insatiables pour repartir aussitôt à tire-d'aile. Ils se tiennent comme en suspens dans l'air, l'insecte au bec, à une courte distance des oisillons mais hors de portée, pour les inviter fermement à quitter la douceur du nid et s'essayer à l'intrépide envol. Une première petite hirondelle ose s'approcher tout entière du grand vide. Quel vertige ! Quel effroi ! Il n'y a que l'air alentour et rien à quoi s'accrocher. Les petites ailes s'entrouvrent, malhabiles, coincées par une affreuse angoisse, à ce qu'il semble aux deux filles qui retiennent leur souffle. La petite hirondelle, en équilibre au bord du nid, peut aussi bien prendre un fragile essor que se briser les ailes, en bas, et agoniser sur une botte de paille.

Soudain... la chute !

Étourdie par sa propre audace, la nouvelle voyageuse remonte, prenant au passage la nourriture offerte. Bientôt elle pourra déployer toute la passion de l'envol. Ayant risqué le pire, elle n'a plus peur. Elle ne rentre au nid que pour prendre des forces et retourner plus vivement dans l'espace où son corps ailé, porté par le mouvement toujours plus vaste...

laisse agir
l'instinct
du grand départ

Les filles sur leur montagne de foin se taisent, attentives à ne pas perturber l'initiation des jeunes hirondelles, deux à présent, qui volettent sous le toit, tandis que les parents continuent d'aller et venir entre le dehors et le dedans.

Ah! Si seulement les humains étaient nés avec des ailes...

Pour la première fois une obscure menace pénètre la conscience des deux filles en vacances. Pour la première fois le monde se rétrécit sous le poids de la question qui n'a pas été posée, ni à l'école, ni à la maison, et pas non plus dans la chaire surélevée, à l'église... Comment vivre attachées au sol ou au plancher, même celui d'un palais, même celui du centième étage dans une tour de verre, même celui d'un avion, cette lourde machine qui ne remplace pas l'aérienne légèreté? Est-ce que les humains, privés d'ailes véritables et du risque de tomber dans le vide en les dépliant, ne ressemblent pas aux gloussantes pondeuses autour du coq gonflé d'importance, ou pire encore aux deux vieilles mascottes de la ferme, chacune dans son enclos indéfiniment piétiné?

Dans l'enclos à la barrière la plus haute, doublée de barbelés, Max, le vieux taureau, géniteur d'innombrables veaux, la plupart envoyés à la boucherie, remâche une amère bouillie de réflexions bornées. Dans l'autre enclos, pourvu d'un baquet d'eau trouble, rêveuse Mirabelle, la vieille jument génitrice d'innombrables poulains, vendus pour tourner en rond dans les manèges ou être débités par les équarisseurs.

Fière d'en savoir plus long que moi sur les mystères de l'accouplement, qui nous passionnent, ma copine m'a mise au courant des derniers progrès assurant la meilleure reproduction possible des ruminants. Pour Max, le mâle sélectionné, et pour les femelles sélectionnées aussi, bien rangées dans leurs étables modernes, où la traite fonctionne à l'électricité, il n'y a plus de fulgurant plaisir : l'insémination se pratique artificiellement, de façon parfaitement hygiénique et rentable. Ces techniques attristent les deux copines. Ce ne sont pas les amours des chattes et des matous, ces effrénés miauteurs, convulsivement en quête d'accouplement, qui vont les consoler. Les chats sont des obsédés périodiques. Pour le reste ils

s'amusent, même bien nourris, à déchiquter les petits oiseaux, les souris, les lézards et viennent se lover au chaud sur les genoux des maîtres. Pouah! N'empêche qu'ils bénéficient au moins du loisir d'aller et venir où il leur plaît. Ce n'est pas le cas pour Max et Mirabelle. Depuis longtemps le vieux taureau et la vieille jument ont même perdu la mémoire des jours de fête où ils étaient emmenés ailleurs, pour l'un à l'alpage, sur les hauteurs où le vent dispersait le tintement des sonnaillles, et pour l'autre dans le mystérieux royaume des sous-bois, où les branches mortes craquaient sous les sabots. Les deux bêtes finissent leur vie en tristes protégés. Car le Père Ernest leur est attaché comme la Mère Angèle à ses meubles de famille. Il leur a donc aménagé deux enclos dehors, pour l'été, à proximité des prairies désertées par le troupeau, et une stalle à chacun, pour l'hiver, non pas dans l'étable avec les vaches laitières, mais dans la vieille écurie. Elle sert à présent de remise, où s'accumulent les machines hors d'usage, plus ou moins démantibulées. Or les deux rescapés de l'abattoir, mis à l'abri jusqu'à la mort, ne coulent pas d'apaisants vieux jours, loin de là. Pour les copines qui n'ont pas les yeux dans leur poche ni l'esprit emmitouflé dans la gentillesse, il est clair que les deux bêtes privilégiées deviennent chaque année plus effrayantes d'épaisse inertie, l'une dans sa pesanteur de colosse à cornes, déchu de la puissance, et l'autre avec sa couleur vaguement dorée, celle d'un pauvre fantôme de la séduction, fixant de ses grands yeux ternis la barrière qui l'enferme, peinte en blanc.

Non! Les deux filles ne voudraient pas d'un destin qui ressemblerait à celui de Max et Mirabelle! Mais que faire? Elles ne possèdent pas les moyens qu'il faut pour voltiger comme les jeunes hirondelles, enivrées dès leur première sortie par leur aérienne vocation. Les filles devront obéir aux lois de la nature, qui les immobilisent au ras de la terre, et à celles des humains, qui ne prennent pas au sérieux les oiseaux.

Pour la première fois l'antr de la géante n'est plus accueillant du tout.

Abasourdies sur leur montagne de fleurs décolorées, d'herbes sèches et de tiges cassantes, les deux filles imaginent le développement qui menace leur insouciance. Elles ne pourront pas rester de jeunes délurées plus libres que les animaux sauvages, toujours à la chasse les uns des autres ou apeurés. Elles deviendront de braves bêtes condamnées à être nourries pour la rente, pour la production, pour la vente, pour la sélection. Et si tout va bien pour elles, il leur faudra périr de docile ennui, dans un dernier enclos. Comment échapper à cet odieux programme? Est-ce qu'une autre vie est possible?

L'hiver suivant, au milieu d'une nuit glaciale, sous la neige qui tombe sur les entrailles de l'enfer mises à nu dans un fracas sinistre, le feu détruit la grange et calcine à moitié l'écurie. Le Père Ernest n'attend pas les pompiers pour essayer de sauver les deux bêtes prises au piège. Sortie la première du brasier, Mirabelle s'enfuit sur la route. Elle a la crinière qui brûle et qui tourbillonne dans le noir grillagé de neige. Refusant de passer la porte face à la grange en flammes qui gronde comme un monstre en délire, Max envoie à son libérateur un coup de cornes, dans le bas-ventre.

Un dimanche mes parents vont voir le Père Ernest à l'hôpital de Grenoble, où il se remet à grand-peine de ses brûlures et d'une opération compliquée. Ils me laissent à la ferme en compagnie de ma copine, sous la garde d'une belle-fille venue à la rescousse de la Mère Angèle, plus morte que vive. Ma copine, hantée par la nuit d'incendie et les souffrances de son père, a l'air d'une somnambule. L'épouvante lui colle au cœur. Elle refuse obstinément d'ouvrir les volets dans sa chambre qui donne sur les communs, avec au premier plan la grange dont il ne reste rien et les décombres de l'écurie. J'ose à peine lui adresser la parole, encore moins l'interroger. Pourtant je voudrais connaître la fin du drame, concernant Max et Mirabelle, même si je la devine. Elle fait moins peur, au fond, que l'apparent bien-être de l'immuable emprisonnement. Mais personne n'a l'air de se soucier de Max le furieux ni de Mirabelle à la crinière en flammes. Il n'est question que de l'origine de l'incendie et de l'hypothétique allumette, jetée dans le foin. L'obsédant craquement de cette fatale allumette empêche tout le monde d'y voir clair. Elle grésille et envoie sa petite fumée au centre des controverses dans la grande cuisine où défilent les villageois, les lointains parents, les curieux. Les voix s'enflent jusqu'à exploser comme une mitraille à chasser les corneilles et envoyer au diable les nomades. *Checht...* dit l'une ou l'autre des dames, soucieuse de ménager un peu de calme sous le toit des affligés. Pour les explications elles ne sont pas en reste. Personne ne renonce à assener sa théorie sur la lueur insignifiante qui a transformé la grange en volcan. L'allumette est jetée tour à tour par un imbécile de la ville, un paysan jaloux, un pompier pyromane, un couple sans foi ni loi, une végétarienne fanatique, un vieux soldat détraqué par la monstruosité des deux guerres successives, un futur gangster nourri au pop-corn devant les films américains, un communiste, un rôleur étranger, une femme enivrée par la gnôle ou par on ne sait quelle puissance ténébreuse, ennemie du bon vouloir des humains. Un sentencieux cite au contraire le Très-Haut, dont il faut accepter les impénétrables desseins. Je suis seule à continuer de penser à Max et Mirabelle. Plus tard dans la journée je questionne le fils aîné, de

retour de l'hôpital. Ayant à l'esprit le blessé grave qu'il vient de quitter, il commence par se fâcher contre cette gamine qui s'intéresse aussi stupidement que son malheureux père à ces deux bêtes d'où vient le pire du mal, dit-il. Comme je ne le lâche pas il se résout à m'apprendre ce qui s'est passé.

La jument Mirabelle a été retrouvée à l'agonie. Affolée par la douleur atroce elle a fini sa dernière course dans un fossé plein de feuilles pourries, prises dans la glace. Elle n'était pas belle à voir. Son nom sonnait comme une triste moquerie. *Autant ne pas y penser*, grogne le grand fils. Quant à Max le taureau, dans sa panique, il a failli tuer plusieurs hommes avant d'être achevé d'une balle avec un fusil qu'un voisin a couru chercher. *Bon débarras ! Et maintenant, fiche-moi la paix !*

Je suis allée seule, en cachette, sur les lieux du désastre. Tout est blanc alentour et il continue, quasi tendrement, de neiger. Là où était la grange un creux dans la neige, avec des bords en relief, dessine vaguement une forme rectangulaire. Elle signale le grand trou, encombré de poutres en morceaux et de tuiles cassées. Tous ces débris, on ne les voit pas. La blancheur les recouvre. C'est à peine si on distingue quelques bosses. On dirait qu'un duvet de plumes dans sa housse blanche est posé entre les quatre murs des fondations, les seuls que la férocité du feu n'a pas pu réduire en cendres et en fumée.

Sous le mystérieux frissonnement
des espaces infinis qui tombent
silencieusement en neige

le lit est prêt
sur la terre
pour la géante

qui a disparu

Quant à la voyageuse en route vers la grotte des Sept Dormants, il est temps pour elle de quitter le *Stella Maris*, qui va accoster au Pirée. La voyageuse... Est-ce qu'elle mérite vraiment ce nom qui sillonne l'imprévu ? Est-ce qu'elle va se laisser mener encore longtemps par les beaux programmes du beau parleur qui a manqué le rendez-vous à Venise et

prétend la laisser attendre encore son bon vouloir, dans un grand hôtel avec piscine et plage privée à Éphèse? Non! La voyageuse n'a pas l'intention de prendre le premier vapeur pour Samos et de là le premier passage vers la côte turque, ni même de téléphoner pour fixer de nouveaux plans. La voyageuse va donc mettre son couple entre parenthèse pour deux trois jours et jouer en soliste la vie de la femme moderne, qui a appris à se débrouiller toute seule pour avancer sous le soleil. C'est décidé. Elle fera escale à Athènes, dans le petit hôtel tranquille, pas trop éloigné de l'Acropole, où elle a séjourné avec mari et enfant lors d'autres voyages vers les îles. Plus libre qu'alors, elle se videra l'esprit de tout attachement. Elle partira à l'aventure dans la ville. Elle mangera des brochettes épicées et boira du vin parfumé de résine sous une tonnelle du côté de la Tour des Vents. Elle retrouvera la minuscule église byzantine, rarement ouverte mais qui a l'air d'une goutte de silence dans le vacarme de la métropole. Elle remontera les larges escaliers des Propylées pour aller vers les temples où ne demeurent plus aucune déesse ni aucun dieu, mais où l'ombre et la lumière dessinent ensemble de mouvantes géométries.

Alors seulement elle se dirigera vers l'éventuelle ouverture de la rencontre.

Tout se passe selon son désir, au début. Elle trouve une chambre dans le petit hôtel déjà familier. La douche n'est pas en panne, comme souvent. Ciel toujours serein. Belle soirée en perspective. Valise ouverte... Hésitation... Pantalon ou robe? La voyageuse opte pour un tailleur turquoise aux boutons de nacre, parfait avec son fin collier aux vagues d'argent. La voilà qui virevolte dans l'escalier comme une créature de la mer en route vers le large. Laissant sa clef à la réception, où il n'y a personne, elle file en direction du boulevard qui longe les hauteurs de l'Acropole.

Pas grand monde là non plus. Circulation bizarrement raréfiée. Un chien maigre dérive sur le trottoir, l'air interloqué de ne pas avoir à raser les murs pour éviter le flot des passants. Aucun taxi à l'horizon pour emmener la voyageuse au centre ville, où elle se réjouissait d'être installée à la terrasse d'un grand café, immergée dans le convivial brouhaha de la foule et la musique de la langue grecque, capable de faire oublier la pire banalité bétonnée. Or le béton athénien s'impose dans toute sa laideur tandis qu'elle traverse des artères en sommeil et enfile des rues presque mortes, dont l'inhabituel silence lui semble de plus en plus menaçant. Que se passe-t-il?

Soudain la ville fantôme explose dans une immense cacophonie!

Cris! Clameurs! Klaxons! Des grappes humaines débordent des fenêtres. Des fusées humaines giclent des portes, lèvent les bras, courent en martelant les mêmes rugissements. Les voitures démarrent, vrombissent, trompettent en cadence. Des coups donnés du plat de la main claquent sur les carrosseries. Les braillements des autoradios poussés à plein volume se mêlent aux hurlements massivement scandés. La voyageuse reste plantée au bord d'un trottoir. La voyageuse? Le pauvre bernard-l'ermite, oui! Je l'avoue : j'ai désespérément envie d'un refuge. Les voitures klaxonnent encore et encore. Un klaxonnant taxi s'arrête enfin. Soulagement. Je suis loin d'imaginer ce qui m'attend. À l'origine de la frénésie générale, un match de foot. Je m'en doutais. L'équipe d'Athènes a gagné! 3 à 2! Contre l'Allemagne? La France? La Bulgarie? La Turquie peut-être? Pas du tout! Contre l'adversaire le plus proche : Thessalonique. Mon conducteur en transes et tous les autres dans la file vocifèrent en secouant furieusement leur bras par la vitre ouverte de leur portière. Motos et vespas se faufilent à toute allure entre les rangées de voitures au ralenti. Les trottoirs sont noirs de monde, des hommes surtout mais des femmes aussi, des couples, des familles avec enfants, des adolescents en bandes compactes et tout ce monde criant, sautant, gesticulant, déboule dans la même direction. Impossible de changer de cap. Il faut suivre le mouvement de cette coulée humaine qu'embrase l'adulation de la victoire et que rien ne pourrait arrêter. Je commence à me demander si mon chauffeur, qui vient de célébrer le grand jour en avalant coup sur coup trois bières achetées à un marchand qui pousse sa carriole réfrigérée parmi les voitures, au risque de finir en bouillie, n'a pas complètement oublié sa cliente, ou s'il me prend pour la reine des poires, qui va rentabiliser la fête.

Ah! Quel ratage!

La joie triomphale a quelque chose de si totalitaire que je me sens quasi physiquement annulée. L'air pollué d'Athènes est devenu subitement plus malsain encore pour ceux qui ne s'associent pas au délire des supporters. Électrisés par la fierté, ils sont prêts à cogner tous les contradicteurs. Nul doute que les ressortissants de Thessalonique doivent se terrer chez eux. Quant à l'effarée bloquée dans son taxi, elle a intérêt à la boucler sur l'infantile exaltation des forts si elle ne veut pas être liquidée d'un regard assassin, comme l'éternelle femmelette apeurée par le monde en rut.

Ah! Quel ratage!

La radio clame qu'une monstre manifestation se prépare à une colossale ovation des vainqueurs. Tout le monde y va. C'est pour ça que rien n'avance plus, dit le chauffeur. Le ululement des sirènes de police se mêle au concert des klaxons. Plus aucun passage dans l'immobile marée des voitures, où même les vélomoteurs ont maintenant le plus grand mal à se faufiler. Dans ce total blocage la surexcitation commence à tourner à la violence ouverte. Un petit garçon s'est mis à pleurer hystériquement sur le siège arrière dans la voiture qui serre mon taxi sur la droite. À l'avant, le gros moustachu perd la maîtrise de ses nerfs et se retourne... Paf! Méchante, la claque! Injures de la mère, à l'arrière. Vexé, le moustachu braille encore plus fort que le gosse, qui suffoque. Au volant, le père de la victime continue de jouer du klaxon. Par le rétroviseur il braque un œil noir sur le rejeton en larmes, qui le déshonore. Que va devenir ce pleurard, indigne des efforts de sa famille pour lui assurer un avenir gagnant?

Ah! Quel ratage!

Cependant la fête qui frise la catastrophe reprend du poil de la bête. Des pétards crépitent. Des coups de feu réveillent la panique en moi, comme si la masse humaine à l'assaut de la vie gagnante me déclarait la guerre. Déjà ma fade personne, séparée de l'embrasement général, se recroqueville comme une feuille morte. Dans mon tailleur turquoise aux boutons de nacre, comme je suis ridicule! Je me sens si misérable que j'ose à peine m'adresser encore au chauffeur. *Yes, yes, lady... Cool, cool, lady...* répond-il invariablement. D'ailleurs on ne s'entend plus. Un redoublement de tumulte acclame un personnage athlétique à la chemise maculée, déchirée, dont tous les boutons ont sauté. Juché sur les épaules d'un autre malabar, qui remonte le courant de la foule galvanisée, l'homme fait tournoyer au-dessus des têtes un chiffon blanc. Ce drapeau malmené appartient, il faut croire, au champion qui a marqué le but décisif, écrasant l'adversaire. Qu'est-ce que c'est? Son slip? Une rumeur court comme une traînée de poudre...

Au paroxysme de la jubilation le chauffeur ne peut pas s'empêcher de partager avec la lady toute raide sur le siège arrière la nouvelle bouleversante : il pourrait s'agir du mouchoir qui a essuyé le front du héros plusieurs fois millionnaire, le mouchoir que le dieu du stade a lancé dans le public en délire, le mouchoir blanc trempé de mâle sueur, devenu la relique de la victoire et de la gloire.

Pas question de sortir librement ce soir.

La voyageuse qui se voulait hardie reçoit comme un coup de canif dans son tailleur turquoise. Plus d'échappée heureuse. Le choix? Ou bien la barbarie à l'extérieur. Ou bien la décevante retraite à l'intérieur. Elle se résigne à retourner dans sa chambre où personne ne l'attend.

Ah! Quel ratage!

Le taxi paralysé dans la circulation qui ne bouge quasiment plus ne parviendra pas de sitôt à rejoindre les parages de l'hôtel. En attendant, la demi-morte essaie de se libérer du pire : la poussée de haine qui lui grille les nerfs.

Quelqu'un vient à sa rescousse : l'adolescente! Autrement dit elle-même, saisie d'une passion sportive, à quinze ans. Une douzaine de filles et garçons de son âge se retrouvent tous les jours de la semaine en fin d'après-midi dans la cour à l'arrière de la vieille maison locative pour jouer au ballon prisonnier. Un jeu d'équipe, comme le foot, mais où l'on joue des mains, non des pieds, et sans obéir à la séparation des sexes. Dans une rare entente filles et garçons dépensent, comme portés par l'inspiration collective, une flamboyante énergie. Jamais l'adolescente à la boiterie désormais invisible ne se serait crue capable de recevoir le ballon comme un boulet, aussitôt renvoyé avec une force qui la stupéfie. Elle sent que les autres, les filles, les garçons, les grands, les grassouilleux, les malingres, les doués, les pas brillants, tous vivent aussi intensément cette extraordinaire dynamique de la rencontre. Comme si le feu de l'action n'appartenait plus à l'un ou à l'autre, individuellement, ni seulement aux meilleurs, mais s'accroissait en circulant sans exclusion. La jubilation de cette découverte dépasse de loin l'exaltation de la victoire ou la déception de la défaite. Résultat : un bruit à faire trembler les murs. Impossible en effet de tempérer une aussi solaire expérience! Il faut la crier aux quatre coins de la cour pelée, qui résonne d'enthousiasme et de désolation à chaque rejaillissement du ballon. Cette bruyante compagnie de la cour a donc peu de supporters parmi les locataires des immeubles environnants, dont les récriminations finissent par imposer l'inévitable : la mort de l'équipe. Ainsi s'arrête et définitivement, pour l'adolescente, l'initiation à la concorde sportive. Il n'empêche que cette expérience, si brève soit-elle, interdit à la voyageuse coincée dans son taxi et son tailleur turquoise, de se croire détachée, de regarder de haut la foule débraillée, de ne pas comprendre que la lourde liesse masque aussi la douleur de la légèreté perdue et de l'accord manqué. Où a passé la ferveur qui ne sépare pas? La voyageuse qui avait l'idée de se prendre en mains se sent plus misérable encore, plus loin de la

rêveuse, de la délurée, de l'adolescente qui bondissait avec les autres, grâce au ballon.

Ah! Quel ratage!

Tête lugubre du réceptionniste. Il a repris sa place à l'hôtel. Un perdant? Un gagnant frustré des triomphales réjouissances? Je prends la clef qu'il me tend d'une main molle et me dirige vers la chambre impersonnelle. Si je veux m'imaginer participer au monde, je pourrai regarder la télévision. Si je veux le fuir dans le sommeil, le lit m'attend. Or je ne veux que l'impossible : ne pas appartenir à la masse des gagnants, des perdants, des spectateurs, des dormeurs et ne plus être seule, isolée, en deuil du libre accord.

Ah! Quel ratage!

Si seulement je pouvais, les yeux fermés, voyager d'une merveille à l'autre dans mon univers intérieur... Côté introspection, c'est encore l'adolescente qui va m'offrir son expérience. Plus longuement que le terrain de jeu de la cour pelée, elle a fréquenté l'austère salon d'un château préservé de la démolition mais pas de l'insignifiance : il paraît minuscule et terriblement vieillot entre de grands immeubles modernes, à l'entrée de Genève. Là se tient chaque dimanche une réunion silencieuse. Elle rassemble une petite communauté d'individualistes en quête de spiritualité sans église.

Après les tourments infligés par l'institution médicale et l'institution judiciaire, les parents quittent l'institution religieuse et trouvent dans la *Communauté des Amis*, établie à Genève sous l'impulsion des Quakers anglais et américains des organisations internationales, le silence propice à une méditation personnelle que ne trouble aucun rite, aucun prêche, aucune obligation d'aucune sorte. Les parents se sentent proches de ce mouvement chrétien, le premier en Occident à respecter la liberté de pensée, à mettre en pratique l'égalité des sexes et à s'engager dans la lutte contre l'esclavage. Ils ne deviennent pas Quakers pour autant mais participent presque tous les dimanches à la réunion silencieuse émaillée par quelques réflexions à haute voix, peu nombreuses. S'étant levé, l'un ou l'autre des participants installés sur des rangées de chaises partage avec l'assemblée attentive, qui ne le regarde pas, une parole biblique ou une considération intime. La voix est toujours calme, aimable, très *british* même chez les Suisses et les quelques Français des environs.

Petite, j'ai droit à une école du dimanche qui ressemble à une récréation tranquille, où des dames à l'accent anglais racontent les merveilleuses histoires de la Bible, enseignent de beaux cantiques et aident à fabriquer les costumes pour la crèche vivante. Mon rôle préféré, joué une seule fois, est celui de l'ange à la magnifique robe de taffetas blanc. Ses ailes scintillantes ont du mal à tenir en place. Elles sont maintenues par un harnais de fin fil de fer qui m'enserme la poitrine et le dos. J'ai horriblement peur de le faire craquer si j'ose respirer à fond. Pourtant, à chaque nouveau Noël, je suis déçue d'être Marie, ou un berger, ou l'âne en pelisse grise, qui a pourtant beaucoup de succès en secouant peu religieusement son chapeau planté de longues oreilles.

À partir de quatorze ans, j'accède au grand salon où règne le silence. Toute fière de cette promotion, je prends place sur une chaise au milieu des adultes et ferme les yeux. À quoi penser? Je reste tendue, par crainte de m'assoupir ou d'être contaminée par des idées futiles. Bientôt l'ennui me fait relever la tête. En face de moi : la cheminée sans feu et un miroir. Un haut miroir. Il reflète la blancheur de la paroi opposée. Elle est vide de tout ornement. J'accroche quelques lueurs vertes quand le vent fait bouger les grands arbres sur lesquels donnent les portes-fenêtres. Je n'ose pas me tourner franchement de leur côté pour chercher tout ce que je ne trouve pas à l'intérieur de moi. Sans magie rituelle, sans musique sacrée, sans rien pour faire frémir mon âme, si elle existe, je passe une heure entière face à mon brumeux malaise et rêve tout au long du long silence. L'épreuve de ce silence n'est pas sans enseignement. D'autant plus efficace que personne ne m'impose de me voir aussi pauvre en profondes pensées que je le suis. Je pourrais m'inventer un théâtre spirituel... M'élever sur l'échelle de l'un ou l'autre de mes souvenirs religieux... Ou au contraire tout liquider en tournoyant dans un diabolique déploiement de noirceur... Non, je reste à macérer dans le médiocre, mais je ne mens pas. Le recueillement silencieux, autour de moi, m'en empêche. Il agit comme un concentré d'authenticité.

À vrai dire, il ne me semble pas que les grandes personnes soient tellement plus riches que moi en divins paysages intérieurs. Aucune ne me donne l'impression de cacher une Cathédrale de Chartres ou une Sixtine. Quand l'un ou l'autre de ces champions de la méditation prend la parole, les propos sont le plus souvent désamorcés par un idéalisme de bon ton et une imperceptible envie de faire belle figure. L'adolescente a honte de son mauvais esprit mais qu'y faire? Conditionnée à réfléchir en intelligente élève, comme à l'école, elle comprend de moins en moins ce qu'elle peut

espérer d'elle-même, des autres et de l'énigme de l'univers dans ce salon tout blanc, où on ne lui fournit pas les données du problème, ni le mode opératoire. Ce casse-tête? Une lubie des parents! Elle se détache sans heurt et sans souffrance du désert de silence où restent ensablées les grandes questions.

Ah! Quel ratage!

La nuit est tombée. Je n'entends plus que de rares klaxons. Les gagnants en fête sont rassemblés ailleurs. Les perdants sont rentrés dans les plis de la vie monotone, où ils se débattent peut-être à coup d'enlacements plus ou moins furibonds. Étendue sur le lit solitaire je n'ai pas allumé la lampe de chevet. L'adolescente me tient réveillée dans l'obscurité. Elle a seize ans. L'école... elle n'a pas envie d'en parler. Je la comprends. *L'École Supérieure des Jeunes Filles* où j'ai passé tant d'années m'apparaît comme une montagne soumise à une rapide érosion. Les heures hors de la classe ont laissé plus de traces. Élève à l'anarchique ardeur, j'ai pris l'habitude de l'évasion et contrefais la signature de mon père sur un mot d'excuse, tapé sur la machine à écrire de ma mère. Mes copines se montrent plus raisonnables et plus studieuses que moi. Je me retrouve donc seule des après-midi entières, comme dans mon enfance, mais délivrée de l'immobilité. Vive comme une hirondelle? Pas vraiment! Je suis hantée par la peur de croiser une connaissance, un adulte dont le regard inquisiteur ferait éclater au grand jour mes manigances. Rien que d'y penser, j'ai envie de courir à l'école. Trop tard! Je ne peux donc pas me prétendre libre quand je flâne au bord du lac ou au centre ville au lieu de m'intéresser aux batailles napoléoniennes, aux opérations algébriques, à la division cellulaire. J'aime surtout m'enfiler dans un cinéma, où je sais que mon âge ne sera pas strictement contrôlé. Dès que la salle est plongée dans le noir, je ne risque plus d'être reconnue. Quelle détente! Les publicités se succèdent sur l'écran. À bord du divertissant ballon qui monte, qui monte, j'échappe à la vie de surface, à la vie ordinaire, à la vie plate. J'oublie ma fuite et ma peur. J'oublie tout. En général, je ne sais rien du film au programme. Il m'arrive de tomber sur un chef-d'œuvre, plus souvent sur de banales histoires sentimentales ou policières, mais je n'aurais pas l'idée de m'en plaindre. Tout ce que je demande, c'est de longs baisers, de l'action, de la distraction.

Un jour, le réveil. Mon fauteuil de cinéma se pétrifie. Je n'ose pas fermer les yeux. Les tenir ouverts est insoutenable.

La réalité que je découvre m'habitera
désormais comme si j'étais la baraque
pleine des cheveux des morts

Nuit et Brouillard. Descente aux enfers. Planification du mépris, de la séparation, du meurtre. La machine à exterminer tourne à la perfection. Il s'agit de mon siècle. Il s'agit de l'Occident rationnel, inventeur des techniques de l'anéantissement. Le mal à n'en plus finir. Car dans les wagons puants et au bout des rails qui mènent à la chambre à gaz, ce ne sont pas uniquement les offensés et abandonnés qui sont captifs. Tous les corps vivants sont dévêtus de la nécessité d'être au monde. Tous les corps se réduisent à un entassement de cheveux morts. Des cheveux coupés sur les têtes accablées pour être mis en réserve. Des cheveux accumulés par des consciencieux, satisfaits d'obéir à une discipline. Une discipline promise à la domination du monde parce qu'elle ne perd jamais la moindre chose profitable. L'esprit de discipline fabrique et justifie la cruauté, qui se met à paraître absolument normale. C'est comme si le corps de l'humanité était jeté dans la fosse et privé de sa chevelure, que le vent jamais plus ne décoiffera.

Ce jour-là je sens que l'âme existe : elle meurt.

Je suis bien trop jeune et inexpérimentée pour comprendre que la fatalité du meurtre est en moi, tout étrangère que je suis à la guerre, aux tueries, aux atrocités. Quand les parents veulent m'envoyer, un été, dans une famille à Heidelberg, pour exercer mon allemand, je me révolte. Je ne supporte pas l'idée de mettre un pied en Allemagne. Les parents me raisonnent. Je m'apaise un peu. J'y vais. À partir de Bâle, j'ai l'estomac qui se noue. Rien d'autre à voir que le monde industriel, morne et laid. Qu'est-ce qui va m'arriver ? L'accueil est un peu guindé. Je bafouille mon pauvre allemand. C'est une famille plus bourgeoise que la mienne, dans une maison cossue, aux environs de la célèbre petite ville universitaire, qui n'a pas été rasée par les bombes et garde son charme ancien. Le père de famille, un scientifique, biologiste et chercheur en médecine, porte le titre impressionnant de *Professor Doktor Doktor...* La mère de famille m'envoie me reposer dans la chambre qui sera la mienne : celle de la fille aînée, étudiante aux États-Unis. Grande toile abstraite au mur. Du nouveau pour moi. Je passe la fin de l'après-midi à feuilleter les albums de photos trouvés dans un tiroir et essayer les quelques vêtements qui restent dans la penderie : dommage qu'il faille les remettre sur leur cintre. Après le repas,

concert. Le père, la mère et les deux fils jouent chacun d'un instrument. Tous les soirs, une fois la table desservie et la vaisselle rangée, les instruments sortent des étuis. La mère s'assied devant le grand piano. Le père distribue les partitions. L'un ou l'autre des fils a proposé le morceau, adapté à mes compétences. En ce temps-là, je joue de la flûte traversière. Elle brille comme une queue de sirène quand je l'emboîte et la porte à mes lèvres, mais la flûtiste a peur du large. Pendant que violons et violoncelle s'accordent au *la* du piano, je pose les doigts au bon endroit, je souffle, mais l'appréhension ne me quitte pas. Je suis la moins bien préparée à suivre sans fautes les partitions. Je meurs d'anxiété à l'idée de rater des notes et de flanquer par terre à moi seule l'envol du petit orchestre. Jamais pourtant le plus discret agacement ne souligne, venant de mes hôtes musiciens, mes inévitables trébuchements, parfois nombreux au début du concert. Au fur et à mesure que je prends mon élan, grâce à la patience de mes amis allemands, je fais plus librement confiance à la voix simple et cristalline propre à mon instrument, inséparable des autres, aux intonations plus multiples et complexes. Un lunaire ensoleillement fait vibrer la maison dont les murs s'écartent, comme pour laisser entrer une forêt entière, une forêt de visages inconnus...

Chaque soir un nouveau sentier court
à la rencontre de l'impossible
et l'âme revient à la vie

fugitivement

Le découragement me gagne quand je me retrouve devant mon lutrin solitaire, face à mon défaut de virtuosité, dans ma chambre de la vieille maison locative. Il me semble souffler de petits airs maigres, qui se perdent dans la cour pelée, désertée par l'équipe du ballon. Plus de jeux, plus d'orchestre, plus rien. Ma mère n'a pas appris à jouer du piano. Mon père n'est pas d'humeur à sortir son violon. D'ailleurs il s'inquiéterait d'emblée de mes fausses notes. Il me ferait recommencer dix fois trois ou quatre mesures difficiles, jusqu'à me donner envie de mettre le feu à la partition. La leçon individuelle, chaque semaine, au conservatoire, avec le professeur qui s'ennuie et croque des chips en m'écoutant, achève de me rebuter. L'harmonie à moi toute seule, non, je n'y crois plus. Je laisse tomber la flûte.

Ah! Quel ratage!

L'adolescente me quitte et je m'endors dans ma chambre d'hôtel, pas loin de l'Acropole déserte. Tôt le lendemain matin, c'est Ugo qui respire à côté de moi... Le lit est vide mais la sirène à la flûte délaissée a joué toute la nuit dans mon sommeil sa petite musique... Allongée à côté de l'absent et avant d'ouvrir les yeux sur le monde qui m'entoure, sur le temps qu'il fait, sur un programme pour la journée, je revois ce qui nous lie quelle que soit la distance : une aérienne clairière en automne...

Ainsi nous est apparue, il y a longtemps, l'église baroque de Zwiefalten, dans le sud de l'Allemagne.

Animée de courbes ondulantes et de hautes colonnes surélevées, la façade se dresse comme une seule porte entre terre et ciel. À l'intérieur... symphonie d'un vivant espace, où il n'y a personne. En silence le mouvement dansant relie dans une foisonnante clarté le réel et le rêve. Tourbillon d'une paisible nébuleuse, rythmée par les statues qui donnent forme humaine, dans le marbre blanc, au feu et à la flamme. Aucune séparation entre la structure à la géométrie limpide et l'effervescent raffinement du naturel trempé dans l'invisible. De jaillissants feuillages, des palmiers, d'étranges concrétions de grottes disent la présence d'une source dans les profondeurs. Comme en écho les légères coupoles se peuplent de figures ascendantes. Leurs couleurs automnales répondent aux ors brunis des volutes enivrées, soulignant la blancheur des stucs. Ils frémissent comme un corps sous une caresse, ému aux larmes.

Ah! Quel envol!

Un imprévisible mariage, le nôtre, nous attend ce jour-là, dans l'église de Zwiefalten, où nous sommes seuls, sans croyance...

dépassés l'un et l'autre
par le vertige de l'inconnu

Pas de religion et la bénédiction de Zwiefalten... C'est peut-être cette résistance au conditionnement logique et réaliste qui nous unit? J'attrape le téléphone et appelle Los Angeles.

- *Enfin ! Je m'inquiète, figure-toi ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Où est-ce que tu es ?*
- *Du calme ! Ce n'est pas ma faute si je suis toute seule, comme d'habitude.*
- *Oui, oui, comme d'habitude tu ne t'intéresses pas à mon travail.*
- *Tant qu'il met des bâtons dans la vraie vie, en effet, je ne m'y intéresse pas.*
- *La vraie vie, parlons-en. Tu as la recette ?*
- *Non. Je suis dans la grotte. Je n'y vois pas clair du tout.*
- *D'accord. Je suis un dormant, moi aussi. Dans trois jours à Éphèse ? J'y vole.*

Bon. La Lune-Soleil est provisoirement sauvée. À Zwiefalten, ou devant *La Tempête* de Giorgione, ou à travers l'histoire des Sept Dormants, son étrange luminosité nous poursuit... et nous avançons. D'Athènes à Éphèse je dois compter avec une nouvelle nuit en mer et une escale à Samos. La rêveuse ne manquera pas ce rendez-vous avec elle-même et ses périlleuses boiteries amoureuses. Pour l'instant la délurée va prendre l'air. Elle est seule mais pas désunie : nouvellement libre.

Je pars à pied vers l'Acropole. Des ramasseurs de déchets se reposent à l'ombre d'un pin parasol. Ils n'ont pas dû chômer, ce matin ! Vacarme habituel de la circulation. Les escaliers... enfin les escaliers des Propylées. Ils montent... Ils montent jusqu'à l'île où tout se tait, parmi les voix humaines à nouveau entendues. Elles parlent peut-être pour ne rien dire mais ce rien...

ce rien est en accord avec la lumière
dont le cri déferle en vagues de pierre
sous la falaise du ciel

À la nuit tombée je prends le métro pour le Pirée. Là j'apprends que le bateau aura deux heures de retard. Fatiguée, je n'ai pas envie de me poser dans l'un des grands établissements où pleut à verse, sur les voyageurs en rade, la blancheur des néons. Plus loin, c'est les lumières torrides, qui clignotent. Entre les deux mondes j'avise un petit café, bien tranquille, où quelques grands-pères jouent aux cartes. Au comptoir une femme à l'allure de tour, mais pas de soldate, essuie des verres. J'entre. Je glisse mon sac de voyage sous une table et m'installe. La tour prend son temps avant de s'approcher, avec son torchon. *Un ouzo, s'il-vous-plaît, et des olives... et du pain.* J'ai réussi à le dire en grec et ça me ravit. La tour s'éloigne, un peu surprise. Cette petite dame au manteau bien convenable... on l'aurait prise pour une buveuse de thé ! Le plateau arrive. La tour se penche pour déposer le verre

qui semble rempli de brume, les olives noires, une belle tranche de pain. Amorce de sourire. À part ça, pas un mot.

Je mange avec appétit. J'ai presque fini le verre d'*ouzo*, dont le goût anisé me rappelle en moins voluptueux celui de la *sambuca*, à Venise, au crépuscule...

Grelots. La porte s'ouvre. Trois hommes. Pas des grands-pères, ceux-là. Ils s'assoient à deux pas de moi et jaugent d'un coup d'œil la touriste égarée dans ce bistrot, pour boire de l'*ouzo*. Deux se détournent et se mettent à discuter ferme. Il y a du conflit dans l'air. Le troisième... je n'en ai pas fini avec le troisième. Un robuste. Il n'argumente pas avec les deux autres. Il s'intéresse à l'étrangère dont la présence dans le coin paraît bizarre. Il veut m'offrir un autre *ouzo* et déjà la tour s'exécute. Je vois dans ses yeux qu'elle s'amuse, mais pas méchamment. J'ai tiré mon sac et sorti le livre que j'emporte à Éphèse. Je le feuillette pour échapper au regard du jeune homme. Car il est jeune, il pourrait être mon fils. Avoir un fils aussi charmeur ne me déplairait pas, voilà ce que je me dis, le nez dans mon livre. Le jeune robuste ne se laisse pas si facilement mettre à distance. Il se dresse de toute sa robustesse et vient s'installer à ma table. Catastrophe ! Il parle français. Enfin, un peu de français. Il a travaillé à Marseille, dit-il. Et il a vu que le titre de mon livre était en français. *Toi, Madame... en voyage ?* Drôle de voix, un peu tendue, inquiète. Soudain je sens une main sur ma cuisse et elle ne s'arrête pas en si bon chemin. *Non... Non... Laissez-moi...* Je me demande si j'ai dit ça tout doucement, parce qu'il serait absurde de faire un scandale, ou en soupirant, parce que le désir m'est monté à la tête. Je n'avais pourtant pas touché au deuxième *ouzo*. Maintenant je le bois, pour tenir le coup. Je me lève. Je demande l'addition. J'attrape mon sac et j'attends debout au comptoir que la tour pose son torchon et encaisse. Le jeune robuste est à la porte. Il l'ouvre. *Pardonne-moi, Madame. Tu pardonnes, non ?* J'ai rajeuni de vingt ans. J'ai envie de lui tomber dans les bras, à ce jeune insensé. Je ne dis rien. Je tends la main vers sa joue et l'effleure. Vite, je m'esquive. Derrière la vitre j'entrevois la tour au torchon. Elle sourit franchement.

Ah ! Quel envol !

Plus tard, à bord du ferry pour Samos, je regarde s'éloigner les lumières du port et j'emporte le visage d'un homme dont je ne sais pas le nom mais que j'aime d'amour, absurdement, pour toujours. Avec lui, comme avec le déluré sur le *Pont des Délices* et comme avec Ugo à Zwiefalten, j'ai partagé ce

qui rend la dynamique de l'instant inoubliable : l'étonnement sans mesure et sans fond.

Pas de hublot dans ma cabine sur ce bateau-là. Descente dans la grotte d'avant l'ouverture. Je pars à la rencontre de la Lune-Soleil en son éclipse ou ses brèves étincelles. Je me revois, jeune fille, essayant de voler de mes propres ailes et de trouver dans l'amour la clef de la volière, pour en sortir.

L'étudiante fait ses premiers pas à l'Université. Elle est tout émue de pénétrer en novice à la Bibliothèque, suivie par le regard distant des grands ancêtres, dans leurs portraits aux cadres dorés. Elle est fière de prendre place dans le silence de la salle de lecture, au milieu des têtes inclinées, concentrées à la tâche, participant chacune au renouvellement d'une prodigieuse fourmilière de pensées. Au bout d'une demi-heure de travail, elle ose lever les yeux et croise un regard d'aigle, en face d'elle. Le jeune aigle a bien envie d'aller faire un tour, et pas tout seul, dit son fin sourire. Il se lève et continue de retenir les yeux de l'étudiante à ses yeux d'aigle, tout en ramassant ses affaires, nonchalamment. Il enfile avec aisance un manteau couleur muraille et s'en va. L'étudiante se fait un devoir de résister. Elle se replonge dans ses papiers. Les lignes valsent dans tous les sens. Elle s'accroche à sa page et réussit, finalement, à continuer son travail. Cependant le jeune aigle, invisiblement, tourne autour de l'austère bâtiment et son fin sourire ne la lâche pas. Le lendemain, l'étudiante ne manque pas de se rendre à la salle de lecture. Déception. Elle n'aperçoit sous les hautes fenêtres que des corneilles et des corbeaux, des échassiers, deux ou trois paons, des petits oiseaux en quantité. Pas de jeune aigle. Il ne fait son apparition que le surlendemain. À peine est-il entré que son regard d'aigle, tic ! situe la petite pigeonne. Après avoir tournoyé un moment dans la salle, mine de rien, il se pose, paf ! à côté d'elle, et ffrt ! se met à feuilleter un gros traité, puis à prendre des notes. Il a laissé négligemment à portée de vue différents papiers, à l'en-tête de l'IHEI, le prestigieux Institut des Hautes Études Internationales, où des diplômés des universités de l'Europe et d'ailleurs, les futurs diplomates, les hauts fonctionnaires à venir, les cerveaux bouillonnant de nouvelles perspectives planétaires donnent un ultime essor à leurs études supérieures.

La petite pigeonne est grillée d'avance. Il n'y a plus qu'à l'enfourner dans la voiture et l'emmener boire un blanc-cassis, à une terrasse, ou un jus de pommes, si elle est vraiment aussi gamine qu'elle en a l'air.

L'évolution des mœurs, en ce temps-là, commence seulement à prendre de la vitesse, comme un train qui vient de quitter une vieille gare pour s'élancer vers une autre, moderne et même sidérante de nouveauté. L'étudiante n'est pas novice mais vierge et embarrassée par sa virginité. Il lui semble qu'elle l'empêche de progresser. Elle ne veut pas la conserver comme un trésor pour un mari jaloux et pas non plus la jeter aux orties. En lancinant désir de rencontre amoureuse, elle attend celui qui se révélera assez homme pour lui faire partager l'éblouissement charnel, sans croire la posséder.

Le jeune aigle au fin sourire va-t-il devenir ce premier homme? L'étudiante est prise de peur devant lui. Cette peur est exquise. Elle ne songe qu'à trembler plus encore pour la savourer.

Elle se retrouve donc dans la voiture du jeune aigle. Rares à l'époque sont les étudiants, même d'un grade avancé, qui possèdent une voiture, ou alors seulement une deux chevaux ou un vieux clou. Non seulement cette voiture-là est un modèle récent et confortable, mais elle arbore des plaques illustres : elle vient tout droit de Paris. Le jeune aigle, né dans une grande capitale, sorti d'une grande école, est en outre de grande taille. Il dépasse d'une tête au moins l'étudiante en émoi. Irrésistible, cette tête en plus! Elle fait tourner la tête de l'étudiante, qui ne voit, n'attend, ne désire plus qu'elle.

Avec le jeune aigle la soirée commence au cinéma, s'il y a un film qu'il faut voir, ou dans un café, en compagnie, avec de brillantes discussions politiques et philosophiques, où la nouvelle étudiante est tout émoustillée de jouer un rôle. Puis elle suit le jeune aigle dans un bar en sous-sol, avec des lumières qui n'éclairent pas et une musique dont les palpitations font frémir les murs autour de la piste où les corps viennent s'enrouler l'un contre l'autre en cadence. Pendant les pauses : whisky. Après cet échauffement, le couple reprend la voiture. La voiture file dans les rues nocturnes et hivernales, quasi désertes. La voiture se gare le long d'un parc, où les réverbères ne sont pas nombreux et l'ombre des grands arbres épaisse. Le jeune aigle lâche le volant pour s'emparer du sexe de l'étudiante, lui faire caresser le sien, l'exciter vertigineusement. C'est un peu la prolongation des coins sombres de l'enfance et des jeux érotiques, dans l'adolescence, en plus brûlant. Jusqu'au moment où l'étudiante se rebiffe. Pas question de passer à l'acte dans la voiture! Elle aime la force du désir. Elle aime être enivrée de toute la puissance du désir. Elle aime le jeu des corps enfiévrés. Mais la transe et la plénitude qu'elle désire ne se déploient

pas dans une voiture, à l'étroit. Le jeune aigle est assez bien élevé pour ne pas insister. Il habite en France voisine, chez un oncle. L'oncle et sa famille doivent passer la prochaine fin de semaine à Paris. *On aura toute la maison pour nous, ma petite colombe*, dit le jeune aigle. *Alors on s'envolera, d'accord?*

Le rendez-vous est pris. Pas d'aigle au rendez-vous. Comme une toupie qui ne s'arrête plus l'étudiante fait le tour de tous les cafés proches de l'université, bondés, où il n'y a personne. Même scénario, plus absurde encore, le samedi soir. Le dimanche dure un siècle. Le lundi matin et tous les jours suivants la pigeonne à moitié folle est en embuscade à la salle de lecture. Elle donnerait tout, son corps, son esprit, son cœur et l'univers entier pour que le jeune aigle y plante ses serres, si seulement elle pouvait le voir, le boire du regard, avaler le poison de son fin sourire. Rien d'aussi désespérément romantique ne se produit. La Lune-Soleil, complètement perdue de vue, veille peut-être sur l'égarée. Finalement elle débusque un des grands causeurs qui connaît bien le jeune aigle. Il ne se doute pas de la fournaise amoureuse qu'il côtoie. *Si j'ai son adresse à Ferney-Voltaire?* Il a sorti son calepin. L'étudiante a de la peine à respirer, à ne pas trembler, à garder son air détaché. *Attends, je n'ai rien sous son nom à lui... Voyons sous l'autre... Son oncle? Mais non, son beau-père... Il loge à deux pas du château, chez son beau-père, l'ancien député... Tu ne savais pas qu'il était marié? Sa femme est journaliste à Paris. Elle va et vient un peu partout dans le monde. Elle s'est peut-être posée à Genève à l'improviste, entre deux avions. C'est pour ça qu'on ne le voit plus. Il doit se pavaner avec sa belle et s'amuser à fond! Il a bien raison! Tu viens boire un verre? Non? Tant pis pour toi!*

La jeune fille est toujours vierge et bel et bien possédée. Par le désinvolte aux yeux d'aigle, un menteur qui profite de la vie et a tout pour lui... mais pas d'ailes.

Ah! Quel ratage!

Cette mésaventure, pourtant toute fraîche, la p'tite jeunette ne l'a pas racontée à ses collègues de l'atelier de conditionnement, où elle gagne de quoi se payer un séjour à Rome. Après les déboires amoureux et la rude parenthèse en fabrique, la p'tite jeunette prend son billet pour l'escapade romaine. Elle part avec une amie, étudiante de temps en temps. Car cette amie joue surtout son rôle de reine dans la foire sexuelle qui bat son plein sous les dehors convenables de l'institution universitaire. Sa surabondante énergie a quelque chose d'exaltant, qui réchauffe les entrailles. Ma cabine sans hublot, dans le ferry qui me rapproche de la Grotte des Sept

Dormants, est illuminée par cette Flamboyante. Je l'appelais déjà comme ça, à l'époque, dans mon for intérieur. D'origine brésilienne, la Flamboyante est catholique et pratiquante à ses heures, quand une vague tristesse assombrit la fête ou quand l'envie la prend de s'envoyer en l'air mystiquement. Mais ses amours catholiques durent encore moins longtemps que ses liaisons. Au moins, elle ne ment pas : *Je cherche un homme*, dit-elle en rigolant. *Je suis comme Diogène, sans le tonneau. Le vide est trop fort pour moi ! Il me faut l'oiseau rare, mais avec une cave bien remplie et une belle maison par-dessus !*

Comme l'argent ne coule pas à flots, on prend pension chez les bonnes sœurs, en dortoir, et portes closes une heure après minuit. *Tu penses bien*, m'a dit la Flamboyante, *que je ne vais pas faire de vieux os chez ces taupes du Bon Dieu ! Les Romains ne sont pas nés pour rien ! Quant à toi, tu ferais mieux de suivre mon exemple. Qu'est-ce que tu attends pour t'amuser ? Que le soleil tourne autour de la lune ? Mais le soleil, ma pauvre lune, il suffit de lui renvoyer sa grande lumière dans un petit miroir... Tu l'éblouis ! Tu l'attrapes à son propre jeu ! Tu restes maîtresse de la partie !*

Ainsi parle la Flamboyante, qui au deuxième jour de nos vacances romaines, tandis que je prépare mon matériel pour aller photographier les églises, les fontaines, les sculptures, s'éclipse avec un clin d'œil, en me donnant rendez-vous à cinq heures, en bas des escaliers de la Place d'Espagne. Nous retournerons chez les nonnes pour nous rafraîchir, passer nos plus jolies robes, nos petites sandales du soir, nos joyeux bijoux de rien du tout et ressortir à l'aventure, bras-dessus, bras-dessous.

À trois heures, dans une chaleur de fournaise et en amoureuse du Bernin je suis immobile à la Place Navone, à demi-agenouillée, toute tordue pour essayer de photographier en entier la Fontaine des Quatre-Fleuves. Je veux saisir le jaillissement sous les jambes des quatre colosses, saisir les corps puissants et la verte fraîcheur du bassin. Je veux saisir l'obélisque gravé de mystérieux hiéroglyphes et le vide sur lequel il repose. Je tiens à ce vide central entre des rocs abrupts et je tiens à la pierre taillée en plein ciel : la colombe au rameau d'olivier. Mission impossible ! Un rire amical, dans mon dos, confirme l'échec de mes contorsions. Me retournant, un peu vexée, je me trouve nez à nez avec le rieur. Pour se faire pardonner son rire, il m'invite à savourer une glace au café le plus proche, à l'ombre d'un parasol. Il s'appelle Romano. Tandis que nous bavardons allègrement, le Nil, le Gange, le Danube et le Rio de la Plata continuent de déverser leur eau dans la fontaine au palmier et aux animaux

de pierre. Déjà il est cinq heures ou presque. Il me faut courir au rendez-vous. Romano, tout naturellement, y court avec moi.

Où courez-vous jeune fille et jeune homme?
O verte fontaine O fleuves à l'eau fuyante
nous ne le savons pas!

À peine arrivés, essoufflés, Place d'Espagne, nous rejoint, dans un crissement de freins, une décapotable au klaxon déchaîné. La Flamboyante fait de grands signes. Elle est assise à côté du chauffeur. Elle montre la place vide, à l'arrière, à côté du deuxième homme, à lunettes noires et tout souriant.

Moi, je m'en vais... Ciao bella! Romano déjà s'éloigne à grands pas. Je me précipite vers lui et lui retiens le bras, d'une main ferme... *Non, ne t'en vas pas comme ça. Retrouvons-nous ici, à huit heures, d'accord?*

- *Tu viendras... tu crois?*
- *Puisque je le dis : c'est promis!*

Et la brillante voiture, à toute vitesse, m'enlève. *Tu ne veux vraiment pas aller à la mer avec nous?* s'indigne la Flamboyante, qui a tout prévu pour m'initier à la vie torride, avec champagne. *Qu'est-ce qui t'arrive? Le coup de foudre?* Je ne réponds pas. C'est quelque chose de beaucoup plus paisible, d'une intensité qui ne foudroie pas. Un amour amical, est-ce que ça existe?

À huit heures précises, je suis à la Place d'Espagne, dans la petite robe à grandes fleurs pourpres au cœur blanc sur fond bleu nuit, que j'ai taillée et cousue moi-même, d'après un modèle de Paris. À neuf heures je croise et décroise les jambes, toujours assise sur le muret latéral, regardant tristement la fontaine de la Barcaccia, la vilaine barque, celle de Caron peut-être, qui mène les morts aux Enfers. Il y a foule de haut en bas des escaliers. C'est l'heure où les amants d'un soir ou d'une heure, des hommes surtout, se cherchent du regard, s'apparient, s'en vont à leurs plaisirs fugaces. L'un d'eux, accoudé là depuis un bon moment et dont je fuis les œillades envoyées dans toutes les directions, m'apostrophe méchamment : *Alors, la p'tite, t'es amoureuse d'un chaud lapin et tu vas aller dormir toute seule à ton clapier? Pas de chance!*

Qu'est-ce que j'ai à prendre racine, en effet, devant cette maudite barque, pauvre lune que je suis, en quête d'un soleil inexistant? Et soudain Romano, sans me voir, grimpe rapidement les marches. C'est miracle si je l'aperçois, dans l'affluence, avant qu'il ne disparaisse. À mon appel, il se retourne, sidéré.

– *Tu es là? Tu m'attendais? Ça alors! Jamais je n'aurais cru que tu viendrais!*

Quelqu'un d'autre, en lui, le croyait pourtant, puisqu'il n'a pas pu s'empêcher de passer par la Place d'Espagne, une heure entière après l'heure du rendez-vous. Je ne suis pas fâchée par ce retard, si pénible pour moi. J'ai trop souffert dans l'empire de la tromperie pour ne pas comprendre les doutes de Romano.

Allégés de tout le poids du monde, nous partons en heureux complices dans la nuit bruisante et lumineuse. Ville Éternelle. Première escale devant un plat de *spaghetti alla diavola* et un pot de vin rouge. Deuxième escale : un petit théâtre en plein air, dans un parc, où se joue une farce en dialecte. Je comprends plus ou moins l'action, mais difficilement les paroles, Je me demande pourquoi Romano, si chaleureux par ailleurs, ne me prend pas la main, ne m'effleure même pas d'un geste furtif. Est-ce qu'il n'est pas marié lui aussi, par hasard? Il ne manquerait plus que ça! À l'entracte, tandis que nous nous promenons sous les pins, je lui pose la question, tout de go.

– *Marié? Quelle idée! Pour te dire vraiment la vérité, j'ai un enfant. Une fille, d'à peu près un an. Je ne l'ai jamais vue. S'il n'avait tenu qu'à sa mère, je n'aurais même pas su qu'elle existait. Mais bien entendu, il y avait une charitable perverse pour venir me dire que j'avais servi d'étalon à une jument qui ne voulait pas s'encombrer d'un père pour son enfant. Cette mère d'un nouveau genre avait tout programmé. Le latin lover figurait au premier chapitre et pas plus loin. Dès qu'elle a été assurée d'être enceinte, hop! Bye bye Romano! Don't worry! Be happy! Elle a repris l'avion pour Boston, d'où elle avait débarqué six mois avant. Seulement elle n'a pas pu s'empêcher de se vanter, auprès d'une autre championne de l'égoïsme mais pas de la discrétion, d'avoir bien calculé son affaire et de décider de sa vie comme un chef d'entreprise, qui prend des collaborateurs pour faire le travail prévu et s'en sépare à volonté. Moi, l'imbécile, je suis décidé à la retrouver. J'ai pris des vacances et pour payer le voyage, j'ai vendu ma voiture. Je pars dans une semaine. Pas pour essayer de me faire accepter par cette salope, bien sûr que non. Je ne veux pas discuter, ni même lui flanquer des coups. J'aimerais seulement mettre un visage sur ce mystère qui me poursuit : ma fille. C'est pas bien gai, hein? Je la verrai peut-être, cette petite... Je la prendrai dans mes bras... Alors elle me sourira... Et je serai plus malheureux encore de ne pas pouvoir l'aider à grandir.*

À mon tour j'ai raconté mes déboires avec le jeune aigle, qui n'est après tout qu'une autruche, incapable de voler, en se risquant à dire la vérité.

Quels ratages!

Dix minutes après la fin de l'entracte, la pluie s'abat comme un fouet sur la ville. Les pins gémissent. Les cyprès se tordent. Les palmiers sont secoués comme de pauvres têtes à la folle chevelure. De sourds grondements se rapprochent. Acteurs et public ont plié bagages en catastrophe et courent se mettre à l'abri. Romano m'a entraînée en vitesse sous un porche, qui nous abrite mal de l'averse, tellement violente que son flot se précipite dans la rue comme un oued et inonde le trottoir. Soudain un immense éclair a déchiré l'air et un fracas énorme s'est comme engouffré dans la déchirure. Dans un flash aveuglant le petit théâtre apparaît dans sa désolation, au bout de la grande allée, sans âme qui vive. Une bâche, mal fixée, bat sur le devant de la scène, comme un rideau minable, tiré sur la pièce inachevée, qui n'a pas reçu son lot d'applaudissements. Parmi les chaises vides, plusieurs sont renversées. Un foulard bariolé traîne dans la boue, à côté d'un *panino* à moitié mangé. Un chien famélique, bravant sa peur des hommes, pourvoyeurs de coups de pieds, sa peur des autres chiens, aussi avides que lui, et sa peur du ciel en furie, avance de biais pour se rapprocher de ce trésor inespéré. *Mondo cane!* a murmuré Romano.

Soudain ses bras trempés me serrent de toute leur force et le sombre feu de son baiser me ferme les yeux. La pluie a eu tout le temps de se faire plus aimable et les passants, remis en marche, de s'amuser des deux moineaux qui ne quittent plus leur abri, tant leur désir d'envol les tient enlacés.

- *Tu veux vraiment y retourner, chez les bonnes sœurs?*
- *Il faut bien que j'aille chercher mes affaires...*
- *Allons-y!*

Troisième escale : la vertueuse pension. Je me crispe à l'idée du regard noir de la bonne sœur, pâle et glacée en ses voiles sombres, qui va me rendre mon passeport et me faire signer le registre de sortie, à minuit et demi. Pas la peine de dissimuler le jeune homme, pour inventer une histoire d'arrière-grand-tante, rencontrée par hasard, qui m'invite à la rejoindre en son palace.

Je n'ai jamais oublié le regard de la bonne sœur. Il est noir, en effet, par la couleur et surprenant. Les yeux noirs de la bonne sœur ne se détournent pas. N'exigent pas d'explication. Ne réprouvent pas. Ne bénissent pas. Ils restent distants. Or cette distance, qui n'est pas froide, cette distance laissée par les yeux de la bonne sœur offre à la jeune fille et au jeune homme, qui vont s'unir dans la nuit...

Une énigme une porte
invisible dans la ville
aux sept collines

Ainsi est venue la première nuit, surgie de l'impossible photographie de la Fontaine des Quatre-Fleuves. Au matin le drap blanc tout froissé est fleuri d'une tache rouge, ronde comme une pleine lune et le lit tangué dans un essaim de soleil.

L'ami n'est pas un privilégié à l'abri du *mondo cane*, comme il dit. Ce monde de chien lui a appris à ne pas vouloir la perfection toute nue, sans cicatrices. En lui l'instinct de noblesse a flamboyé plus fort dans le don du plaisir. En moi la flamboyante et l'abîmée commencent peut-être, entre ses bras, à se réconcilier.

Est-ce que j'en serai vraiment reconnaissante ?
Est-ce que j'échapperai à la fatalité du *mondo cane* ?
Dans la cabine sans hublot la passagère sent monter la tristesse.
Une tristesse incurable.
Elle se souvient d'avoir reçu de Romano une carte postale.
La carte montrait la Place Navone et la Fontaine des Fleuves, la nuit.
L'illumination aux couleurs un peu criardes lui a déplu.
Son cœur était si subtilement colonisé...
Elle a jeté la carte.
La honte n'est venue qu'avec le temps, bien plus tard.

Romano travaille la journée dans un bureau, où il se la coule douce, et trois soirs par semaine dans un restaurant, où il doit se démener comme un possédé. Tandis qu'il se dirige vers l'arrêt de bus en sifflotant, sans s'inquiéter d'arriver scandaleusement en retard, je lui envoie un baiser par la fenêtre, avant d'aller fourrer le drap dans la machine à laver. Je fais la vaisselle du petit déjeuner et la liste pour le marché. Je joue à être une

Romaine dans sa ville familière. Ma voisine s'active dans sa cuisine. Des enfants jouent dans la cour : les miens ! Le petit appartement est situé à deux pas de Saint-Pierre aux Liens, la demeure du Moïse de Michel-Ange. Pendant que la machine à laver tourne, comme la terre, j'ai le temps d'aller affronter le patriarche à la mine farouche, pourvu d'une énorme barbe aux longues torsades et de deux cornes au sommet de la tête. Elles semblent les excroissances du génie masculin, qui tient les Tables de la Loi sous un bras musclé comme celui d'un lutteur.

La jeune femme se tient immobile devant lui et résiste en silence. La passagère en route vers l'Orient retrouve le don de la pensée. Elle parle à l'homme de pierre.

*O Grand Patriarche !
O pourquoi prendre un air
pareillement courroucé ?
Je suis ta fille et je ne t'offense pas
Tu as connu le désert
que je traverserai encore
Tu as promis la terre féconde
et tu ne l'as pas vue de tes yeux
Qui sait si d'autres
n'y entrent pas sans le vouloir
comme de pauvres bêtes harcelées
par la fierté des chasseurs
Car il arrive que les pauvres bêtes
se retrouvent soudain dans la clairière
où les hommes à poigne et à fusil
dont le regard acéré coupe le souffle
n'ont pas accès
O vieux père déclinant
O fils abandonné
tout petit aux remous d'un fleuve
pour survivre à des ordres atroces
O pauvre homme
qui n'avait pas la parole facile
O aide-moi
Car il est douloureux
d'accepter le ratage de la domination
et sous le ciel fuyant à perte de vue*

*de laisser l'envol s'échapper
comme une étincelle vive
qui brûle le cœur*

La porte de l'église se referme derrière la jeune femme, sans bruit.

La lessive est finie. Il n'y a plus qu'à étendre le drap sur le toit en terrasse du *palazço* à six étages, où une flottille d'autres draps, de nappes et serviettes, robes et pantalons, layettes et salopettes, chemises et tabliers pavoisent déjà la belle journée.

Ah! Quel envol!

Ici et là le haut d'une façade ou une coupole émerge comme un îlot blanc dans une marée ocre et rouge foncé, où surgissent en vert sombre le sommet des pins et la pointe des cyprès, en vert plus tendre le dôme d'un platane, la rosace d'un palmier. Un gros cumulus gonfle du côté de la mer. Le vent forçit.

Nouvel orage en perspective?

Le drap se soulève, ondule, se tord, se déplie. Il sera prêt en un rien de temps à reprendre sa place de drap couleur de lune, sans impeccable repassage mais parfumé de soleil. Et la tristesse plus tard, bien plus tard, deviendra...

Le lit d'un amour
en éternel voyage
de sept jours

I n s a i s s i s s a b l e

C'est le matin, à Éphèse. Ou plutôt dans la petite ville de Kusadasi, qui veut dire en turc *l'île des oiseaux*, non loin de la cité qui fut immense, puissante, illustre : un champ de ruines. Ugo a débarqué hier soir au *Beach Hotel*. On a dormi dans la chaleur des corps amis. Les retrouvailles, enfin. Pour longtemps ? Par la fenêtre ouverte on entend les vagues aller et venir. On voit leur reflet bouger au plafond. On dirait qu'un banc de petits poissons frétille dans la chambre. Avant de partir pour le site des *Sept Dormants*, on paresse au lit et Ugo tout-à-coup m'interpelle :

- *Est-ce que tu te souviens du jeu de la bague d'or ?*
- *Je m'en souviens, mais c'est vieux. Notre fille, par exemple, n'y a jamais joué.*
- *Il était déjà passé de mode, c'est vrai.*
- *Pourquoi penser à ce jeu, en ce moment ? Est-ce que tu cherches encore la bague d'or ?*
- *Je me rappelle avoir été un prince... avoir tenu la bague entre mes mains jointes... l'avoir glissée à l'insu de tous dans les mains jointes d'une des princesses... la princesse qui m'émouvait le plus... Et il fallait faire semblant qu'elle me laissait parfaitement indifférent, tandis qu'elle s'efforçait de ne pas rougir ni paraître ravie pour ne pas révéler la présence de la bague. Moi je continuais de parcourir la ronde, d'écarter des mains jointes... jusqu'à retrouver ma place et laisser ma voisine ou mon voisin partir en quête de la bague d'or... La bague d'or ! Au mieux elle sortait d'une pochette-surprise. Au pire on avait trouvé un petit caillou, plus ou moins brillant. Tu te souviens du rite ?*
- *Oui, oui, maintenant que tu en parles. Mais c'est un jeu que j'ai pratiqué très rarement. Il n'y avait jamais assez de participants. Les garçons, surtout, manquaient à l'appel. Toujours là pour les gendarmes et voleurs mais en fuite quand il s'agissait d'être des acteurs cloués sur place ou tournant en rond face à des visages gardant le secret de la bague ou de son absence ! Les princesses devaient tenir les deux rôles et ça devenait vite ennuyeux. Pourtant je me revois petite fille en quête du trésor caché. Je fais lentement le tour, à l'intérieur du cercle immobile où toutes les mains paraissent en prière... même celles des plus espiègles. J'essaie de deviner qui est devenu l'élu ou l'élue... J'étudie les mimiques, différemment énigmatiques, et c'est bien là l'intérêt du petit théâtre... Enfin je m'arrête devant le supposé détenteur de l'anneau donnant la royauté fugace et dans mon invisible robe rose à panier toute froufrontante de volants et dentelles je m'incline devant lui : Beau Prince, avez-vous la bague d'or ? Le prince d'un sexe ou de l'autre rigole ou se désole ou prend un air bantain ou grimace ou me coule un doux regard ou m'encourage d'un franc sourire, selon son caractère...*

Ugo me coupe la parole pour répondre, tant il exulte de dire non à la gamine en désir d'amour, qui reste muette :

– *Non, Belle Princesse, je n'ai pas la bague d'or. Prenez ma place et j'irai la chercher.*

Ugo n'a pas changé! Il ne voit même pas que son astuce de prince qui fait le malin me sèche les mots dans la gorge, alors que je commençais à découvrir l'homme qui me rend l'enfance d'un rêve, à descendre grâce à lui dans la grotte oubliée, à entendre de vibrants échos, à partager le plaisir...

- *Eh bien continue tout seul, Monsieur Ego, puisque tu es là pour jouer au plus fort!*
- *Non, non, ne gronde pas, Madame Tonnerre... Dis-moi la suite!*
- *À présent je ne sais plus où j'en étais! Ah oui, à un ratage... C'est un jeu où le ratage est plus fréquent que la réussite, tu ferais bien de t'en souvenir... Donc je n'ai pas découvert la bague d'or. Je suis même en train de sentir le froid me monter au cœur. Je n'ai pas droit à plus d'un tour et trois ou quatre tentatives, ça dépend du nombre des princesses et des princes. Quoi qu'il en soit, je risque de ne trouver que du rien, du vide, du néant. Je devrai regagner ma place, lamentablement. Mais qui voilà, en face de moi? Un petit astucieux... Il se tait comme s'il attendait d'avaler une hostie... Il pourrait bien dissimuler quelque chose dans ses mains d'enfant de cœur... Alors moi, de ma voix la plus tendre et flûtée : Beau Prince, avez-vous la bague d'or? Comme un gracieux revenant portant perruque, habit brodé et fine épée au fourreau, l'astucieux plonge en une profonde révérence puis se redresse et tend sa main droite, qui s'est ouverte :*
- *Oui, c'est moi qui ai la bague d'or...*
- *Et avec un doux baiser, vous l'aurez!*

Les deux derniers répons s'irisent comme des bulles montées du fond de la mer invisible et proche... On les a récités ensemble. On rit. On s'embrasse. Des caresses s'esquissent. Des larmes perlent au coin des yeux. Silence. On entend, dehors, le halètement d'une barque à moteur qui revient du large et les voix de deux femmes qui attendent les pêcheurs partis avant l'aube. Puis le temps oublie de passer. Quand on se retrouve au *Beach Hotel*, au confort moins ennuyeux que prévu :

- *Bien étrange cette bague d'or que l'on offre à qui l'on aime pour que l'aimé ou l'aimée la laisse partir plus loin, dans un baiser qui nous échappera...*
- *Un jeu assez cruel, tu vois.*
- *Comme l'amour qui brûle à vif et qui apaise... fugitivement.*
- *Aïe! Ce n'est plus un jeu alors, ni divertissant, ni cérémonieux.*
- *On quitte les rôles et les costumes, y compris les imaginaires.*
- *On ne porte même plus la bague d'or à l'annulaire, côté cœur?*

- *On l'avait. Où est-elle passée ? On cherche la nouvelle alliance...*
- *Une issue au mourant avenir, va savoir...*
- *On verra ce qu'en diront les Sept Dormants.*

Il s'agit d'abord de sortir du lit et de passer sous la douche. Il est temps d'aller visiter le buffet du petit-déjeuner et de trouver un chauffeur de taxi d'accord de nous emmener par des routes cabossées à la tombe des lointains résistants qui ont donné naissance à une histoire... à une énigme... à un présent voyage...

Le chauffeur de taxi s'étonne. D'habitude il emmène les clients sur le site de l'antique Éphèse, où s'élevait le *Temple d'Artémis*, l'une des sept merveilles du monde. Au musée il reste une statue colossale de la déesse, pourvue d'une étonnante grappe de mamelles. Les touristes visitent aussi la *Maison de la Vierge*, qui aurait fini ses jours à cet endroit, désigné par une nonne allemande, sédentaire et visionnaire. La sacralisation de la féminité semble avoir trouvé à Éphèse un lieu privilégié. Qu'en pensaient les sept jeunes braves ensevelis dans l'obscurité d'une grotte pour avoir tourné le dos à leur caste de dominateurs, installés dans la prospérité ? Ils n'ont rien sauvé de solidement patriarcal ni de divinement féminin. Ils ont seulement retourné la mort en acte de vie.

On roule. Nous y voilà. Arrêt du moteur. Les portières s'ouvrent. On sort. D'un coup d'œil on revoit les quelques ruines, pas bien belles, sur une colline aux herbes sèches. Silence. Puis les cigales et les grillons se remettent à crisser sous le soleil. On va voir de plus près. Tombeaux ? Sanctuaires ? De quelle époque ? Les savants ne s'entendent pas sur ces questions. Ugo a sorti l'appareil photo. On se sépare.

Je grimpe au sommet de la colline. J'aimerais mieux être là-bas, au-delà des champs cultivés et des lignes de peupliers, dans le village qu'on aperçoit au loin, sur une autre éminence. Là-bas il y aurait des maisons habitées, des cris d'enfants, des odeurs d'étables et de fumées. Là-bas... je me sentirais tout aussi étrangère, il faut l'avouer.

Je redescends en sautant d'une pierre à l'autre. La tête me tourne. Décidément la jeunesse a fui. Je retrouve Ugo sous un olivier, non loin de la voiture. Fatigue. Le chauffeur sort du coffre une glacière en plastique orange et offre des bières, alors qu'il ne boit, lui-même, que de l'eau. Les bières sont amères et fraîches comme la vérité : rien à trouver ici qu'un monde fini... et peut-être Sept Dormants libérés du sommeil. Alors ils

n'auront pas souffert pour rien, emmurés dans les souterrains de l'oubli... Les voilà justement qui se retrouvent assis à l'ombre d'un olivier, à deux pas d'un mur écroulé où une dernière arche monumentale soutient seulement l'évidence de la destruction. Les Sept Dormants ne s'en désolent pas. Trois vivants sont là pour se souvenir de leur histoire, chacun à sa façon. Quant à l'épouse du chauffeur, une recluse dans sa cuisine, elle doit en savoir long sur la vie dans la grotte... On ne connaîtra que ses feuilletés au fromage, si délicats qu'ils font penser à de rêveuses prières sous la coupole du ciel.

Avant de refluer comme les vagues et les pensées en mouvement, les Sept Dormants observent, un peu tristes, un lézard vert, immobile sur une pierre. Il est splendide. Son cœur palpite, semble-t-il, depuis la nuit des temps. Il n'a pas vraiment peur des trois intrus. Il attend leur disparition, qui ne saurait tarder, pour savourer les miettes, ou plutôt les grosses mouches qui déjà se posent dessus.

Clac! Le coffre est refermé. Clac! Clac! Les portières claquent. Ronflement du moteur. Fièvre d'une guitare électrique et cris d'une foule survoltée. Le chauffeur a mis en marche la radio. Il baisse le son. La voiture est confortable. Il n'y a plus qu'à fermer les yeux et rouler en toute sécurité vers l'implacable abolition des histoires que la résistance humaine tire de l'obscurité aveugle et du jour aveuglant.

Non! Je dis non!

D'ailleurs j'ai déjà dit non, depuis longtemps. Je dirai bientôt comment la foudre est tombée sur moi, comment le tonnerre a secoué l'heureux accord auquel je croyais si fort et comment j'ai laissé tonner le tonnerre qui dit non à l'aveuglement.

L'histoire de la nouvelle alliance, tempétueuse, angoissante...

C'est l'histoire de ce non, qui est plus qu'un mot...

Et le contraire d'une négation.

C'est mon histoire.

Celle de la grotte obscure, du rêve en liberté, de l'éveil.

Je suis travaillée par le non qui s'insurge et ne saisit rien.

Le non me donne forme humaine en arrachant...

Les plumes de l'ange et les piquants de la bête ou ses écailles.

Ça fait mal. J'aurais envie de crier et je dois seulement l'écrire, cette histoire, sans me prendre pour une conquérante. L'insoumise est une disparue, qui semble morte. Sa propre voix ne lui appartient pas. Elle s'échappe comme un simple filet d'eau, à peine perceptible, difficile à dégager d'un entassement d'idées fixes et guerrières, de doutes bavards, de convictions vieilles ou à l'ordre du jour, d'éternels commentaires.

Le silence de l'univers inconnu m'anime et je le protège.

Le soir vient. À l'arrière de la voiture je résiste au désir de prendre la main d'Ugo dans la mienne. On roule ensemble dans le taxi qui tressaute sur la route peu fréquentée mais chacun voit le paysage apparaître et fuir de son côté. Séparation ?

Par la vie à vif on pénètre
en étincelle errante
et solitaire
dans l'infini de la rencontre
On devient étrangère
au moi au monde
À l'esprit sans mémoire
de son ombre effrayante

Je me souviens de ma réaction à l'attaque du premier cauchemar d'Ugo, homme à cauchemars, dont je n'avais connu que la face diurne, rayonnante d'intelligence et de talentueuse sensibilité. C'était un trente-et-un décembre, dans une maison de campagne à l'ancienneté cossue, propriété en France voisine d'une distinguée famille genevoise. Il y avait eu bal costumé. Ugo était Hamlet et moi Ophélie. Pas besoin de se soucier du retour par les routes sinueuses et verglacées, au petit matin. Les chambres, nombreuses dans cette belle demeure construite sur la hauteur, isolée du proche village par un grand terrain où la nature à demi sauvage gardait ses droits, pouvaient accueillir les invités, des étudiants, amis plus ou moins proches du fils des maîtres restés en ville. Après les derniers toasts à la nouvelle année, tout le monde s'était retiré.

C'est la première fois qu'Ugo et moi passons une nuit ensemble, pas seulement quelques heures dans sa chambre ou la mienne, à l'insu des parents, gardiens du règne ancestral de la bague au doigt. On est jeunes,

inexpérimentés. On n'a pas l'habitude de la liberté confortable, à la supérieure insouciance. Émerveillement donc, en cette nuit d'un premier janvier qui deviendra mémorable, émerveillement de se retrouver tous les deux après la fête entre des boiseries qu'éclaire une lampe à la lumière dorée, reflétée plus doucement encore dans la fenêtre à l'embrasure en croix, derrière laquelle tombe la neige. Pas large le lit Empire mais haut, avec un édredon tout blanc. On se glisse entre les draps, délicieusement parfumés de lavande. On soupire. On se caresse un peu. On est trop las, trop bien lovés dans l'impérial bonheur pour songer à s'éteindre furieusement. On verra au réveil, si on se réveille de ce calme enchantement. Une main a juste la force d'atteindre l'interrupteur et c'est la nuit, le sommeil, la paix.

– *À l'aide! On est pris! Tout descend! On va être écrasés! Sors de là! Vite!*

Expulsée du navire nocturne par des cris déchirants, je m'efforce d'abord de me retenir comme une naufragée à l'épave du sommeil. Les appels effarés redoublent. J'ouvre les yeux à contrecœur. Une lueur blême dehors me laisse deviner le spectre, dedans, dont l'air halluciné me révulse. Le voilà qui essaie de m'arracher du lit. Je me débats, le repousse. Non content de hurler que le plafond tombe et qu'il étouffe, il veut à toute force me sauver.

– *Tu délires! Tais-toi! Arrête ce cinéma!*

Métamorphosé en possédé, le tendre amant continue de crier. Je m'accroche toujours aussi fermement à la tête de lit et donne un coup de pied au malheureux qui prétend m'associer à ses visions d'horreur.

– *Elle ne veut pas sortir! Oh! Oh! Elle meurt! De l'air! De l'air!*

Cette voix théâtrale et sinistre, toute différente de celle d'Ugo, me paraît un comble de dérision. J'ai honte de ce guignol en transes, de ce convulsif aux yeux terrifiés, de ce dormeur qui fait du scandale dans la belle maison. J'ai envie de lui taper dessus mais la peur de le déchaîner plus encore est trop forte. Je me tiens coite, serrant toujours le bois de lit comme si je risquais d'être engloutie dans un abîme, qui hurle :

– *Non! Non! Laissez-moi! Laissez-moi!*

Dans sa panique Ugo s'élance vers la fenêtre et Crac ! passe le poing à travers un carreau. Aussitôt une rafale de neige s'engouffre dans la chambre et gifle le somnambule. J'allume la lampe, consternée. Galops dans les corridors. On frappe. Des voix nous interpellent, effrayées : *Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui vous arrive ?* J'ouvre. Le sang coule sur le tapis. Effroi général. Course en quête d'une cuvette, d'un antiseptique, de bandages. On s'étonne que les blessures ne soient pas plus graves. Pas d'artère tranchée, rien à recoudre : inutile de se précipiter à l'hôpital. Le dormeur épouvanté a pensé à bien fermer les doigts avant de frapper vers le bas. On discute des miracles de l'inconscient et de ses ténébreux assauts. Ugo, bien embêté, s'excuse, dit qu'il faudra lui envoyer la note pour la réparation et les nettoyages, dit qu'il est sujet aux cauchemars, dit qu'il n'est jamais encore passé aux actes pour leur échapper. Il s'excuse encore et encore. On lui tape sur l'épaule. On le félicite de ne pas s'être entaillé les pieds dans les débris de verre. Il a donc rapidement retrouvé tout son sang-froid ! Bravo ! On lui apporte un cognac. D'autres en veulent aussi. Réchauffement général. Cependant le courant d'air est pénible et la neige continue d'entrer par le carreau cassé. Une âme pratique a l'idée de bourrer le trou de la fenêtre avec un oreiller. Nouveaux craquements. Les derniers morceaux de verre dégringolent. Quelqu'un va chercher ce qu'il faut pour ramasser, balayer, jeter tout ça. Un lieutenant en permission de l'école de sous-officiers donne l'ordre de grimper sur le lit, le fauteuil, les deux chaises pendant que le verre cassé est traqué jusque dans les coins. Quand il n'y a plus la moindre miette de danger, ceux qui avaient profité de l'aubaine pour se peloter sur le lit bondé rechignent à quitter les lieux. La chambre d'Hamlet et Ophélie se transforme en petit salon où l'on cause. Chacun raconte ses pires cauchemars. Une fille au cou gracile refuse de détailler les siens, lubriques à mourir, dit-elle. On me demande si ça m'a plu de dormir avec un vampire qui fait gicler son propre sang. Je minaude. Je dis que j'adore les poings virils, sacrifiés pour du vent. On me conseille de retirer ma longue chemise de nuit, en vogue dans l'outre-tombe. La rigolade éméchée finit par des bâillements. Tout le monde s'en va. Il est bientôt sept heures. Hivernale obscurité. La neige ne tombe plus. Les festivités ne reprendront pas avant midi. On a donc toute liberté de se prélasser au lit.

Assommé par ses lugubres fantasmagories et leurs suites, Hamlet va rapidement se rendormir. Pour Ophélie le repos n'est pas si évident. L'édredon blanc a du mal à retenir la chaleur des deux corps disposant d'un seul oreiller, dans la chambre où un hôte imprévu ne s'éclipsera pas : l'air glacial. Il y a certes un radiateur, mais réglé par des calvinistes. On a

beau rester enlacés, on claque des dents. Plus de noble enchantement et toujours pas de sensuel envol. C'est à peine si les sexes ont frêmi, comme des petites bêtes apeurées par une rude averse. Je tire le drap par-dessus ma tête... Le parfum de lavande me suffoque! Je vois la maîtresse de maison qui a cueilli au jardin et fait sécher les fleurs bleues fanées sur leurs tiges toutes raides. Je ne la connais pas, cette mère du distant ami qui nous reçoit. Une dame de la bonne société. Son mari dirige une banque privée. Évidemment, elle a en horreur ceux qui ne savent pas se tenir convenablement. Impensable qu'ils dorment sous son propre toit, invités par son propre fils! Comment le fils parviendra-t-il à dissimuler la vitre brisée, le sang sur le tapis, la deuxième bouteille de cognac sortie de la réserve et quasiment vide? Il n'y parviendra pas. Son ironie aimable tournera à la rancœur. Il maudira le type au cerveau détraqué qui risque de le brouiller avec sa mère. Car la mère viendra sous peu pour l'inspection. La lavande séchée le prouve! En femme ennemie de l'oisiveté, cette inévitable surveillante a confectionné elle-même pour sa lavande séchée, patiemment épargnée, de petits sachets de coton à jolis motifs imprimés. Elle les a remplis puis fermés avec un ruban ton sur ton et glissés dans les piles de linge, étagées dans une vieille armoire d'un bois solide. Ainsi perdure la tradition. Ugo vient d'une famille étrangère, moins bien pourvue que la mienne et sans rien de commun avec les héritiers de la vie fortunée. Chez lui, on n'a pas le temps de faire les délicats. Il ne connaît pas les sachets de lavande et ce n'est pas le moment de l'initier à ces raffinements domestiques. Il les jugerait d'ailleurs sans intérêt. Je n'ai plus qu'à rester muette, serrant un homme transformé dans mes bras en sac de sable.

Quel cauchemar! Je ne dors pas. Je suis à moi seule une armée en déroute. Ce qui s'agite en moi, je ne le vois pas. La confusion domine, comme en temps de guerre.

Je ne sais plus qui est l'homme aux terreurs nocturnes. Je ne sais plus qui est la femme à la noire exaspération. En surface, Ugo se montre un infatigable à la parole étincelante, un compétent chercheur, un maître en subtile sensibilité. Quant à moi j'ai tout l'air d'une rêveuse intelligente, à la généreuse ferveur. Dans l'autre dimension de la réalité, où se démène un halluciné hanté par les ténèbres, j'explose comme une enragée d'égoïsme, prête à frapper le malheureux qui la dérange dans son profond sommeil.

La naïve qui s'inquiète du sens de la vie ne sait plus où donner de la tête.

Son grand désir d'amour et de liberté n'est-il pas finalement semblable au parfum des petites fleurs bleues, séchées par une prévoyante aux idées claires et nettes, qui ne veut pas voir dormir dans ses draps des étrangers à son monde solide et rassurant ?

En réponse, il y a seulement le souffle d'un homme et son silence.

L'inconnu qui s'abandonne à côté de moi respire en paix.

L'odeur de son corps émeut mon âme troublée.

Mes seins se pressent contre sa poitrine.

Mes jambes sont mêlées aux siennes.

Sa main est posée comme un écureuil endormi sur ma hanche abîmée.

Sa main dormante me réchauffe le cœur et mon corps se souvient.

Mon corps se souvient de la lumière ardente.

Les furies et les monstres ne me font plus peur.

S'ils reviennent, je ne sais pas ce qui arrivera.

Mon esprit s'est détaché du jour blafard à la fenêtre.

Je descends, je disparaîs au plus intime...

Au plus étrange de la nuit partagée.

À côté d'Ugo dans le taxi en train de rejoindre le *Beach Hotel* à Kuşadası, je suis encore étonnée par l'insaisissable évidence qui nous unit. La première fois qu'elle s'est imposée, non pas à la manière d'un ordre d'en haut ni d'une volonté d'en bas mais comme une étincelle qui met le feu à la vie, c'était sur la place de Genève la moins protégée de la bise : la Place Bel-Air.

Depuis plusieurs mois on a dépassé les bornes du flirt mais ce jour-là, à la Place Bel-Air, sans déclaration d'aucune sorte, le voyage est en partance pour la vie entière.

Cette Place Bel-Air, à Genève, où l'énigme des circonstances m'a confrontée à trois hommes différents, plusieurs femmes en moi-même et une seule aventure en quête d'un sens qui s'échappe, cette place n'a quasiment aucun charme. À moins de trouver belle allure aux forteresses bancaires qui s'imposent de tous les côtés. C'est une place bancaire, en somme. Sur une place vivante, on trouverait au moins un café avec sa terrasse, un arbre avec son ombre ou avec ses bras levés dans l'attente d'un ciel moins hivernal. À la Place Bel-Air pas de café, pas d'arbre, rien pour inviter à la rencontre amoureuse, à la promenade désintéressée, à la flânerie. Si on traverse la place, c'est pour aller plus loin, rapidement. Si on

y reste, c'est pour attendre le bus. On le supplie d'arriver en vitesse car on suffoque sous le soleil implacable ou on grelotte dans les méchants coups d'air. En réalité cette prétendue place est un carrefour et un lieu de passage, par le Pont de l'Île, entre le quartier qui mène à la gare et le centre-ville aux longues rues commerçantes. Sur le Pont de l'Île, donc bien visible depuis la Place Bel-Air, se dresse une ancienne tour. Contre la muraille, en hauteur, est enchaîné, moulé en bronze, un héros de la ville, emprisonné pour avoir voulu défendre le peuple contre les prétentions des aristocrates. Les passants qui lèvent les yeux ne le découvrent pas, cet homme debout, ce juste, ce condamné, sans un certain malaise. Le sculpteur l'a fait tellement grandiloquent, tellement attaché à la parade farouche, tellement fier de lui-même qu'il faut être historien pour le prendre au sérieux, en se rappelant le Philibert Berthelier qui a perdu la vie pour sauver la justice. À sa place on voit un arrogant, dominant la foule indifférente qui circule à ses pieds.

La loi du plus fort, du côté de cet indigné au grand air, ne risque rien.

Quelqu'un d'autre résiste à la laideur de la place encombrée de banques et ranime dans une âme de passage la nostalgie de la liberté : le fleuve.

C'est à deux pas du fleuve que l'insaisissable évidence a passé entre Ugo et moi, avec la force de l'eau qui fuyait en contrebas. Des éclats de soleil m'ont sauté au visage, invincibles dans leur fugacité.

J'ai pensé :

Cet homme-là me mènera jusqu'à la mer plus grande que moi.

J'ai pensé : Avec moi il ira plus loin que lui-même.

Lui, à quoi pensait-il, à cet instant ? Il ne s'en souvient pas.

Il ne se rappelle pas non plus, ni moi, pourquoi on se trouvait à la Place Bel-Air ce jour-là. On attend le bus probablement et la vision du fleuve tout proche est plus attirante pour nous que la circulation des voitures devant les murs des banques. On s'entend là-dessus comme une mouette et un goéland.

Sur le moment je n'ai rien dit. La pensée émiétée sur le fleuve et jaillissant à ma rencontre est trop simple et sidérante pour s'exprimer immédiatement.

Toujours est-il qu'à partir de là on veut vivre ensemble, dormir ensemble même avec les cauchemars, se réveiller ensemble même avec les soucis. *Recherche* est notre mot fétiche. On est d'accord sur l'égalité des sexes : ce qui compte, c'est qu'ils se dépassent dans la recherche. La recherche de quoi? Comment? Rien n'est clair mais les doutes se dissipent au soleil d'un baiser. L'heureux vertige nous aveugle. Quel délice!

La signature du document officiel à la mairie suivra. Les parents mettent toutes sortes d'obstacles si la bague d'or n'est pas garante du sérieux de l'union. Le mariage civil résout le problème. On se marie.

Et nous voilà, tant d'années plus tard, au *Beach Hotel*, dans les parages d'Éphèse, où le taxi nous a ramenés. Nous ne sommes plus tous seuls à nous regarder dans les yeux et nous noyer dans un enchantement : le monde s'est mis de la partie. Il a dressé entre nous les murs des villes immenses, où fourmillent les nouveautés, mais aussi l'étrangeté de la grotte aux rêves insaisissables. Un message est comme d'habitude arrivé de Los Angeles. Ugo est réclamé là-bas avec insistance. Il partira demain.

- *Tu viens avec moi? Tu m'accompagnes?*
- *En ombre fidèle? N'y compte pas. Je reste. Je rentrerai plus tard à Genève.*
- *Madame Tonnerre va me sortir son couplet sur Ego qui joue tout seul...*
- *Mais non! Tant que tu soutiens Madame Éclair, qui ne rapporte pas un sou...*
- *Je l'aime, cette dame-là, qui zigzague dans les nuages!*
- *L'autre, qui gronde, c'est pourtant la même...*
- *Tu crois? En tous cas je préfère qu'elle tonne au loin.*
- *D'accord! On repart pour la vie ensemble et à distance.*
- *Il faut fêter ça. La nuit commence. On va s'habiller plus chic : on sort!*
- *Ah bon? Pour aller où?*
- *Au cabaret turc, voir une danse du ventre!*
- *Alors là, tu m'épates!*

Solitude sur scène
pour le corps magique
aux ailes offertes
Ailes de papillon mort
simulant des voluptés
Ailes de papillon vif
qui danse avec la mort

En ce cas la mort
a un ventre palpitant
des seins de pleine lune
des hanches ondulantes
des énigmes aux lèvres
deux soleils aux pieds
La mort n'est pas triste

Ugo en vol vers l'autre côté de la terre, je me retire dans la chambre silencieuse en compagnie du lent bruissement des vagues. À présent il s'agit de libérer l'avenir de l'aventure. C'est à quoi travaille la mémoire, ou plutôt l'éclair transperçant la masse énorme et confuse des événements, des idées, des sentiments, des lieux, des rencontres, des actions... pour seulement partager...

partager l'insaisissable
en plus consciente
métamorphose

Le phénomène naturel de la métamorphose passionne Ugo. Le petit garçon passe des heures à observer les habitants des eaux stagnantes. L'adolescent s'ingénie à comprendre les mécanismes qui président à la transformation des batraciens. Son père, épicier italien dans un quartier bourgeois, a pour cliente une éminente biologiste, l'une des premières femmes à enseigner à l'université de Genève. Elle devient un mentor scientifique et initie son jeune voisin au monde de l'élite intellectuelle. La voie à suivre est tracée. Ugo entreprend des études de biologie. Il se spécialise dans la science des hormones, dont le jeu détermine la croissance et la gestation.

L'expérimentateur tueur d'innombrables grenouilles n'aurait pas eu beaucoup de charme à mes yeux si je n'avais pas rencontré en lui le prince qui dans l'enfance aimait la recherche de la bague d'or. Ce prince au regard vif et au corps gracieusement robuste est un émotif à l'affût de la connaissance, ouvert à ses chemins multiples. Sa culture est vaste, son érudition stupéfiante, sa conversation captivante... C'est lui qui me fait découvrir l'histoire des *Sept Dormants*...

Lui, est-ce qu'il affronterait le supplice de la grotte obscure ?
Lui, peut-être qu'il se fie à l'intelligence pour être plus fort que la mort ?
Il sait ne pas savoir, dit-il...
C'est tout juste si je ne le crois pas sur parole.

Car en moi la princesse abîmée résiste. Dans la forteresse de l'intelligence, dont l'homme des mots est le gardien, un instinct de liberté me travaille. Moi-même je ne suis pas consciente de son développement. Pas encore. Je l'ai pourtant vu à l'œuvre, dans sa vaillante folie, un jour où je me baladais avec mon amie Virginie sur le Sentier du *Promeneur Solitaire*, qui longe le Rhône et doit son nom au plus éminemment sensible, éclairé et tourmenté des Genevois : Rousseau. La solitude retrouvée dans *l'île des oiseaux*, la petite ville proche d'Éphèse, fait nouvellement surgir ce bref et surprenant épisode. Il reposait dans le brouillard des vieux souvenirs, même si je revoyais de loin en loin Virginie, l'héroïne de l'histoire, et parcourais de temps à autre le sentier situé en ville mais déjà bucolique, sous les falaises de la rive droite.

Les deux promeneuses ont dans les quatorze ans. Leur école n'est pas loin de l'un des bouts du sentier, en aval. Elle accueille les filles qui abordent les premiers degrés des études. Rien que des filles. Pas de garçons non plus dans nos vies. Tout comme moi Virginie est fille unique.

Qu'est-ce qu'on cherche au long de ce sentier à l'écart et réellement isolé en ce temps-là ? On ne cherche rien. On parle. Le temps des jeux d'enfance est passé. S'ouvre le temps des mots. On parle. On parle. De quoi, au juste ? J'ai du mal à m'en souvenir... Du monde, on ne sait à peu près rien. De l'existence, pas encore grand-chose. On est deux terres vierges, au propre comme au figuré, sur lesquelles pointe sagement le savoir plus ou moins abstrait, surtout côté Virginie, très douée déjà, et pousse plus à la diable l'expérience vivante. Elle devient prétexte à mille commentaires sur les copines, les profs et tout ce qui arrive à l'école, notre univers. L'aventure, dans cette vie adolescente, à l'abri des graves difficultés sociales et politiques, n'est pas vraiment au programme.

Pourtant elle va venir à notre rencontre sur le sentier solitaire au bord du fleuve qui roule des eaux couleur émeraude où jouent les ombres des grands arbres, dont certains s'inclinent périlleusement, ayant leurs racines à moitié découvertes par le travail du flot, rongant la rive sablonneuse. En vérité, ce n'est pas seulement pour ses charmes naturels que cette promenade-là nous attire, Virginie et moi... On y renifle comme un

parfum suspect et captivant de pas propre en ordre. Les lieux s'ornent même, dans une galerie bétonnée protégeant des chutes de pierres, de graffiti obscènes. On y croise des clochards et d'autres personnages inclassables, assez louches. Bref, des filles parfaitement raisonnables ne prendraient pas plaisir à s'aventurer dans le coin.

L'aventure... Elle va donc arriver. Minimé, en apparence.

Rien de bien méchant. Pas de quoi en faire un film.

Et pourtant elle tourne : elle me renverse à nouveau !

Depuis quelques instants on ne parle plus. On a aperçu quatre garçons qui occupent tout le chemin, l'un poussant un vélo. Ils ont l'air de ne pas vouloir nous laisser passer. Ils avancent d'un pas nonchalant. Ils commencent à se moquer. La race des filles en prend plein la figure. Quatre garçons à peine plus grands que nous. Pas violemment grossiers. Faisant les malins, c'est tout. Profitant d'être quatre contre deux pour montrer à quel point ils s'amuse. Qu'est-ce qu'ils nous veulent, ces casse-pieds ? Qu'est-ce qui les démange ? Voilà qu'ils s'arrêtent... et la tension monte d'un cran. Le vélo vient d'être placé en travers du chemin. Le pacifique vélo se transforme en brutale barrière sur le passage des deux promeneuses, ulcérées. D'un côté la falaise, de l'autre le Rhône, mais on aurait quand même la place de se faufiler à gauche ou à droite. On ne bouge pas. On ne se résout pas à fuir comme deux ombres apeurées. On lance quelques piques faussement détachées. Elles grincent. Les mots se crispent ou restent coincés.

Situation bloquée. Pour les garçons aussi.

Croissant malaise de part et d'autre.

Comment s'en sortir ?

C'est alors que Virginie se révèle dans son envergure hors genres et hors normes. Embrasée par l'instinct de liberté, elle prend un formidable élan, saisit des deux mains la barre du vélo... et saute par-dessus l'obstacle.

La bande des quatre, sidérée, a dû s'écarter pour éviter cette fille en plein vol et le vélo a failli tomber. Il est redressé vite fait et remis dans le bon sens. On entend comme un orage qui grommelle en s'éloignant.

Ah ! ces rires à faire s'écrouler les falaises !

Ah ! cet instinct plus libre que les mots !

Ah ! cette jubilation !

La forteresse des mots aura pourtant le dessus. Quelques années plus tard les deux étudiantes ont la tête remplie de discours libertaires et ne font plus confiance à l'instinct de liberté. Virginie étudie les sciences de la vie, mais donner la vie n'est pas dans son programme. L'idée du mâle qui s'imposerait, du gros ventre qui l'encombrerait, de la progéniture qui limiterait son indépendance lui est insupportable. Elle est décidée à ne jamais se soumettre qu'à sa volonté propre. Elle reprend fièrement à son compte la sentence de l'intellectuelle féministe la plus en vue à Paris : *On ne naît pas femme, on le devient*. L'abîmée demeure perplexe. Elle renâcle contre la vieille garde des dominateurs, mais aussi contre la nouvelle élite des parleurs et parleuses qui critiquent la domination tout en l'exerçant brillamment. Sa naïveté ne la quitte pas. Rien ne la comblera que le sens de la vie, pas clair.

Vient Ugo. On part dans l'aventure à deux... L'amour m'aurait-il éblouie? En s'installant sa lumière s'anémie. Avec Ugo s'établit une connivence amoureuse, comme entre deux voyageurs à bord d'une traversée. Vers quel autre côté de la vieille planète? La routine prend le dessus. J'ai beau faire de mon mieux pour progresser, la voie se dérobe. J'étudie, passe des examens, écris des articles, enseigne, gagne un peu ma vie... Je pourrais me sentir à l'aise si je croyais à une possible autre rive, une aube légère, une croissante ardeur. Mais ne se développe, interminablement, qu'une harcelante lucidité. Elle en vient à me paralyser. Je ne vois partout que l'absurde répétition de la désespérante réalité, où s'allument la nuit quelques feux follets, vite éteints. La maison que j'ai eu tant de plaisir à aménager m'ennuie. Dehors la solitude me colle aux trousses. Plus rien ne permet d'oublier l'horreur d'être en voyage vers l'anéantissement. Une insurmontable répugnance me saisit. Je n'ai même pas la soupape des cauchemars, comme Ugo, pour évacuer la peur et me retrouver plus solidement campée, en plein jour, dans la forteresse des mots.

Les mots me fatiguent jusqu'à la nausée et je les tricote sans arrêt dans ma tête. De cet obsessionnel tricotage aucun tricot ne sort, qui puisse tenir un peu chaud et mettre en valeur la jeunesse du corps. La laideur du monde et la confusion intérieure augmentent au contraire, comme si la tricoteuse tricoteait le linceul qui l'enserme de la tête aux pieds et lui couvre les yeux. La dépression s'aggrave. Elle dure plusieurs années. Les médicaments n'y font rien, ni l'analyste à diplôme qui fouille la débilitante pétrification intérieure avec le marteau piqueur des mots, des mots, des mots.

Cette époque a disparu comme l'épave d'un cuirassé envoyé par le fond. Son voyage vers le néant s'est achevé dans le néant. Je n'y pense plus. Cependant je me souviens comme si c'était hier de l'épisode le plus insoutenable, où la douleur m'a tellement terrassée qu'elle a été le premier signe de vie, en résistant à la mortelle mise en mots. Sans le courant d'air à l'œuvre entre les mots, comment raconter cette vieille mésaventure?

Grand Magasin. Début de semaine. Peu de monde. Lumières joyeusement artificielles. Musique entraînante. Vendeuses immobiles. Il paraît qu'elles n'ont pas le droit de s'asseoir. Les chiens sont mieux traités, dans cette patrie de la bonne conscience. La tienne, ma vieille. Laisse tomber le blablabla. Escalators. Premier étage. Confection dames. Reviendrai plus tard. Escalator. Traversée du rayon messieurs. Escalator. Traversée du rayon enfants. Escalator. Quatrième étage. Rayon literie et rideaux. Qu'est-ce que je cherche dans cet impeccable bazar qui a tout pour plaire aux excellentes maîtresses de maison, dont je ne suis pas? Rien d'indispensable. De nouvelles taies d'oreiller qui ne guériront ni les cauchemars ni le sommeil alourdi par les calmants. Plus belles que les blanches du trousseau? De toute façon il faut bien occuper son temps et dépenser son argent. C'est moche, mais voilà où j'en suis. Quelle couleur choisir? Avec ou sans motifs? Je m'en fiche, au fond, de dormir sur du bleu roi, du fuchsia, du jaune d'or, du fleuri, du rayé ou du parfaitement blanc. J'aimerais du tout noir et ne plus me réveiller. Facile à dire. Je repars sans rien acheter. Escalator... Escalator... Escalator... Revoilà les nouveautés de saison. J'essaye de me changer les idées en farfouillant compulsivement d'un présentoir à l'autre, dans les piles de vêtements soigneusement pliés. Une vendeuse me regarde distraitemment, comme une âme stoïque habituée aux vains désordres de la nature humaine. Je me vois dans toute l'horreur de ma futilité. Je me crois obligée d'aller essayer quelque chose. J'attrape deux ou trois articles et file aux cabines, à l'autre bout du rayon. Pas un chat dans ce coin. Je ne me sens décidément pas dans mon assiette de cliente affairée, fonctionnant en enfant gâtée. J'étouffe dans l'énorme immeuble aux fenêtres masquées. Une boîte clinquante. Sa prétentieuse banalité me consterne. Comment ai-je pu la supporter pendant plus d'une heure? Une aveugle à lunettes ne serait pas plus absurde que moi. J'ai envie de jeter mon butin frivole parmi tout le fourbi à la mode et de partir à la course vers les escalators où je courrai pour redescendre à l'air libre et ouf! Retour à l'arrêt de bus au bord du Rhône.

Évasion ratée. Impossible de quitter le piège du Grand Magasin.

Un bonhomme me coupe le chemin devant l'escalator. Il a l'air de vouloir me parler, mais plutôt comme un muet qui s'efforce de se faire comprendre. Un étranger probablement. Du genre père de famille exilé de sa famille. Mal à son aise dans son grand corps en blouson trop épais pour la saison. Ses yeux noirs me fixent, comme pour supplier la divinité qui prodigue le bonheur sur la terre. Mais ses bras qui s'agitent font peur. Ses fortes mains s'ouvrent déjà pour saisir fermement. Qu'est-ce qu'il veut? Du sexe, évidemment. Il voudrait baiser, vite vite et gratis. Où ça? Je ne vais pas lui poser la question. Si Virginie se trouvait à ma place le pauvre aurait déjà reçu sa claque bien sonore, en paroles : *Bas les pattes, animal! Dégage!* Mais Virginie ne traîne pas dans les Grands Magasins, hantée par la nostalgie de ce qu'on n'y trouve pas. Virginie est une femme active, intelligemment occupée et utile à la cause des femmes. Engagée dans le mouvement collectif d'émancipation elle a gagné en indiscutable autorité. Elle joue un rôle de pionnière. Elle fait progresser la société, pas le vieux sentier sans lendemain. Virginie la militante regarde à présent de haut Virginie l'obscur gamine qui s'est envolée d'instinct par-dessus l'obstacle du vélo. Elle a appris à gérer les pulsions et à se défendre à coup de percutantes clartés. Personne ne l'empêcherait de circuler à sa guise sur des escalators. L'abîmée, quant à elle, reste sans voix devant l'homme usé comme le monde et affamé de nouveauté amoureuse. Un pauvre homme en effet. Pas un minable. Il n'est pas arrogant mais fiévreusement dépassé, comme s'il portait la charge du désir primitif et de l'éternelle désillusion. En vérité je me sens aussi pauvre que lui, aussi étrangère aux attractions du Grand Magasin, aussi exilée de la chaleur vivante. Je ne possède ni la foudre, ni la petite flamme, ni la moindre étincelle. Rien à donner. Le feu me manque autant qu'à ce travailleur sans travail qui erre dans le Grand Magasin. Ici tout a un prix et fait recette. Il doit bien le savoir. Pourquoi choisir un lieu pareil pour y chercher de ses yeux stupéfiés l'exaltation d'une rencontre? Désespoir. Je ne peux rien pour cet étranger. Seulement le renvoyer à la séparation qui me tue, le renvoyer aux hiérarchies qui me révoltent, le renvoyer à la fatalité du manque. Ce renvoi me rend à moi-même si haïssable que j'ai envie de me jeter dans ses bras pour me faire pardonner. Un peu de raison se réveille et m'en empêche. Je fais semblant de n'avoir rien vu et rien compris. Je me détourne des yeux malheureux. L'homme dont les bras ne s'agitent plus a fait un pas de côté. La voie de l'escalator est libre. Je me sauve. Mon bras l'a frôlé au passage. Bref contact. Qui me secoue comme si j'avais touché un fil électrique. J'ai honte de tenir en main les habits à peine regardés, pas même essayés, que je vais abandonner à leur tour, laisser en plan sur n'importe quelle table d'un autre rayon, en fuyant vers la sortie. Pour aller où?

Qui peut s'échapper du Grand Magasin?
Qui le peut...
sans impuissance et sans agonie?

L'étranger du Grand Magasin précède et annonce l'apparition de l'ange qui a perdu la tête : une vieille dame, elle aussi inconnue, dans une maison de retraite.

D'abord il faudra y rencontrer le temps qui ne marche plus.

Ce jour-là, je ne suis pas seule. Je vais avec Ugo rendre visite au voisin bientôt centenaire qui a dû quitter en catastrophe son chien et son appartement. Il ne reviendra jamais plus à la vie indépendante. Le voilà à la maison de retraite. On dirait qu'il a rétréci, comme un champignon mis à sécher. Son intelligence reste à l'affût, pour ressasser son mécontentement. On le comprend. Les amis sont morts. Les enfants inexistantes : il n'en a pas eu. En face du lit où il reste étendu à longueur de journée se dresse une horloge à poids, en bois sombre, qui touche presque le plafond. On dirait un haut-gradé au garde-à-vous. Juste à côté, sur une commode, parade une pendule rouge cerise, dont les flancs arrondis sont soulignés d'or et s'ornent de petites fleurs. La ménagère dont le vieil archiviste est veuf depuis près de trente ans devait astiquer avec fierté chaque matin le haut-gradé tout raide et la belle aux courbes romantiques. Ils s'unissaient pour sonner les heures dans le vaste appartement. C'est fini. Plus de tic-tac. Plus de sonnerie. Horloge et pendule sont toutes les deux arrêtées. Un couple mort. Entre Ugo et moi un coup d'œil a partagé l'angoisse que fait régner dans cette chambre étriquée aux trop nombreux meubles, objets, tableaux ce roi et cette reine du temps qui ne marche plus. Le vieillard a l'intention de faire venir un horloger pour la réparation. Il en parle depuis que nous le connaissons. Ce réparateur n'existe pas, ou seulement dans les mots, qui ne coûtent rien. On regarde notre montre. Cinq heures ! On est pressés de dire au revoir. On n'est pas restés plus d'une demi-heure et on se sent déjà aussi rabougris que des plantes à l'ombre pendant des mois. On a gagné la porte quand le vieil homme me rappelle. Je lui ai serré la main, comme les autres fois, mais aujourd'hui ça ne suffit pas : il veut m'embrasser. Va pour un doux baiser ! Le vieillard se redresse avec effort. Je m'approche, non sans réticence. Le vieux menton pique, la bouche est édentée, le lit ne sent pas bon. Soudain les bras squelettiques m'étreignent et je les sens vibrer d'émotion... Je n'en reviens pas ! Le vieux radin cache un cœur imprévu...

Un cœur bien accroché
et même un peu mutin
Un cœur qui bat au rythme
du temps qui répare tout

Je rejoins Ugo qui piaffe à l'extérieur de la chambre. La scène du baiser lui a échappé. Le couloir aux dizaines de portes fermées, peint en bleu céleste, sans une tache, le rend malade. Il s'énervé. Il dit que cet endroit est pire que la prison, la morgue et l'enfer réunis. *Tromperie du confort ! Torture de la sécurité ! Merde ! Merde ! Merde !*

La maison de retraite est immense et on ne retrouve plus le chemin de l'ascenseur. Des ascenseurs il y en a dans tous les coins, mais un seul mène au parking. On ne sait plus lequel. On verra au rez-de-chaussée. On s'engouffre dans le premier qui arrive. Il monte au lieu de descendre. Les portes s'ouvrent. À cet instant apparaît l'ange. On ne sait pas encore qu'il s'agit d'une apparition, d'un ange, d'une présence fugitive et mystérieusement décisive. On voit seulement une vieille dame à la chevelure toute blanche et vaporeuse, joliment habillée de gris clair et de rose léger, qui palpite comme un buisson d'églatines. Elle a des yeux écarquillés, d'un bleu limpide. Elle nous regarde. Un heureux sourire ne quitte pas son beau visage où les rides ressemblent à des pétales sur un bouton qui va fleurir. Est-ce qu'elle nous voit vraiment ? Elle se dirige vers l'ascenseur. Ugo, impulsivement, empêche la porte de se refermer. Voilà que la vieille dame à présent ouvre les bras. Comme un grand oiseau bizarre elle entre dans l'ascenseur. Il y a tout juste la place pour ses ailes déployées. Départ. On lui demande où elle veut aller. Silence. On comprend qu'elle n'a plus sa tête. Elle continue de voler, immobile et lointaine entre nous, dans l'ascenseur. On se sent bizarrement égarés nous aussi. On n'aurait pas dû l'emmener ailleurs qu'à son étage. Lequel ? Ni l'un ni l'autre ne s'en souvient. De toute façon elle ne peut plus se diriger par elle-même. Elle ne retrouvera pas sa chambre. Elle nous suit partout : que faire ? Voilà l'ascenseur qu'on cherchait, pour le parking. On aimerait bien se débarrasser de la bienheureuse aux ailes ouvertes et surtout de l'inquiétude qu'elle nous cause, mais pas en lui claquant au nez les portes de la voiture et en l'abandonnant au sous-sol. Il faudrait trouver quelqu'un à qui la confier. Personne dans les longs couloirs et les salons aux grandes baies vitrées. On se croirait dans un aéroport sans avions, sans personnel, sans passagers. Un lieu de transit entre le pays perdu et la patrie de nulle part. Le dimanche il n'y a pas d'animation organisée. Les vieillards

attendent les éventuelles visites en restant dans leur chambre. La dame auréolée de cheveux blancs en léger désordre, élégamment vêtue de gris tourterelle et de mousseline rose pâle, ne fait plus de différence entre les siens et les autres : elle nous a choisis pour être visitée. Elle ne fuit pas : elle accueille. Elle voyage avec ceux qui viennent. On ira donc vers la cafétéria, où le monde d'ici et celui du dehors se rassemblent. La vieille dame dont le sourire ne s'éteint pas a toujours les bras levés, étendus sans emphase ni rigidité, comme si cette allure de grand oiseau bizarre résumait une vie entière offerte au déploiement de l'univers inconnu. Est-ce que la vieille dame si gracieusement égarée a été danseuse étoile ? À présent c'est une apparition, un ange, une comète dans notre ciel intime. On se rapproche des lieux habités par le brouhaha de ceux qui ne se sont pas encore quittés. La vieille dame à la présence ailée, alarmante et fragile comme une vision de l'inaccessible, entend le ressac des voix. La clarté bleue de ses yeux se détache peu à peu du couple venu par inadvertance à sa rencontre et qu'elle a guidé vers un au-delà des lumières et des obscurités bâtisseuses de forteresses. Portée par le croissant bruissement des paroles indistinctes, la vieille dame ne sait pas où elle va, n'a plus conscience d'avancer, ne maîtrise rien...

Ses ailes déconcertantes
qui ne se replient pas
libèrent du monde connu

On part au bord du lac. Quelle journée ! Même le jet d'eau n'est pas conforme à son image ! Ça souffle et il diminue de hauteur en s'élargissant. Il devient, pour un moment, dans la première fraîcheur de septembre, le drapeau d'un ailleurs sur la terre.

Depuis longtemps on ne s'est plus promenés ensemble au long des quais, main dans la main, l'autre main pour tenir une glace. Les parfums délicieux sont nombreux. Le choix difficile. Pas le même pour l'un et pour l'autre.

- *Tu me fais goûter ?*
- *Toi aussi ?*
- *D'accord !*

Ugo mord au lieu de passer la langue, gentiment. Quel vampire ! Quel escroc ! Il me rend folle ! J'ai envie de le serrer dans mes bras. J'aimerais aller si loin entre ses bras... si loin dans le délire de la nuit... si loin qu'on n'aura plus ni bras ni têtes et qu'on n'en reviendra pas...

Qu'est-ce qui m'arrive ? J'en tremble...
J'aimerais donner la vie...

Donner la vie ? Sans savoir si elle a un sens et lequel ?
Voilà qui est contraire à tout ce que j'ai pu croire, penser, prétendre...
Et vouloir jusqu'à présent. Soudain je ne sais plus rien...
Je ne me reconnais plus...

J'aimerais porter un enfant.
Être habitée par l'énigme de la création.

Est-ce qu'Ugo sera d'accord ?
Arrêt. Ma main retient le mouvement.
Ugo me regarde, interloqué.
Je baisse les yeux.
Une timidité imprévue brise l'élan de ma voix.
Tout doucement la question est posée.
Elle reste une seconde en suspens dans l'air vif.
Le grondement de la circulation du soir ne s'entend plus.

– *Alors ça, c'est nouveau ! Tu veux la vie en rose et en bleu ciel à présent ? La vieille dame complètement perdue t'a fait tourner la tête et tu ne réfléchis plus.*
– *Je ne réfléchis plus, c'est vrai. Tous les arguments qu'on a moulinés les deux pendant des années pour refuser de participer à l'engrenage absurde qui fabrique de la vie et de la mort sont tombés. Pour moi ils sont tombés. Pour toi... peut-être pas. C'est vrai que la vieille dame avec sa beauté d'égarée aux bras ouverts m'a appris quelque chose d'absolument neuf. Quoi ? C'est vrai que je dois encore le découvrir et pas toute seule. Tout seul on peut réfléchir mais pas unir, pas donner un corps à l'insaisissable.*

Silence. Chamaille des moineaux dans les platanes. Vrombissement d'une moto, dominant le banal bourdonnement des voitures qu'on entend à nouveau, comme si la rumeur du monde et le vacarme du plus fort écrasaient tout. Grincements des mâts que le vent secoue sur les bateaux à l'amarrage, que leurs propriétaires n'ont pas sortis par ce temps incertain. Ugo regarde au loin le lac, là où l'horizon tire sa ligne et relie les deux rives qui s'éloignent l'une de l'autre. Il finit sa glace. Il me lâche la main.

Craquement. C'est le cornet en biscuit qu'il écrase entre ses doigts. Il jette les miettes aux moineaux qui viennent disputer leur pitance devant nos pieds. Puis les moineaux s'égaillent. Alors seulement sa main reprend la mienne, qu'il serre fort, et il répond :

– *Je ne veux pas dire non. J'ai du mal à dire oui.*

Ce *oui* et ce *non* sonnent
comme la périlleuse horloge
en création

Elle sonnera les heures
de l'accord à venir que deux
solitudes ont déjà

sonnées dans *La Tempête*
de Giorgione hors des chemins
évidents qui tuent

l'accord étrangement fidèle
à l'immensité de l'univers
en son intime envol

À partir de ce soir-là une renaissance ondée de désir nous soulève de ses vagues heureuses et la nuit s'épanouit, pacifiquement guerroyante. On se démène et s'abandonne dans les bras l'un de l'autre comme des nageurs au large. La respiration nous manque. On crie. On se noie. On ne revient pas à la surface. On dort comme des créatures de la mer dans les grands fonds.

Et les cauchemars ? Ils reviennent harponner Ugo, mais plus rarement. Quand je me retrouve enceinte, leurs attaques disparaissent complètement. Le *oui* joue avec tant d'émerveillant bonheur sa chanson qu'on en oublie le *non*... comme un arbre dans la lumineuse effervescence de midi oublie son ombre et à minuit sous la rafraîchissante averse oublie la troupe des bûcherons.

On a trouvé à louer en France voisine, pour tout l'été, deux pièces dans une longue maison à un étage, où on partage les toilettes à la turque avec

les voisins, des retraités. C'est la vie rudimentaire, dans une localité clairsemée qui n'est même pas un village, puisqu'on n'y trouve pas d'église et pas d'école. Elle existe à cause d'un pont sur le Rhône, qui marquait à cet endroit la frontière entre la France et la Savoie, quand cette dernière appartenait au Royaume de Piémont-Sardaigne. La longue maison abritait les bureaux de la douane et les chambres des douaniers. Contrôles, taxes, tampons rythmaient les journées. L'eau a passé sous le pont et la frontière a changé de place. Les hommes en uniforme ont disparu du coin. Le siècle industriel ayant découvert un filon de bitume, prometteur de bénéfices pour la région, sont arrivés des ingénieurs et des ouvriers, qui ont continué d'aller et venir par le train. Un petit nombre habitait la longue maison, divisée en logements. Le bitume a bâti quelques fortunes, épuisé beaucoup d'hommes pourtant durs à la tâche, que leurs femmes usées elles-mêmes ont eu du mal à supporter, et brutalement, un jour, la loi du profit a tout liquidé. Restructuration dans la branche du bitume. Désormais les trains grondent et sont avalés par un tunnel sans se soucier de la gare abandonnée. Avec ses murs troués de fenêtres brisées, enlaidis de charbonneuses revendications et menaces de mort, elle est devenue une sorte de monument à la plaie du désœuvrement. Comme il n'y a plus rien à tirer du sol, plus de commerce au bel avenir, plus même d'enragés pour abîmer et faire peur, la tranquillité règne à présent. Difficilement supportable à la longue. Caché dans un verdoyant vallonnement rétif à l'exploitation agricole, l'endroit ne manque pas d'un charme un peu sauvage mais tout le monde n'est pas amoureux du silence. S'ils veulent du mouvement et de la distraction les rares habitants prennent la voiture pour aller s'enivrer des lumières du Grand Magasin en ses surfaces immenses et multiples, dans l'une des villes, bien plus loin. On s'étonne que l'unique épicerie reste ouverte. Elle fait encore office de café, tabacs-journaux et dépôt de pain. Des poules s'affairent sur le sol caillouteux devant la vitrine où quelques affiches décolorées annoncent un bal, une kermesse, un loto d'il y a plusieurs mois. La route qui vient de l'autre rive en descendant par des lacets à travers les bois et qui traverse le pont suspendu semble se hâter de repartir à l'attaque d'une nouvelle pente pour quitter ce creux. Clac, clac, clac! À chaque voiture qui passe le pont tressaute et fait entendre un chapelet de claquements. L'épicière quitte des yeux la télé toujours allumée. Ce n'est pas souvent que ces claquettes réveillent le vieux pont et annoncent du neuf. Un client? Non, non! La quinquagénaire teinte en blond est seulement curieuse de voir la voiture et d'imaginer le genre de personnes qui sont dedans, pour écrire dans sa tête un roman. En bref, les deux rives boisées seraient assoupies pour l'éternité si le fleuve ne laissait pas glisser ses bruissantes étincelles dans la torpeur du jour ou sa coulée

obscur entre les murs de la nuit. À présent il a rejoint la mer et dans ma chambre solitaire du *Beach Hotel*, près des ruines d'Éphèse qui fut une grande ville prospère, célèbre pour ses monuments, viennent soupirer les vagues...

Les vagues de la saison disparue
Les vagues demeurent en mouvement
dans le creux intérieur

et pas encaissé
Le creux vert comme la jeunesse
des villes à rebâtir

Le creux en berceau

Ugo et moi ne vivons pas une idyllique parenthèse sous le parasol jaune installé sur l'esplanade où jadis piaffaient les chevaux, tandis que le chargement des chars était inspecté par les sévères gardiens de la frontière. Le dos de l'abîmée a du mal à supporter le poids qui fait grandir son ventre. Douleurs. Pas de calmants. Il en faudrait de trop violents. L'autre corps en souffrirait. J'endure. Mon esprit demeure en paix :

L e silence de l'univers inconnu m'habite et je le protège.

Ugo peine d'une autre façon. Son corps demeure en paix. C'est son esprit qui lui donne du fil à retordre. Il est en train de rédiger sa thèse de doctorat. Souffrance inattendue. Le virtuose de la parole s'alourdit, se ralentit, trébuche dès qu'il doit fixer les mots sur la page et page après page, solitairement. Son art oratoire ne lui est plus d'aucun secours. Loin du laboratoire en pleine activité, il se retrouve comme plaqué au sol, écrasé, honteux de ne pas briller dans la rédaction comme il brille dans le discours et les manipulations sous le microscope. Quel secret traumatisme le travaille-t-il pour empêcher le bon fonctionnement du travail? Il faut pourtant aller de l'avant.

Le silence de l'univers inconnu l'inquiète et il endure.

Cette maladresse qu'Ugo se découvre l'aide à apprécier les plaisirs naïfs. On se promène. On cueille des mûres et des fraises des bois. On se couche

à l'ombre sur la berge et on s'endort, bercés par le bruissement continu qui se mêle au grésillement des insectes dans le pré. Souvent on discute avec nos voisins retraités de la SNCF, elle à un guichet, lui comme mécanicien. Ils cultivent à grand soin le jardin à l'arrière de la longue maison. Ils disent qu'ils ont connu la guerre et ne se lasseront jamais du repos. Ils nous donnent une salade. On leur apporte un petit fromage de la ferme, à deux kilomètres, qui nous fournit en fruits du verger. Pour la première fois de notre vie on se lance dans les confitures et les conserves. On se brûle les doigts. On nage dans une douce odeur d'abricots légèrement caramélisés. L'autre voisine, en vacances avec sa nombreuse famille, partage son trésor de recettes. On en invente. Des amis débarquent à l'improviste. Pas question de les laisser repartir avant minuit. Il suffit de faire un saut à l'épicerie. Elle ne ferme réellement qu'au départ des trois vieux qui tapent le carton. On trouve du pain, du vin, du saucisson, des œufs pour une opulente omelette et des bougies pour voir à peu près clair dehors. Si on est seuls, le repas se prolonge aussi. On se raconte nos enfances. On chante les chansons d'alors, qu'on se rappelle plus ou moins. On récite à deux voix *Le Corbeau et le Renard* ou *Le Chêne et le Roseau*, mais pas *La Cigale et la Fourmi*, dont la morale nous casse les pieds. Le soir on fait un concours de chasse aux mouches. Ugo gagne toujours et se vante. On rigole.

C'est un été aux nombreux orages et violents. Des éclairs sabrent la nuit et les bombardements du tonnerre nous réveillent en sursaut. Une grêle de grosses gouttes crépète sur le toit. On pourrait fermer la fenêtre et rabattre les volets qu'on a laissés à moitié ouverts. On se serre l'un contre l'autre, immobiles. Peu à peu on sent monter l'odeur de la terre qui respire sous la pluie entre les fulgurations aveuglantes et les craquements à secouer les cœurs les mieux accrochés. Avant la fin de l'orage la peur s'éloigne. Reste une angoisse encore, qui rend plus étrange et sidérant l'été à Pyrimont.

Pour tout l'or du monde je ne renoncerai pas à la vie simple! Voilà ce que je me dis en enfiland, le lendemain matin, une des belles robes héritées de la Flamboyante, à qui j'ai téléphoné la nouvelle dès le premier mois.

– *Fille ou garçon? Quel est ton désir? On verra? Bon! Moi j'ai la fille et j'ai le garçon. À présent, basta! Ce n'est pas pour rien que j'ai changé de mari. Le nouveau? Un compositeur et chef d'orchestre, oui, merveilleusement doué. Je ne m'occupe plus que de sa carrière. Un sacré boulot, mais ça va flamber, tu peux me faire confiance! Je ne supportais plus le banquier. Quel ennui, ma pauvre, dans ce milieu de la finance... Bon, d'accord, tu ne le sauras jamais. Est-ce que tu as au moins de quoi t'habiller*

autrement qu'en éternelle sans le sou ? J'ai encore quelques robes pour jolie maman de futur bébé. Je vais t'en faire envoyer quatre ou cinq, pas trop chichiteuses. Je te connais, va ! D'ailleurs celles qui brillent comme le carnaval de chez moi je les garde pour faire la fête quand j'aurai le gros ventre et le gros derrière en plus, à quatre-vingts ans !

La mode, à l'époque, ne colle pas au corps comme le moi dominateur et sportif, justifiant la gestion du monde par les gagnants. On n'est pas encore d'une sévérité sans appel avec le court printemps subversif, qui contestait la tyrannie de l'argent. Les femmes enceintes n'ont pas une allure de fières gymnastes en guerre contre l'inutile mais de tsiganes aux robes larges et longues ou de gracieux papillons ondoyant par les rues. Dans la ville tranquille au bout du lac et plus tard dans la campagne indocile aux frontières, je chatoie donc grâce aux robes de la Flamboyante, qui les a portées à Paris, New-York, Venise, Verbier... partout où elle avait un pied à terre, et en comptant les suites dans les grands hôtels, partout sur la terre.

Moi je ne touche plus terre et roucoule de plaisir : *I feel pretty, O so pretty, and funny, and gay...* Sous le charme de la farfelue, Ugo quitte sa table de travail et à son tour s'embarque à bord de *West Side Story*. Le voilà qui se lance dans le grand air extatique : *I just met a girl named Maria...*

L'une des robes... quel dommage ! ne me va pas. La forme est d'un chic auquel je ne veux pas renoncer. Courte, sans manches, avec un décolleté à la ligne simple, élégante comme la courbe d'un grand coquillage. L'ampleur est donnée, à partir de la taille haut placée, au niveau du cœur, par de larges plis, dans un tissu de grande qualité, sans raideur, sans mollesse, qui tombe magnifiquement. J'aimerais bien porter cette merveille en ville, avant de partir pour tout l'été. C'est seulement sa couleur qui ne me va pas. Un orange explosif. Sans aucun doute il a mis en valeur la chevelure noire de la Flamboyante, son teint mat et son caractère de Brésilienne paradant dans les réceptions distinguées. Avec mon teint clair, mes yeux bleus, mon caractère de rêveuse indocile qui ne pense un peu librement que le nez au vent ou dans un livre, ça ne va pas. J'entreprends donc une transformation radicale. Je teins la belle robe en noir. Parfait pour une cérémonie funèbre et compassée. Donc ça ne va toujours pas. J'ai l'air d'une dame arrivée d'Arabie Saoudite, qui a pris des ciseaux pour raccourcir dans le haut et le bas son lugubre uniforme. Je suis furieuse contre moi-même. Le ratage paraît sans issue.

C'est alors que la naïve en moi a un éclair de génie...

La naïve court au Grand Magasin, rayon mercerie, et en rapporte illico presto un mètre de galon de soie. Rouge vif. Il ondulera en toutes petites vagues autour de la taille haut placée, au niveau du cœur. Juste de quoi rendre le noir de la robe profond comme un abîme, sur lequel une flamme cousue à la main... ne s'éteint pas.

Dans cette robe peu banale sur une femme enceinte de quatre mois, j'ai aperçu pour la première fois, tenant dans chaque main une grosse corde et juché au sommet d'une sculpture en granit qu'il aidait à mettre en place entre des arbres, au bord d'une eau blême et fuyante, j'ai aperçu pour la première fois l'homme qui deux ans plus tard allait passer comme un ouragan sur ma vie et me laisser pour morte.

J'entends la mer qui respire à nouveau sous ma fenêtre. Je sors sur le balcon. La lumière ruisselle à ma rencontre. Il n'est pas temps de s'égarer une fois encore dans la forêt obscure où la voie bien droite est perdue, comme il est dit dans le poème de l'Enfer. Je ne suis pas maîtresse du récit. Je dois revenir d'abord aux neuf mois sans cauchemars pour Ugo, pendant lesquels mon corps fait l'expérience de ce qui va devenir le travail insaisissable de toute une existence :

La gestation
de la conscience
en instinctive

liberté

Elle me relie à l'énigme de ma propre histoire. Elle me relie aux Sept Dormants dans leur grotte. Elle me relie aux étincelles qui s'éveilleront peut-être, un jour, comme s'est éveillée pour moi une autre grotte...

Quand je portais dans mon corps le corps de l'enfant à naître, ma pensée revenait souvent à la présence des grands animaux prodigieux de force et d'élégance que l'homme d'avant l'écriture a fait apparaître dans le ventre de la terre... et qui sont restés ensevelis pendant plus de quinze mille ans. J'ai vu la grotte de Lascaux non pas seulement dans des livres mais pour de vrai, comme disent les enfants. À l'âge de douze ans, avant sa fermeture au grand public, je l'ai visitée avec mon père. Ma mère était restée à l'hôtel. Son absence me peine encore. Ma mère avait prétexté je ne

sais quelle migraine ou quel malaise. Elle ne s'avouait pas sa peur d'avoir à pénétrer dans l'univers obscur et primitif. De toutes ses forces, elle se protégeait des instincts qui désorientent et des émotions qui renversent.

La plupart des humains ressemblent à ma pauvre mère. Ils ont été blessés, d'une façon ou de l'autre. Ils ne quittent plus la surface bien éclairée, où ils ont appris à faire bonne figure et retourner le désarroi en profit. Ils s'accommodent des obscurités tant que leur fierté ne risque pas d'en souffrir. Ils se solidifient et ne veulent surtout pas être ébranlés par des phénomènes souterrains, aux conséquences incontrôlables.

Au milieu d'un petit groupe de visiteurs je descends donc avec mon père la volée d'escaliers qui mènent à l'intérieur de la terre, jusqu'à l'entrée de la caverne disparue pendant plus de quinze mille ans.

J'oublie la lumière du jour.
Je ne vois plus la clarté électrique.
J'ai pénétré dans la grotte...
Je suis dans les entrailles de l'aventure humaine.
Les parois sont luisantes d'humidité.
Étrangement agrandis...
Par leur tête modeste...
Les animaux accueillent ma ferveur.
Une chaleur me monte au visage.
En moi tremble la lumière imprécise et mouvante...
La lumière des feux qui font surgir des ténèbres...
Le troupeau noir, ocre et roux...
Non pas immobilisé sur la pierre mais en marche...
Pacifiquement puissant.

Quel accablement, alors, quand j'ai rencontré dans un dîner parisien, quelque trente ans plus tard, le terne homme du monde qui a eu le privilège, dans sa jeunesse, d'être le premier à explorer, en 1940, plusieurs des salles de la grotte, en compagnie de l'instituteur du lieu. On imagine l'excitation des enfants qui courent chercher leur maître d'école. Ils viennent de découvrir, grâce à la fissure ouverte par un arbre déraciné lors d'une tempête, le trésor enfoui depuis la préhistoire dans la plus totale obscurité.

Muni d'une torche électrique d'excellente qualité le monsieur distingué, chimiste de profession, a donc pénétré avec les enfants et leur instituteur

dans la grotte... Or il n'a tout simplement pas vu les peintures que ses yeux lui montraient et dont personne encore ne connaissait l'existence. L'histoire est authentique. Nous sommes quatre à aiguillonner le chimiste autour d'une prune de Bourgogne, après le dessert. Quatre chercheurs aux aguets. Une psychologue enseignant en Sorbonne, son mari psychanalyste, Ugo qui s'y connaît en art préhistorique et moi, toute tremblante de mes ardents souvenirs. Quatre à essayer de faire sortir du terne homme du monde, à défaut d'une émotion, au moins la lueur de quelques lointaines impressions vivaces : néant.

La bienséance l'oblige à raconter ce qui s'est passé ce jour-là mais il toussote, gêné. On l'ennuie, bien qu'il ne l'avoue pas. Il n'aime pas ce genre de conversation, trop personnelle à son goût. Enfin, puisqu'il le faut... On dirait un gamin frileux qu'on force à entrer dans la mer inhospitalière un jour de grisaille à Deauville. Enfin, des eaux pâles d'un récit qui s'en tient aux faits sans épaisseur et sans envol, émergent deux îlots, qu'il explore avec un peu plus d'intérêt.

Îlot numéro un : la présence, sans nul doute passionnante pour un chimiste, de concrétions bizarres dans les ténèbres de la grotte, que le contact avec l'atmosphère extérieure a rapidement dissoutes. Cette inéluctable destruction affecte douloureusement le terne homme du monde, qui de toute cette aventureuse et inaugurale expédition dans la grotte de Lascaux n'a tiré qu'une chose : une publication dans une revue de chimie.

Quant à l'îlot numéro deux, plus désolant encore que le premier, il éveille toute l'attention de nos hôtes en nous présentant un personnage significatif : une tante de province, protectrice et guindée. Elle accueille dans le Sud-Ouest le jeune homme qui doit se refaire une santé après une blessure sans gravité dont il a été victime au combat, avant la débâcle. Il a combattu ? On n'en revient pas ! Il est vrai que la vocation de la docilité ne gêne personne sous les drapeaux. Donc la tante le couve depuis plusieurs mois dans sa belle maison patricienne. Tout irait pour le mieux si la tante irréprochable n'inspirait pas à l'explorateur de la grotte une terreur de petit garçon pris en faute. Car au sortir du ventre sous la terre il s'est retrouvé crotté jusqu'aux yeux. Un drame ! Il répète obsessionnellement, avec un dégoût indigné, ce mot : crotté... crotté... Il est arrivé à la maison tout honteux d'être aussi crotté. Il a dû retirer ses vêtements crottés. Il a passé une heure à se savonner des pieds à la tête, tant il était crotté.

En pénétrant dans la grotte de Lascaux, le terne homme du monde n'a pas rencontré la lueur d'une vision nouvelle, plus de quinze fois millénaire, mais la crasse qui lui colle à l'âme et l'empêche de voir la beauté perdue, soudainement renaissante. Les nobles animaux des profondeurs humaines ont frémi en vain devant ses yeux indécrottablement fixés sur son monde à lui, bien propre et rassurant, logiquement organisé, où il n'y a de combat que par obéissance aux autorités, à la carrière, à l'habitude. Il ne s'est pas aventuré hors du domaine de ses compétences. Il s'est limité à des considérations techniques sur un phénomène strictement naturel.

Rien ne l'a sidéré.

Il ne s'est émerveillé de rien.

Il n'a été bouleversé par rien.

L'envergure de la découverte l'a laissé froid.

Raidi comme un mort qui n'aurait pas vécu.

Le mort a seulement déploré la dissolution...

Des fines concrétions qui garantissaient...

La virginité de la grotte.

Pauvre grotte ! Pauvre création à la splendeur ignorée, insultée, annulée par un mort parfaitement sûr de voir clair et même, en tant que scientifique issu des écoles supérieures, descendant d'une famille éminente et fortunée, beaucoup plus nettement que le commun des pauvres humains.

Retirée dans ma chambre du *Beach Hotel* à Kusadasi, toute dorée des feux du crépuscule, je voyage librement d'un temps à l'autre de mon existence. Ma fille arrive donc en droite ligne de la grotte initiatique. Ariane a sept ans et on vit à Paris quand on va voir tous les trois, au Grand Palais, la réplique de la grotte de Lascaux. Elle est destinée à être prochainement installée à côté de l'original, dont les peintures ne peuvent plus être approchées par des foules de visiteurs sans risquer d'irréversibles dégâts. Pour sauver l'enthousiasme qui fait de Lascaux une sorte de pèlerinage universel, les animaux ont été magistralement reproduits, en dimensions réelles, sur une matière imitant la brillance de la pierre humide et épousant le relief reconstitué. Mais la copie ressemble, du dehors, à un gros tuyau de plastique aux boursouflures énormes, d'une vilaine couleur blanchâtre. On dirait un engin grossier débarqué d'une planète pas très engageante et coincé dans une salle du musée comme un rat mort dans une maison de poupée.

On entre dans la grotte.
On oublie l'artifice.
On est dans la fournaise.
On revit.

À peine de retour dans sa chambre Ariane est enlevée par un démon créateur. Elle se met à dessiner et peindre, comme en transes, pendant des heures et plusieurs jours de suite, dès qu'elle rentre de l'école. Elle peint des animaux. D'abord ils ont l'exclusive apparence de vaches ou de bisons, de chevaux et de cerfs. Puis viennent, sous des arches légèrement esquissées, au-dessus desquelles est écrit le mot *grotte*, d'autres bêtes, de toute espèce. Poissons, oiseaux, crocodiles ou éléphants à l'allure un peu bizarre, quoique tout à fait reconnaissables. Ils ne sont pas imaginaires mais d'une réalité détachée de la pesanteur. Ils s'envolent aussi pacifiquement dans l'espace que les figures monumentales sur les parois de la demeure aux murs vibrants de vie, qui ont été effacées de la mémoire humaine pendant plus de quinze mille ans et ressurgissent dans un cœur naïf comme l'aube d'un nouveau monde.

Je suis si émue au souvenir des dessins d'Ariane, superposés à ma première vision de la grotte de Lascaux, qu'un élan me porte à quitter le *Beach Hotel* et à m'envoler moi aussi, pas seulement pour aller faire un tour comme une mouette en quête de nouvelle pitance, ni comme la passagère du vol Istanbul-Genève, qui va retrouver son chez elle...

mais comme une éternelle amoureuse
liée à l'impossible amour
en action

Je fais ma valise, paie ma note, réserve une place dans l'avion, téléphone à Ugo pour prendre de ses nouvelles et lui annoncer mon départ. À vingt-trois heures je me mets au lit. J'éteins la lumière. Parfaitement normal et banal. Où est l'envol?

L'envol ne dépend pas de moi.
Je m'endors ici pour la dernière fois.
Je deviens la dormante dans la grotte.
Je reste ensevelie dans le noir.
À peine si je n'oublie pas de respirer.

L'endormissement dure des années.
Je suis vieille et seule comme la terre.
Loin des autres voyageurs de la nuit.
Mes cheveux ont blanchi.
Des lignes se sont écrites sur mon visage.
Mes mains sont restées immobiles. Ouvertes.
Peu à peu le rêve a transformé les murs.
C'est leur étrangeté qui me réveille.
Elle est réelle.

Durant les quelques mois passés dans l'ex-douane de l'ex-frontière, on ne s'est aventuré que deux ou trois fois, Ugo et moi, jusqu'au site mystérieux et tout proche qui aurait pu nous attirer plus souvent. Une falaise en demi-lune et des parois d'arbres au vert lumineux ouvrent une grotte sur le ciel. Au centre de la falaise étincelle une cascade, qui en tombant a fait s'élever une pyramide calcaire, dressée au milieu d'une grande vasque à l'eau émeraude, profonde et calme, bordée d'un anneau naturel d'un jaune très clair. La bague d'or... qui n'appartient à personne... On n'a que vaguement pressenti l'envergure de ce lieu caché, invisible depuis la route, en retrait à l'intérieur des bois. Plus tard on a souvent revu la cascade, en un clin d'œil, quand le train entre Genève et Paris passait par là. On la guettait. On était triste si on la manquait. Elle nous attirait comme un signal, pas évident, venu d'ailleurs, en nous. Par la fenêtre du train à grande vitesse on voit le site par en haut, depuis un viaduc dominant le vallonnement boisé, proche du Rhône. Autant dire qu'on ne voit rien de passionnant. Un trou dans la forêt. Une petite cascade. Terminé.

D'en haut on ne voit pas
la pyramide inlassablement
créée par la soudaine
audace
de la chute qui renouvelle
si limpidement la terre
que l'air en frissonne

La cascade ne se découvre dans sa vertigineuse énigme que d'en bas, quand on a marché un bon bout et même de longues années dans sa direction, à travers le silence du sous-bois, sur des pierres glissantes et dans

la boue, le long de l'eau fuyante, parfois torrentueuse, ça dépend de la saison et du temps qu'il a fait durant les derniers jours.

Brusquement, au détour du chemin, le souffle manque...
Tellement la respiration devient large.
Le voyage d'une vie se concentre ici.
Dans la fraîcheur de la découverte.
Ailleurs l'esprit est à l'étroit.
Il souffre. Il endure.
Imprévisible est le chemin d'en bas.
Il meurt. Il renaît. Il étonne.

Dans un tremblement l'esprit retrouve la falaise à pic en pleine forêt et la cascade. Elle parle fort, comme la renversante qu'elle est. Venant pourtant d'un petit cours d'eau. L'esprit n'est pas un réaliste muni d'une carte d'état-major. Il suit dans sa propre errance le parcours de cette eau pleine de reflets célestes, en amont, avant la commotion de la cascade. Il descend avec elle en aval, sans savoir où elle va rejoindre le fleuve. Le plus difficile est de ne pas inventer la source. Ne pas l'immobiliser dans les lointains inaccessibles ou sur un visage étoilé d'immensité. Ne pas non plus l'arrêter à une palpitation sous un rocher, dans un creux moussu. Ne pas refuser le jaillissement inconnu ni le périple entier, à l'instant. Que faire? L'esprit s'efface. Plus de pouvoir mental, divisant les deux univers et les deux corps, du dedans et du dehors. Même le cœur a cessé de frapper. Plus rien. Le vide. Le ciel mort. La chute.

Le soleil se brise et ruisselle
Sur l'étrange pyramide
couleur de terre
La cascade tombe et la pyramide s'élève
Elle émerge du vert intense et pacifique
Dont le fond demeure obscur
et troublant

À partir de cette intime réalité de la grotte à l'air libre, on va continuer le voyage à rebours des puissances et des séparations. On va continuer de résister à la banalité qui contraint, emmure, afflige la noblesse humaine, insaisissable...

On va continuer d'obéir à l'instinct créateur, qui raconte comment la ville et la forêt s'unissent au cœur d'une expérience personnelle, ouverte à l'énigme des circonstances...

Car on a dépassé le haut viaduc du chemin de fer.
Il enjambe la forêt comme un robot géant.
Un robot forcené qui s'empare de tout.
Il ne se soucie pas des petites ombres inefficaces...
Qui marchent encore là en bas.
Il ne croit pas au chemin de terre ni à son étrange...
Élargissement.
Pour lui la chute de la cascade est sans nouveauté.
Un phénomène de la nature, expliqué par la science.
Un décor pour l'une ou l'autre des éternelles rêveries.
Le robot est installé dans les hauteurs. Il domine tout.
Il ne s'inquiète pas de sa raison d'être. Elle s'impose.
Ici comme ailleurs, croissants trafics, possessions, profits.
À heures fixes un tonnerre de guerre éclate et fonce.
Aucune eau qui sanglote n'est entendue.
Le train bondé ne laisse pas une trace de pauvre doute.
Intelligence au garde-à-vous.
Fierté d'être brillamment armé et protégé.
Fierté de l'heureuse technique de vie.
Fierté de tuer la mort jusqu'au terminus.
Adaptation. Anéantissement. Voilà tout.

O forêt... O saisons qui passent et labourent le cœur...
Animé par le silence de l'univers inconnu...
O voix de la cascade...
Si naïve...
Si ardente...
Pourquoi le précipice encore et encore ?
Pourquoi ?

Précipice

- *Ab! Je te bais, sac à mots! Je bais le monde qui fait la roue avec les mots. Je bais l'enflure de la civilisation des mots. Ab! Si seulement la mort balayait toute cette gloriole qui me fait te haïr, toi, l'homme des mots!*
- *Tu es folle...*
- *Oui, je suis folle de haine et s'il y a quelqu'un que je bais plus encore que ton ego sacralisé par le pouvoir mental, c'est moi-même.*
- *Va te coucher...*
- *Le bon maître m'envoie à la niche?*
- *Ta pauvre tête a besoin de repos...*
- *De repos? Non! De paix. Uniquement de paix. Est-ce qu'elle existe quelque part, au large des mots, la paix?*
- *Délivrance aux âmes captives...*
- *Claudiel à la rescousse? La folle est trop déchiquetée de souffrance pour se pâmer dans les bras de la littérature. La littérature n'a jamais libéré personne, sans les épreuves et les actes. Les actes obscurs, étranges, sans volonté de puissance ni désir de salut, sans art ni bons sentiments, sans utilité, sans projet aucun. Les actes d'avant les mots.*
- *Toi aussi tu travailles avec les mots...*
- *L'inconnu me travaille, c'est différent. Les mots... Ils viennent après. Ils font vibrer le silence. Le plus souvent ils m'abandonnent. Me laissent gémir ou tempêter avec ma voix sans ailes, odieuse à force d'impuissance, d'envol raté, d'absurdes sautilllements du cœur entre les murs, les murs, les murs.*
- *C'est moi qui t'enferme, peut-être, sac à rêves? Qu'est-ce qui t'empêche de te réveiller, prendre la porte et aller voir dans la rue si tu es capable de mesurer ta petite personne à la grande cruauté tapie sous les sourires?*
- *Capable? Non. Anéantie. Pas d'issue à coup de capacités. La supérieure intelligence, la captivante profondeur, l'habileté à charmer tout le monde et soi-même en premier... je n'en veux plus! Au fond du fleuve j'irai la chercher, la profondeur... Le pont, le saut, l'effroi et puis plus rien. Plus de mots. Plus de rêves. Plus d'emprise de la réalité ni de vertige des profondeurs. Fin de l'impossible accord. Fin de la guerre sans fin.*

Ce soir-là, entre Ugo et moi, c'est la grotte refermée et dans le noir la nouvelle version de la danse des morts : un dialogue de deux sombres guignols, jamais guéris des blessures qu'ils s'infligent. Des années ont passé. Le précipice demeure.

On dirait qu'ils vivent du désespoir d'être ensemble.
Ensemble pour aimer la lumière qu'ils ne voient plus.
Ensemble pour désirer l'air libre dont ils sont séparés.
Quelle fissure entre eux demande à s'agrandir ?
Est-ce qu'un autre souffle cherche à naître ?
Un sens à se créer dans ce désastre ?

On se souvient de la naissance d'Ariane. Oh! le bonheur! Le tendrement lumineux bonheur après la traversée de la souffrance.

Elle a été violente. Pour Ugo également. L'abîmée, dans sa nostalgie d'un corps parfait, a voulu à tout prix accoucher normalement, sans affronter à nouveau la lumière crue et les masques d'une salle d'opération. Il a bien fallu, pourtant, après des heures, des heures, des heures de contractions, accepter la césarienne. Le supplice est venu après. Chairs à vif. Pas de morphine pour préserver l'allaitement au sein, dont je ne veux pas être privée : c'est tout ce qui me reste pour être conforme à la sacralisation de la maternité. Installation dans une belle chambre inondée de soleil. L'infirmière et la nurse qui a amené le bébé dans son berceau s'en vont, après avoir tiré un peu le rideau pour adoucir la lumière. Trois personnes maintenant : l'enfant, la mère, le père. Émerveillante émotion ? Les hyènes et les vautours de la souffrance me dévorent le ventre. Le bébé dans son berceau se met à crier, à crier comme sous la torture à n'en plus finir de son existence à peine commencée. Ugo se crispe. Il ne sait pas quoi faire. Soudain je crie aussi. Je crie encore plus fort que le bébé :

— *Non ! Je ne supporte pas ces cris, ce mal, ces cris... Non ! Non ! C'est trop ! C'est trop ! Appelle ! Qu'est-ce que tu attends ? Dis qu'on emmène le bébé et pars ! Laissez-moi seule ! Laissez-moi ! Laissez-moi !*

Le visage d'Ugo se durcit. Il sonne. La nurse va revenir. Cris et consternant silence dans l'intervalle. *Je ne veux pas dire non. J'ai du mal à dire oui.* Ugo ressasse en lui-même ses propres mots. Maintenant c'est la mère qui dit non à l'enfant, comme si la souffrance anéantissait le *oui* maternel. Il a peur d'être le père désarmé, à l'amour limité, parce que le *oui* et le *non* le coupent en deux, plus que jamais. Il s'en va, la tête basse. Retourne à son laboratoire. Ses collègues l'attendent. Des bouchons sautent. Il fait l'heureux. Il s'étourdit et puis rentre se coucher. Maison vide. Lit défait depuis plus de vingt-quatre heures. L'avant veille, quand les contractions ont commencé à s'amplifier et se multiplier, il y avait de l'angoisse dans l'air mais la confiance était la plus forte. Au point qu'Ugo émergeait à

peine d'un doux endormissement pour vaguement noter l'heure à chacune des secousses, comme le médecin l'avait demandé. À la fin de la nuit, les annotations s'étaient révélées pour la plupart illisibles mais le rythme des secousses s'accélérait, Ugo avait dû se secouer lui aussi pour m'aider à m'habiller et me conduire à la clinique. À présent l'éruption a eu lieu. La souffrance était prévue mais Ugo ne se doutait pas qu'elle serait la sienne à son tour, insupportablement. Pourquoi toute cette souffrance ? En lui, à présent, c'est comme si une mer intérieure avait rétréci. Eau saumâtre. Étendue de boue à perte de vue. Le bébé crie comme un oiseau qui ne trouvera comme pitance que des poissons morts. Cauchemar éveillé. Assommoir du sommeil.

Au matin Ugo se sent un peu mieux dans la voiture, au milieu du trafic. Il est parti tôt, pour arriver avant le débarquement des parents, beaux-parents, amis chargés de fleurs et de cadeaux qui ne verront pas le sombre envers de la bonne nouvelle. Seul il traverse encore en pensée cette mise au monde qui crie à ses oreilles, le repousse, étale devant lui sa propre insuffisance et ne se soucie pas de sa détresse. Les petites explications, les petits espoirs, les rassurantes petites choses, il s'en passera. Le bâtiment rénové qui dissimule si bien la souffrance de vivre, le voilà. Ugo quitte la voiture. Un grand arbre lui fait signe. Un messenger de l'automne qu'il n'avait pas remarqué hier. Son feuillage d'un jaune éclatant se déploie à quelques pas de l'entrée. Ugo la franchit d'un bond. Il approche, peut-être, du lieu où le soupire de l'eau demeure en vie. À nouveau l'ascenseur, les couloirs clairs où se hâtent des silhouettes en blanc ou bleu ciel qui ouvrent et referment des portes. Pas un bruit quand il frappe à celle de la chambre. Toujours couchée je l'accueille avec un grand signe de la main, comme un voyageur enfin de retour après une interminable séparation et me voilà dans ses bras, en même temps que l'étrange petit être serré contre moi : notre fille. Ses yeux sont fermés. Ses sourcils froncés lui donnent un air sérieux, étonnant sur son joli visage tout lisse au teint rose. Elle serre ses mains comme un minuscule boxeur prêt à en découdre tandis que sa bouche s'accroche au bout du sein. Pour le père et la mère... oh ! le bonheur... la paix enfin... l'accord à pleurer de reconnaissance...

- *Comment as-tu passé la nuit ? Pas trop bien, j'imagine, après avoir été chassé d'ici ?*
- *Tu aurais pu me téléphoner, me dire que tu allais un peu mieux, non ?*
- *Je n'allais pas mieux mais... comment dire... une vague m'a emportée avec toi...*
- ...
- *Je ne pouvais pas en parler sans être rejetée dans la souffrance et la séparation.*
- *On est ensemble à présent, les trois. Tu peux raconter.*

- *Vers minuit je ne dormais toujours pas. J'ai allumé la radio. Monteverdi...*
- *Les Vêpres de la Vierge ?*
- *Non. Le Combat de Tancrède et Clorinde.*

Tous les deux on connaît par cœur la musique et on sait par cœur les paroles du *Combattimento*, la rencontre, sous la fière armure qui les dissimule entièrement, de deux guerriers vengeurs, deux ennemis par l'appartenance à deux peuples ennemis, deux religions ennemies. L'un est la femme aimée, qui ne dit pas son nom et mourra sous l'épée de l'homme qu'elle aime, son ennemi. Duel acharné. Clorinde, blessée à mort, tombe... Tancrède lui retire son casque. Il découvre le visage bien-aimé... *Abi! vista... Abi! conoscenza...* Regard... connaissance... Hélas! Alors seulement revient la voix limpide comme le ruisseau tout proche dont Tancrède a ramené un peu d'eau fraîche...

L'eau fraîche du nouvel accord
déployant les ailes d'une aurore
plus vraie que la nature guerrière
et l'aveuglement meurtrier

L'eau fraîche inonde à présent la chambre où la mère, le père, l'enfant raniment à leur manière l'accord plus fort que la souffrance, la séparation, la mort du sens. On n'imaginait pas le perdre si rapidement, cet accord aussi précieux que la vie. On le perdra pourtant, quelques semaines après le retour à la maison. On le perdra pour que les yeux voient, pour que les mains s'ouvrent, pour que la bouche ne trouve plus que l'absence et se nourrisse du vide.

Ce n'est pas le corps du bébé qui va passer par cette épreuve mais celui de la mère : le mien. La mère ne cesse pas de cajoler le petit corps, de l'embrasser fougueusement partout, d'être en alerte à ses moindres cris, de l'aimer comme une plante aime le soleil, de vénérer le trésor de sa beauté potelée, d'adorer son odeur de petit animal à la peau douce et chaude, ses drôles de mimiques, son gazouillis et le calme infini de son petit visage moulé dans le sommeil. Mais peu à peu le bébé semble développer une énergie intime qui le détache de la mère. Il devient une personne différente, qui suivra un autre chemin, à la rencontre du monde multiple, en mouvement. Tout se passe comme si un baptême avait lieu, sans croyance, ni sanctuaire, ni cérémonie...

Le baptême où le nom de l'enfant
est consacré par son invisible entrée
dans la communauté des solitudes

Tellement secret, ce baptême d'Ariane, que la mère n'a pas conscience, sur le moment, d'être dépossédée de son propre corps. Peu à peu, au service de l'enfant, elle ressent une grande fatigue, comme si son ventre était devenu lourd d'une implacable absence. Il y a maintenant un intérieur d'elle-même où dans l'obscurité la vie palpitante ne se crée plus et un extérieur où chaque jour exige sa participation assidue à une activité qui l'immobilise dans un rôle, un devoir, une assommante répétition des nécessités pratiques. Elles balayent comme cendre et poussière l'ardeur du sens encore à naître.

Le père est moins viscéralement concerné, semble-t-il.

Ugo s'émeut de tenir sa fille dans ses bras. Il ne rechigne pas à lui nettoyer les fesses, lui faire prendre son bain, la langer. Il fait aller et venir son berceau tout en lisant une revue scientifique. Il aime se promener avec la poussette et voir fleurir les visages amusés par ce nouveau père à la barbe impressionnante. Mais oui ! Il a laissé pousser sa barbe, à la diable... Autant dire qu'elle lui bouffe le visage et le transforme en masque ambigu : patriarcal ou libertaire ? Ugo barbu est bien dans le ton de ces années-là, qui voient s'épanouir comme fiers coquelicots dans les blés en croissance les intellectuels des deux sexes, pacifistes ou virulents contestataires. Alors pourquoi cette belle barbe à la Fidel Castro déplaît-elle si profondément à la femme dont la liberté, depuis la nuit des temps, est malmenée, méprisée, ignorée ?

Elle s'étonne. L'homme aux convictions politiques assez floues qu'elle entraînait il n'y a pas si longtemps dans les manifestations de rue contre la guerre, l'énergie nucléaire, les pouvoirs déshumanisants, s'est rasé tous les matins avant les derniers mois précédant l'accouchement. À présent il semble vouloir définitivement ressembler à un naturaliste plus vrai que nature, homme de science et homme des bois, qui n'a pas une minute à perdre devant le miroir. La barbe a poussé comme le drapeau d'une internationale de l'indépendance masculine. Pas étonnant si la nouvelle mère a horreur de ce broussailleux ornement qui dissimule la douceur des lèvres et fait ressortir les yeux comme ceux d'un petit malin embusqué pour surveiller le monde et n'être pas surpris.

Sincère est le dévouement du barbu à la famille qui vient de prendre forme avec l'enfant. Cependant il se plaît surtout à ses propres recherches. À la liberté de ses recherches. Des recherches d'une extrême complexité, qui n'ont pas besoin d'être immédiatement rentables pour mériter un bon salaire. Il suffit que le chercheur appartienne à la communauté des cerveaux bien armés, acharnés au travail, aguerris à la compétition, qui savent se faire valoir dans la haute institution ou ailleurs.

Cette liberté obéissant au règne du pouvoir mental, avec ses systèmes explicatifs, ses hiérarchies, sa gloire établie, laisse la mère bien perplexe...

Pas simple, pour elle, dans sa nostalgie du corps habité par la vie, de retrouver l'élan qui ne sait pas d'avance ce qu'il cherche. Une répétition de la maternité? Non. Une vocation protectrice, à la maison? Non. Une fonction dans le grand jeu des dominations, satisfaites de leurs lumières dans un monde aux ombres effrayantes? Non. Mais qui lui permet de dire non? Éclairée d'en haut? Non, elle ne l'est pas.

Elle se risque
à la libre errance
en accord peut-être
avec l'incandescente
envergure
de la commune
obscurité

Je me souviens de mon angoisse, enfant, quand j'apprends que le ciel et la terre ne sont pas unis pour toujours dans le temple de l'univers. Il ne faut pas croire, dit la maîtresse d'école, ce que nos yeux s'imaginent voir, notre cerveau facilement comprendre et notre cœur désirer. Le soleil, par exemple, ne tourne pas autour de la terre, comme les Anciens en étaient persuadés. C'est l'inverse, comme l'a compris Copernic et prouvé Galilée, de grands savants de la Renaissance. Le savoir dans ses prodigieux efforts et progrès a réussi à comprendre aussi que le soleil ne joue pas un rôle important hors du système dont il est le centre. Le soleil est une étoile parmi d'autres dans notre galaxie. Notre galaxie? Un énorme essaim d'étoiles qui nous apparaît sous la forme de la Voie lactée. Notre galaxie n'est pas unique, loin de là. Il y a plus de galaxies dans le cosmos que de villes, villages et habitants sur la terre. Le fait qu'elles échappent à

l'observation n'est pas un obstacle. Les astrophysiciens déduisent leur existence en étudiant mathématiquement les lois qui régissent le système entier. Ce mot d'astrophysicien agit sur la classe comme une formule magique. On dirait que le génie humain débarque, habillé en cosmonaute, et qu'il munit chaque élève d'un laser mental, invinciblement braqué sur les lointains. Même le champion des mauvaises notes et sa copine qui a redoublé cessent de ricaner. L'autorité scientifique fait rayonner la maîtresse. Elle parle de plus en plus fort. Qui oserait tousser ou renifler? Comme tous les corps qui tournent dans l'univers, le soleil est né de l'explosion d'énergie qui a produit la matière et le mouvement, dit-elle. Jusque là, c'est prodigieux. L'idée de ce *Big Bang* qui explique tout éclate de lumière. Ça brille dans les têtes comme la neige en plein midi sur la pente où les skis prennent de la vitesse et maîtrisent tous les virages. Mais voilà que les astrophysiciens prévoient aussi que le soleil va se refroidir ou éclater comme une bombe atomique. Notre planète sera changée en une masse minérale, perdue dans les ténèbres. Plus de soleil. Plus de terre habitable. Plus rien que l'inhumaine immensité. Quel choc! Le jour aura beau se lever encore sur la terre pendant des milliards d'années et le système fabriquer peut-être de la vie sur d'autres planètes, la nuit glaciale m'étreint. C'est tout-à-coup comme si j'existais moi-même avec si peu de lumineuse nécessité que j'en ai le tournis.

Or je ne tourne pas comme une étoile dans le système. Je me désole, brumeuse, à mon pupitre. Je ne lève pas la main pour montrer que j'ai compris la leçon. J'oublie même de copier les définitions écrites au tableau.

Par le vertige de mon insuffisance
j'échappe à l'étau du savoir
maître de la réalité

La cloche sonne la récréation. Parmi les autres je descends les trois volées d'escaliers qui sentent le désinfectant et bondis dehors. La troupe anarchiquement repart à la conquête de l'espace ouvert, bien que bordé de grilles. Le chagrin n'est pas annulé : il court à la rencontre du soleil en miettes sous les tilleuls du préau. Leurs fleurs minuscules, vaguement jaunes, répandent un intense parfum. Je ne lui accorde pas la moindre attention, sur le moment. Je me demande même, tant d'années plus tard, après avoir longtemps vécu dans le voisinage d'un grand tilleul, si je ne suis pas en train d'inventer ce parfum d'enfance. Je me souviens par contre de

la fascinante explication du système universel et de la mort en moi du soleil. Je me souviens de sa naïve résurrection sur la terre, à l'ombre des arbres du préau. Le bondissement à l'air libre, je m'en souviens aussi, et comment ! Je passerai ma vie à tenter de le ranimer.

Et si on sonnait la cloche de la nouvelle récréation, se demande la mère qui en a assez de méditer dans son coin ? Si on forçait un peu l'accord difficile entre les deux réalités : celle de la maison qui tourne comme une planète invisible et celle du monde qui brille de tous ses laboratoires et autres lieux de recherche ?

Ugo, en train de boucler sa thèse, ne rechigne pas à quitter les éprouvettes pour des réjouissances où ses dons de causeur lui offrent une place de choix. Souvent le bébé est de la fête ou alors on le confie à une grand-tante qui l'adore. On invite. On est invités. On sort. On passe d'un vernissage à l'autre. On discute des films, des livres, des spectacles. On part en bande pique-niquer en pleine nature. On marche dans les manifestations contre l'impérialisme. On prévoit de merveilleux voyages sur d'autres continents. On en oublierait presque l'austérité de la ville, son hiver frigide, son été aux ferveurs sans excès, son aveugle confort : le nôtre.

Je m'aperçois vite que ces rencontres et engagements de surface ne suffisent pas. Le préau des grands n'est pas encore assez grand. Il lui manque un je ne sais quoi d'océaniquement large et de volcaniquement surprenant...

Comment libérer l'illuminante recherche ?

Par le tourbillon érotique ?

Dans le velours noir de la nuit ?

C'est l'abîmée qui aime passionnément la nuit. Ugo ne s'en contente pas. Je suis nue. Il m'entraîne dans le corridor, devant le grand miroir de la vieille armoire. Il se tient derrière moi, nu lui aussi. Son sexe s'érige entre mes jambes. Tous les deux on regarde, hypnotisés, cet androgyne à deux corps, muni d'un membre apparent mais rétréci et dont les seins sont remplacés par deux mains d'homme. Deux mains qui ne caressent pas mais s'imposent, immobiles, dissimulant les rondeurs de la vie vivante.

Non ! Brusquement je desserre l'étreinte et m'enfuis. Tant pis si je montre au miroir ma beauté en défaut. Le grand miroir me blesse. Je

bondis vers la chambre et vers le lit. Non! Je n'ai pas deux seins qui s'effacent pour me transformer en séduisant Narcisse, complaisamment lui-même et double. Non! Je n'ai pas d'amour pour un sexe viril qui ne se déchaîne pas, invisible, à l'intérieur de la grotte originelle. Je désire les délices de son approche... la délectation de le recevoir... Oui... J'aime être pénétrée... fouillée comme une tombe remplie peut-être de trésors... creusée encore et encore... jusqu'à la transe, l'éclair, la joie en larmes...

Accord? Vraiment?

Ugo n'est pas à l'aise avec mes larmes au sommet de la volupté. Des larmes comme une autre semence que son corps fait jaillir. Il se méfie de l'animal humain, dont les spasmes entre fièvre et fulgurance dépassent l'entendement. Il craint de se perdre dans l'obscur, de disparaître à ses propres yeux, de laisser la nuit lancer ses poignards et ses plumes légères sans pouvoir rien ramasser. En se déchaînant il tient encore à être maître du déchaînement.

Je suis la femme de sa vie : la femme sans maître.

Un jour, à la Place Bel-Air, j'entre dans la cabine téléphonique dont une paroi vitrée donne sur les eaux vertes aux remous rapides. Elles viennent de quitter le lac. Dans l'étroit espace à la porte refermée, il me semble appartenir au mouvement du fleuve qui me passe sous les pieds. En face de moi s'élève, à distance, la haute effervescence du jet d'eau. Comme envoûtée par son superbe élan, j'ose le geste audacieux : je saisis le téléphone et compose, haletante, le numéro de Gaspard, un des amis que nous voyons lors des fêtes, des vernissages, des invitations. Qu'est-ce que je dirai si son père, sa mère ou l'un de ses frères répond? Rien. Je raccrocherai, voilà tout. Allo? C'est lui qui est au bout du fil. J'ai l'impression de tomber à la renverse et de me dissoudre en vapeur d'eau mais je parle sans détour. Le temps du flirt est dépassé.

- *Le désir me tient. J'ai envie de toi.*
- *Oui. Quand? Demain?*
- *Oui. Tu sauras où aller?*
- *Oui. Rendez-vous à trois heures, devant la gare.*
- *À demain...*

C'est ainsi qu'au sortir de la cabine téléphonique en suspension sur les eaux vertes, c'est ainsi que cet homme plus jeune que moi et d'un charme à

faire voyager dans les airs la morne place bancaire, c'est ainsi que ce deuxième homme de la Place Bel-Air est devenu brièvement, sans gravité amoureuse mais non moins inoubliablement, Gaspard de l'Après-Midi. Oui, c'est ainsi.

On ne sait pas
On se donne à l'étrange instinct
d'être une étoile un brouillard une ville
sur l'eau verte et fuyante
On ne sait pas On incarne
la mort des dieux
la folie d'être en vie
Soudain on a pris feu
Les corps crépitent
La lumière à l'unisson flamboie
On ne sait pas On incarne
l'ébriété la danse des flammes
qui s'aventurent au large
de la bonne conscience

Il n'est pas indifférent, loin de là, qu'entre Gaspard et moi l'art du flirt ait connu un paroxysme le jour-même où le brillant Ugo soutenait sa thèse.

Le verdict tombe : *summa cum laude*. Félicitations du jury, dont fait partie un éminent spécialiste venu tout exprès de Paris. Applaudissements du public. Le jeune scientifique à la pointe des connaissances sur le jeu des hormones se retrouve en gloire dans les bras de sa directrice de thèse, aux anges. Pour ma part j'ai organisé la grande fête, cordiale mais pas débridée, qui convient après le sacre du nouveau docteur, toujours aussi barbu. Attention ! L'allure a sérieusement changé et pas seulement grâce à la cravate, la chemise immaculée, la veste impeccablement sombre. La barbe et les cheveux touffus ont passé dans les mains du coiffeur. Un expert. Pour le plus grand bonheur de ses parents intimidés par le jargon incompréhensible et l'aura de l'université, le fils barbu ressemble maintenant, au pupitre, à un distingué savant du dix-neuvième siècle.

La robe que j'ai choisi de porter en ce grand jour est plus fantaisiste. L'air du temps permet une bonne dose d'originalité. À l'Occident le Rideau de Fer paraît infranchissable mais le voyage vers l'aventureux ailleurs bat

son plein. À l'Orient l'emmurement patriarcal n'a pas encore engraisillé toute vie. Ma robe viendra donc de loin, même si je n'ai jamais encore quitté l'Europe. En ouvrant l'armoire au grand miroir, j'ai hésité entre trois robes à manches longues, qui tombent toutes les trois jusqu'aux chevilles, trois robes majestueuses bien qu'en simple coton. La première vient du nord de l'Inde. Le haut est brodé de motifs géométriques et l'ample jupe d'un bleu sombre s'étoile de minuscules fruits rouges. La deuxième est palestinienne. D'un noir intense, richement brodé de fleurs éclatantes. La troisième est taillée dans un batik de Java. On dirait une aile en fusion. Un geste invisible a laissé partir sur le fond jaune maïs de stupéfiants oiseaux, dont le corps orangé déploie de grandes flammes pourpres. La femme à la recherche d'un sens en liberté se décide pour celle-là.

Est-ce que la robe sera un moyen de s'envoler? On verra. On espère, moulée dans ce flamboiement, dépasser des siècles de servitude et des années de timidité.

Que le savant époux cache un homme vulnérable qui n'ose pas avouer, face à l'épouse ondulant dans sa longue robe, sa croissante perplexité, on ne veut pas avoir à y penser. On sent bien que la science n'est pas assez vertigineuse pour rejoindre la brûlure et l'eau fraîche. On est loin de se douter que l'amour non plus n'est pas assez profond pour donner naissance aux arbres dont les feuilles de braise étanchent la soif.

Ah! si seulement les lauriers n'étaient jamais coupés
Si seulement leur ombre cachait encore le puits
de l'enfantine ivresse
détruit sous l'implacable averse des lumières
Si seulement la lumineuse légèreté de la rosée
touchait à nouveau les rameaux du matin
et que le soir à la sombre verdure
s'en souvenait

Pour l'heure on applaudit l'homme aux lauriers, mais on n'est pas conquise. On a un dos d'abîmée, qui ne s'incline pas. On a une mémoire d'abîmée, où un Grand Ponte a laissé des cicatrices. On a un cœur d'abîmée : un oiseau de feu. Le corps dans sa robe solaire a tous les charmes d'une évadée dont les yeux et les mains s'égarant.

Pas d'auréole. On flirte à la rencontre d'un embrasement. Le jeune et séduisant Gaspard ne résiste pas à l'appel de la transe périlleuse, qui répond à sa propre angoisse par la flambée de l'imprévu.

À la soirée couronnant la soutenance de thèse, le père de Gaspard est là aussi, bien que malade et terriblement amaigri. Les médecins hésitent à mettre un nom sur son mal. Ils savent seulement qu'il est grave, qu'il échappe à leur compétence et que la mort ne va pas tarder. Au milieu de la fête le malade, jusqu'alors plein de verve, doit sortir. On court à sa recherche. On voit un spectre qui vomit sur la pelouse, au pied du mur, à deux pas de la porte d'entrée. Gaspard veut le ramener à la maison. Son père tire de sa poche un grand mouchoir. Il s'essuie calmement les lèvres puis se redresse. Il est très grand. Pas facile de le soutenir jusqu'à la porte des toilettes. On l'attend. Le revoilà, rafraîchi, ragaillard, heureux comme un rescapé du pire. Il insiste pour revenir s'asseoir au milieu des invités. Il ne veut pas de notre aide pour remonter les escaliers. On s'éclipse quelques minutes. On frétille comme des poissons dans une électrisante luminosité à la surface de l'eau... On se sépare ébloui. On rejoint la compagnie.

Ma brève liaison avec Gaspard de l'Après-Midi ressemble à une suite de visites dans un Luna-Park. La première est un enchantement. On ne se risque pas d'emblée sur les attractions qui font se dresser les cheveux sur les têtes hurlantes. On se contente des balançoires, qui donnent le vertige sans faire peur. On crie, mais seulement de plaisir. Quand on redescend des hauteurs en transe, on est heureux de croquer ensemble dans une pomme rouge qui brille, à peine sortie d'un chaudron de caramel. On est presque amoureux, mais on se tient à ce *presque* comme à la barre de sécurité. Le *presque* nous autorise l'euphorique envol au-dessus du vide, en riant comme des gamins qui n'ont pas demandé la permission de faire les fous. Les tournées qui suivent nous voient monter sur la grande roue, d'où l'on domine la ville. On voit d'en haut dans les rues moroses des pucerons tristement affairés. On se croit les maîtres de la joie. L'excitation grandit. La libertine se joue du libertin. La fièvre des caresses ne dissimule plus la réalité des solitudes. Ça finit comme ça doit finir : mal. Après la traversée du train fantôme on arrive au terminus : blennorragie. Les sexes en cruelle déroute exigent une ordonnance pour un médicament, qui calmera les brûlures. Pas de sida encore à l'époque. Le mal diagnostiqué par une blouse blanche est pénible mais sans gravité.

On se demande bien qui a semé cette saleté ?
Je l'apprends rapidement.
C'est Ugo.

La multiple et secrète sexualité d'Ugo ne m'est pas inconnue mais je l'ai effacée de la photo de mariage. Tout change quand l'accord que je croyais fidèle sur le point crucial de la recherche en liberté tombe en miettes. Ugo est indigné par ma passade sexuelle, comme il dit.

– Une recherche en liberté ! Et puis quoi encore ? Tu ne vas pas prétendre que tes caprices d'allumée ont quelque chose à voir avec une vraie recherche et une vraie liberté ? Flirter le jour de ma thèse... mais qu'est-ce qui t'as pris ? Tu es jalouse de mon travail et de ma réussite, voilà le fond du problème, c'est évident, il n'y a pas à chercher plus loin !

Si Ugo saigne et doute, il ne l'avoue pas.
Ego a pris le dessus.
Ego qui voit plus clair et qui sait mieux.
Ego compte bien rétablir sa domination.

Une domination non pas brutale mais subtilement persuasive et qui invente le piège le plus habile : une explication entre la mère frivole et le séduisant Gaspard. Exit le Luna-Park ! Le paradis du Luna-Park avec ses jeux d'enfer et ses musiques à crever le ciel n'a d'ailleurs pas attendu le fin stratège pour partir en fumée... La banale infection a suffi. Exit la complicité des amants à l'abri des foudres de l'amour... Exit la sensuelle frénésie, les hauteurs délirantes... pas si hautes que ça en définitive... et donnant la nausée quand on redescend dans la foire aux fantômes.

Je me sens trop moche pour me dérober à l'explication programmée par Ugo. Gâcher le souvenir de sa brillante soutenance de thèse... difficile de faire plus moche. Une réussite dans la mocheté. Je serais jalouse de son travail, vraiment ? Pas possible de penser. Il faut se rendre dare-dare sur le terrain de l'explication. Elle a lieu dans un paysage bucolique, à dix kilomètres de la ville. Bien entendu, je n'y figure pas dans ma robe aux oiseaux de feu mais dans une autre, courte et sans manches, en toile de jeans.

Ugo m'a déposée avec le pousse-pousse chez des amis dans la force de l'âge, qui habitent une ancienne ferme, en pleins champs. Il s'en va. Devançant les commérages possibles dans le milieu que nous fréquentons, Ugo a déjà tout raconté au couple solide et pas bête. Il compte sur leur

sagesse pour le délivrer de la liberté de sa femme. Les bons amis se sont engagés à pacifier le ménage bouleversé et j'ai été convoquée avec mon innocente Ariane, qui va bientôt marcher. On m'installe dehors, sur le pré fleuri de pâquerettes. Arrive Gaspard, convoqué lui aussi. On se regarde froidement. On desserre à peine les dents. On aimerait mieux être sous la terre que parmi ces fleurettes, à côté de cette petite fille dont la mignonne présence s'accorde si parfaitement avec la douceur de l'air et si mal avec le vent qui siffle à l'intérieur, où il ne dissipe aucun nuage. Rien à expliquer. On ne partage plus qu'une croissante exaspération. On se lève. On retrouve les bons vieux amis, des artistes, des larges d'esprit. Ils disent qu'ils ont connu ça, eux aussi, dans leur jeunesse. La magie de la fête... Les tourments qui s'ensuivent... La vie remise dans ses bottes, de bonnes bottes qui à la longue franchissent tous les obstacles et vont plus loin que les bottes de sept lieues... Ils ne prêchent pas : ils resplendent. La bonne vieille bonté, gentiment irrévocable, a été convoquée pour éclairer les deux folâtres, qui vont revenir à la raison et sauver le bonheur de l'enfant, sans parler de celui d'Ugo, cet homme remarquable, d'une rare sensibilité. Tout va donc s'arranger. Les bons amis offrent un verre de blanc. Gaspard le boit en vitesse et remonte dans sa deux chevaux, qui démarre en trombe. Moi, en attendant Ugo qui va revenir me prendre, j'essaie de faire bonne figure, même si j'ai deux cailloux à la place des yeux et du sable plein la bouche. La fin de tout, quoi.

De retour à la maison la mère se prend la tête dans les mains.
Elle est furieuse d'avoir cédé à l'appât de la famille heureuse.
Et la liberté? Est-ce que la mère va devoir s'en passer?
Est-ce qu'elle n'est pas à la recherche du non explicable?
Quelle vérité s'impose pour limiter le désir, l'élan, l'expérience?
Plus de tensions? Plus de déboussolant accord?
Rien que la sécurité sexuelle et la routine sentimentale?
J'ai envie de hurler à la mort et pas un mot ne sort.

Un autre après-midi du même été. Après le repas Ugo retourne à son laboratoire. Quand j'en ai fini avec la vaisselle et les rangements, j'installe la petite Ariane dans sa chaise à roulettes sur le balcon de l'appartement, en face du grand tilleul. Il ressemble à une verte montgolfière qui ne décolle pas. Moi non plus je n'ai pas décollé du quartier de mon enfance. J'ai seulement changé de rue. La double voie du chemin de fer creuse sa tranchée à quelques pas de l'immeuble. J'aperçois le *Pont des Délices* et même, au loin, le jet d'eau. La Lune-Soleil et l'ardente effervescence ne me donnent plus à déchiffrer le paysage. À peine si je le vois. Assise sur un

tabouret, je tiens le tube qui intrigue Ariane avec ses couleurs éclatantes. Je lui montre ce qu'il y a dedans : un liquide bizarre. Je m'efforce de bien jouer mon rôle de magicienne. Je dramatiser. Je souffle comme si j'allais faire surgir de nouveaux mondes, légers, translucides, lumineux. Bref, j'offre à la petite fille le spectacle des bulles de savon. Elle rit. Elle étincelle. Je ne me sens plus si désespérément éteinte. Avec patience, je lui apprend à souffler elle-même les sphères irisées qui volent quelques instants, se collent parfois les unes aux autres et puis éclatent, remplacées par un ballet de nouvelles bulles qui fuient avec les courants d'air. La petite fille souffle, souffle... pas toujours avec succès. La bouche se tord, les sourcils se froncent, le petit amour-propre va tout gâcher. Vite, je montre comment toucher de l'index les bulles qui décollent. Elles explosent ! Cris conquérants ! Le soir j'invente la berceuse d'Ursule la bulle. Ariane met sa petite main dans la mienne. La peine s'allège encore. Demeurent les trois présences qui s'affrontent jusque dans l'apaisement :

La mère en moi... Elle s'active
Elle volette ici et là Elle cause
comme un oiseau des bois

La résistante en moi... Elle pense
en femme engagée à ne plus tourner
comme une lune à la mortelle docilité

L'inconnue... l'effervescente
au cœur de braise... Elle s'échappe
Est-ce qu'elle vit en moi ?

À l'époque, je le croyais. Maintenant que j'ai tant de mal à retracer le parcours qui mène au précipice d'où elle va s'échapper encore, je ne sais plus où ni comment la chercher. Elle n'obéit pas. Elle s'échappe et voilà tout. Sa liberté est absolue, autant dire insoutenable. C'est elle qui rend la flamme humaine honteuse de son insuffisance et c'est elle qui la ranime. Elle passe en coup de vent sur les dernières traces laissées par des marcheurs qui tenaient des torches, peut-être, et qui ont disparu.

Que l'effacement de la voie à suivre devienne la voie qui se cherche en moi, je l'ai pressenti un jour que je donnais à de grands adolescents un cours d'initiation à l'art, sans programme imposé. Période faste. Le cours

vient d'être créé. Il mourra quelques années plus tard, quand le totalitarisme de l'utile et rentable prendra le commandement. Le cours a lieu dans une petite salle du Collège Voltaire, l'ancienne École Supérieure des Jeunes Filles où j'ai moi-même été élève quatre ans auparavant. Le nom a changé depuis que jeunes filles et jeunes gens n'étudient plus séparément. Un progrès qui égaie un peu l'imposant bâtiment, dont le hall d'entrée se pare de grandes statues de déesses romaines, enveloppées dans les plis multiples de leurs vertueux voiles. Quand j'y pénètre, j'ai l'impression de quitter le monde où il y a des rues bruyantes, des gens de toutes sortes, des saisons qui changent et d'être hissée sur un socle avec l'obligation de garder la pose. La petite salle où j'enseigne, moins solennelle, est munie d'un projecteur pour les diapositives et d'un écran. Je demande aux premiers arrivés de baisser les stores pour masquer les deux hautes fenêtres. Le brouillard d'automne, ce jour-là, personne n'est triste de le laisser dehors. Par la présence des œuvres d'art sur l'écran la petite salle sera reliée, on l'espère, à l'étrangeté de la rencontre entre les mondes les plus distants et les intimités les plus diverses. Le cours se donne quasiment dans le noir, avec une ou deux interruptions pour prendre quelques notes. C'est une sorte de studieuse récréation, pas aussi divertissante que le cinéma mais appréciée par la plupart des élèves. Ce jour-là je leur parle du Japon et de son art de l'estampe, qui a émerveillé les Impressionnistes. Dix minutes après le début de la leçon la porte s'ouvre. Furtif rectangle de lumière, aussitôt aboli. Une ombre s'est glissée à l'intérieur et sans bruit va s'asseoir derrière moi, qui me tiens debout à côté de l'appareil où je glisse les clichés. Aïe! Est-ce que cette intrusion, quoique réglementaire, va perturber la vocation du rayon lumineux qui a besoin de moi pour éveiller la vision? L'ombre un peu replète, aux aguets dans mon dos, je l'ai reconnue. Il s'agit d'une doyenne, professeur de français dans la cinquantaine, qui vient voir de près comment se débrouille la jeune enseignante, pas encore diplômée, que la directrice apprécie et se propose d'attacher à l'établissement dès qu'elle aura obtenu sa licence en Lettres, complétée par une formation à la pédagogie. Ce jour-là j'emmène la classe d'une estampe à l'autre avec le maître Hiroshige, sur la route du Tokaido. J'explique la technique, analyse les images, suscite des commentaires, réponds aux questions. L'ombre investie des pouvoirs institutionnels est oubliée, tout va pour le mieux, la cloche sonnera dans cinq minutes. J'ai le temps de m'arrêter sur un paysage d'hiver, cruel dans sa beauté. Les seules notes de couleur sont presque effacées par la neige sur les vêtements de trois personnages frigorifiés, mal protégés par de grands chapeaux de paille. Ils avancent courbés à travers un village enneigé, qui paraît désert sous le ciel pointillé de flocons. Je montre

comment cette hostile froidure se ressent dans la géométrie des formes et le jeu du blanc, du gris, du noir, au point de nous geler l'âme à nous aussi. Fin de la leçon. Deux élèves remontent les stores... et un charivari explose, délirant de jubilante stupeur... Dehors il neige à gros flocons!

C'est la mi-octobre, personne ne se souvient d'une neige tombée si tôt avant l'hiver! Et juste au moment où on avait, pour ainsi dire, les pieds dedans, au Japon! L'enthousiasme soulevé par le rideau de neige déboule comme une avalanche heureuse dans la classe où tout le monde s'est levé pour s'approcher des fenêtres. Quelqu'un qu'on n'entend jamais s'écrie : *On dirait Noël, quand on était petits!*

Soudain la parole est libérée et tout le monde s'y met.
On parle de la neige qui glace les moelles ou qui réchauffe le cœur.
On parle du silence de la neige et de l'immense désir d'en parler.
On parle de l'imprévu, source de l'art, et de la vie, source de l'imprévu.
On parle comme une bande de visionnaires...
Allumés par un plaisir tout neuf.
On plonge dans l'imprévu de la source. Elle parle. Elle parle...
De quoi? À vrai dire on ne le sait plus très bien.

De toute façon il faut arrêter ce désordre. On n'a pas fait attention à la sonnerie de la deuxième cloche. D'autres élèves piétinent à la porte avec leur professeur qui me salue de haut, vexé d'avoir dû attendre. En voilà un que la première neige ne sortira jamais du vaniteux cercueil! Et la doyenne, qui fait les cent pas dans le couloir, qu'est-ce qu'elle va penser de ce débordement?

— *Si vous me permettez une remarque... C'est toujours un peu problématique, ces cours donnés dans l'obscurité. Il faut que vous soyez plus attentive à ce qui se passe au fond de la classe. Quelques élèves profitent que vous ayez le dos tourné pour se livrer à de petits manèges amoureux... vous voyez ce que je veux dire. Il ne faut pas tolérer ce genre de choses. Je compte sur vous pour y mettre bon ordre.*

Sur le cours et son prolongement inattendu, pas un mot. L'accord qui par l'énigme des circonstances venait de se créer sous les yeux de tous et dépassait en les reliant le phénomène naturel et la transmission de la culture, cet accord liquidant les hiérarchies dans une bourrasque de paroles instinctivement profondes, cet accord n'avait aucune valeur pour la représentante de l'autorité scolaire, gardienne de l'ordre, du savoir, du pouvoir éclairé maîtrisant la mouvance des ombres et leurs, dehors et

dedans. Ainsi ont commencé à m'assiéger les doutes sur la carrière à laquelle je semblais destinée et qui m'ouvrait les portes de l'indépendance financière, si justement revendiquée par les amies féministes et les amis libertaires, mais qui ne menait pas encore à la liberté créatrice...

La liberté plus qu'individuelle

et plus que fonctionnelle
pour le progrès de la société

La liberté plus qu'intelligible

La liberté d'être en accord
avec la dynamique imprévue

que ni la vie ni la mort ne limitent

Il a fallu beaucoup de temps et d'endurance pour laisser venir au monde ce libre accord, jamais définitif. Grâce à la neige de la mi-octobre j'en avais eu le pressentiment, qui ne me lâchait plus. La conscience? Pas encore, pas clairement. C'est pourquoi ne me laisse pas en paix la virulente exclamation d'Ugo, qui va retentir dans toutes les furieuses batailles de couple et pas seulement suite au flirt le jour de la soutenance de thèse : *Tu es jalouse de mon travail et de ma réussite!*

Ugo me reproche aussi de ne pas m'intéresser à ses recherches, sous prétexte que je n'y comprends rien. Or ce n'est pas un prétexte! Je n'y comprends vraiment rien! Est-ce que le Grand Ponté avec sa piqure m'a inoculé une méfiance incurable envers le cerveau scientifique? Toujours est-il que je me traîne comme une chenille malade sur l'arbre de la connaissance, alors que je voyage comme un dauphin entre les vagues ensoleillées d'étoiles et les profondes obscurités de l'océan. J'ai tous les talents qu'il faut pour accomplir mon propre travail. L'estime d'Ugo, qui s'y intéresse, me soutient. Rien ne devrait me ralentir dans l'achèvement de mon mémoire de licence. Pour la suite... Peut-être que j'écirai des articles, trouverai un travail dans un musée ou une galerie d'art. Financièrement, ça va. Rien à la banque mais la famille tourne avec le salaire d'Ugo. L'époque permet encore l'immatérielle confiance... Avoir plus d'argent ne nous tourmente pas. Seule nous importe la question de la recherche et peut-être

son prestige. Je vais donc me remettre à mon mémoire, patronné par Jean Starobinski. Sujet passionnant : *La relation entre écriture et peinture dans l'œuvre de Henri Michaux*. La petite Ariane est acceptée à la crèche. Ugo l'y emmène et la ramène. J'ai quatre bonnes heures devant moi cinq après-midi par semaine pour trier ma montagne de notes et rédiger un commentaire intensément personnel sous l'impulsion d'une œuvre dont le génial élan vers l'indicible est le but en constant dépassement. Qu'est-ce que je peux demander de plus idéalement conforme au projet libérateur ?

Panne.

Panne grave.

Panne irréparable.

Avec cet Orphée-là, Eurydice n'a pas un mot à dire.

La lumière du regard lui enlève jusqu'au soupir de la parole.

L'ombre humaine est définitivement renvoyée.

La virtuosité parle et parle et peint et peint et tout revient au rien.

Voilà où j'arrive... moi l'ombre véridique...

Où j'arrive avec ce mémoire à écrire...

J'arrive au point zéro de l'écriture.

Une ombre jalouse de la lumière ? L'ombre n'en sait rien. Elle n'avance plus. Il y a bien un autre poète, dans cette histoire de la conscience en création, mais c'est un Orphée qui se retourne lui aussi, dans son profond respect des ombres. Georges Haldas. On devient ses amis, Ugo et moi. On lit ses livres. On l'écoute. Il parle et parle et parle du Christ. Le cri d'abandon sur la croix, je l'entends. Il est planté en moi. Autre histoire avec le lumineux messager de l'au-delà, dissolvant dans l'Amour Unique le tourment des corps innombrables et fugaces.

Les deux maîtres de la parole blessent la déjà blessée.

De deux façons qui s'opposent ils lui montrent la même voie.

Celle où Eurydice immobilisée s'efface devant le génie du regard.

Le regard d'Orphée qui se démène à la poursuite de lui-même.

Sur cette voie je n'irai pas plus loin. Le titre ? La position sociale ?

Plutôt être une sans mots dans l'enfer de la communication.

Un feu follet dans le cimetière de l'obscurité.

Mais comment échapper à la domination du regard ?

À la protection de la puissante civilisation du regard ?

On ne sait pas. On ne fait pas l'Orphée au lumineux regard.

On va simplement vivre et vivre et vivre.

Et mourir d'être en vie.

L'homme de ma mort a déjà fait son apparition, à mon insu. Il est d'abord une silhouette vigoureuse, pas grande mais debout au sommet de *L'Œil d'Arve*, une sculpture en granit, œuvre d'un ami aux cheveux blancs. Les artistes se sont mis à plusieurs pour installer les blocs amenés de l'atelier par un camion-grue sur la berge de l'Arve, la rivière sans repos. Au bout de ses bras écartés, le robuste inconnu tient deux fortes cordes sur l'arche encore instable que les amis s'affairent à mettre à la bonne place, où elle rejoindra exactement deux autres blocs déjà fixés sur la partie inférieure, en forme de vasque, tandis que le vieux sculpteur dirige la manœuvre.

Quant à moi, dans ma robe noire où le fin galon rouge vif ondule au-dessus de mon ventre habité depuis quatre mois, je me promène aux alentours. Je donne la main à deux petites filles, les enfants de l'un des artistes qui se démènent autour de l'œil de pierre. Le soir toute la bande se retrouve dans une brasserie. Ugo est absent pour cause de congrès scientifique à l'étranger. Au cours du repas je parle pour la première fois à Diego, dont je ne sais rien, sinon qu'il est sculpteur lui aussi, que sa femme est hospitalisée pour une opération de la hanche et qu'il est père d'une fille de sept ans. Il se trouve que je l'ai rencontrée peu auparavant, cette petite fille. Confiée à des amis de ses parents, elle les accompagnait à l'une de ces fêtes où se réunit, dans l'une ou l'autre des demeures solidement villageoises des environs, un certain milieu artistique genevois, pas snob mais qui ne met pas en doute sa satisfaction d'appartenir à une élite éclairée et solidaire. C'est le printemps. La fête a lieu dans le jardin que prolonge un verger dont les arbres commencent à fleurir. Je m'ennuie un peu. Je suis lasse du jeu des conversations. Je m'écarte et m'assieds plus loin sur le pré ombragé, le dos contre un pommier aux feuilles d'un vert quasi translucide et aux fleurs en boutons. La petite fille à l'allure de tsigane m'aperçoit. Elle secoue ses cheveux noirs tout bouclés. Les couleurs vives de sa jupe bondissent vers moi. Je m'apprête à lui demander comment elle s'appelle... à tenter de la distraire... mais je me tais. Un seul mot serait de trop. Car sans rien dire la petite fille s'est doucement couchée contre moi, a replié bras et jambes, s'est blottie comme un chaton contre le ventre de sa mère et a fermé les yeux.

Peut-être que je raconte ça à Diego, dans la brasserie, mais sans insister. Je craindrais de paraître naïve et sentimentale... quelle horreur! Donc je ne fais pas allusion à l'éblouissement de la tendresse heureuse qui m'a semblé rendre au jardin sous le ciel clair un air de paradis, dans la chaleur paisible des trois corps réunis dont l'un n'était pas visible. Je cache ce qui m'a

bouleversée, d'ailleurs impossible à expliquer et dont l'illuminante conscience me reviendra fugitivement bien plus tard, en écrivant. Je ne dis rien de la rencontre, grâce à la petite fille un peu perdue parmi les grandes personnes tout à leurs échanges sympathiques, intéressants, cultivés, la rencontre d'une autre dimension de la réalité, éveillant l'obscur fontaine d'une silencieuse intelligence.

Je n'ai jamais revu cette petite fille.
Je connais la tombe de la jeune femme qu'elle est devenue.
Je bénis l'ange de l'inconnu. Il est réel.
Il s'élève entre l'homme debout et la femme dont le corps...
Dont le corps également debout lui ouvre les ailes.
La femme qui donne la vie. La femme qui donne la mort.
Une œuvre du sculpteur, qui donne forme à l'insaisissable.

Pas d'ange inconnu dans le brouhaha de la brasserie. Seulement deux personnages à l'inconsciente armure, même en temps de paix. Ce n'est pas encore et de loin, entre Diego et moi, le combat mortel mais déjà pointé le bout de la faux, qui sous les sourires égratigne. Pourquoi? Je ne me pose pas la question. J'écoute, impressionnée, ce qu'un autre artiste m'apprend sur ce Diego, mon voisin de table.

– *Avec sa gueule mozarabe et son accent, ce type-là, tu vois, c'est le lutteur de génie. À peine sorti du train qui l'amenait d'Andalousie le voilà ouvrier métallurgiste à Genève et sculpteur dès qu'il a un moment de libre. Dix ans plus tard cet acharné bâtit son atelier à lui. En moins de deux il est devenu sculpteur à plein temps, père de famille et toujours un vrai rouge espagnol, qui ne se débène pas pour donner un coup de main à nous autres, les immoralistes hantés par ces vieilles sorcières de vertus calvinistes, ennemies de la danse et des Carmen qui ne s'en laissent pas conter!*

Sans rien connaître de l'œuvre de Diego, je sens qu'il y a du Vulcain chez cet homme du métal et du feu, en accord peut-être avec de telluriques profondeurs. En comparaison, même avec mon bébé en création, je me sens une mauviette qui a toutes les peines du monde à trouver sa voie entre les casseroles et les livres. J'essaie de ne pas laisser deviner cette périlleuse faiblesse et prends comme bouclier Antonio Machado, dont je lis en traduction les poèmes. Je suis en plein enthousiasme espagnol, question littérature, mais le peu que j'en dis au lutteur de génie résonne comme un air de clavecin dans le chassé-croisé des conversations blagueuses et le tumulte général à odeur de choucroute. Quel dépit! Avec son accent qui habille le français d'un costume de matador, Diego lance :

– *Et ton mari, qu'est-ce qu'il fait ? Il s'amuse avec la mitrailleuse sur les alpages ?*

Allusion, bien entendu, aux cours de répétition, spécialité militaire typiquement helvétique et réservoir des plaisanteries sur le profit général pour oublier le contraignant train-train conjugal et s'envoyer en l'air. Un peu vexée, je dis que non. Ugo d'ailleurs a choisi de ne pas porter d'arme et fait son service dans la troupe sanitaire. Le même ami à la voix de stentor prend le relais...

– *Son mari ? Un universitaire... biologiste... tellement spécialisé qu'il cherche la goutte d'eau dans la mer... enfin des trucs qui nous dépassent, dont il est en train de discuter loin d'ici, entre grosses têtes de l'internationale scientifique. Pour tout ça, pas du genre à garder sa langue au fond d'une éprouvette... Tu peux lui parler de n'importe quoi et hop ! le voilà parti ! Ce type-là, mon vieux, c'est une encyclopédie qui dévale comme une chute d'eau. Le plus fou, c'est qu'on se laisse submerger et qu'on en redemande. Son seul défaut, mais vraiment moche : il a beau être italien par ses père et mère qui n'ont pas eu droit à la croix fédérale sur le passeport... il n'aime pas le foot !*

Me voilà coincée dans l'armure qui impressionne le monde.

Mais pas une armure qui m'appartienne en propre !

Pas une fière armure que je me serais fabriquée à moi toute seule !

C'est encore l'armure du mari, même absent, qui doit servir pour deux.

Je parasite l'armure d'un autre et j'ai honte...

Si Virginie me voyait peiner dans ce rôle d'ombre entre deux génies masculins, elle me viserait de son œil militant de pionnière de l'égalité et me fusillerait. Quant à la Flamboyante, ce génie féminin qui manipule les hommes comme une portée de chiots, elle me traiterait de pauvre cloche, pas capable de semer un tintement qui s'entende... ou un soupir féérique après un long silence magiquement persuasif... Le pire c'est qu'elles s'agitent en moi, ces deux-là, et me persécutent de l'intérieur. Comme si l'angoisse de ne pas y voir clair et de ne pas discourir en cheffe d'entreprise ou papillonner dans une heureuse désinvolture ne suffisait pas !

À la fin de la soirée Diego propose de me ramener chez moi en voiture. Arrêt devant la porte de l'immeuble. Diego dont le charme obscurément offensif n'a pas cessé de vaguement m'irriter ne sort plus un mot. Éloquent le silence de l'homme qui a lâché le volant et regarde devant lui la rue vide... Il ne veut pas me laisser partir comme s'il avait joué le rôle du chauffeur bénévole pour une boucleuse de porte au nez des étrangers. Moi je rêve d'aller dormir mais la paix ne va pas m'être offerte sans mal. Bon...

Je lui propose de venir boire le petit café de l'amitié. On monte mes quatre étages. Pas innocente cette escalade. J'ai oublié que j'avais affaire à un homme du sud. Je n'ai pas craint de le précéder. À présent c'est trop tard : il faut aller de l'avant, même si je sens son regard sur mes chevilles, mes jambes, mes cuisses jusqu'au bord de la robe noire aux plis en mouvement, un peu courte pour éviter d'être soumise dans mon dos à l'inspection des attraits qui ne vont pas manquer d'exciter la mâle imagination du visiteur intempestif. C'est comme si je n'avais plus de visage, plus de libre existence, plus de corps habité par un enfant à naître...

ni de nostalgie
d'un désir si vaste
que la longue caravane
des possessions humaines

jamais ne le sillonnera
sans perdre le nord le sud
et les dernières visées
sur l'au-delà

De moins en moins à l'aise, je sors ma clef. On entre. On s'installe au salon. C'est là que Diego, assis dans un fauteuil, brandit sa faux qui blesse :

— *Pas mal, ces estampes. Mais celle-là... Non, vraiment... Tu aimes ça ?*

C'est un cadeau de la Flamboyante. Sur le fond blanc s'enroule et se déploie un large ruban pourpre, à l'image d'une belle passion à l'abri de la tragédie. Artiste connu. De talent quoique superficiel en effet. Diego a raison. On a déjà pensé, Ugo et moi, à s'en débarrasser. Mais de quel droit ce Vulcain qui n'est pas dieu chez moi, où il n'y a pas de Jupiter non plus, vient-il critiquer ma vie, dont le décor intérieur est le messager ?

À son impertinence, je devine ce qui se passe dans l'esprit de l'opiniâtre ouvrier espagnol qui s'est élevé au rang d'artiste et connaisseur. Il est décontenancé. Cette maison sans ascenseur et cet appartement qui ne s'accorde ni à une claire et nette modernité ni à une bourgeoise solidité ne cadrent pas avec le portrait du mari en scientifique de pointe. Ne serait-ce pas cette petite femme qui manquerait d'ambition ? Pendant que je m'éclipse à la cuisine pour mettre sur le feu la cafetière italienne, mon hôte

fouille parmi les livres et trouve le *Romancero gitan*, de Garcia Lorca. Je reviens. Un peu fébrile et pas familier du texte en français, Diego finit par tomber sur ce qu'il cherchait. Le voilà me lisant avec un air de profonde inspiration je ne sais plus quel poème au juste, mais d'une sensualité qui vibre comme une séguedille à un enterrement. Car le *luteur de génie* m'agace au plus haut point. Je me réjouis qu'il ait vidé sa tasse pour le reconduire dare-dare à la porte et *Salut! Bonne nuit!*

Ah! que la nuit sera bonne entre nous et le salut réel...

Mais pas sans traverser encore et encore les déserts du jour.

Pas sans affronter les vents de sable, aveuglants.

L'aveuglée, deux ans plus tard, c'est moi. Dans ma robe aux oiseaux de feu je parade à un vernissage en essayant d'attirer le regard de Diego. Sa femme est à ses côtés. Enceinte et proche du terme. Elle s'aide d'une béquille. Son imposante beauté espagnole est d'autant plus frappante. *Le luteur de génie*, dont j'aurais bien besoin des volcaniques ardeurs pour échapper à l'épreuve du désœuvrement, jette un vague regard sur la brumeuse allumée et lui tourne le dos.

Je reçois la porte invisible en pleine figure.

Pas d'échappée pour l'hallucinée d'angoisse.

Elle a déjà quitté la bonne route de la recherche.

La route où l'intelligence peut encore se diriger.

Plus de route ni de maîtrise des ombres.

On s'avance d'épreuve en épreuve.

On claudique vers le précipice.

Quelques mois passent. L'éventualité d'une rencontre s'ébauche entre Diego et moi. Arrière-salle d'un bistrot après un vernissage, encore un, dans le petit monde qui tourbillonne à Genève autour de l'art. Ugo est dans un groupe à une table. Moi seule à une autre, que la compagnie vient de quitter. Diego s'approche. Il s'assied en face de moi. Il me parle de son atelier, à l'orée d'une forêt. Je dis que je connais les environs. Il aimerait bien que je vienne lui rendre visite, surtout maintenant, en automne, quand les arbres... Il ne finit pas sa phrase. Il baisse la voix pour ajouter le plus banal refrain :

— *Tu es jolie comme une fleur...*

Je prends mon air de pas née de la dernière pluie, qui pourrait bien lui glisser parmi les jolies fleurs de son joli bouquet une ortie... mais je dis que j'irai peut-être, on verra. Il détourne le regard et se lève. Un bref salut, c'est tout.

Il est déjà parti quand je prête attention au personnage qui mine de rien est venu s'installer sur la chaise à côté de moi et soudain me pose sur l'épaule un bras charmeur. C'est Gaspard! Qu'est-ce qu'il lui prend à cet absurde revenant, ce freluquet, cet inconscient qui va m'attirer les pires ennuis? Je me dégage avec brusquerie mais déjà Ugo s'est levé. Je le vois foncer vers la porte de la salle. J'attrape mon sac, enfile à la va vite mon manteau et cours à sa suite. Une troupe de fêtards bloquent le tambour de l'entrée. Personne dans la rue quand enfin je peux sortir. Il aura pris l'une des deux autres rues qui débouchent tout près. Laquelle? Dans l'affolement je ne me souviens plus où on a garé la voiture. Je tourne pendant dix affreuses minutes avant de retrouver l'endroit. Une autre voiture a pris la place. Ugo a filé. Où le chercher? Retour au bistrot pour appeler au téléphone la grand-tante qui garde la petite Ariane. Quelqu'un occupe la cabine. Le temps passe. Enfin j'ai au bout du fil la grand-tante interloquée. Elle dit qu'Ugo vient de la quitter en emmenant la petite qui dormait paisiblement. Elle s'inquiète. Je lui fais croire à un simple malentendu. Je répète que tout va bien, très bien, merci, merci beaucoup. Dans l'arrière-salle du bistrot tout le monde est plus ou moins sur le départ. Je trouve un vieux collectionneur qui habite près de chez nous. Je n'ai pas besoin d'inventer une histoire pour expliquer la fuite d'Ugo. Il comprend que ça va mal et ne demande rien. Il me ramène. Pas de lumière au quatrième étage. Panique. Je vais aller voir. Le vieux collectionneur, même pas un ami proche mais un grand cœur, c'est sûr, dit qu'il attendra. J'ai ma clé. Impossible d'ouvrir. Ugo a bloqué la porte avec le crochet intérieur qu'on n'utilise jamais. Je sonne, je frappe, mais pas trop fort. J'ai peur de réveiller la petite Ariane. Au moins ils sont là tous les deux. La tension ne me scie plus les nerfs aussi féroce. Mais pourquoi Ugo n'a-t-il pas allumé? Qu'est-ce qui le hante? Qu'est-ce qu'il veut prouver? Je redescends en courant et demande au vieux collectionneur, toujours aussi discret, s'il est d'accord de m'emmener chez une amie, pas tout près. C'est un vieux garçon tout ce qu'il y a de sérieux mais quelque chose le touche dans cette frivole qui court à bout de souffle après son mari et son enfant. Me voilà avec lui chez la Flamboyante, qui s'est posée pour quelque temps dans son superbe appartement avec vue sur la ville entière. Plus de secret à garder. En moins de deux la Flamboyante me tire à travers mes sanglots toute ma banale histoire de mari jaloux pour rien du tout. Navrée d'avoir

affaire à si peu, une non-aventure en somme, elle n'en retrouve pas moins sa furia brésilienne pour téléphoner à Ugo, le secouer, l'implorer, le noyer dans une grande vague de flamboyant amour. Tout finit donc par s'arranger dans le plus enchanteur des mondes, où le vieux collectionneur a le loisir de se délecter des œuvres contemporaines exposées sur les murs bien éclairés du bel appartement. Ouf! Sa tête grise n'a plus à se soucier des fumeux tourments d'une arrière-salle de bistrot.

Autre décor un mois plus tard. Une soirée chez un sculpteur bien connu, qui est l'ami et le mentor de Diego. L'homme dont je ne suis pas allée voir l'atelier sera donc là. Pourquoi craindre à ce point et désirer sa présence? Je ne me sens plus ni fleur ni ortie. Plutôt une lune fatiguée comme un ballon qui tressaute depuis des siècles et des siècles au bout du fil que tient un capricieux gamin. Si seulement il y avait assez d'air dans le ballon... De l'air bien à moi, protégé par une peau bien solide. Mais non... il y a des cicatrices et il y a des trous quasi invisibles, par où mon air à moi s'en va dans l'air du dehors, où il se perd. Or sans la stabilité d'un air comprimé au dedans, l'air du dehors avec ses mouvements inconstants, sa température variable, ses tempêtes imprévues fait mal. Le sens qui s'est enfui et l'épreuve du désœuvrement m'ont coupé le souffle.

Solaire en comparaison m'apparaît l'assurance de Diego, que j'aperçois dès mon entrée dans la maison pleine de monde. Éclatante chemise blanche et pantalons d'un noir de nuit hardiment noire. Il rayonne au milieu d'une bande exclusivement masculine qui se passionne pour je ne sais quelles équipes en compétition pour la coupe d'Europe ou du monde. Son rire se déchaîne. Son enthousiasme réchauffe à distance. Ugo qui a faim et soif va voir ce qui se passe côté buffet. J'erre en quête d'un endroit où déposer le poids de ma vie qui manque d'air. Je trouve un divan, où trois autres femmes me font une petite place. J'ai à peine le temps de calmer un peu le vent d'orage autour de mon cœur en déroute que Diego m'invite à danser. Je dis non, non, pas maintenant... et il emmène une des autres femmes, qui a des bagues plein les doigts et danse avec une aisance d'habituée des grands hôtels où l'on danse entre deux conversations raffinées ou légères. Le désespoir me tombe dessus : je danse mal, aussi mal qu'une vieille fille du temps passé. L'abîmée, qui a pour l'envol de la danse la plus profonde estime, n'a jamais appris à danser. Que faire? Il est trop tard pour reculer. Les vagues noires de la musique noire submergent l'univers du possible. Il faut aller plus loin. Diego de retour me saisit la main, m'entraîne et arrivé au milieu des danseurs me serre furieusement contre lui. C'est un blues, donc je me débrouille, ça va, bien que je reste

une marionnette en bois. L'étau des bras me coupe l'ampleur de la respiration. Le plaisir me fuit. Soudain Ugo fait son apparition, avec sa barbe en figure de proue. Ses lunettes réfléchissent le peu de lumière. On dirait les yeux d'une bizarre créature antédiluvienne. Aussitôt Diego relâche son étreinte et passe au rock. Là, c'est la catastrophe. Je tourne, je tourne comme une pauvre toupie, j'essaie de suivre, de répondre aux mains qui m'attrapent et tentent de me faire virevolter à gauche, à droite, de m'encercler, de me libérer. L'éblouissant danseur a beau se démener, j'emmêle tout, je n'y comprends rien, je souris en serrant les dents.

Mon corps se débat contre l'attraction du précipice.
Mon esprit croit encore échapper au puissant vertige.
Je ne sais pas que je danse avec ma propre mort.
Avec la sœur jumelle du premier souffle de vie.

L'hiver s'installe. Déjà Noël. Le rituel se ranime sans ferveur sacrée entre les deux familles, celle d'Ugo et la mienne, rassemblées par la présence de la petite Ariane. La frénésie commerciale n'a pas encore éteint son innocence. On s'émeut de la voir émerveillée par le sapin décoré qui brille de toutes ses bougies à la flamme tremblotante, objet des commentaires de qui préfère la sécurité des lueurs électriques. Dring! Dring! Quelqu'un sonne à la porte... Solennel étonnement! On fait entrer le patriarche à la houppe rouge vif, au visage méconnaissable sous la barbe blanche, énorme. La petite fille qui a maintenant deux ans tremble de frayeur sur les genoux de son père quand le patriarche à la grosse voix demande si elle a été sage. Elle se met à pleurer convulsivement. Le patriarche bien ennuyé se dépêche de poser devant elle la hotte en osier, souvenir du village en Italie. Face aux rutilants paquets la petite fille hésite encore entre naissant plaisir et sanglots. Est-ce qu'on ne lui prépare pas une autre surprise qui fait peur? Aussitôt la grand-tante vient à la rescousse et tout sourire prend en main le plus beau cadeau, qui lui a coûté cher. Il est enveloppé d'un papier constellé, qu'elle déchire, laissant apparaître une merveilleuse poupée en robe de bal.

À présent c'est moi qui ai envie de mettre le feu.
De crier devant l'arbre : Non! je ne serai pas sage!
D'arracher les barbes et sourires universels.
De rejeter dans son enfer sans flamme cette danse des morts.
Car je ne suis pas la mère de l'univers coupé en deux.
Je suis l'épave unique, brûlant sur les grands fonds obscurs.
L'indocile dont le cœur naufragé fait rater le bal.

Entre Ugo et moi s'épaissit comme une atmosphère d'avant-guerre, où le bonheur qu'on va perdre devient soudain plus intense et vrai. Après Noël on part dans les Grisons, du côté de Sils-Maria. Le lac est entièrement gelé. Ugo chausse des patins et file à travers l'étendue aux miroitants éclats en nous tirant toutes les deux, Ariane et moi qui la tiens fort, sur une luge qui se déporte à droite, à gauche, vertigineusement. Avec son petit manteau écossais rouge, brun, bleu au capuchon pointu, la petite fille ressemble à un lutin qui n'a peur de rien. Son rire qui brille sur les eaux invisibles fait de ce voyage un conte, de ceux qui s'inscrivent si profondément dans la mémoire qu'ils respirent avec chaque souffle, sans qu'on y pense.

Au retour il faut se remettre à la routine de la séparation. Ugo en son labo qui fonctionne autour d'une mission de connaissance, voulue et reconnue par le monde. Moi dans mon épreuve du désœuvrement, qui m'immobilise sur le carrousel intime, avec ses figures ennuyeuses à force d'être les mêmes et de ne pas ouvrir un nouveau monde. La petite Ariane développant le plus normalement du monde son premier souci : être le centre de l'attention. Fatalité du chacun pour soi mais toujours à l'abri sous le toit qui rassemble, conformément à l'obligation du bien-être. Si je n'avais pas peur de détruire la maison, j'irais voir tout de suite du côté de la forêt où se forge peut-être de l'inconnu, enfin. Seulement j'ai des raisons d'avoir peur.

Peur de fondre comme la cire
d'une bougie dans le feu
Et peur de découvrir en moi
ce qui n'est pas combustible
Qui restera dur comme pierre
Pierre qui ne pourra s'empêcher
de rouler vers le précipice et tomber
Pierre encore enrobée de chair vive
qui a peur de la nuit sans fond
Peur de ne plus jamais en sortir
en criant vers la lumière
son mal obscur

En vérité j'ai peur de ranimer un duel qui a déjà eu lieu. Un désespérant duel. Une catastrophe entre deux êtres qui s'aiment de toutes leurs fibres et

s'opposent. L'énigme des circonstances veut en effet que sur la route principale et toute droite qui passe à proximité de la forêt où le futur sculpteur n'a pas encore bâti d'atelier, j'aie déjà rencontré, dans un fracas d'engrenages dépossédés de leur parfait roulement, le génie en lutte pour donner des ailes à l'abîmée : mon père.

Il s'agit d'une leçon de conduite. Nous sommes mariés, Ugo et moi, depuis peu. Mon père, qui change de voiture, nous offre l'ancienne, en bon état. Il nous faut donc obtenir l'un et l'autre le permis. Aucun problème côté Ugo. Le beau-père moniteur est satisfait de son élève, qui progresse rapidement et comprend du premier coup toutes les explications techniques. Car mon père, maître de la mécanique de précision, exige que les mains sur le volant et les pieds sur les pédales s'accompagnent d'une tête capable de comprendre le fonctionnement du moteur en ses moindres pièces, ses plus minimes actions, son insurpassable logique. Désastre du côté de sa fille, étudiante à l'université et pourtant rebelle à la compréhension de cet être métallique, graisseux, qui ronfle et se prend pour un seigneur du voyage. On dirait vraiment qu'elle met la plus ingrate mauvaise volonté à ne rien mémoriser de ce qu'on perd patience à lui enseigner. Un jour elle réussit tout de même à bien réciter sa leçon et manœuvrer avec finesse le rustre engin qui accepte de ronronner sous sa direction. Le père la laisse donc filer en pleine campagne sur la route large et bien droite qui traverse le canton en direction de la France et plus précisément du Fort-L'Écluse où le Rhône a creusé une entaille entre deux pans de montagne, lieu d'embuscade et de combat à l'époque de la Résistance. La route est quasiment déserte. Pas de risque. La vitesse peut s'accélérer.

– *Vas-y ! Passe en quatrième !*

C'est alors qu'un bruit affreux secoue la malheureuse voiture et met le comble à la froide fureur de mon père. J'ai oublié de débrayer.

- *Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? Tu ne peux pas faire attention ? Maîtriser une voiture, ce n'est pas si compliqué, ma parole ! Et tu te prétends intelligente ?*
- *Je ne prétends rien du tout. J'en ai marre. Je laisse tomber.*

Au lieu-dit Eau-Morte, un hameau dispersé mais qui a droit à un écriteau, je gare la voiture sur le bas-côté de la route traîtreusement large et droite. J'ai envie de pleurer comme une enfant perdue mais sans un mot je laisse ma place à mon père, l'as du volant, de la mécanique, de la logique,

de la parfaite maîtrise et de la générosité en plus. Sans un mot je monte sur le siège du passager. Sans un mot mon père me ramène en ville, me dépose devant mon immeuble et repart à la maison où l'attend ma mère, qui n'a jamais conduit de voiture mais se montre en toute chose plus sensée que moi.

Je n'obtiendrai le permis que des années plus tard, aux USA, peu avant la mort de mon père. Ni lui ni moi ne reparlerons jamais de cet affreux duel du silence, après le fracas de la mécanique malmenée par une incompétente, sa fille unique, abîmée à sa naissance et qu'aucune bonne conduite ne sauve de l'étrangeté d'être en vie.

Eau-Morte est précisément l'endroit où Diego m'attend pour la visite de son atelier, à l'orée d'une forêt ou de ce qu'il en reste, comme une île plus ou moins sauvage dans les champs cultivés. J'ai peur mais il faudra y aller. Tant que je me dérobe à cette dérangement coïncidence, la peur ne fait qu'augmenter et avec elle le pressentiment du désastre, pire peut-être si je m'efforce de préserver l'anesthésiant bonheur familial. D'un côté ou de l'autre, le précipice. Que faire? J'attends deux mois encore et un jour où l'épreuve du désœuvrement me mène au marché aux puces sans désir d'acheter quoi que ce soit, je suis poussée par la vague obscure qui a grandi en moi pendant tout ce temps. Je fais signe à un taxi qui passe et donne la périlleuse adresse : Eau-Morte.

À présent, dans la grotte crépusculaire où paraît dormir l'insaisissable, j'écris par fidélité au désir d'accord ardemment pacifique, tel qu'il s'exprimait ce jour-là, non pas encore dans le vif de la conscience mais dans un vêtement. Comme il en disait long, ce vêtement! Il vient en tête du cortège quand il m'arrive d'organiser dans les jardins de la mémoire un défilé des vêtements portés au cours de mon existence et qui valent la peine que je m'en souviennne, tant ils révèlent un paysage intérieur et correspondent à des expériences, des rencontres, des événements significatifs. Le vêtement dont j'étais habillée lors de ma première visite à la forêt où j'allais affronter l'homme du feu joue donc un rôle essentiel. C'était le mois de mars, glacial encore même si aux giboulées avait succédé une clarté intense. Je me revois enveloppée dans une cape à large capuche, taillée par mes soins, qui me donnait l'allure d'une nonne fantasque, à la recherche d'elle ne savait quel diable d'écureuil, voltigeant dans le vieil arbre de la vie. J'étais loin d'être une experte en couture et d'habitude me contentais de vêtements tout faits. Cette fois-là un tissu découvert en passant devant une vitrine m'avait singulièrement attirée. Un chaleureux

lainage aux mailles apparentes, composant une mosaïque de lucarnes brunes, beige sable et rousses. Étonnant tapis, ni volant, ni destiné à l'immobilité... Évoquant le bord d'une rivière en automne il avait éveillé en moi la fluide envie d'être l'eau que les reflets des rives animaient. Du coup je m'étais lancée dans une opération couture, ayant sorti la machine dont je me servais rarement et choisi une forme des plus simples, évitant le problème des manches et celui des boutonnieres, que j'aurais été bien en peine de confectionner. Un seul crochet à l'encolure fermait la cape. Avec ses couleurs automnales, elle avait pour vocation de m'accompagner durant tout l'hiver et si possible de réchauffer le cœur des passants croisés sous la bise noire. Une fois terminée, doublée d'un taffetas noisette et prête à s'en aller par les rues, la cape inoubliable n'avait pas l'air d'un élégant pelage d'hiver...

mais plutôt d'un vitrail abstrait
traversé par la lumière naturelle
et que le corps en marche
allait mettre en mouvement

Seulement les rues de la ville et leur affairément ne suffisaient pas à contenter le profond désir de mouvement qui taraudait la nonne fantasque. La voilà donc émergeant du taxi en ce jour du mois de mars, qui ne s'est pas rêveusement prolongé dans la mémoire mais a véritablement changé le lieu appelé Eau-Morte en source inconnue. Son flux a l'air de se perdre mais il ne tarit pas. Il grandit à partir d'une rencontre aussi brève qu'un éclair dans le ciel alourdi de nuages. Tandis que le chauffeur remet le moteur en marche et s'éloigne, ayant fait décrire à la voiture un virage en U pour retourner en ville, je me trouve soudain bien seule sur la grand-route sans trafic à cette heure-là, où ne se voit quasiment jamais personne à pied. Plantée sous l'écriteau portant le nom funèbre d'un village inexistant ou presque, je m'oriente puis me dirige vers la forêt, à trois cents mètres de là au plus. Je suis tendue comme la corde d'un arc invisible. Une vague menace rôde alentour. Le vert du champ de blé en ses premières pousses qui se dressent dans l'air vif ne me rassure pas. Est-ce que je le vois seulement? J'ai les yeux fixés sur la forêt, comme si derrière chaque arbre nu était caché un adversaire ou un sorcier. J'arrive en vue d'une maison. Diego en sort justement. En me voyant, il est électrisé par l'étonnement. Il est allé nourrir le chien, me dit-il. Le chien de ses amis, en voyage. Lui-même a un chien. Il garde l'atelier, à deux pas.

- *Mais comment es-tu venue jusqu'ici ?*
- *Par magie...*

Banale magie, utilisant les sous que je n'ai pas gagnés, mais je ne renonce pas si vite au rôle de magicienne. Je laisse Diego sourire, perplexe, un peu assombri. Je ne vais pas lui montrer les ficelles, à ce *loueur de génie* qui m'a saisi la main et ne la lâche plus.

Devant le grand atelier en planches et vitré, nombreuses sont les sculptures. Dans mon trouble je n'en vois qu'une seule. Un enlacement de deux formes abstraites en métal doucement brillant, qui ne se dressent pas vers les hauteurs mais s'unissent presque au niveau de la terre, l'une plus grande, soulevée par l'autre, plus petite. Si leur rencontre est si intense et légère, c'est que le vide entre elles n'est pas aboli. Ce vide pénètre en moi comme la flèche impossible à retirer. D'un coup je meurs d'impossible amour pour le sculpteur qui a laissé ce vide dans le feu même de l'enlacement. La brûlure, la fissure, la sauvage soudaineté de l'impossible me laisse sans mots, sans la distance des mots, sans les mots pour essayer de saisir ce qui m'arrive. Est-ce que l'homme qui me tient dans sa poigne en acier trempé est encore habité par l'envergure du vide qui a surgi comme en rêve entre ses mains ?

Il m'entraîne dans la forêt, me plaque contre un arbre, m'embrasse. Son gros pull taché et troué a une forte odeur de métal. Or cette odeur, je la connais. Je l'ai rencontrée trois ou quatre fois dans mon enfance. Elle habitait la salle où enseignait mon père, au milieu des machines. L'odeur associée au travail de mon père me bouleverse. Diego l'artiste espagnol ne ressemble en rien à mon père helvète aux yeux bleus, qui travaillait avec une blouse impeccable chaque matin, mais l'odeur qui leur est commune me fait trembler d'effroi.

Impossible est cette aventure
 Impossible de résister
 au surgissement de l'impossible :

Aimer trois hommes et n'en trahir aucun
 Ni ma fille Ni l'inconnue en moi
 qui dans la nuit cherche encore et encore

Cherche l'homme des clartés efficaces
mon père au violon délaissé
dont la voix perdue me conduit

Cherche l'homme des mots scintillants
mon époux qui ruisselle avec moi
vers l'obscur

Cherche l'homme du feu qui s'envole
entre les mains aveugles
mon rêve qui a pris corps

Quant à moi l'endormie dans la grotte
la mère d'une future femme
je ne sais pas qui je suis

Je ne reconnâtrai l'envol
du voyage qu'à partir du vide
en commune création

Pour le moment, dans la forêt, je ne vois pas plus clair qu'un oiseau de nuit emprisonné dans la lumière du jour. La confusion est à son comble au moment du premier rapprochement, moins sensuel que puissamment déroutant, entre les visages, les lèvres, les langues qui se cherchent mais ne se donnent pas. Les corps vulnérables demeurent cachés. La rencontre a lieu entre deux chevaliers en armure et casqués de formidable fierté. Ils ont un vivant trésor à garder, qui bat au rythme d'une musique pacifique et ils ne peuvent pas s'empêcher d'adorer la guerre, l'affrontement, l'excitation de la bataille. Moi qui croyais, de toute mon âme, aimer la paix... Mon âme? Cet arbrisseau séduit par les tourbillons d'un guerroyant effroi? Je suis prête à délaïsser mon âme pour un tournoi sans grâce et meurtrier. L'enfer me tient! Ébranlée en profondeur, je sors une phrase d'un pathos ridicule et pourtant d'une absolue vérité. Elle s'échappe, me dépasse, me fait dire sans le vouloir et absurdement :

– *Aucun homme, jamais, ne m'a possédée.*

Je dis cela au moment même où le risque est fatal d'être possédée par une passion qui brûlera tout sur son passage. Même la forêt?

On dirait que la forêt, si indifférente en apparence et soumise aux caprices de la civilisation qui profite en détruisant et profite encore en préservant, on dirait que la forêt laisse entendre un murmure aussi confiant que les invisibles frissons verts qui se préparent à poindre autour des branches. On dirait que le silence de la forêt prononce des paroles si simples qu'elles ne restent pas prises dans l'entrelacs des ronces et ne désespèrent pas en disparaissant dans la couche épaisse des feuilles pourrissantes. Elles la transpercent au contraire comme les corolles blanches des futures anémones, dont les feuilles découpées seront aussi belles que les fleurs. Et les oiseaux ? Est-ce qu'ils n'habitent pas déjà par leur léger commerce une forêt printanière, aussi royale qu'au temps des contes et des poèmes connus par cœur ?

Il fait froid encore. On se promène sur les sentiers, pas nombreux, qui traversent le bois, pas bien grand. À un moment on arrive à une plantation de sapins, déjà plus hauts que la hauteur d'un homme.

– *Tu vois, c'est mon sanctuaire.*

Diego veut m'entraîner au sec entre les colonnes régulières, sur le tapis d'aiguilles mortes. D'instinct je résiste à l'invite. Je n'ai aucun désir de pénétrer les secrets de cet espace rectangulaire, uniforme, planté sous les ordres d'un ingénieur des forêts. Avec ma cape en mouvant vitrail je ne suis pas assez nonne pour me plaire dans cette église à l'oppressante géométrie mais pas assez fantasque pour réclamer un couvert moins solennel et glacial. Dans l'atelier par exemple ? Je n'ose pas demander à en franchir le seuil et advienne on verra bien quoi...

Tout se passera, durant cette liaison de quelques mois dont la dimension inconnue ne finira plus d'élargir le sens de la rencontre et le travail dans l'atelier, comme si le feu à mon approche risquait de se changer en une petite flamme sans fougue ni vaillance. Rien n'est dit mais je chancelle comme un arbre frêle sous le premier coup de hache : une méfiance atavique m'exclut de l'atelier. L'abîmée devrait se sentir soulagée de ne pas avoir à se dénuder comme Vénus alanguie sous le regard de Vulcain changé en faune. Or elle est accablée d'avoir à rester en plein air, loin d'un matelas, d'un vieux canapé, d'une couche de sacs dans un coin de l'atelier, où l'artiste doit bien de temps à autre se reposer. L'abîmée a si peur de cette nouvelle blessure, infligée par un souriant ennemi, qu'elle s'en retrouve comme anesthésiée. Elle se tient aussi désespérément immobile qu'une poutre ignifugée quand l'homme du feu, qui a lui-même

perdu tout chaleureux élan, la serre de son corps haletant contre un chêne à la rude écorce, dont les hautes branches de géant grillagent le bleu pâle des lointains. Et dire qu'on voulait l'un et l'autre souffler sur les braises palpitantes jusqu'à réveiller l'âme du volcan ! L'aventure ne ressemble pas à celle qu'on croyait si puissamment désirer...

La voie de la vraie rencontre
ne plaît pas
Elle se trace en creux
À l'écart du contentement
Elle déroute et mène ailleurs
Nulle part peut-être
On n'en sait rien

Pour l'instant on joue encore les forts qui ne s'émeuvent pas de leur mutuel défaut d'incandescence. On fait comme si de rien n'était. On reprend la dérive entre les arbres nus, en attente de frémissant feuillage. On s'assied sur un tronc, à l'orée où la vue s'élargit vers le sud et embrasse une paisible étendue que le Salève limite mais n'emmure pas. Silence. Brouillard pensif. D'où surgit l'inévitable avertissement :

- *Tu sais, j'aime beaucoup ma femme.*
- *Je sais. Je vis ça aussi. Pourquoi chercher ailleurs ? Tu le sais ?*

Aucune réponse. Il est temps pour moi de rentrer. Diego me ramène en ville. Au grand carrefour avant le Pont Butin la voiture est arrêtée à un long feu rouge. Un flot compact de voitures, endigué de l'autre côté de la route, passe au ralenti à côté d'un restaurant faussement campagnard et d'un stand de tir. Au grondement continu de la circulation se mêle par instant le brusque fracas des balles. Partout des panneaux publicitaires en guise de drapeaux. De ce côté-ci, un peu en retrait, le stade et les bâtiments cossus d'une école privée. Plus près un garage, un commerce de voitures et la haute grille du grand cimetière. Les morts et les vivants en deuil sont définitivement séparés de la fiévreuse rumeur qui roule docilement dans la laideur croissante.

- *Ailleurs, oui. Ailleurs... Pour en finir avec ce monde-là !*

Pourquoi la peur, à ces mots de Diego, revient-elle m'oppresser violemment? En moi le ciel rouge sombre devient noir du grand vol des corneilles qui se rassemblent au crépuscule en criant leur appel rauque. Leur tournoiement est entré dans la grotte obscure pour la fissurer d'un sombre éclair...

Enfer? Liberté?
Qu'annoncent les oiseaux
qui croient et ne croient pas
à l'envol sur la terre?

Rentrer à la maison, ce jour-là, avec en plein cœur la flèche de l'impossible accord : une épreuve impossible à fuir. J'ai quitté l'installation dans le possible mais pas la responsabilité. Je suis la mère de la petite Ariane et la plus fidèle amie d'Ugo, qui n'a pas encore affronté la réalité du désastre, le sol familial qui se dérobe comme du sable mouvant, les eaux noires qui mugissent entre les deux rives de la nuit. Il faudra lui parler. Oui, mais comment? La vérité que les mots contraignent à s'expliquer n'est pas la vérité. Je compte sur les circonstances, qui ne manqueront pas de dévoiler les dégâts dans le toit protecteur. La pluie des mots passera à travers les trous. Des mots libérés de la prétention d'ouvrir et de l'obsession de fermer. Quant à moi, qui tiens tant à la liberté, je ne suis plus libre du tout. Ma tête passionnée est pleine d'une agonie vers laquelle j'ai peur de retourner et qui me manque effroyablement. Car je suis tombée dans le piège. Tout me préparait à cette chute. J'ai eu beau fuir le sanctuaire, j'ai bu le philtre de l'art. Éperdue de religieux désir pour l'artiste qui maîtrise le feu et me tient à distance de l'autre créateur, je suis ravagée par un incendie. La nonne fantasque oublie la grotte à l'intérieur de son corps et la rencontre d'où naît la vie. Elle songe, enivrée de mort, au *luteur de génie* qui a changé la forêt en entrée du précipice. Un fabuleux précipice où les chairs vulnérables se dissolvent sans un cri et les âmes s'anéantissent dans une puissante sidération.

Au bout d'un mois d'angoisse et de perplexité je cours au supplice.

En bus à présent.

O n e n d u r e

Le grand chien de berger aux yeux cachés dans une toison noire et hirsute folâtre autour de son maître et de la visiteuse qui s'étreignent sur leur lit sauvage. À quoi jouent-ils, ces deux-là, disent les bords du chien qui la nuit garde l'atelier et le jour se promène à sa guise à travers le bois ? Diego doit le repousser à plusieurs reprises et la malice de la bête affectueuse qui ne veut pas être chassée du jeu est si drôle qu'elle nous fait retrouver un instant nos vrais visages, rieurs, détendus, éclairés par la douce chaleur d'un après-midi presque estival sous les feuillages à présent foisonnants, d'un vert ombreux mais laissant s'ouvrir d'innombrables lucarnes de ciel clair. Enfin le chien s'éloigne en trotinant. Les masques sont remis en place. Le rituel de l'étreinte reprend ses droits. L'esprit étreint et le cœur s'interdit de battre. Les corps ? Ils sont manipulés par la volonté d'étreindre, qui tue l'insaisissable.

Entre les bras de Diego je souffre l'exigence du dominateur programmé pour se satisfaire et la tristesse de l'homme effaré d'avoir à se soumettre au programme de la nature entière. Il m'étreint obstinément, les yeux fermés, concentré en lui-même, effaçant ma présence qui le force à se démenier comme un soldat à la bataille. Je suis trop navrée pour me conformer docilement au guerroyant programme. Pourtant je ne m'abandonne pas à l'aveu de mon mal. Il a un nom et je finirai par le prononcer, sous la forme d'une presque honteuse question. Peu de paroles entre nous, dans la forêt des deux solitudes en duel. Quand les mots sortent, élémentaires, ils frappent comme un coup de tambour d'un côté et de l'autre étouffent un gémissement.

- *Je suis méchant.*
- *L'amour ?*

Diego hausse les épaules. Dans mon dos il me prend les mains et d'un geste théâtral les élève dans les siennes, en un signe de haute victoire. Moi je pense à l'ample et béante échancrure de ma robe du genre boubou, qui n'est pas serrée à la taille et par laquelle il entrevoit sans doute les cicatrices de l'abîmée, que je me suis jusqu'alors arrangée pour lui dissimuler. Pas difficile sur les lits d'herbe, de feuilles, de petits cailloux et débris de

branches sur lesquels le malheureux couple s'unit dans une sorte de course opiniâtre et butée, anéantissant la rencontre.

Cette cérémonie cruelle me peine si insoutenablement que chaque fois, dans le bus du retour, Diego ne prenant plus la peine de me ramener en ville, une dernière lueur de bon sens me fait promettre de tout arrêter, avec de bien meilleures raisons que pour les leçons de conduite du père un peu trop sévère et tatillon. La sage intention ne tient pas le coup plus de quelques heures. Diego n'a pas besoin d'apparaître devant l'atelier à la lisière de la forêt pour m'attirer, me subjuguier, me tenir dans le piège hypnotique où l'un est le trappeur sublime et l'autre la bête souffrante, qui se débat en vain. Son visage me hante jour et nuit. Son absence m'affole. Je n'appartiens plus qu'au désespoir de ne pas être la lumière de ses yeux. Je retourne les voir.

Un soir, dans la cuisine où je vais servir le repas du soir après avoir couché la petite Ariane, Ugo me parle du sculpteur espagnol dont une œuvre monumentale a été achetée par le Musée. À l'exposition il a discuté avec Diego.

- *Il est très fort, ce type. Mais je n'aime pas sa fierté barbare.*
- *Propos d'homme des mots, trop subtil pour apprécier l'homme des mains.*
- *Il t'en a mis plein la vue, on dirait ?*
- *J'ai une liaison avec lui.*

Ugo me regarde. Sans rien dire il se lève. Il s'approche de la cuisinière à gaz. Il tire une casserole hors du feu. Il met ses deux mains sur les flammes. Je me rue sur la manette pour éteindre le feu. Horrible odeur de brûlé. Marques rouges sur la chair. Sous le choc je prends Ugo dans mes bras et convulsivement sanglote. Je ne suis pas guérie pour autant, ni lui, ni Diego, de l'épreuve de l'aveuglement, assombrissant de plus en plus tragiquement la ville et la forêt.

Que faire ? Chaque jour à midi dans cette cuisine du désespoir, je guette à la fenêtre l'arrivée d'Ugo et la peur me noue les entrailles. Que faire ? La petite Ariane est à la crèche. J'ai préparé à manger et mis la table pour nous deux. Je reste debout devant la grille, à la fenêtre. Car il y a une grille à la fenêtre depuis que la petite fille est capable de grimper sur le meuble encastré dans le mur, prévu pour tenir les aliments au frais, l'immeuble ayant été construit du temps où les réfrigérateurs électriques étaient encore un luxe, inimaginable dans le quartier. La petite fille aventureuse risquerait,

s'étant hissée sur le rebord élargi de la fenêtre, de se pencher au-dehors et tomber de notre quatrième étage. Par devoir de protection une grille a donc été installée. Cette grille de sécurité me sépare de la libre vue. Tout est grillagé devant moi. Grillagée la rue calme et son vert seigneur, le grand tilleul au dense feuillage et aux petites fleurs pâles dont la senteur de miel vient par bouffées se mêler au parfum des herbes aromatiques dans la marmite où mijote la viande. Grillagés les lointains où la plume du jet d'eau écrit avec le bleu du ciel ou le gris des nuages une longue histoire qui s'arrête brusquement quand le temps se met à la bise, dérangeant le paisible envol et la fidèle retombée du monument liquide. La grille est indispensable pour la sécurité de la petite Ariane et on ne va pas l'enlever de sitôt. Mais moi qui suis sa mère, je ne veux pas me protéger moi-même du risque de la liberté ni être la protectrice d'un protecteur. Que faire ? Je pourrais renoncer à mes escapades passionnées et de plus en plus sombres à la forêt. La retraite pourrait encore paraître honorable si je quittais ma cuisine grillagée pour chercher un travail utile, qui me changerait les idées. Je pourrais... oui. Virginie et la Flamboyante en moi me soutiendraient. Mais l'élan vers l'inconnu serait brisé. L'instinctivement rebelle, que l'épreuve du sens en désœuvrement a laissé grandir, serait maîtrisée. C'est elle qui s'insurge contre le prudent retour en arrière. L'impossible, sa vocation, a éclipsé le sens commun. Tous les points de fuite ont disparu.

L'homme des mots, qui souffre comme un muet en fureur, est allé voir l'homme des mains. Il a visité l'atelier, regardé les sculptures, laissé parler le sculpteur. Juste avant de remonter en voiture...

— *Je sais ce qui se passe entre ma femme et toi. Elle me l'a dit.*

Diego stupéfait lui pose la main sur l'épaule et Ugo se dégage, agacé me dit-il. À partir de là, entre les deux hommes qui pourraient être amis et se battent pour s'emparer du pouvoir sur moi, je me traîne comme une maudite. La nuit Ugo m'empale frénétiquement ou menace de se jeter au Rhône. On sombre dans le noir. On est contents si la petite Ariane nous réveille avec des pleurs. On la couche entre nous et l'à pic des ténèbres s'entrouvre. Pour quelques heures on retrouve la bienfaisante obscurité.

Diego perd à mon égard toute solaire chaleur. Sa superbe atteint un paroxysme le jour où j'arrive à la forêt juste avant deux visiteurs dans une blanche voiture de sport : le vieux sculpteur de l'œil de pierre, au bord de l'Arve, et au volant une femme dans la quarantaine, épouse de je ne sais quel mari fortuné. On cause agréablement. Au moment où les visiteurs

s'apprêtent à partir, Diego laisse entendre qu'il a du travail au feu. J'ai compris. Je vais m'en aller moi aussi et vite. Je demande à la dame aimable si elle peut m'emmener. Or la voiture blanche, sportive et chic comme la conductrice, n'a que deux places. Je suis si peu intéressée par les voitures que je n'ai pas remarqué ce détail, qui va devenir l'objet pour moi d'une honte ineffaçable et pour Diego un souvenir si cruel qu'il en mourra de honte à son tour, quand le temps sera venu d'avoir honte. Pas de bus à cette heure-là. Il me faudrait attendre de longues heures. À pied, jusqu'à la ligne d'un bus urbain, plus d'une heure de marche sur la route droite de funeste mémoire. Rien que d'y penser me coupe les jambes. Diego impérialement se tait. Tout le monde comprend qu'il n'est pas homme à faire le taxi pour les caprices d'une femme qui le dérange dans son travail créateur. Je suis si misérablement découragée que je propose de me plier en deux et me coucher sur le plateau arrière, dans la voiture, pourvu qu'on me dépose rapidement aux abords de la ville. La conductrice interloquée se trémousse bizarrement. On la dirait piquée par un dard invisible. Elle dit que non, ça n'est pas possible, non, vraiment, il y a tout juste la place, à cet endroit, pour une valise. Et puis, effrayée par le fantôme de femme dont la triste figure l'implore, elle accepte. Le vieux sculpteur qui connaît bien Ugo me regarde, chagriné, et me laisse me tordre, m'aplatir, me fourrer comme une pauvre chienne sous la vitre arrière avant de regagner son siège que j'ai dû difficilement, au sacrifice de toute élégance, enjamber. Dans l'espace étroit où personne, jamais, n'a été emmené pour un si désolant voyage, mon corps coincé dans une affreuse immobilité a tellement mal, mon cœur est à tel point broyé et mon âme si morte que je ressens à peine le dernier coup : la vision de Diego souriant et saluant de la main la blanche voiture sportive. Un instant j'entrevois encore la forêt...

La noble et généreuse forêt
que les humains malmènent
entre eux comme sous le ciel

Après ce lamentable épisode, mon corps me lâche. Mes organes ne fonctionnent plus. Je perds l'appétit. Épuisée, je vacille tout le temps. Je suis prise de convulsions bizarres. Je vomis le peu que je mange. Ma vue se brouille. Mon cerveau se détraque comme sous l'empire d'une drogue qui donne le vertige de la mer en plein désert. Mon corps est submergé par l'humiliation. Par les foules qui remontent en moi avec le fardeau de leur effacement que personne ne pleure. Il devient le corps de toutes les

offensées, les méprisées, les abandonnées dans l'obscurité, les enterrées vives au nom des puissantes lumières ou du feu créateur.

Alors le premier cri
m'est arraché du ventre
Il n'a rien de commun avec les mots
qui sont le pouvoir de l'esprit
Il parle la langue des sans mots
Des sans mains habiles à s'exprimer
Des sans conquérants projets d'avenir
et sans heureux présent ni fier passé
Des sans mots d'amour ou de guerre
Des sans rien que le tourment
Le tourment
Le tourment

Le poème qui sort de mon corps anéanti, je l'apporte à Diego, après plusieurs semaines d'absence. Cette feuille volante me donne la force absurde de le revoir, parce qu'il faut, par je ne sais quel devoir, qu'il entende les mots qui ne sont pas de l'art et essaient de rendre à la désespérante aventure sa commune dignité en disant :

Être est un précipice

Diego pour la première fois s'inquiète de me voir disparaître, comme une prisonnière qui aurait découvert une faille dans la muraille et s'emploierait à l'élargir.

– *Tu reviendras ? La semaine prochaine... ou dans un mois... ou dans dix ans... Mais tu reviendras, n'est-ce pas ?*

Moi qui ne songe qu'à habiter l'impossible demeure de la forêt ! Mais est-ce que je vois vraiment les œuvres en travail devant l'atelier ou en attente d'exposition ailleurs ? Elles m'ébranlent si durement que j'ose à peine les regarder. Leur beauté abstraite et leur puissance métallique me mettent au supplice : qu'est-ce que l'abîmée vient faire au milieu de ces génies d'acier ? L'amour ?

L'étreinte qui a entrepris de saisir l'énigme de l'univers la tue.

Pour survivre à la brûlure intime l'abîmée se métamorphose peu à peu, comme elle l'avait craint. Elle devient une pierre. Les poèmes aussi se pétrifient. À présent c'est elle qui fait peur aux deux hommes. Leur fragilité apparaît. Elle ne veut pas en être troublée. Elle n'a plus de cœur, sauf pour la petite Ariane et encore. Est-ce qu'elle comprend la souffrance du lutin perdu ?

L'enfant n'est plus réchauffée
par la fidèle confiance de sa mère
Elle n'est plus tirée par son père
dans l'éblouissement lumineux
Elle doit marcher dans l'ombre
entre deux hautes montagnes
abruptes et désolées

Ugo depuis quelque temps s'est entièrement rasé la barbe. Il se promène avec quatre longues griffures de chaque côté du visage. C'est lui-même, dans un accès de rage et pour ne pas m'étrangler, dit-il, qui a sauvagement planté ses ongles sur son crâne et sans relâcher la pression a lacéré ses joues de haut en bas jusqu'au menton. Je suis fâchée d'avoir à sortir en compagnie de ce fou, dont les estafilades un peu trop spectaculaires pour être désintéressées suscitent à n'en pas douter les commentaires ulcérés des voisins, des collègues, des amis. Finalement, qu'on me prenne pour une sorcière, cela m'amuse plutôt. Pétrifiée en sorcière j'entrevois plus lucidement, chez le sorcier du métal, les trous imparfaitement rafistolés dans la belle armure. Je ne manque pas d'y planter mes griffes, en me forçant à une glaçante volupté. Diego fait son seigneur du feu, à la profonde indifférence pour les petites flammes qui mortifient. Le bon chien noir n'a rien de commun avec cet enfer. Il ne vient plus nous déranger. Dès qu'il me voit paraître une ombre hirsute file de l'autre côté du bois et ne revient pas.

Un après-midi il fait si chaud qu'il ne faut pas songer à une étreinte, même dans l'ombre du sous-bois. Je me rappelle la petite robe que je porte ce jour-là. Pas une robe de sorcière. Une jolie petite robe achetée à l'Uniprix, avec des petites fleurs de toutes les couleurs sur un fond noir légèrement brillant. Diego qui par cette chaleur a laissé tomber le fer à

souder m'accueille en pantalons de toile et marcel, ce sous-vêtement blanc à la mode ouvrière d'avant-guerre. On s'assied sous un arbre, à la lisière des blés pas encore moissonnés. La stridulation des grillons semble sensuellement savourer la torride épaisseur de l'air, qui sent la résine. Diego me montre la flamme rouge d'un coquelicot, tout seul dans le grand champ dont le jaune resplendit comme un soleil renversé, qui a pris racine et foisonne sur la terre. Il raconte qu'il y a en Andalousie une chanson à propos du coquelicot solitaire dans la foule des épis serrés. Une simple et courte chanson. Il me la dit en espagnol. Si seulement je pouvais m'en souvenir ! Je ne sais même pas si j'ai bien saisi, sur le moment, les paroles. Elles continuent de m'échapper. Il n'empêche que ma vie durant je ne l'ai pas oubliée, cette petite chanson.

La jeunesse du coquelicot brûle encore
qui dans son ardeur amoureuxment libertaire
m'a fugitivement délivrée de mon cœur pétrifié

D'autres signes ont tenté d'ébranler la pierre. À Venise j'ai revu *La Tempête* de Giorgione. Cette vision ne cesse de m'inquiéter. Elle se révèle bien plus dérangement que les griffures qu'Ugo s'est infligé pour me forcer à regarder sa douleur en face et revenir à la tendresse dont je suis moi-même orpheline. On a passé une semaine à Venise ce printemps. Avec un couple dont le fils a le même âge que la petite Ariane. Lui est un ami, un scientifique, un grand sceptique. Elle une talentueuse historienne de l'art, de noble ascendance, qui sait tout sur tout le monde à Venise où le beau monde du monde entier se rassemble. Elle est promise à une belle carrière. Elle ne va pas s'encombrer longtemps encore d'un mari qui l'admire jusqu'à perdre le goût d'être en vie. Il s'intéresse de plus en plus aux sports de l'extrême. On ne se doute pas ni lui non plus qu'il va presque y laisser sa peau. En attendant, les deux mères suivent dans l'entrelacs des ruelles les deux pères qui ont pris de la hauteur grâce au petit garçon et à la petite fille juchés sur leurs épaules. Dans ce quatuor détaché du grand orchestre de l'intelligentsia, c'est peu dire que l'abîmée ne suit pas la partition. Elle gâche à tout moment la wagnérienne grandeur de la musique et même les roucoulements des chanteurs à mandolines sur les gondoles. On la trouve banale, ennuyeuse quand elle parle, sermonneuse quand elle ne pipe pas mot, bref, empêcheuse de parader en rond dans les beaux habits du grand monde qui ne s'habille plus, ou seulement d'une désopilante impertinence et d'une subtile désinvolture. Ugo se sent à l'aise dans ces habits-là, comme

le personnage de Giorgione. Moi je ne peux pas les enfiler, mais il est dur de rester nue comme sur l'autre rive dans le tableau la femme et mère à la position si inconfortable. C'est moins dur si l'on est une pierre, à qui la nudité sert d'armure.

Tremblement de terre au retour. Je tombe à la renverse en croisant la femme de Diego, qui ne me connaît pas. Ça se passe dans le lieu le moins propice à un événement essentiel : aux abords du supermarché où je viens de faire mes courses. Je vois s'approcher la femme à la sculpturale prestance dont le mari sculpteur me fascine mortellement. Elle porte une longue tresse de cheveux noirs dans le dos. Elle marche en s'aidant d'une canne. Elle n'est donc pas guérie. Elle boite encore. Les genoux coupés, je lâche mes sacs. Je dois m'appuyer contre un mur pour ne pas m'écrouler. L'abîmée... ma sœur intime... Elle est déjà effacée par la foule mais pas en moi. Elle brûle en moi comme une apparition. Comme la femme que j'aimerais être, sans puissance ni faiblesse... Cette femme-là donne naissance non pas seulement à des enfants mais à la forêt frémissante de lueurs et d'ombres, de chants d'oiseaux, de souffles entre les feuilles, de mouvements, de craquements, de silence résonnant comme un puits de fraîcheur... Or cette femme ne met pas les pieds dans la forêt où son mari m'étreint. Cette femme-là est liquidée par haute trahison. Ma passion pour la lumière jaillie des mains d'un homme protégé par le masque du soudeur métaphysicien lui fait violence, à son insu. Elle est l'amie inconnue à laquelle me relie tout ce que j'ai enduré dans l'obscurité de mon corps et je ne peux pas la rejoindre. Je ne peux pas déchirer l'acier de la passion qui me remplit l'esprit, me ferme les bras, me soude le cœur.

L'énigme des circonstances
me conduit
à faire un pas de plus
dans le désespoir

Est-ce que la pierre a des yeux? Est-ce qu'elle voit la rivalité meurtrière dont elle est l'enjeu entre l'homme des mots et l'homme des mains? Elle la voit, oui, avec ses yeux d'aveuglée entre deux hommes aveuglés par leur immense désir de tenir le monde sous leur charme.

L'homme des mains a peur de l'homme des mots, qui bâtit avec de l'immatériel, de l'aérien, du supérieurement fuyant. Il a peur d'être jugé

fruste et inculte. L'homme des mots a peur de l'entreprenant bâtisseur qui fait entrer la conquérante volonté dans la matière solide. Il a peur d'être jugé sans poids, toujours dans les échafaudages, les passerelles vite oubliées, les idées qui ne concluent pas. Lequel des deux sera-t-il jugé digne de recevoir par ma main de sorcière la couronne de lumière ?

Déjà le sorcier qui joue de l'acier comme Orphée de sa lyre exulte. Il est assez puissamment intuitif pour discerner mon trouble et ma douleur, mal dissimulées par mon visage de pierre, Je l'aime à la folie et il le sait. Il est sûr de l'emporter. Après quoi il pourra oublier Eurydice, l'ombre qui lui aura permis de s'affirmer.

Puissamment intuitif lui aussi et pas près de lâcher la proie pour l'ombre, Ugo passe à l'attaque. C'est l'automne. Le tilleul en face de la maison rayonne doucement dans l'or du soir. Dans la chambre de la petite Ariane je viens de fermer les volets. Quand je veux m'étendre sur le canapé du salon, pour reprendre la lecture d'un roman, j'ai du mal à croire au drame qui s'enclenche.

Debout à la fenêtre Ugo se retourne brusquement.
Il est blanc comme un spectre. Il fait trois pas.
Son poing sort comme un ressort de sa poche.
Il brandit l'arme la plus puissante : la mort.

C'est un petit flacon. Un poison volé dans la réserve secrète de son laboratoire. Un poison qui le tuera en dix minutes. La menace se précise : il exige que je téléphone à Diego pour le sommer de venir immédiatement s'expliquer avec moi, face à face, et en finir avec l'enfer qu'est devenue notre vie. Toujours la même ruse : l'explication pour mettre un terme à l'insaisissable. L'explication qui tue. Rien de plus sûr pour se débarrasser du rival et me river mon clou. Meurtre du sens que les mots fermeront à double tour. La démence nous guette, tous tant que nous sommes. Elle impose. Elle contraint. Elle est déjà devant moi, à hurler :

— Si tu ne fais pas ce que je te dis, je fous le camp. Je vais crever tout seul quelque part. Tu ne me reverras que l'écume aux lèvres et elle aura séché sur ma gueule gonflée, toute bleue. C'est ça que tu veux ?

Vilainement secouée je n'ose pas résister au spectre halluciné de jalousie et à bout d'effroyable tension. Je ne crois pas trop à ce mélodrame du poison, mais je n'oublie pas la petite fille endormie. Il s'agit de la

préserver du pire. La femme de pierre saisit donc le téléphone, à l'époque un appareil mural dans le couloir.

Diego répond. D'une voix de pierre j'expose la situation, brièvement, sans laisser entendre à quel point elle m'écœure et me dépote. Il s'agit de ménager le spectre à la meurtrière stratégie, resté figé au salon avec son flacon, et de ne pas crever de honte devant le dieu en acier trempé.

– *Est-ce que tu viens ?*

Long silence.

Puis d'une voix de capitaine qui a fait le point...

Sans trop s'émouvoir de l'épais brouillard...

– *Non. Non, il ne faut rien forcer.*

Soudain la pierre se casse...

Une tout autre voix...

Une voix humaine enfin...

Coule de source...

– *Alors adieu, Diego. Adieu.*

Diego qui à bon droit croit juger plus sainement que le couple en tempête ne mesure pas encore la portée de son *non* à l'explication forcée. Je ne suis pas encore à la hauteur de mon *adieu*. Mais déjà le silence des grands fonds inconnus dépasse l'empire des mots. Ugo soupire. Il s'est assis, des larmes plein les yeux. Le petit flacon a disparu.

Dans mes yeux à moi pas de larmes. L'amour immense, la forêt, la lumière sur la terre, tout est fini. Je suis vidée. Littéralement vidée, comme une de ces pierres volcaniques dont le cœur emprisonne de l'eau, qui s'écoule quand la pierre se fissure et casse. Je suis encore une pierre mais cassée, vidée, sans même un reste de larmes à verser dans la fosse où je suis tombée. Mon cœur est un trou, avec rien dedans.

Je ne peux pas oublier les trois jours que j'ai passés avec le néant au cœur et j'ai du mal à m'en souvenir. Mon cadavre, étant celui d'une mère, était forcé de respirer. La ville était la fosse et la fosse ne se fermait pas. Le ciel au-dessus fuyait. Sa beauté changeante ne sauvait pas de l'horreur d'être née pour la séparation.

Dans la fosse
Pendant trois jours dans les limites
sans fin répétées du monde possible
Dans la fosse on est un robot
Pas le robot qui se contente de fonctionner
pour le mieux du monde possible
jusqu'à la mort des piles
On est le robot détraqué
tantôt par le furieux délire dans la fosse
tantôt par la passivité au fond de la fosse
On est le robot impossible à réparer
selon les normes et avec les instruments
des fossoyeurs de l'impossible
On est le robot gravement détraqué
qui a grincé et puis s'est tu
Alors seulement le silence
dit son mot impossible à saisir
Car la fosse qu'est le monde possible
jamais n'a tué l'envergure
du détraquement par la passion
de l'impossible

L'énigme des circonstances veut qu'après ces trois jours d'anéantissement je trouve dans la boîte aux lettres un texte d'Haldas, à paraître en préambule à sa *Chronique historique et dramatique* sur Michel Servet et ses tribulations à Genève, du temps de Calvin. Haldas y fait référence à une expérience vécue par Ugo lors d'un procès où il était président d'un jury populaire en Cour d'Assises et au moment de prononcer le verdict, debout face aux accusés, s'est trouvé dépossédé de toute son aisance d'homme des mots. Le thème développé par Haldas : meurtre ou sacrifice. Je commence par lire machinalement, comme je lirais n'importe quoi dans mon état de profonde inappétence. Je me sens accablée d'avance par la religiosité prêcheuse, à la patriarcale pesanteur. Il y a des âmes pour aimer ça. Plus la mienne. Plus de quoi la tirer de son inexistence. Je lis quand même, ça m'occupera un moment. Je me suis installée à la cuisine, dans le grand fauteuil en osier hérité de la Mémé. Jusqu'à sa mort elle restait longuement assise l'été sous la tonnelle devant la ferme, occupée à écosser les petits pois, effiler les haricots, dénoyauter les cerises, équeuter les groseilles. Moi je tourne les pages, rebutée par l'idée du sacrifice. Ancien ou nouveau, il a justifié trop d'inégalités, trop

d'illusions de supériorité. Pourtant quelque chose dans ce texte n'est pas réductible à une idée et concerne l'insaisissable, en action dans mon errance personnelle, débordant largement le terrain où bataillent les idées. Comme si l'écrivain s'effaçait lui-même, il laisse entrer dans la cuisine les deux hommes de ma vie et de ma mort.

Ugo, comme d'habitude lors des repas, s'assied sur la chaise en face de moi. Pas d'assiette devant lui. Même pas un verre, ni d'eau ni de vin. Je vois qu'il est bouleversé comme ce fameux jour au Palais de Justice. L'homme des mots en perd à nouveau le verbe dominateur. Livide, il n'ouvre pas la bouche. Il n'ose pas lever les yeux vers moi, de peur que j'ironise sur son petit flacon ou le lui demande pour avoir en poche à tout moment de quoi me débarrasser de moi-même et du non-sens d'errer dans le noir.

Diego est là aussi, debout à la porte, mal à l'aise comme s'il ne se décidait pas à imposer sa présence ou s'en aller d'un pas martial. Je vois que l'homme des mains a perdu son entreprenante volonté. Il ne faut rien forcer, comme il a dit, mais ce n'est pas facile à mettre en œuvre. Il a les bras immobiles, pendus comme des branches à moitié sèches, qui ne vont pas tarder à se détacher de l'arbre. Il me fixe d'un œil sombre.

Soudain le déclin!

Trois fantômes sautent hors de la fosse!

Trois vivants sont expulsés de la civilisation du pouvoir individuel...

Et des décideurs d'un sexe ou de l'autre...

Maîtrisant les territoires du possible.

Les trois ensemble sont menés au consentement de l'impossible...

Qui donne au précipice une commune et renversante dignité.

À moi de faire se lever maintenant les invisibles, comme la Mémé, que je ne consens plus à ignorer. Ranimée dans la cuisine, je consens uniquement à l'impossible que j'ai porté comme on porte un enfant, qui n'est pas œuvre du moi ni du surnaturel. Je consens à endurer le tourment créateur. Je consens à l'envergure de mon histoire personnelle, une épreuve d'amour qui désamorce la généralisation et laisse perplexe. Je consens à l'impossible, enfant de deux pères. L'homme des mains conquérantes, auquel j'échapperai sans fuir dans l'immatériel. L'homme des mots charmeurs auxquels je résisterai pour laisser grandir la parole trouée de silence. Déjà l'adieu a libéré la voix limpide. L'amour, l'errant amour, ne sera pas sacrifié.

Dans sa cuisine une femme a repris confiance dans la folie d'aller de l'avant, sans rêver de ligne clairement tracée, ni de retour.

On est tué de non-sens
On tue le sens
On est meurtri par le meurtre
On ne sait plus rien
et dans le séisme intérieur
la prison de haute sécurité
commence à s'effondrer
Sans bruit l'esprit en ruines
consent à l'obscur gestation
de la lumière vivante
le cœur de l'univers
inconnu

La pierre qui me servait de tête s'effrite au fond de la fosse... Je ne me possède plus... Seule dans la cuisine comme dans un sous-marin en plongée sous la surface de la ville, je pleure d'illuminante ferveur et sanglote comme une inconsolable.

Effroyable est le déchirement qui libère de la fosse.

Pendant des semaines, tous les après-midi, à l'heure où je pourrais quitter la maison pour aller prendre le bus en direction de la forêt, je suis secouée par un désir si violent de revoir le visage qui me fait défaillir de détresse passionnée que je reste à serrer les accoudoirs d'un fauteuil, comme si une fusée en moi risquait de me propulser vers la porte. Parfois je me frappe la tête contre la bibliothèque, à l'angle où ça fait mal. La douleur m'aide à tenir bon contre moi-même.

Quand le péril est conjuré, je tombe dans une lassitude extrême et comme une morte m'avance vers la table, la feuille blanche, le silence d'un étrange travail, difficile et lent, qui va se poursuivre de saison en saison et demeurer, ma vie durant, quasiment inaperçu. Sans comprendre encore ce qui m'arrive, je suis entrée dans la grotte en renouvellement.

Au commencement le silence.

Ni homme ni dieu d'ici ou d'ailleurs ne l'impose.

Ni la volonté propre ni la pensée profonde ni l'élan amoureux.
Le silence n'a pas de lois et pas de limites.
Il relie à l'énigme de la mort et au soupir de la forêt vivante.
Le silence n'est pas divisible. Il unit à rebours du possible.
Il est.

Le travail sera de laisser le silence exister dans le monde où il fait scandale et dans le moi qu'il dérouté incurablement. On aimerait écrire avec l'eau claire et la brûlure des flammes, bâtir un escalier lumineux, pleurer comme un violon tzigane, danser jusqu'à l'évanouissement dans l'extase et on reste endormie dans la grotte, habitée par le *on* qui n'est ni *je* ni *nous* d'un bord ou de l'autre, pas non plus terrain neutre, bien éclairé, mais obscure rencontre. Sa vivante réalité laisse partir quelques étincelles auxquelles les solides arpenteurs de la surface ne prêtent aucune attention : des mots. D'autres mots que les mots conquérants ou charmeurs. L'homme des mots les entend et le silence le reconforte. On entre en convalescence, tous les deux. On se doute bien que l'expérience du précipice ne nous laissera plus jamais tranquilles et la petite Ariane non plus, mais la vie reprend des couleurs, de savoureux éclats, des tendresses, des rires.

Les mois passent et le silence, entre Diego et moi comme dans l'intimité de mon travail, perdure. Les proches sont au courant de l'histoire parce que l'un d'eux a récupéré Ugo sur l'autre rive du Rhône un jour où il s'était jeté nu comme un ver dans l'eau glacée. À partir de là l'inférieure roue des commentaires, déjà mise en branle par les estafilades, n'a plus cessé de tourner. Aux yeux de tous, je reste la sorcière qui maintenant pétrifie un artiste au grand talent avec un silence affreux et n'a même pas les attraits d'une ensorceleuse. Mon intransigeance révolte. Est-ce qu'à notre époque et entre gens libérés des préjugés il n'y a pas moyen de parler franchement, d'égale à égal, et d'être amis quand a cessé une absurde liaison, ridiculement dramatique ?

- *Qu'est-ce que tu lui reproches ? C'est toi qui lui courais après, non ?*
- *Tu l'abandonnes. Tu l'abats à coup de silence. Pour la résurrection : nada.*
- *On se replie dans le cocon de la famille pour tisser sa petite vie pure soie ?*
- *Il doit souffrir, cet homme. Si encore c'était un sale type...*
- *Quelle égoïste ! Quelle entêtée ! Dieu sait comment il doit juger les femmes après ça !*
- *Il t'a laissé tomber et tu as trouvé le bon truc pour prendre ta revanche.*
- *Tu le blesses dans sa fierté et il va se venger. L'enfer pour les siens. Merci pour eux.*
- *Le silence... le silence... l'immensité de la prétention, Madame l'auréolée de silence.*

- *Tu devrais vraiment aller voir un psy.*
- *Ne t'inquiète pas, il t'a déjà oubliée. De ton côté, il y en a un nouveau ?*

Tous ces bruissements qui sifflent autour de moi me laissent sans voix. J'ai perdu les mots qui justifient et permettent de vivre à l'aise dans le monde du possible. Une prison. Régie par l'opinion générale, docile à la persuasion. Diego ne s'est-il pas laissé convaincre de forger le portail monumental de la nouvelle prison, une commande de l'État ? À présent c'est lui qui tourne en rond entre les hauts murs, les grilles, les portes verrouillées. La clé, je ne la possède pas. Je ne peux pas sauver le monde de son temps de prison. Je me tais et j'écris pour que l'impossible advienne. Écrire ?

Être une immobile
qui tisse les yeux fermés
un tapis rebelle à la pesanteur

Rien de merveilleux dans la chambre solitaire
dont les murs ne tomberont pas de sitôt
et déjà se dissolvent dans un coup de vent

Quel espace tout-à-coup !
Quel orage aussi !

On s'aventure dehors sans penser au parapluie
Les nuages fuient dans les hauteurs
En bas on est froidement giflée et on tient bon

On n'a plus peur de la peur
plus honte de la honte
On se souvient et on avance

On affronte l'aveugle mitraille
sur le droit chemin
coupé en deux

À nouveau il est écartelé
entre la ville malade de ses lumières
et les lointains dont la fermeture
endurcit le regard jusqu'à tuer

dans la clairière intime envahie de brume
le feu qui s'élevait fort et généreux
en semant des volées d'étincelles

Réel est le supplice des braises mourantes

Inévitable le triomphe de la lance d'incendie
qui puissamment dirigée s'active
pour noyer les dernières cendres folles
et sous les applaudissements balayer
autour du foyer mort
les visages égarés de violence ou d'ennui
dans l'enfer d'exister ensemble et séparés

La clarté argentée des spectres
mène à présent le bal

Entre terre et ciel
plus de dansante échelle
de fumée

Que peut tisser la main
travaillée par l'agonie des flammes
et l'extinction du libre envol?

Elle ne saisit ni fil ni ciseaux

Disparue dans la nuit vivante elle s'unit

aux obscures fulgurances qui ouvrent
les mille et mille portes de l'univers
où se tisse l'étrangeté des rencontres
sur le métier du renversant voyage

en création

Deux ans maintenant que j'ai quitté le monde des vernissages et soirées.
Je laisse Ugo y aller tout seul. Je suis entrée dans le sommeil en éveil.
Genève est la grotte, ces années-là. Des poèmes surgissent comme dans
l'obscurité les gouttes d'un lent dégel. Il n'est pas encore dit qu'un recueil

paraîtra. Un jour je passe dans la Vieille Ville et tombe en arrêt devant la vitrine d'une grande galerie. Une sculpture de Diego. Une étreinte. Ni abstraite, ni réaliste. Un élément masculin s'emboîte en triangle dans le double arrondi d'un élément féminin, qu'il écarte légèrement. Comme par ce fluide écart qui va en s'élargissant au centre naît un troisième élément, en forme de livre ouvert.

Secouée, il me faut un moment pour reprendre mon équilibre. J'ai du mal à pousser la porte. Toutes les sculptures à l'intérieur s'appellent aussi *Rencontre*. Celle que j'ai vue la première fois dans la forêt est là, avec le vide qui m'a foudroyée. Les autres... encore des étreintes... qui réduisent la distance. Mais l'étreinte sans écart m'opprime. Le silence autour de l'acier qui prend corps est le plus souvent écrasant. Le vide manque. La dixième et dernière pièce est péniblement explicite : deux sexes virils propulsent en hauteur un symbole de la féminité. Cette glorifiante érection m'accable. Je ne vois plus clair. Je porte un gros pull ce jour-là, sur des jeans. Un pull à torsades en grosse laine écru. J'ai besoin de toute la chaleur de mon gros pull en laine vierge pour ne pas tomber raide, écartelée, brisée par mon immense désir de briser le silence et d'éclairer l'égaré. Dévorante tentation. Mon esprit se brise en mille éclats confus. Mon corps dans sa nudité cachée sous la bonne laine résiste.

Le lendemain j'emmène la petite Ariane sur le viaduc aux trois arches, qui non loin de chez nous traverse le Rhône et l'Arve à leur jonction. Il porte la voie ferrée sortie d'un premier tunnel peu avant de passer dans la plénitude lumineuse au-dessus des eaux. À l'autre extrémité la voie ferrée s'efface dans la nuit d'un autre tunnel. Mère et fille en se tenant la main s'engagent dans l'étroit passage pour les piétons, entre deux barrières pas bien hautes, à côté du vide vertigineux et des rails qui luisent entre les pierres noircies du ballast. La ville en amont s'offre aux promeneuses comme à la proue d'un navire la capitale d'une île ensoleillée après la longue traversée des tempêtes sur l'océan. Le calme ne dure pas. Une trépidation croissante annonce un long train de marchandises qui soudain gronde avec une clameur dont le martelant ouragan effraie la petite Ariane et dont l'odeur de métal me coupe le souffle. Puis le grand tonnerre au rythme saccadé s'engouffre dans l'obscur, trouant la falaise abrupte. Les sémaphores passent au rouge. Bouleversées encore par le saisissant mouvement dont le tam-tam continue de frapper sur toutes les fibres du corps sa musique alarmante et magnétique, mère et fille s'arrêtent au-dessus du précipice des eaux mouvantes, à l'endroit même où le fleuve et la rivière, tout en bas, se rencontrent.

La rencontre est lente, parce qu'il y a un mur entre les deux courants qui tendent à se rejoindre, un mur immergé bien que visible sous les eaux qui le dépassent à peine. Ainsi le vert somptueux du Rhône qui vient de quitter le lac et la rivière couleur de brouillard, torrentueuse encore, qui descend directement des hautes montagnes enneigées, ne se mêlent-ils d'abord qu'en surface. Des flaques émeraude et des écheveaux brumeux débordent de part et d'autre de la ligne centrale que trace le mur. Cependant la séparation finit avec le passage sous le viaduc, si bien que la mêlée verte et nuageuse devient peu à peu vers l'aval une seule coulée vigoureuse, d'un gris bleuté, où se découpent les ombres noires des arbres qui couvrent les deux rives.

Là où se tiennent mère et fille, au centre du viaduc, ne se voit encore que la séparation des eaux en amont, le long du mur immergé que la rencontre à peine ébauchée laisse apercevoir sous les fuyantes ondulations liquides. Son immuable solidité a quelque chose d'inquiétant, d'hostile même et de fatal. Ce n'est pas pour rien qu'à cet endroit précis de nombreux désespérés ont enjambé la barrière pour se fracasser sur le mur et disparaître dans le fleuve ou la rivière également ténébreux dans la nuit noire.

L'abîme du suicide est associé depuis mon enfance au viaduc, vers lequel il nous arrivait souvent de partir à l'aventure, mon amie Martine et moi. Habitant à l'étage du dessus dans la vieille maison locative et suivant la même classe à l'école de Saint-Jean, c'est elle qui m'apportait les devoirs du temps où l'abîmée restait isolée dans son plâtre tous les après-midi. Nous grandissons. Quand la cour pelée à l'arrière entre les immeubles ou le jardin devant, sur la falaise dominant le quartier de la Jonction, ne nous offrent plus rien de neuf, nous vadrouillons sur les berges, où quelques années plus tard je me retrouverai avec Virginie sautant par-dessus l'obstacle du vélo flanqué en travers du chemin par une bande de garçons moqueurs. À Martine et moi il est encore interdit de passer la porte de fer tout en bas du jardin, à proximité du Rhône, mais la clef n'est pas difficile à dérober, puisque personne dans l'une ou l'autre famille ne l'utilise et donc ne risque de s'apercevoir de son absence.

C'est le Père Morieux, le gnome grincheux du rez-de-chaussée, qui nous a initiées à l'effarante réalité des suicides, la nuit, sur le viaduc aux trois arches, où nous voyons déambuler, la journée, des couples qui se tiennent par la taille, des dames avec des poussettes, des promeneurs de chiens ou des flâneurs, mains dans les poches. Le Père Morieux passe tous

ses matins à surveiller la Mère Pelluchoud, qui en plus de son travail de concierge vient faire son ménage et lui préparer son repas. Comme il n'a rien trouvé de mieux pour la tenir sous le charme de sa triste personne sans l'empêcher de manier prestement balai, serpillière et casseroles, il déploie sa *Tribune de Genève* et commente à n'en plus finir, émoustillé par les exclamations douloureuses et les soupirs de la bonne dame dodue, les événements funestes rapportés dans les pages préférées de son quotidien, auxquels il ajoute ceux qu'il tient en réserve dans sa mémoire encombrée d'histoires à épouvanter les morts. Tout y passe : les catastrophes naturelles et les atrocités des guerres pour le moment lointaines, les accidents de la route, du rail, des airs, ses préférés vu le nombre d'ensanglantés ou de disparus comme poussières, les épidémies, les incendies ravageant des territoires énormes ou les méfaits de pyromanes en caves, les brigandages dans les villas et les hold-up où crépitent les armes automatiques, les violences à main nue ou au couteau, pistolet, fusil d'assaut, vitriol ou aiguille à tricoter, les meurtres et les procès, les scandales financiers, les turpitudes et méchancetés de tout poil, sans oublier la grande menace que les armes atomiques et les engins spatiaux prêts à porter la guerre au milieu des étoiles font planer sur l'univers. Cette musique de l'horreur nous titille, Martine et moi, comme deux petits serpents manipulés par un sombre fakir et il nous arrive souvent de rester accroupies sous la fenêtre du Père Morieux, en été, pour l'entendre dévider d'une voix sentencieuse son chapelet lugubre, éprouvant nous aussi, toutes naïves que nous sommes, la morbide jouissance de la souffrance des autres, qui ne nous empêche pas, comme la Mère Pelluchoud, d'être sincèrement navrées.

Ainsi le Père Morieux, expliquant en long et en large à la Mère Pelluchoud la décision du conseil municipal d'installer de puissants projecteurs pour éclairer le viaduc aux trois arches, dans la louable intention de dissuader les malheureux de commettre l'irréparable, a-t-il révélé aux deux espionnes cachées sous sa fenêtre, anéanties par cette malédiction du suicide qui met en cause leur territoire bien-aimé, ce qui se passe au plus noir de la nuit à la jonction du fleuve et de la rivière.

Croix de bois, croix de fer, plutôt rôti en enfer que remettre les pieds sur le viaduc aux trois arches, ce traître qui mène après minuit une vie troublante, au cours de laquelle plus d'une ombre écrasée par une solitude noire s'est donné la mort en se précipitant dans les eaux glacées. Scandalisées par la duplicité du colosse magnifique dont la paisible apparence nous a si bien dissimulé la cruauté, nous faisons serment

d'opposer une résistance farouche à toutes ses séductions, quitte à renoncer aux explorations sur l'autre rive, où un raidillon monte en zigzag au Bois de la Bâtie. Grand sacrifice! Le Bois de la Bâtie est notre Amérique, visible au loin depuis les fenêtres de la classe où les heures se traînent comme les caravelles dans la Mer des Sargasses. Après les sinistres révélations du Père Morieux, c'est comme s'il n'y avait plus de passage ni de circulation au-dessus du Rhône et de l'Arve, comme si l'autre rive, bien qu'à portée de vue, s'éloignait infiniment, comme si nous étions désormais confinées d'un seul côté de l'existence. Plus question d'approcher les mystères des grottes humides et sombres, dans les régions les moins fréquentées du Bois de la Bâtie, qui ont la réputation d'être dangereuses et mal famées parce que s'y réfugient parfois des adolescents fugueurs, des vagabonds buveurs ou demi-dingues, des couples en manque d'un toit plus régulier. Il nous est arrivé en effet de croiser dans ces parages l'un ou l'autre de ces drôles d'oiseaux plus ou moins déplumés, qui nous laissent entrevoir les sinueuses perspectives dont nous préservent le petit monde familial et son désir du bon chemin, clairement tracé.

Si nous avons perdu notre confiance dans le viaduc jeté par-dessus le double cheminement des eaux, dont nous boycottons dès lors la traversée, nous n'avons pas renoncé à parcourir le bord du Rhône de notre côté à nous, sur la rive droite. Or le sentier qui nous mène toujours plus loin vers l'aval, jusqu'à l'endroit où il finit par se perdre tant la berge devient abrupte, passe sous la première arche. Pas moyen, celle-là, de l'éviter. Elle prend son élan dans la verte nébuleuse des feuillages et interdit d'un côté, comme une énorme muraille, l'accès à la pente boisée, tandis qu'elle enjambe de l'autre côté le fleuve, dont les eaux vertes glissent sous sa voûte immense, d'autant plus colossale qu'elle est vue d'en-dessous et par les yeux de deux gamines dont l'enfance va bientôt s'éclipser mais qui ne parviennent pas encore, ni dans l'émerveillement, ni dans l'horreur, à maîtriser complètement l'impact étrange et viscéral de la réalité toute nue.

Dans les hauteurs inaccessibles, à la blancheur immaculée, les reflets scintillants des eaux roulant sous le soleil dansent comme un tourbillon d'ailes. Quel contraste quand le regard redescend sur terre, à hauteur d'homme, où la belle arche n'est plus blanche mais grisâtre et par endroits verdâtre, tachée de moisissures et couverte plus qu'un mur de latrines d'une collection de graffiti obscènes, de messages salaces et d'injures frénétiques, de têtes de mort, croix gammées et slogans meurtriers, parmi lesquels deux ou trois cœurs charbonneux sont percés d'une flèche et saignent en noir. Sous cette fresque accablante et minable, de grandes

coulées kaki irradiant une aigre puanteur d'urine, tandis que le nauséabond voisinage de divers excréments et détritux épars achève de rendre les lieux plus désespérants qu'une peinture de l'enfer. Je ravale mon trouble en feignant de ne rien voir, ni la menace des haineux symboles et des tibias croisés sous les têtes ricanantes aux orbites creuses, ni la scabreuse floraison des sexes en forme de gros engins guerriers ou de misérables hérissos éventrés. Je tourne violemment le dos à la consternante noirceur de la nature humaine, comme si ma supérieure indifférence de surface avait le pouvoir d'anéantir toutes ces ignobles vomissures de la brutalité et par la même occasion tous ces vaniteux crétins, ces obsédés, ces cochons de garçons. Face au pan souillé de la grande arche les amies inséparables, emmurées dans d'informulables et lancinantes questions, deviennent deux petites guêpes prises dans un piège gluant de mélasse empoisonnée, chacune zigzagant nerveusement en elle-même, vaincue d'avance par la fascination. Elle nous possède plus puissamment encore quand nous nous efforçons de détourner sainement notre pensée pour élever nos regards vers les hauteurs de l'arche, d'une blancheur parfaite, hors d'atteinte. La beauté de la voûte immaculée n'abolit pas l'emprise du mal, au contraire ! Le mal se moque bien des reflets de lumière, qui n'effacent pas les têtes morbides, les sexes qui ressemblent à des plantes carnivores et les cœurs transpercés qui pissent un sang noir sous les croix gammées. Si la fascination du mal ne dure en réalité qu'un instant, elle fait peser sur nous des siècles, des millénaires, une perpétuité d'emprisonnement, de bêtise atavique et de séparation, cruelle à se jeter dans le vide.

Il faut l'intervention extérieure, insignifiante en apparence, d'un imprévu qui détourne notre attention pour nous délivrer de la paralysie. Un couple de canards qui se laissent porter par le courant avec leurs cinq ou six canetons à la queue leu leu. Le cri strident d'une mouette qui se risque à virevolter sous l'arche. Un caillou détaché de la falaise, ricochant sur la pente et tombant avec un léger plouf. Un promeneur qui s'approche, sifflotant une chanson à la mode. Qu'est-ce qu'il regarde là-bas, de l'autre côté ? Une promeneuse à la robe d'un bleu éclatant. Elle a rejoint l'extrémité de la presqu'île entre Arve et Rhône et lance du pain à un cygne, qu'un tourbillon fait danser sur place. La première à sortir de la fascination laisse partir alors d'une voix forte, en direction de la rive opposée, sans plus braquer les yeux sur la pureté d'en haut ou les laideurs d'en bas, un appel sous la grande arche : *bou ! bou !*

Et le viaduc jusqu'à sept fois lui répond !

Par l'ampleur de ses vibrations sous les trois arches dont une seule à cet endroit est visible, l'écho balaie de ses sept voix décroissantes, unies dans une insurrection sonore, la hantise des têtes de mort, des sexes avides, des slogans haineux et le désir de la haute solitude immaculée. L'écho a parlé! On lui répond! Des kyrielles d'appels et des chapelets de rires fusent, fusionnent, délirent comme un hurluberlu à la foire. Un vacarme incongru convoque mille endiablées sous la grande arche, tandis que les eaux glissent dans l'ombre du viaduc à la tragique vocation nocturne et murmurent comme une foule immense, en voyage au-delà du mur entre fleuve et rivière. Quel mur?

Le mur est sans fin dépassé...

Par les torsades liquides, nouées, dénouées...

Oh! rapides entre les rives qui paraissent immobiles...

Oh! souveraines dans la conscience naïve...

Oh! dans une calme ivresse le dépassement...

Submerge les derniers échos...

Alors le dépassement lui-même est dépassé...

Demeure la présence unique et déjà flamboie la mer...

La source bruissante de multiples...

Et silencieuses constellations...

Au retour du Bois de la Bâtie où la petite Ariane a pu jouer parmi les enfants sur le toboggan, les balançoires, le carrousel et rendre visite aux chèvres, moutons, dindons et autres animaux du petit zoo, je l'emmène avant de rentrer là où Martine et moi avons réveillé dans notre enfance le géant écho, jusqu'à sept fois répété. Les affreux dessins débilés et désespérants, que je regretterais presque, ont fait place à d'imposants graffiti aux grandes lettres géométriques et aux percutantes couleurs. L'écho par contre est fidèle au rendez-vous. À son tour la petite Ariane se déchaîne et l'enthousiasme de l'entendre si passionnément rire devant le public absent qui multiplie son rire me bouleverse comme une prémonition. C'est ainsi que le voyage repartira de plus belle entre mère et fille galvanisées par l'écho qui transforme en pacifique bacchanale la fatalité de la souffrance et de la séparation.

Le Tourment et l'Infini, le livre étrangement pressenti par le travail du sculpteur dans la forêt que je n'ai pas revue, paraît un an après l'exposition des dix sculptures nommées *Rencontre*. Le silence, cette année-là, a dû peser désespérément sur l'atelier où Orphée n'a pas réussi à envoûter les ténébreuses divinités et pense qu'Eurydice, pactisant avec l'enfer, n'a pas

voulu entendre son appel. Pendant ce temps, dans la grotte silencieuse, a commencé de s'écrire un long poème, qui essaie de donner naissance... à la nouvelle Eurydice... grâce à laquelle Orphée... ne se retournera pas.

On lutte avec l'impossible... On ne sait pas si la fugitive...
Désarmera le regard possessif... Ou si l'éblouissement...
Liquidera une ombre de plus.

Peu après la sortie du premier livre, encore sans écho nulle part, c'est le premier mai. Je suis en ville et j'entends les musiques. Le cortège approche. Je reste un peu à l'arrière de la foule qui barre la Rue de la Monnaie. Courte et sans charme, elle relie la Place Bel-Air à l'artère commerçante où se trouvent la plupart des grands magasins et à la rue qui monte à la Vieille Ville, avec ses marchands d'art, d'antiquités, de meubles design. D'un côté de cette Rue de la Monnaie le solide building d'une grande banque, de l'autre un magasin chic pour hommes à boutons de manchettes. Le cortège du premier mai, d'une imposante longueur à cette époque-là, commence à défiler entre la fontaine de l'Escalade et le bâtiment de la banque. Immobile sur le trottoir, je me sens en accord avec les participants en marche mais je garde la distance. Je sais que Diego fait peut-être partie du cortège et je ne veux pas apparaître devant lui. Je n'ai aucune intention de troubler le sens de ce cortège, qui concerne la communauté dans son élan plus vaste que le souci individuel. Donc je prends bien garde de ne pas m'avancer au premier rang. Je reste derrière les dos, mêlée à la foule des respectueux, des curieux plus ou moins déçus par l'absence d'éventuels casseurs et des impatients qui s'énervent, tapant du pied parce qu'ils sont empêchés de traverser à leur guise la rue marchande. Je demeure cachée derrière deux rangs d'épaules serrées les unes contre les autres. Au loin je vois Diego apparaître. Il marche derrière la banderole rouge des rouges espagnols, qui rougeoie avec d'autant plus de force que la dictature, en Espagne, n'est pas encore morte ni Franco enterré. Tandis que la longue banderole avance et que son feu me remue comme un arbre secoué dans ses plus fortes racines, une chose étrange se produit. Brusque lassitude des spectateurs? Désir de retourner sans plus tarder à la vie affairée? Énigme d'une obscure nécessité dans le hasard de quelques secondes si décisives qu'elles n'en finiront plus d'interroger la conscience?

Toujours est-il que soudain, comme une vague de part et d'autre d'un rocher, les dos qui me servaient de rempart se mettent en mouvement, s'écartent, me laissent seule, pétrifiée sur place et bientôt visible pour l'homme dont la présence me coupe le souffle. Je le vois qui dans la foule,

à droite, à gauche, traqué par le doute et sûr de me trouver quelque part, me cherche d'un regard fier et fou. Je vois l'homme que l'absolu du silence anéantit de passion.

Je vois dans ses yeux la faim la soif
d'enfin saisir le sens de la disparition
Éblouie d'immensité je sais
que du face à face va jaillir le soleil
Mais plus forte que moi la nuit sans lune
la nuit du rebelle et vivant accord
la nuit me fait baisser les yeux

Quand je relève la tête Diego s'éloigne derrière la banderole dont ne brasillent plus que des fragments. Il avance toujours mais sans mains, sans mots, affaissé sous le choc. L'épieu des ténèbres est planté entre ses épaules. Il saigne à mort. À la place de la femme qui avait le pouvoir d'éclairer, d'apaiser l'agonie, de recréer le sens de la rencontre, un masque sans chaleur et au regard absent l'a tué.

Mort du soupir humain.
Mort du monde habitable.

Cependant le cortège continue de défiler et moi de regarder avec mes yeux morts. À la fin passe une série d'autocars. Ils sont remplis de vieux et vieilles que les militants sont allés chercher dans leurs maisons de retraite. Ils ont l'air tristes et amers, fatigués de jouer leur rôle de vieux rouges décolorés par les deuils et les déceptions. Quand la circulation reprend son cours normal il faut bien que je m'en aille. Ce que j'allais faire en ville, je n'en ai plus la moindre idée. J'ai juste envie de sombrer dans le sommeil pour oublier la noirceur qui me sépare de tout. La noirceur d'être une sans mots d'amour, une sans mains caressantes, une effroyable messagère de la noirceur. Je prends machinalement la direction de la maison, par la Place Bel-Air, juste à côté.

Il fait un temps superbe mais les ailes de l'immense épervier du non-sens assombrissent la ville comme après une catastrophe. Le silence de l'épervier plane au-dessus de moi. L'ombre de l'épervier me cloue au sol, où que j'aille. L'enfer va m'engloutir et tout le reste avec moi. Je suis la mort dont les vivants ne veulent pas.

Alors qu'en aveugle je traverse la place le long du fleuve...

Tout à coup l'orage de la lumière explose à ma rencontre.
Tout à coup les vagues de la mer s'élèvent en moi.
Je ne comprends rien au déferlement qui m'embrase.
Tout à coup l'étincelante évidence...
L'évidence de la marée sous le premier soleil me renverse.
L'évidence me fait tomber à genoux, tout en marchant.
La mort est vivante et elle guérit du meurtre!
Oh! que la mort du moi est stupéfiante et la ville renouvelée...
Oh! que le mur de ma propre mort est un bienheureux mur...
Quand le mur est dépassé par le flux...
Le flux qui n'en finit pas d'unir les rives.
Le flux qui emmène en voyage les montagnes, les forêts, les rues...
Et tous les mourants qui sortent de la fosse.
Avec eux je renaiss à la vue.
Oh! je vois le bruisant cortège qui fourmille d'étoiles.
Je vois qu'elles cherchent à retrouver l'orage de la mer.
De la haute mer effrayante et berçant dans ses profondeurs...
Les noyés qui rêvent de leur lointaine enfance.
Qui rêvent de leurs nuits labourées par le délire d'amour.
Qui rêvent de la nouvelle musique du vent dans les arbres.
Alors le bruisant cortège me saisit à la taille.
Le bruisant cortège me soulève comme un bouquet de flammes.
Alors leur fugace éclat salue la beauté de la folie humaine...
Une épave, oh! oui...
Mais accordée à l'orage de la joie.
Oh! comme il fait chaud!
Oh! délicieusement, car il y a de l'air!
C'est un jour du mois de mai...
Oh! le jour unique!
Le jour de la liberté!

En lévitation dans la conscience en création je marche sur le quai le long du Rhône, puis m'engage sur le Sentier du Promeneur Solitaire jusqu'aux abords du viaduc aux trois arches. Pour le moment je le laisse à ses puissants tonnerres du jour et silencieux désespoirs de la nuit. Je me dirige vers la maison, où la petite Ariane va rentrer avec Ugo. En arrivant près de la Rue des Confessions, notre rue qui elle aussi rend hommage à Rousseau, le grand égaré porteur des Lumières et déjà de leur dépassement, je pense à m'arrêter à la boulangerie pour acheter du pain. Le

boulangier que mon étrange ardeur ne laisse pas insensible et qui me fait vibrer de printanière effervescence porte sur sa poitrine un peu replète sous le maillot blanc une chaîne en or avec un pendentif. Croix ? Madone ? Pas du tout ! Son signe du zodiaque. Le même que celui de la petite Ariane et le mien : la balance. Un monde entre deux mondes. En attendant de me confronter à l'épreuve de l'impossible équilibre qui donne au monde sa libre dimension, j'achète du pain. À peine sortie de la boulangerie je mords dans la baguette encore chaude. Enivrée par la saveur qui me remplit la bouche et me monte au cerveau, croquante et moelleuse, familière et sacrée, je me souviens...

Je me souviens de l'histoire de mon père, quand il a manqué de pain.

L'histoire se situe dans l'entre deux guerres, à l'époque où mon père a déjà pris le large, abandonnant l'éventuelle carrière de violoniste qui aurait enchanté sa mère, toujours attachée à sa Russie d'avant la Révolution, pour s'initier au rude travail de mécanicien. Après plusieurs voyages d'un côté et de l'autre du monde, il en sait plus sur son métier mais reste à bien des égards un jeune homme inexpérimenté. Ayant débarqué au Havre après plusieurs mois en haute mer, il se laisse prendre au piège kafkaïen d'un impôt militaire dont il ne peut entièrement s'acquitter, à moins d'être embauché pour un autre voyage et donc de recevoir une avance de paie. Les autorités consulaires helvétiques, lui ayant confisqué son passeport et son maigre avoir, l'ont renvoyé sans ménagement. Pas d'argent, pas de passeport ! Pas de travail sans passeport ? C'est son affaire ! Plus que quelques sous en poche ? À lui de se débrouiller ! Il a de la famille en Suisse, non ? Son père n'est pas à l'assistance publique, tout de même ! Il demande un délai de paiement ? Et s'il filait sans crier gare, hein ? D'ailleurs le règlement, c'est le règlement : une évidence qu'il aurait mieux comprise s'il avait fait son service militaire ! Au revoir jeune homme... au suivant !

Ne connaissant personne au Havre et bien trop fier pour demander de l'aide à ses parents, pas tellement ravis par son indépendance d'oiseau de mer, mon père appelle à son secours Pépé-la-Combine, comme tout le monde l'appelle à Montmartre. De passage à Paris deux ans plus tôt mon père a fait dans un café la connaissance de ce drôle de bonhomme, chauffeur de taxi, qui n'a pas la langue dans sa poche, surtout quand il s'agit de parler voyages au long cours. Si Pépé-la-Combine a réussi l'exploit de soutirer à mon père, excessivement réservé d'habitude, toutes sortes de renseignements sur la vie en mer et sur les ports lointains, c'est qu'il a la

passion du grand large. Or il ne l'a jamais sillonné qu'en imagination. Vissé au volant de son taxi, ne quittant Paris que pour Versailles ou Fontainebleau, il pense aux navires en lutte avec les vagues et la nostalgie lui laboure l'âme. Chargé de famille, il ne peut pas s'en aller à l'aventure mais n'est pas domestiqué pour autant. Il a en horreur les simagrées de liberté qu'il voit de près dans son taxi parisien, trimbalant les importants qui voyagent d'une capitale et d'un palace à l'autre. C'est pourquoi mon père, sensible à ce vaste amour contrarié, lui envoie une carte postale quand il touche terre à l'autre bout du monde. Il lui a semblé, dans le port du Havre où il est si absurdement mis en cale sèche, qu'il pouvait compter sur son aide, si toutefois il n'est pas lui-même, question finances, dans une mauvaise passe. Dans le doute et en attendant que Pépé-la-Combine, qui n'a pas le téléphone, un luxe à l'époque, reçoive sa lettre, trouve le moyen de le dépanner et lui réponde à la poste restante, mon père a eu le temps de tourner en rond dans la ville, solitaire, le poing crispé dans sa poche vide et ne parlant à personne pendant plus d'une semaine. Rien, toujours rien. Et s'il reçoit quelque chose, est-ce que la buraliste se contentera de son laissez-passer valable en France? Est-ce qu'elle n'ira pas lui réclamer un passeport? Avec son air de matrone revêche, malheureuse en ménage et déçue par la vie, elle ne doit pas manquer une seule occasion d'enquiquiner les hommes et les étrangers plus méchamment encore. Dans sa grandissante angoisse, mon père voit des traquenards et des ennemis partout. Durant les trois derniers jours, l'espoir l'abandonnant et son obscur courage devenant de plus en plus chancelant, il éprouve en outre cette douleur commune à tant de miséreux aux quatre coins de la terre et dont il ne pouvait imaginer le vertige avant de l'avoir éprouvé : la faim.

À peine a-t-il reçu à la poste, tout titubant, les secours de Pépé-la-Combine, le voyageur de l'impossible, que mon père a ramé comme un naufragé vers la boulangerie la plus proche. Son pain sous le bras, il a fait encore un bout de chemin jusqu'à un jardin public. Il a rejoint un bosquet à l'écart. Alors seulement il s'est effondré sur un banc, hors de vue. Il pleure. En pleurant il mange son pain. Il pleure de fatigue, de désolation, de reconnaissance... Il pleure comme un barrage qui craque... Il pleure à n'en plus finir... Il pleure sans plus savoir pourquoi...

Il pleure et le pain
mouillé de larmes
est tellement bon

Quand je me retrouve à la maison et dépose le pain sur la table, le grand large est entré en moi. D'un savoir sans rien de commun avec la connaissance je sais que la forêt et l'atelier reviendront de la mort comme mon père de la faim. Depuis ma cuisine où je prépare selon la recette de la Mémé le poulet à l'estragon dont Ugo est si friand, je salue le vieux tilleul d'un vert lumineux, en partance dans ma propre histoire de renouvellement. La grille à la fenêtre ne sépare plus. La petite Ariane, protégée encore de la culbute, affrontera à son tour en grandissant la fosse des ni vivants ni morts et l'éveil impossible à forcer.

Les jours qui suivent ne laissent rien voir de neuf.
Ils ressemblent à un grand nuage sombre.
Ses bords sont tout blancs de la lumière qu'il cache.

Après ce premier mai et ses révélations inattendues, l'énigme des circonstances veut qu'Eurydice parle à la radio, à Lausanne, et qu'Orphée soit à l'écoute pour l'entendre. J'ai été invitée plusieurs semaines auparavant pour être interrogée à propos du recueil de poèmes qui vient de paraître. L'émission passe en différé. Des poèmes sont lus. Je ne me rappelle pas ce que je raconte exactement. Par contre je me souviens de la ferveur avec laquelle je parle du long poème que j'ai commencé d'écrire : *Eurydice*. Alors que rien ne laisse imaginer que l'homme solitaire dans son atelier à l'orée d'une forêt puisse tourner le bouton de la radio sur ce programme-là, au moment précis où ma voix sera retransmise, c'est bien à lui personnellement que je m'adresse en insistant, d'une voix vibrante, comme si le salut de la vie sur terre en dépendait :

— *Non ! Il ne faut pas qu'Orphée se retourne...*

Bien des années plus tard je lirai les mots de Marina Tsvetaïeva, dans une lettre de 1926 à Boris Pasternak : *Orphée se retournant, c'est l'œuvre d'Eurydice*. Il me semble bien qu'elle a raison. Eurydice meurt d'envie d'être vue, éclairée, éblouie par le regard d'Orphée, même si ce regard meurtrier doit la priver des changeants crépuscules de la terre et des semis de lueurs vacillant dans les profondeurs de la nuit. Eurydice ne supporte pas de rester invisible. Plutôt l'enfer, pense-t-elle, que la disparition hors de vue, loin des yeux d'un adorateur ! Orphée ne pense-t-il pas la même chose ? Plutôt être déchiré par l'infamale cruauté du sort que privé des délices de l'étreinte dans l'éclair d'un regard ! Comment affronter, dans la rencontre nouvellement vécue et dans un monde en destruction, l'expérience du regard destructeur ? Comment dépasser la fatalité de la destruction ?

Eurydice et Orphée peuvent-ils changer? Penser autrement? Est-ce qu'on peut suivre Tsvetaïeva quand elle écrit : *J'aurais su persuader Orphée de ne pas se retourner?* S'agit-il de persuasion, vraiment? Qui possède un jugement si persuasivement fondé? Quelle vérité d'en bas ou d'en haut empêchera Orphée et Eurydice d'être avec toute leur spectaculaire époque les jouets du désir de voir et d'être vus, de connaître et d'être connus, d'adorer et d'être adorés? Non, personne au monde ne les persuadera de garder la distance et d'échapper à la lumière du regard...

À moins que l'enfer de leur passion ne leur ouvre le cœur...

À moins qu'ils ne s'effondrent de chagrin et de honte...

À moins qu'ils ne consentent à devenir ce qu'ils sont l'un et l'autre...

À égalité :

Des humains aveugles, habités de loin en loin...

Par la renaissance de la vision.

Le consentement d'Orphée est venu en silence, par téléphone. Par le vieux téléphone mural dans le couloir face à la porte rarement fermée de la cuisine. Il a sonné le lendemain de l'émission de radio, vers les trois heures de l'après-midi. Je décroche.

– *Allo?*

Silence.

– *Qui est là? Qui?*

Silence... Comme dans un coquillage vide à mon oreille j'entends le silence palpiter au rythme de la rumeur des vagues. Les vagues de l'océan. J'écoute... J'écoute encore... J'écoute, émue aux larmes... Et puis, dans le mouvement d'une vague, je repose doucement l'appareil. Un léger clic et la musique du silence m'entraîne jusqu'au lit qui flotte au milieu de la chambre.

Aux trois fenêtres entrouvertes se soulèvent les grands voiles blancs du vieux navire enivré d'infini. Déjà le silence le détache du monde connu et le dirige au large entre les deux rives éloignées l'une de l'autre par la forêt des vagues, ouverte aux vents sauvages et aux caressants retours de la brise. Le silence me pénètre de sa limpide énigme et en écho tout mon corps frémit de reconnaissante volupté...

Étrange est l'instrument de la rencontre
aux cordes arrachées que le silence ranime
Étrange est la nuit deux fois consentie
Étrange est la libre partance à bord du vide
qui foudroie et du vibrant accord déployant
les ailes intimes des lointains inconnus
Étrange le sens qui unit en se déroband

Cette expérience de la disparition va se poursuivre en marge du monde où je viens d'entrer par la petite porte d'un livre au peu de lecteurs. Une porte qui s'ouvre sur le précipice où les lumières une à une vont s'éteindre. Pourtant Ugo demeure à mes côtés. Ugo s'aventure à rebâtir avec moi la maison habitée par la nuit, où la petite Ariane grandira non sans angoisse, jamais à l'abri du doute. Ugo est là pour empêcher que les murs ne s'écroulent ni ne deviennent solides au point de bétonner l'horizon.

Quelques mois passent et c'est le grand déménagement. La famille quitte Genève. Ugo est invité dans un laboratoire du Museum, à Paris. Pendant sept ans, je serai une étrangère à Paris. Puis trois ans une étrangère en Californie. Bien des années plus tard, après Paris, après la Californie, après le retour d'Ugo à Genève, je deviendrai une étrangère à la planète plus morte que la lune, dans ma ville natale.

Stupéfaction un jour en passant par la Rue de la Monnaie. Au rez-de-chaussée de la grande banque une salle vitrée occupant toute la largeur du building est habitée par de nouvelles sculptures, hautes, hiératiques : trois étapes d'une métamorphose. Sur un mur des gravures aux franches couleurs, devant lesquelles se dresse une double colonne métallique. On dirait, dans la musique des couleurs, un couple qui danse les yeux fermés, tout près l'un de l'autre, sans se toucher. Au-dessus d'un escalier un grand corps féminin est esquissé sur des pages à la géométrie vibrante, en fer et en acier.

Mais qui les voit, ces œuvres d'art ? Qui les fait vivre dans ce hall de banque où les clients filent vers les ascenseurs ou piaffent en attendant leur tour de retirer de l'argent aux guichets automatiques et d'obtenir les derniers renseignements sur l'état d'un compte plus ou moins bien garni ?

On ne peut pas s'empêcher d'être triste, devant ces sculptures puissantes et ces gravures aux couleurs vives, comme devant des poissons

des grandes profondeurs enfermés dans un aquarium. Bien sûr on est bouleversée par la rencontre d'un événement intime et de son expression, à deux pas de l'endroit où a défilé le cortège d'un certain premier mai. Il n'empêche qu'on a le cœur lourd. On se sent prise au piège d'un colossal coffre-fort, tout en marbre, en métal couleur vieil or, en hautes vitrines sécurisées, en fenêtres qui ne s'ouvrent pas. Les œuvres du feu ne peuvent que partir en fumée vaguement sacralisante et plutôt équivoque...

dans ce temple sans communion
sans miséricorde et sans élévation
où le profit est la fidèle croyance
qui brutalise universellement

Le génie de la banque a gobé l'art comme une fouine un œuf. Ce qui reste à la vue des clients dociles, dont chaque mouvement est surveillé, c'est la coquille, bien installée pour affirmer le standing de l'entreprise, mécène de la vie culturelle. On se dépêche de sortir à l'air un peu plus libre et on est malheureuse de fuir. On est une étrangère dans sa propre ville et on a l'impression d'abandonner des exilées, que la grande banque va finir par mettre à la porte. Mais oui! C'est ce qui doit arriver, même si la carrière de l'homme du feu paraît solide et que nombre de ses œuvres se rencontrent dans la ville. La danse du feu sera oubliée ou presque... Quant au murmure de l'eau dans la grotte... Il n'a même pas commencé d'être entendu...

Mort de l'envol aux ailes de silence?

Les années passent. On vieillit. On reste travaillée par la conscience en évolution. On n'obéit pas. On progresse dans l'énigme de la disparition. Autre histoire pour la grande banque! Il lui importe beaucoup d'avoir l'air de se rénover. Les puissants exigent quelques ajustements dans l'empire de la finance helvétique. C'est le moment de faire peau neuve pour le building genevois. Pendant longtemps, entre la Place Bel-Air, la rue de la Monnaie et la rue de la Confédération, on ne voit plus rien, même pas les échafaudages, dissimulés derrière des panneaux étanches. Fin des travaux. Le nouveau building apparaît. Aussi massif que l'ancien mais plus sobre : le vieil or a disparu. La modernisation est un retour au modernisme. Le bloc de la grande banque s'intégrerait parfaitement dans le Chicago visité par Tintin.

Un jour où je passe par là, je me décide à aller voir à quoi ressemble le tout nouveau grand hall. Je me doute bien de ce que je vais trouver : le feu absent. En effet les sculptures, les gravures, la femme renaissante, le couple uni par le vide, tout a disparu. Pas d'autre œuvre d'art. Rien qu'un espace à la clarté uniforme. Dans cette immensité fonctionnelle, occupant tout le rez-de-chaussée, s'affairent des silhouettes impeccablement nettes. On dirait les figurines électroniques d'un jeu virtuel, prodigieusement complexe, aux dimensions extraordinaires et d'une élégante discrétion.

Moins par curiosité que par désir d'un contact dans ce désert humain, je m'adresse au portier. Il accueille aimablement la petite dame aux cheveux gris, qui a probablement égaré sa carte bancaire, oublié son code ou ses lunettes pour déchiffrer les instructions sur l'écran...

La question posée le laisse pantois.

— *Des sculptures ? Des sculptures monumentales ? Ici même, à l'entrée ? Non, désolé, je ne sais pas ce qu'elles sont devenues... Oui, j'ai dû les voir, en effet, avant les travaux, mais je ne m'en souviens pas... C'est comme si je n'avais jamais remarqué le jet d'eau dans la rade ? Ah ! mais le jet d'eau est plus célèbre, Madame. Il est connu dans le monde entier. Un instant, s'il-vous-plaît... Je vais vous donner les coordonnées de la personne qui pourra vous renseigner. Voilà, C'est à Zurich, au siège principal. Au revoir Madame... et si vous voyez le jet d'eau, saluez-le de ma part !*

Je dis que je n'y manquerai pas et file en riant.

Le grand sérieux du coffre-fort est dépassé...

L'absence éclaire... Le vide agit...

La planète morte n'a pas le dernier mot !

Un dimanche j'entraîne Ugo à la cascade de Pyrimont. J'ai besoin, dans l'épreuve de la solitude en couple, de retrouver la réalité de la grotte à ciel ouvert, dont la beauté vigoureusement paisible nous unit comme un talisman. Au retour on passe par la route droite où mon père a été mis en fureur par mon incompetence au volant et on longe la forêt où depuis bientôt quarante ans je n'ai pas remis les pieds. C'est l'automne. Une nouvelle fois la saison de l'adieu. Les arbres n'ont pas encore perdu leur feuillage mais leur vert s'est embrumé. Soudain j'aperçois un rouge incandescent : le sommet d'une colonne parmi les arbres. Je la montre à Ugo. Je dis...

— *Ah ! quel beau rouge ! Il y a du nouveau par là. J'aimerais bien voir ça...*

- *Et si on se casse le nez sur ton torero des forêts ?*
- *Mais non, pas un dimanche. Le dimanche il ne laisse pas tomber la famille.*
- *D'accord. On y va !*

Ugo prend la petite route qui nous permettra d'arriver par l'autre côté de la forêt, qu'il faudra traverser. On se gare à l'entrée d'une carrière et on marche dans un grand champ en friche jusqu'à la lisière. Pas de sentier. On écarte les ronces. On s'enfile entre les arbres. On découvre un chemin taillé comme un tunnel dans les frondaisons. Il a l'air fabriqué pour le passage des cavalières et cavaliers qui sillonnent les environs. Les empreintes de sabots ferrés ont marqué la boue. Cependant le verdoyant tunnel n'est pas dévolu aux loisirs uniquement. Sur ses deux côtés se succèdent de petits tubes en plastique blanchâtre plantés à intervalles réguliers, comme si l'endroit servait à quelque analyse ou expérimentation dont la nature nous échappe. En dehors de ce long tunnel semi-artificiel et scientifiquement contrôlé, il semble que la forêt soit laissée dans un anarchique abandon. Elle a quelque chose de lugubre, comme si une fermentation malsaine la dévastait sournoisement. Pendant qu'on marche le ciel s'est couvert. La pluie menace. On se hâte. Ugo est passablement nerveux. On trouve un sentier qui semble conduire dans la bonne direction. Il est plein d'orties. Des bourrasques secouent les hautes branches. À cet endroit les arbres croissent moins serrés et laissent apparaître les nuages. On les voit qui s'accumulent et filent entre les feuillages en mouvement. Je reconnais vaguement l'endroit et mesure en moi le chemin parcouru.

La fascination m'a quittée.
 Je n'ai plus peur.
 Mon cœur ne s'affole plus.
 Il bat comme le tambour tout neuf...
 Le tambour qui appelle au rassemblement...
 Au rassemblement des sans armure...
 Et non pas à la guerre.

Enfin se montre, à travers les taillis, un champ cultivé. Nous voilà dehors, à deux pas de la colonne rouge feu à l'extrémité du terrain, aux abords de l'atelier : une forge pacifique. On dirait que la haute colonne vient d'émerger des flammes pour apaiser le ciel dont tout le bleu a disparu.

Soudain explose un crépitement sauvage. On sursaute. C'est une rafale plus violente que les autres qui a malmené un chêne et jeté une pluie de glands sur le rassemblement des sculptures, qui à leur tour se sont mises à battre le tambour.

Je me rappelle le crépitement des balles au stand de tir, à proximité du grand carrefour et des grilles du cimetière. Rien de comparable. Les obéissances militaires, l'incessant trafic, les séparations... on a dépassé cet enfer.

On est ailleurs! Enfin ailleurs! Enfin libérés de la planète morte!

Pourtant les turbulences augmentent. De grosses gouttes à présent tombent, qui font résonner les surfaces métalliques. On dirait qu'un nuageux gamin s'amuse à frapper une averse de notes sur un xylophone. Pas question de s'attarder dans la contemplation ni les commentaires. Cette échappée sera donc brève.

Qu'importe! Elle agira! Comment? On ne sait pas.

On écrit l'histoire insaisissable, travaillée par le sens inconnu qui relie les vivants et les délie de l'effroi d'avoir à disparaître.

Voilà que l'eau du ciel me ruisselle dans les yeux. Je m'ébroue comme un vieux chien et me sens rajeunir follement. *Viens vite! Par là! Derrière ce buisson!* Avant de suivre Ugo qui trouve un chemin plus rapide, sous le couvert du bois, pour rejoindre la voiture, j'ai juste le temps, dans un éclair de conscience ou de nuit enivrée, d'être illuminée par le vide... par l'ardeur du vide...

La colonne élevée comme un signe en fusion
dans l'assombrissement est doublement vide

À l'intérieur le vide entoure une autre colonne
vide elle aussi et du même rouge incandescent

Les deux colonnes unies par le vide flamboient
dans l'étrangeté de l'univers où la forêt danse

avec le vide et tient bon

M é t a m o r p h o s e s

Rien. Aucun acquis. Même pas le vide. Les fulgurances qui traversent les murs n'installent pas la lumière. Tout déroute et se renouvelle.

On croyait n'avoir jamais à remettre les pieds dans la plus grande banque de la Place Bel-Air mais voilà que derrière la vitre, en passant... oh stupéfaction! On aperçoit deux hautes colonnes sombres comme la nuit sans lune et qui ne soutiennent rien. Deux messagères du silence. Elles sont de retour! Les autres sculptures vont-elles réapparaître aussi? C'est à peine si on se pose la question. On entre. On sent les ailes s'ouvrir. On garde pourtant les pieds sur terre, immobile entre les deux colonnes qui donnent à une histoire personnelle sa grandeur inconnue, devenue celle de la figure humaine, homme et femme, sans âge et partageant l'énigme de l'expérience vivante. Alors quelque chose se passe qui renverse : le colossal empire de la banque a perdu toute réalité. La vie réelle s'est concentrée, renversante, dans les deux présences nocturnes auxquelles personne alentour ne prête attention et pour cause : elles sont étrangères à l'affairement et la docilité de rigueur en ce lieu.

Elles disent non!

Nous n'appartenons pas aux lumières qui s'approprient la réalité.

Nous sommes les ombres, les étincelles perdues, les larmes du soleil.

Nous donnons naissance aux éclairs, enfants des nuages noirs.

Notre amour descend jusqu'aux portes de la mort.

Nous ouvrons la demeure de l'insaisissable.

Il renverse les lois qui rétrécissent les cœurs.

Il libère de la bonne conscience.

Il anime la foule en marche contre la barbarie policée.

Il anime la mouette imprévue qui virevolte au milieu du cortège.

Il anime la solitude de la pensée et la rencontre qui la fait vivre.

Il est ardent et il est fluide.

Il ne domine pas.

Il n'est soumis à rien.

Peu importe que la géante mouette en toile ne traverse que deux jours plus tard la Place Bel-Air, portée au bout de longues baguettes par trois

jeunes hommes en noir et une jeune femme à la robe moulante, tachetée de blanc, de gris, de noir : on n'est plus ligotée au temps réaliste ni aux ruses de l'imaginaire. On circule par la conscience qui est sortie de la fosse et s'échappe en zigzag, comme un lézard n'abandonnant au prédateur qu'un bout de chair morte : sa queue. Sur son corps en vie, elle va repousser.

Ugo marche à mes côtés dans la manifestation de soutien aux réfugiés d'Afrique et du Moyen-Orient qui refusent d'être entassés sous terre. Bon nombre d'entre eux sont parqués dans les abris prévus pour la population en cas de catastrophe nucléaire. Les réfugiés ne comprennent pas qu'on leur impose, après les guerres et misères vécues sous le soleil, la violence absurde, dans une ville paisible et prospère, d'avoir à vivre sous les néons, dans un tout en bas surpeuplé, oppressant, à l'atmosphère irrespirable.

Après cinq décennies passées ensemble on sait bien, Ugo et moi, même si on a échappé au pire, que le monde est la maison des désespoirs à répétition et des envols rattrapés par la pesanteur. Alors pourquoi est-ce qu'on marche encore l'un à côté de l'autre parmi les mille personnes défilant dans la rue en immobilisant le trafic ? Pourquoi est-ce qu'on marche comme si les murs pouvaient disparaître et l'agitation du samedi juste avant la fermeture des grands magasins n'être plus qu'un détail vite oublié dans l'épopée de chaque existence ? On marche d'une désillusion à l'autre mais en accord, ce jour-là, avec l'oiseau d'un blanc plutôt embrumé qui sur la Place Bel-Air nous précède. Pas une gentille colombe annonciatrice de temps meilleurs, non, non. Une géante mouette à la tête en papier mâché, avec deux ronds noirs pour les yeux, un bec rouge vif et à l'intérieur de la tête, derrière les deux bouts de bois en croix qui l'empêchent de se disloquer... rien du tout. Même pas une cervelle d'oiseau. Ce n'est donc pas la grosse tête au regard un peu ahuri qui commande les souples et généreux mouvements du corps ailé, mais la libre entente des quatre officiants avec leurs longues baguettes. De concert quoique pas toujours harmonieusement, dans la spontanéité d'une progression qui n'est pas étudiée d'avance ni parfaitement réglée, ils font se soulever et ondoyer la toile au rythme des reggae martelés par un vétuste camion de sono. Elle ressemble donc, cette mouette qui virevolte au ras de la rue, à une tente de nomades du désert bousculée par le vent des sables. Étonnante vision un jour de grand beau temps, devant la banque imposante dont le bâtiment se dresse comme un décor inamovible, rénové quoi qu'il se passe sur scène. Celle de la place aujourd'hui, bien qu'égayée par un petit arbre nouvellement planté et d'éphémères massifs de

bougainvillées, est implacablement divisée en deux. D'un côté une foule compacte de carapaces métalliques brillantes : les voitures qui n'avancent plus. De l'autre côté une foule hétéroclite mise en marche par une commune indignation. Entre les deux, au milieu de la chaussée, un refuge qui en temps normal doit permettre aux piétons de traverser en deux temps. Soudain la géante mouette, prise d'une folie rebelle à toute séparation, s'élance et la voilà, géante comme elle est, qui s'envole dans une danse bizarre et tourne et tourne autour du refuge. On voit passer et repasser la tête vide sur les ailes déployées qui montent, descendent, tressautent au bout des baguettes. On voit les jambes en pantalons noirs et les jolis mollets nus qui se démènent. Alors seulement émerge à la conscience la pleine et imprévisible signification du refuge...

On voit qu'il unit dans la déroute.

Devant la haute façade imperturbable, assurant l'accroissement des fortunes et la pérennité des divisions, il unit les immobiles, pas à l'aise pour une fois dans le banal confort de leur voiture, les marcheurs aux pancartes, ou qui dansent comme des derviches, ou qui luttent contre la fatigue, et les réfugiés dont la tragédie creuse un précipice impossible à combler.

Déroute. Par un moyen ou l'autre on tâche de s'en protéger...

En vérité on est tous et de plus en plus déroutés.

Le refuge qu'on imaginait accueillant unit en se dérochant.

Voilà pourquoi Ugo est l'homme de ma vie et pourquoi il marche encore à mes côtés sans savoir plus que moi où tout ça nous mènera. La croissante réalité de la déroute nous a mariés plus sûrement qu'aucune cérémonie, en nous libérant l'un par l'autre et jamais définitivement du génie possessif et jaloux, maître de la planète morte.

La question du génie me rappelle le temps où nous vivons à Paris. Elle surgit dans un dîner de scientifiques, rassemblant des professeurs ou chercheurs du Muséum avec leurs épouses, une jeune assistante préparant une thèse et un très vieux savant qui a voyagé dans tous les coins du monde pour étudier les papillons. Il est l'ami de l'empereur du Japon, fervent connaisseur lui aussi de ces êtres aériens, nés de chenilles à la lente progression d'une branche à l'autre, dont elles dévorent les feuilles, avant que le séjour dans l'inertie de la chrysalide ne les métamorphose en danseuses des prairies.

Parmi les convives se trouve également une éminente biologiste au casque de cheveux gris fer, à la moue impérieuse, dont le regard acéré évacue d'avance les contradicteurs. Elle est connue du grand public pour avoir publié un gros livre sur un célèbre savant, son maître. Je ne me rappelle pas le cours de la discussion mais seulement l'intervention de cette biologiste armée d'une péremptoire intelligence. Plus froidement qu'un commandant qui donne l'ordre de charger un lance-roquettes, elle envoie à tout son sexe une ravageante vérité, qui la meurtrit elle-même et laisse filtrer dans sa voix une dangereuse rancœur :

— *Il est indéniable que le grand génie créateur est l'affaire exclusive des hommes. L'Histoire le démontre catégoriquement. Les femmes sont tout juste capables de pondre quelques romans ou autres œuvres de peu d'envergure, sans comparaison avec La Divine Comédie ou La Comédie Humaine et ses onze volumes dans la Pléiade.*

Les hommes autour de la table n'ont pas l'air ravis par cette couronne du grand génie créateur qui pourrait se poser sur leur tête, par la nature de ce qu'ils cachent sous le pantalon et par la grâce de quelque toute-puissance à leur image. Ils semblent plus ou moins effrayés par la dominatrice qui ne peut pas se pavaner à l'aise dans la grande galerie des grands génies, où manquent les portraits de grandes femmes. Ces Messieurs essaient donc de se défilier avec quelques remarques spirituelles, censées dédramatiser la question. L'atmosphère ne se détend pas, bien au contraire ! Leur manque de sérieux irrite la femme de tête, frustrée du puissant génie masculin, qui n'a rien à voir avec de frivoles échappatoires. Je me souviens surtout de l'air perplexe du vieux savant aux papillons. Sa longue connivence avec les mystères de la métamorphose le rend particulièrement sensible à la monstruosité de cette chenille immobilisée dans sa jalousie des papillons les plus spectaculaires et dépitée à l'idée de ne pas posséder, sinon le grand génie créateur, du moins la capacité de l'accueillir comme un client virtuel dans la banque de son organisme, gérée par un puissant cerveau.

Les femmes, qu'est-ce qu'elles répliquent ? Rien du tout ! Honteuses de leur génie limité ou se protégeant dans leur sage coquille, elles ne pipent pas mot. Heureusement que la jeune assistante, biologiste elle aussi, ne se laisse pas pétrifier par la vieille lune vexée de ne pas briller comme le soleil ! Sa queue de cheval d'un brun avivé de henné tressaute ardemment tandis qu'elle lance avec la fougue de la jeunesse :

— *Mais ça va changer ! Laissez-nous le temps de faire nos preuves !*

Quant à moi je bouillonne d'une telle fièvre insurrectionnelle que j'en bafouille. Je me sens tomber dans le ridicule. Tant pis. C'est trop tard pour la prudence ou le détachement. Je ne peux pas m'empêcher de hoqueter mon indignation :

– *Mais Dante, sans Béatrice, n'aurait même pas commencé d'entreprendre son voyage vers l'Amour qui met en mouvement le soleil et les autres étoiles, comme il est dit à la fin du dernier chant du Paradis.*

Cet *Amour* et ce *Paradis* à majuscules poussent leur grand air comme une diva souffreteuse dans une salle aux trois quarts vide. Ils gênent. Ils ennuiant. Ils me pèsent sur le cœur comme si j'avais trahi un secret intime, plus incongru dans ce dîner de scientifiques parisiens que l'aigreur de la femme lésée dans son moi supérieurement envieux. Elle me toise. Une grimace agacée pince ses lèvres minces. On la dirait en train de noter une étudiante à la niaiserie sans fond, lamentablement sortie du sujet d'examen. La mâle ampleur du génie, voilà ce dont il est question, un point c'est tout. La femme à la tête bien faite n'a rien de commun avec les rêveuses qui s'égarent dans un tournis de soleil et d'étoiles. J'ai donc le bec dédaigneusement cloué par sa réponse plus solide que les portes de l'Enfer sculptées par Rodin et coulées dans le bronze :

– *Jusqu'à nouvel avis, chère Madame, ce n'est pas Béatrice qui a écrit un chef-d'œuvre qui fait honneur à l'espèce humaine.*

Ugo est assis en face de moi. Nos regards se croisent, traversés par la même silencieuse affliction. C'est elle, entre nous, qui voit. Elle voit les dégâts de la servitude intelligente, à l'ombre du dieu, du maître, de l'idéal ou du néant de tout élan. Elle voit la rigidité de l'armure dont chaque pièce est conçue pour assurer la sécurité et le succès du fier combat. Elle voit la tête casquée de volonté farouche et le cœur tué d'amertume. Elle voit que l'obsession du génie empêche d'épouser l'air libre... jusqu'à se perdre dans la pensée... qui roule au large... et ne saisit... ni le creux de la vague... ni l'écume à son sommet... ni le vertige... qui les unit.

Un instant le salon qui parle a disparu
On est des naufragés dans la Ville Lumière
Sans rien forcer on se détache des majuscules
et le paradis se rattache à la catastrophe

On dirait que l'amour va changer de nom
Qu'il s'appellera peut-être l'ardent courage
L'un en face de l'autre on est seuls
comme des étoiles envoyées dans le vide
par une insaisissable alliance
À la dérive on éprouve la rudesse
et la fraîcheur nouvelle des marées
sous le soleil obscur et la lune inconnue

Je me rappelle ma stupeur outrée quand j'ai visité Paris pour la première fois avec mon père et ma mère, à dix ans : la Ville Lumière était toute noire ! C'était avant l'intervention de Malraux et le ravalement généralisé des façades, grâce auquel Paris a retrouvé l'harmonie des blancs et des gris bleutés qui certains jours de printemps, quand les arbres des boulevards flottent comme des nuages d'un vert rêveur sous le ciel fluide, lui donnent la légèreté d'une caravelle enchantée, que la plus désespérante réalité ne fera pas sombrer. *Fluctuat nec mergitur* ! Elle flotte et ne sombre pas !

Mon père a beau m'expliquer que la féerie nocturne, pas encore vue, va me faire mieux comprendre ce nom de *Ville Lumière*, et que d'autre part les lumières de cette ville existent plus encore dans la grandeur de ses grands esprits, il me semble que les grandes personnes ont bien de la complaisance pour cette lumineuse grandeur que ne gêne pas du tout la décevante noirceur de la réalité. Il faudra que je rencontre Pépé-la-Combine et Lisette sa rebelle épouse pour me réconcilier avec cette Ville Lumière de charbonneuse apparence. Organisée par Pépé-la-Combine pour faire connaissance avec ma mère et moi, tout en fêtant le bon vieux temps à bord de son taxi ou des lointains navires dont lui parlait mon père, la soirée commence en tragi-comédie. Car Pépé-la-Combine, monarque absolu au royaume de la débrouillardise, n'a jamais réussi à mettre au pas sa femme, plus jeune que lui et qui travaille encore comme vendeuse au Bazar de l'Hôtel de Ville. Or ce jour-là précisément, à peine commencée la préparation du repas, à son retour en vitesse du grand magasin, ne voilà-t-il pas que Lisette a lancé un saladier par terre, avant de partir en claquant la porte ! Mais qu'est-ce qu'il lui a pris ? Essoufflés d'avoir monté cinq volées d'escaliers étroits, raides et mal éclairés, ma mère tenant une gerbe de roses et mon père une bouteille de Bourgogne, nous trouvons un hôte solitaire, à la mine d'enterrement. Le récit commence...

Ah! mes pauvres amis... quel désastre... et pour une peccadille! Je ne m'en remettrai jamais! Entrez, entrez, asseyez-vous... d'ailleurs je ne pourrais pas moi-même rester debout une minute de plus, j'ai le cœur qui va flancher... Oui, oui, encore un coup de Lisette! Tout ce qu'elle veut, c'est me mettre le géranium sur le ventre et elle va bien finir par y arriver, si je me laisse faire. Mais attention! Cette fois c'est la goutte qui fait déborder l'océan... gare au déluge... ça va pleurer dans la chaumière, j'aime mieux vous le dire! Quoi? Qu'est-ce qui s'est passé? Mais rien de rien, c'est bien ce qui me rend fou! Figurez-vous qu'elle me téléphone du magasin cet après-midi, juste au moment de ma sieste, vous vous rendez compte, pour me rappeler de passer au marché acheter un bouquet d'estragon. Moi ça m'agace, parce qu'elle me l'avait déjà dit deux fois, et quand je suis agacé, il n'y a plus rien qui tourne rond. Bref, je me rendors et vogue la galère! À quatre heures, voilà mon voisin qui rapplique pour me demander d'aller voir sa voiture, qui fait un bruit pas catholique. On trouve le problème, on le résout, ça prend du temps, enfin on va boire un verre. Normal, non? Quand je reviens, Lisette est rentrée et de parfaite humeur. Je la trouve en train d'effiler des haricots en sifflotant. Elle me demande de sortir la viande de la glacière, de belles entrecôtes premier choix. *Et où est-ce que tu as mis l'estragon pour ma béarnaise?* Aïe, aïe, aïe! Complètement oublié! *Bon, vas-y vite*, qu'elle me fait, *de toute façon la sauce, c'est à la dernière minute que je la prépare.*

Vas-y vite...vas-y vite... facile à dire! D'abord je n'ai plus vingt ans et puis vous avez vu notre coupe-gorge d'escalier... avec mon reste de sciatique, une véritable torture! Je sais bien que la béarnaise de Lisette est un pur chef d'œuvre, quasiment la Joconde version sauce, je vais beaucoup la regretter moi aussi, que je lui dis, mais enfin à la guerre comme à la guerre, on s'en passera, non? Elle fera une sauce au poivre, à la moutarde, au vin, à je ne sais quoi, non? C'est pas la fin du monde, non? *Ah! c'est comme ça que tu les traites, tes amis de Genève? Comme à la guerre? Et juste pour avoir la paix? Bravo la France!* Et crac, voilà le saladier par terre, tous les haricots sur le carrelage au milieu des débris et boum! la porte qui se ferme.

Quel caractère, mes amis! Quel caractère! Et dire que je la supporte depuis plus de trente ans! Bon, d'accord, j'aurais pu être plus arrangeant... Mais quand même, elle y va fort... Me laisser tomber comme ça... Et vous alors? Est-ce qu'elle se soucie de vous? Mais non! La grande Lisette fait sa scène et tant pis pour le monde entier! Elle se prend pour une Jeanne d'Arc des familles, ou quoi? Ah! elle ne va pas s'en tirer en me caressant

dans le sens du poil ! D'ailleurs c'est pas Pépé-la-Combine, à son âge, qui va se mettre à miauler à la lune comme un matou délaissé ! Allez, mes amis, faut pas s'avouer vaincus ! Je vous emmène chez Robert, un bon copain : son petit restaurant est le meilleur du quartier, avec une spécialité de cassoulet au confit de canard, mmm... vous m'en direz des nouvelles... En route et vive la liberté !

Moins exubérant, il faut bien l'avouer, a été le parcours en direction du dîner de rechange. À peine un petit quart d'heure de marche, mais tuant. La conversation, qui s'efforce à l'humour, ne décolle pas. Je sens mes parents gênés et Pépé-la-Combine de plus en plus nerveux sous son air crânement jovial. Plus triste encore m'apparaît la ville où les phares des voitures et les enseignes électriques se sont pourtant allumés. Pour couronner le tout, il s'est mis à pleuvoir et les parapluies se bousculent au-dessus des têtes. La fatigue s'installe. Dieu sait jusqu'à quelle heure va durer cette corvée... On arrive enfin. Des rideaux à carreaux rouges et blancs cachent l'intérieur du restaurant. Le carillon de la porte, que Pépé-la-Combine vient d'ouvrir, n'a pas fini d'égrener ses petites notes qu'explose un formidable... *ah ! merde alors !* suivi d'un rire énorme et d'un autre rire, plus léger, qui lui fait écho : c'est Lisette, bien sûr, cette fine mouche de Lisette, qui a déjà réservé la table et nous attend ! Quelle fête ! Ah quelle fête ! Je n'ai jamais vu mes parents si vivants, si libres dans le bonheur. Pépé-la-Combine mange des yeux sa Lisette, dont les yeux scintillent. Ma digne mère elle-même est un peu pompette. Mon père si sérieux d'habitude n'arrive pas à finir ses phrases, tellement il s'esclaffe... À la fin du repas Francine, l'épouse de Robert, vient s'asseoir à côté de nous avec son accordéon. Les clients dans la salle se mettent à chanter en chœur avec notre tablée. Toutes les rengaines d'avant et d'après guerre y passent. Mes parents connaissent des chansons pareilles ? Je n'en reviens pas. Sans savoir pourquoi, j'en ai les larmes aux yeux. À une heure du matin, pendant que ma mère danse avec le patron, mon père avec Lisette et moi avec le marchand de sable, deux agents de police viennent rappeler le règlement. Ils trinquent avec nous puis s'en vont. Une clameur enthousiaste salue le repli des forces de l'ordre, agitant leur képi, tandis que les lampes s'éteignent une à une et que les convives s'embrassent comme des amis de toujours, qui ne se reverront plus et ne se quitteront pas.

Quelle lumière sur la planète vivante, à Paris !

Quand je longe la rue Buffon, bordée de hauts murs, et que j'attends Ariane, qui a grandi, devant le préau exigu et inhospitalier de son école

primaire, il me semble que la ville rencontrée lors de la soirée avec Pépé-la-Combine, Lisette, Robert, Francine et mes parents transfigurés est aussi lointaine que la forêt silencieuse où je me retire en écrivant. Mais au retour de l'école, quand je traverse avec Ariane le Boulevard d'Austerlitz pour me rendre au marché qui s'installe deux fois par semaine sous le métro aérien, cette morose impression commence à se dissiper. J'aime le contraste entre le mouvement incessant de la grande ville, la foule des passants qui vont et viennent aux abords de la gare, le vacarme du métro par-dessus les têtes et le silence du vaste hôpital de la Salpêtrière, avec ses longues façades et sa coupole à l'austérité janséniste. Ce qui m'inquiète surtout, c'est le désarroi d'Ariane, qui a toutes les peines du monde à supporter son existence d'écureuil en captivité, sautillant sans ardeur et avec une croissante angoisse d'un barreau à l'autre de l'échelle scolaire.

Un effroyable incendie, quelques mois avant notre déménagement à Paris, a expulsé Ariane du jardin de l'enfance espiègle et confiante. Le feu a pris dans l'immeuble en face du nôtre, à Genève, dans lequel habite Mona, la grande amie d'Ariane. Ensemble elles font la paire la plus inventive de turbulents démons, qui se retrouvent en liberté dans le square tranquille entre les deux maisons, gardé par le grand tilleul. On ne va jamais pouvoir oublier cette soirée en novembre, sombre et glaciale. On vient de s'asseoir les trois, le père, la mère, la fille, autour de la table dans la cuisine. On commence à manger une soupe, qui fume dans les assiettes. Soudain une immense lueur et des cris nous précipitent à la fenêtre. On voit des flammes apparaître sur le toit de l'immeuble en face. Un tourbillon noir sort de la cage d'escalier. Sirènes au loin des pompiers. Ariane se met à hurler, le bras tendu, montrant quelque chose... mais quoi? Plongée dans une ombre d'autant plus obscure que les flammes frénétiques hypnotisent les spectateurs, une silhouette bouge, dont la tête et un pied dépassent le rebord du balcon en ciment. C'est Mona, toute seule, ayant au-dessus d'elle un brasier. Dans sa panique elle tente de s'échapper. Ugo fonce vers la porte. Moi j'essaie de traîner vers l'intérieur Ariane en état de choc, soudée par la terreur au grillage de la fenêtre. À tous les étages les voisins se sont mis à crier pour attirer l'attention de Mona et la dissuader de sauter dans le vide. Elle n'entend rien. Elle se soulève et retombe à l'intérieur du balcon. S'agrippe plus farouchement, se soulève plus haut, retombe, recommence, fouettée par l'épouvante dans le grondement de sa maison changée en volcan. Mais déjà les pompiers s'affairent, l'échelle se déploie, un homme y grimpe à toute vitesse et redescend, tenant dans ses bras la fillette. Elle pend comme un sac de toile vidé de son contenu. Des ambulanciers l'étendent sur une civière et l'emportent. On entend rugir puis décroître le

hurlement de la sirène. Une autre sirène hurlante lui succède. Une seconde ambulance. On ne la voit pas. Elle a dû se garer devant l'entrée, de l'autre côté de l'immeuble. Ariane desserre enfin ses poings et lâche la grille. Une demi-heure plus tard Ugo revient avec une nouvelle consternante : les pompiers ont trouvé dans l'ascenseur, à demi-asphyxiée et gravement brûlée, la mère de Mona, qui était allée chercher des pommes de terre à la cave. Elle va mourir deux jours après l'incendie, dont l'origine et la soudaine violence demeurent inexplicables. On ne revoit pas Mona avant l'enterrement. À l'église, dans son manteau beige, entre son père et sa tante qui sont très grands tous les deux et vêtus de sombre, elle a l'air d'une bougie presque entièrement consumée et à la flamme éteinte. Ariane a tout de suite remarqué ses souliers. Ils sont noirs. Teints en noir. À l'origine c'étaient des souliers rose fuchsia, qui faisaient l'admiration des gamines du quartier, non seulement pour leur éclatante couleur mais surtout pour les deux figurines qui les décoraient, en plastique brillant : Mickey et Minnie, côte à côte ou avançant l'un après l'autre au rythme de la marche.

À part celles qu'elle portait le jour du malheur les chaussures de Mona, restée prostrée et en pantoufles, refusant de sortir jusqu'à l'enterrement de sa mère, sont abîmées par le feu, la fumée, l'eau projetée par les lances d'incendie. Dans le désarroi général personne n'a pensé à ce détail avant la veille de l'enterrement. La gentille tante au conformisme insurmontable s'est alors précipitée chez le cordonnier le plus proche pour faire disparaître le joyeux couple de Mickey et Minnie puis passer une double couche de teinture noire sur le beau rose fuchsia. Mona reste comme morte et ensevelie. Un jour elle confie à Ariane la morbide certitude qui la hante. Si Mickey et Minnie ont fini à la poubelle, c'est que Dieu l'a punie parce qu'elle a voulu fuir et n'a rien fait pour sauver sa Maman. Comment une si affreuse idée a-t-elle pu se planter dans son esprit ? Et comment la déraciner ? Ariane essaie de ranimer son fantôme d'amie. De la raisonner. De l'entourer. Peine perdue. Rien de ce qu'elle peut dire ou faire ne soulage la détresse de Mona, qui pour comble va devoir se séparer de l'amie déménageant à Paris. Mona, harcelée d'un absurde remords, semble avoir subi la même transformation que ses souliers rose fuchsia, où Mickey et Minnie ont été arrachés sans retour.

Ariane rencontre en ville avec le drame de son amie Mona, comme moi dans ma propre enfance avec ma chère complice des vacances à la ferme, le désastre du feu qui fait éclater le bon ordre des choses, la sécurité sans faille, la paix de l'esprit. Elle a du mal à se remettre de la vision du toit en flammes, de Mona sur le balcon, des souliers teints en noir et de son

impuissance à aider sa grande amie. La peur de la catastrophe, la peur de ne pas se montrer à la hauteur, la peur est entrée en elle comme une maladie qui ronge et affaiblit. Elle se replie dans la nostalgie de la douce protection maternelle et de la ferme protection paternelle, protection que ni son père ni sa mère, embarqués comme le couple du tableau de Giorgione dans un tempétueux face à face, ne peuvent lui donner durablement. Au sein même de sa famille Ariane éprouve un insurmontable esseulement. À l'école elle peine. Rien ne l'attire et ne lui plaît qu'un moment puis l'ennuie. Vie en friche à perte de vue? On pourrait le craindre si l'ardent courage ne se réveillait pas de loin en loin, imprévisible et renversant...

On quitte Genève et Paris pour se souvenir de l'aventure des *skunks* en Californie. Ariane a treize ans au début de notre séjour à La Jolla, localité chic au nord de San Diego. On habite alors un appartement au rez-de-chaussée d'un *condominium*. Une haute palissade en bois nous sépare d'une grande colline abrupte, émergeant comme un îlot sauvage entre diverses constructions, dont une clinique de luxe, entourée d'un grillage métallique. On voit aller et venir entre la grille au dos de la clinique et notre palissade un garde, véritable colosse muni à sa ceinture d'un pistolet de gros calibre et la casquette militaire vissée sur sa tête carrée. Un soldat démobilisé. Il tourne en rond toute la journée derrière son grillage comme une bête féroce frustrée des excitantes voluptés de la chasse. Ce voisin à l'allure de tueur s'est mis dans l'idée de nettoyer la colline de ses habitants naturels, qui pourtant ne gênent personne et ne risquent pas de franchir les clôtures aux mailles serrées, impeccablement entretenues, protégeant la clinique. Il est bien décidé à liquider la merveilleuse famille de *skunks*, une espèce d'ailleurs protégée de putois américains, noirs et rayés de blanc, aux petits yeux vifs, pourvus d'une belle queue en panache et dont le fameux jet odorant ne nous incommoder pas plus que les fortes senteurs végétales irradiant de la colline sauvage aux heures les plus torrides. On regarde chaque soir avec le même plaisir les petits *skunks* qui viennent de quitter leur tanière cachée au plus profond des broussailles. On les voit tournebouler sous les yeux de leur mère, qui parfois se laisse elle-même emporter par une acrobatique ivresse. Le garde à la carrure de boxeur, esclave d'une meurtrière manie, a donc posé un piège au bas de la colline sauvage. Un matin on découvre une cage en bois avec une porte à ressort, dans laquelle deux des petits *skunks*, clac! se sont laissé prendre. Ariane qui n'a rien d'une téméraire veut voler à leur secours. J'essaie de l'en dissuader. Je lui rappelle l'inquiétant malabar au pistolet. Je dis que je vais immédiatement téléphoner à la Société protectrice des animaux. Pendant

que je bataille en vain avec l'annuaire, bien incapable de découvrir que la SPA se nomme *Humane Society*, Ariane prend appui sur notre balcon et franchit follement la haute palissade, au risque de ne pas réussir à y grimper en sens inverse. Non contente de libérer les malheureux prisonniers, qui ont failli la mordre, elle est en train de sauter sur la cage comme une diablesse en folie, jusqu'à la réduire en morceaux dans un tintamarre de craquements résonnant sinistrement aux alentours. Je la supplie de revenir au plus vite. Rien à faire ! Pas question de l'arrêter avant la fin de l'héroïque entreprise ! Alors seulement, une fois le piège démantibulé, le dommage irréparable et les bouts de bois épars se moquant de l'ogre à la casquette militaire, elle songe au retour et entreprend la difficile escalade qui va la mettre à l'abri.

Ah ! que je suis fière de ma fille ! Et stupéfaite, une fois encore, par l'énigme des circonstances. Elles ont ranimé l'ardent courage. Elles ont transformé la craintive en rebelle. Elles ont éloigné malgré le boucan du bois cassé le dangereux costaud, n'attendant qu'un prétexte pour cracher sa fureur meurtrière à la face du beau monde, maintenant qu'il s'ennuie à garder une clinique de luxe en se disant qu'il n'aura jamais les moyens, si une salope de maladie lui empoisonne la vie, de s'y faire soigner.

Ce réveil de l'ardent courage semblera bientôt une petite histoire de rien du tout, sans effet sur l'avenir d'Ariane, qui va se trouver rapidement prise au piège des sortilèges californiens, comme son père. Quant à moi, qui me suis sentie une étrangère dans la Ville Lumière et une libérée des majuscules dans la ville vivante, je vais devenir dans les éblouissements de la vie privilégiée en Californie une exilée, qui résiste de toute sa fissure intime à la possession du bonheur.

Ugo, qui travaille dans un centre de recherches où se rencontrent plusieurs Prix Nobel, a de quoi faire tourner le moulin de sa brillante intelligence. Il est moins touché par ce qui nous dérange les deux, qu'il finira par supporter et même trouver assez plaisant : le programme de la performance alliée aux délices de la frivolité. Au début, sur les longues plages du sud californien, au bord des vagues à l'indomptable énergie, on se sent passablement perdus en croisant l'armée des coureurs disciplinés dans leur effort au profit d'un corps à la solide santé, d'un regard en ligne droite et d'une conscience occupée, à travers les écouteurs collés dans les oreilles, par l'illusion du choix individuel. On les retrouve, impeccablement sympathiques, poussant leur chariot dans les géants supermarchés où la bande musicale entraîne à l'irrésistible possession des articles vantés dans

un déploiement de radieuse allégresse dans la publicité. Est-ce que le paysage enchanteur et le bien-être doivent nécessairement engendrer pareille insulte à la liberté? On a de la peine à le croire. Le florissant littoral, ingénieusement irrigué, connaît un perpétuel verdoisement émaillé de fleurs éclatantes. À l'intérieur des terres, non loin du Pacifique, on va bientôt découvrir de merveilleuses orangeries sur de douces collines remplies d'oiseaux et de parfums, entrecoupées de cyprès, de palmiers, de bouquets d'eucalyptus au frémissant feuillage d'un vert grisé, que le moindre souffle fait bruire comme une fine cascade. Par la nouvelle grande amie d'Ariane, fille d'une richissime Californienne divorcée de plusieurs maris, on va pénétrer dans ce sanctuaire des privilégiés : Rancho Santa Fé. Un ensemble d'immenses propriétés, dans un vaste territoire à l'écart de toute circulation. N'y habitent que les élus parmi les élus, dont les blanches demeures sont inspirées pour la plupart du style espagnol des Missions qui ont christianisé les Indiens de Californie avant d'assister à leur déroute et leur quasi totale extinction. Elles se cachent avec leur impressionnante piscine à l'eau turquoise au bout de routes inaccessibles au commun des mortels, à l'exception des gardes, fournisseurs et domestiques. Ariane ayant passé le week-end chez sa grande amie Kate, on va la chercher le dimanche soir. Connaissant de réputation la beauté des lieux on part dès le matin, munis de livres empruntés la veille à la *public library* et d'un pique-nique. On a l'intention de s'installer pour la journée à l'ombre des orangers et de varier les plaisirs du déjeuner sur l'herbe, de la promenade à l'aventure, de la lecture et de la rêverie sous l'heureux berceau des luxuriants feuillages, à la manière du Citoyen de Genève, aussi amoureux de la nature que du partage de ses bienfaits...

Lointaines fadaïses! À Rancho Santa Fé le despotisme des privilégiés n'est pourtant plus aussi criant que du temps de Rousseau. Il a même réussi à se faire oublier complètement. Plus rien ne dérange la perfection du cadre idyllique, impeccablement propre et net. Il faut avoir l'esprit bien mal tourné pour songer aux manœuvres agricoles, mexicains pour la plupart, qui ont rendu la région si propice à l'installation des fabuleusement riches. Leur sueur n'a pas dû être beaucoup mieux respectée que celle des malheureux décrits par Steinbeck dans *Les Raisins de la Colère*, un livre que seuls quelques originaux peu recommandables continuent de lire sous le beau soleil du sud californien. Tout ça, c'est de la vieille histoire, comme le proclament les riantes apparences de cette campagne de luxe où pas âme qui vive ne se promène. Car à l'exception d'un garde en uniforme tenant en laisse deux molosses, on ne croise pas l'ombre d'une présence humaine. Pas un citoyen fatigué venu prendre l'air

de la campagne. Pas une famille nombreuse installée sous les arbres. À l'évidence il n'y a pour se risquer dans ces parages, au milieu des orangeraias où fruits et fleurs croissent de concert dans le brillant feuillage, que des naïfs comme nous, fraîchement débarqués de l'Europe, ce continent qui reste vaguement subversif, imparfaitement adapté qu'il est encore, mais pas pour longtemps, à la féroce domination de l'argent. Le Mexique n'est pas loin. Une foule de miséreux en quête d'une vie meilleure tente chaque jour de traverser la frontière. Voilà qui justifie aux yeux des propriétaires l'interdiction de tout passage dans ces collines florissantes, sauf par la route publique, bordée d'une armée d'écrisseurs menaçants. Les *Private Property* et *No Trespassing* semblent ne pas suffire pour décourager les intrus qui auraient l'impudence de s'aventurer sur les chemins déserts bordant les plantations et de s'asseoir un moment à l'ombre. S'y ajoute partout, avec une formidable bonne conscience, un avertissement définitif : *Armed Response*. Sa mise à exécution ne fait aucun doute. Elle achève de rendre les lieux non seulement hostiles mais mortellement dangereux pour tout étranger à ce paradis réservé. Sous la malédiction de cette *réponse armée*, multipliée dans tous les coins, l'enchantement de la nature civilisée se change en forteresse barbare, qui nous coupe l'appétit. On se rappelle avoir déjà vu semblable menace sur les pelouses étroites de petites maisons pas bien riches et même devant des bungalows branlants. La maladie de la possession sévit décidément partout. On lui tourne le dos pour filer à la plage, où le grondant Pacifique n'est pas près de se laisser soustraire à l'émerveillement de tous.

Des goélands fendent l'air au-dessus des baigneurs étendus sur le sable et les enfants s'amuse à leur jeter des biscuits qu'ils attrapent au vol, au grand dépit des quelques grincheux qui aimeraient bien mettre en pratique la *réponse armée* envers cette criarde engeance, dont les possibles saletés les obsèdent. Stimulés au contraire par les vertigineuses figures des danseurs du ciel, des adolescents se lèvent pour courir se jeter à l'eau, hurlant de plaisir à l'approche de l'énorme vague qui déjà déferle sur eux. Plus loin les surfeurs glissent et voltigent sur une montagne écumante, puis disparaissent dans une vallée liquide, ressurgissant soudain sur une crête plus haute encore et périlleuse. Sur sa plate-forme surélevée, le gardien de plage aux muscles moulés dans un *Tshirt* fluo balaie les lointains avec ses jumelles et parfois saisit son porte-voix pour annoncer l'arrivée d'un courant dangereux, qui roule comme une rivière en crue dans les profondeurs et risque d'entraîner fatalement les nageurs, y compris les plus robustes. Alors tout le monde sort de l'eau jusqu'à la fin de l'alerte, pendant laquelle s'organisent d'enivrantes parties de *volley-ball* entre les

naïades et leurs *boy-friends*, qui sautent comme des poissons-volants dans un ruissellement de lumière.

Immobile, mais plongée moi aussi dans l'effervescence marine et solaire, j'ai ouvert un des livres empruntés la veille à la bibliothèque publique. Un recueil qui survole les mythes et la pensée des premiers habitants du continent nord-américain. En le feuilletant au hasard, je tombe sur la déclaration d'un chef indien de la tribu des *Blackfeet*, répondant aux émissaires des visages pâles qui veulent lui acheter ses terres et s'estiment en règle avec leur conscience civilisée, puisqu'ils sont prêts à payer non pas en monnaie de sauvages mais en dollars. L'homme qui appartient à une culture condamnée à disparaître parle en ces termes :

Notre terre a plus de valeur que votre argent. Aussi longtemps que brille le soleil et que les eaux s'écoulent, cette terre sera là pour donner vie aux hommes et aux animaux ; par conséquent nous ne pouvons pas vendre cette terre. Elle a été placée là pour nous par le Grand Esprit et nous ne pouvons pas la vendre, parce qu'elle ne nous appartient pas.

Un coup de vent vient répandre sur le livre ouvert une poignée de sable et l'éclair de la pensée me brouille la vue. J'entends les vagues dont la voix touche en moi le rivage inconnu et à mon tour je jette un soupir dans la clameur de l'océan...

Le Grand Esprit s'est absenté
dans la demeure de l'insaisissable
Mais l'ardent courage n'est pas mort
Il dit non ! Non je ne renonce pas
à l'errance de mon humanité
qui dépasse les valeurs en cours
et jusqu'au désir de survivre

Non ! mon humanité n'est pas à vendre
ni même profitable à l'idée du progrès
Au cœur de la nuit solitaire
où m'emporte le voyage de tous
mon humanité résiste
à mes propres lumières
car elle ne m'appartient pas

En fin d'après-midi on quitte la plage où les voix, les cris, les chocs du ballon jaillissent dans le bruisant grondement de la muraille d'eau verte qui sans fin s'avance, grandit, s'écroule dans un bouillonnement d'écume et se retire, scintillante, laissant sur le sable qui frémit un large espace où les pieds nus impriment leur trace, brièvement.

Retour à Rancho Santa Fé, sous le règne des *Private Property*, *No Trespassing* et *Armed Response* pour aller chercher Ariane. On connaît à peine la mère de Kate, avec laquelle on a parlé d'une voiture à l'autre devant l'école ou au téléphone. Avec son visage marqué, son air plutôt sombre et sa coiffure à la diable, elle ne correspond pas au modèle de la rayonnante Californienne à l'insusable jeunesse. Est-ce qu'on va entrevoir l'univers intime, douloureux peut-être, qui donne vie à cette originale authenticité, si rare parmi les femmes qui ont les moyens de se faire retoucher le visage par le chirurgien, comme jadis le portrait par le photographe?

À notre arrivée à la grande maison blanche, personne. Pas de réponse à la cloche de l'entrée. Pourtant on a annoncé notre arrivée à l'interphone et la barrière qui ferme la route privée a été levée. Dans la cour le gros chien loup au bout de sa chaîne finit par se décourager d'aboyer. Sous un hangar à l'air libre des chevaux nous regardent, curieux, puis hochent la tête pour chasser les mouches et semblent à nouveau s'absenter dans une brume de pensées lointaines, lasses de l'immobilité. Du côté de la piscine, qui envoie en miroitant des éclats de lumière dans les arbres, pas une âme. D'un autre côté de la maison, où toutes les baies vitrées sont ouvertes, on finit par entendre, derrière des rideaux tirés, au fond d'une vaste pièce obscurcie, un nasillement de voix. La télévision. On s'approche. La mère de Kate est là. Elle tourne le dos au filet de lumière qui se glisse comme un voleur à l'intérieur. Sans se lever du profond canapé qui la cache presque entièrement à nos yeux et sans quitter du regard ce qui se passe sur l'écran, elle répond à notre salut interrogateur par un vague signe de la main. Après nous avoir dit où se trouve le terrain de sport, sur lequel s'ébat probablement la jeunesse, elle n'ajoute plus un mot. Inutile de préciser que nous non plus, ni ce jour-là, ni aucun autre.

La morgue de Kate est à la mesure de celle de sa mère et subjugue Ariane. Je vois ma fille changer à vue d'œil. Adieu l'amie des petits *skunks*! D'ailleurs on a déménagé. On habite à deux pas de l'océan. Ariane se plaint de ne plus disposer d'une piscine et d'un jacuzzi. Elle a honte que ses parents soient des bizarres, qui ne possèdent même pas une puissante

voiture. Elle préfère qu'on la dépose à une bonne distance de l'école pour ne pas être vue dans leur caisse d'occasion, qui pourrait appartenir à un Mexicain. Sous l'empire de Kate, Ariane fait tout pour s'adapter à la loi du moi qui se doit d'accaparer pour exister. La richesse absente fait obstacle à ce beau programme. Ariane n'appartiendra jamais à l'univers des privilégiés de la fortune auquel un caprice de Kate lui donne accès, tout en aggravant sa peur de ne pas être capable, d'une façon ou de l'autre, d'éblouir le monde.

Ah! que je suis inquiète pour ma fille!

Sans cette inquiétude, je risquerais de croire que tout va bien sous le ciel californien dont les voiles rouge et or se déploient à la fin du jour au-dessus du Pacifique en feu. Notre existence n'a jamais été si facile et prospère. On habite maintenant à Del Mar, une des localités les plus idylliques de la côte. On loue une maison simple et belle, toute en bois et baies vitrées, dans un jardin d'agaves et d'hibiscus aux fleurs incandescentes que butinent les colibris. Il est ombragé de grands pins entre lesquels étincelle à perte de vue, sous la falaise, l'océan dont l'autre rive est en Asie. Les premiers temps de notre installation dans cette maison de rêve les inquiétudes restent en veilleuse. Je ne peux pas regarder dehors sans que l'émotion me transperce. Jamais je n'ai imaginé surprendre au large en levant la tête dans ma cuisine, où je suis occupée à laver les bols et soucoupes du petit-déjeuner, l'ombre grise d'une baleine, en route pour la Mer de Cortez... Ni entendre, en raccrochant le téléphone, l'écho de ma voix dans un arbre, où l'oiseau moqueur s'amuse à répéter mes intonations et ajoute quelques trilles pour les rendre un peu moins monotones... Non, rien de ce que j'ai vécu jusqu'alors ou pensé vivre un jour ne ressemble à ces premières semaines au paradis...

Après moins d'un mois l'inquiétude commence à supplanter l'émerveillement. Je m'inquiète non plus seulement pour Ariane mais pour mon oisiveté. Elle n'est plus la chrysalide où se prépare l'étrangeté de l'envol. *Eurydice*, le long poème, a paru. Aucun écho nulle part. Orphée cependant l'aura lu. La nouvelle Eurydice, disparue à la vue et vivante, continuera d'alimenter le feu de la rencontre. Ce qui me navre, c'est que de mon côté je n'écris plus ou avec tant de mal qu'il me semble avoir perdu le fil. Quel fil? Aucun fil ne relie à l'insaisissable. Tout se passe comme si la forêt lointaine se retirait dans le brouillard, ensevelissant la recherche d'un nouveau regard. J'éprouve un sourd malaise, une fatigue indéfinissable, un ennui grandissant. Il m'arrive de relire, dans les premières pages de

l'annuaire téléphonique, les instructions à suivre en cas de tremblement de terre. Je ne suis pas prise d'une attraction morbide pour la catastrophe, toujours possible dans la région. J'ai besoin de me rappeler la faille qui court sous la terre comme dans ma propre vie, où une grande secousse m'a dépossédée des envoûtements de la surface tranquille. Ugo n'est pas homme, lui non plus, à se contenter des charmes de la vie sans risque. Mais si l'élan vers la conscience me lâche et qu'il doit vivre aux côtés d'une moribonde, qu'est-ce qui ranimera le précipice de notre entente? Le sexe dans sa tellurique fusion du ciel et de l'enfer? Peut-être... Si les nouvelles leçons de conduite sous les ordres d'Ego-le-moniteur ne détruisent pas d'avance dans la clarté du jour les élans d'Ugo-de-la-nuit et la désarmante nudité de la lune entre deux nuages.

Il a bien fallu que je me remette à l'apprentissage au volant. À San Diego, ne pas savoir conduire est impensable. Personne ne se passe de voiture, à l'exception des jeunes de moins de seize ans véhiculés par leur mère, des grands vieillards vraiment mal en point et des sans-le-sou immobilisés dans leurs quartiers séparés ou que trimbalent quelques bus aux horaires déficients. Ugo devient donc mon moniteur dans une deuxième voiture d'occasion aux vitesses automatiques. Il est moins sévère que mon père mais n'en profite pas moins pour m'en remontrer sur la supériorité d'Ego-le-moniteur. On dirait que dans ses moindres mots, pas uniquement dans la voiture mais sans arrêt, tinte à son cou la fière clochette qui répète : Admire-moi! Admire-moi! La Californie de pointe ne l'aide pas à progresser dans le vivant partage de la recherche, c'est le moins qu'on puisse dire. L'épouse rebelle à l'admiration serre les dents. De part et d'autre un sourd énervement grandit. On frise à chaque instant les paroles mauvaises et les silences ulcérés. En voiture Ego-le-moniteur non seulement me prouve qu'il est le meilleur mais montre à quel point il se méfie de moi, qui me cramponne au volant et serais capable d'on ne sait quelle dangereuse réaction, au cas où on viendrait à croiser une voiture de police, dérapant dans les rues du quartier comme dans une série télévisée. C'est tout juste si je n'ai pas envie de foncer contre un mur pour en finir avec cette mécanique de cauchemar, ce mari qui sait tout et cette radieuse Californie qui m'assombrit la vie.

Dès que j'en sais assez pour rouler et manœuvrer à peu près correctement, je fais appel à une auto-école du *downtown*, dont les prix ne sont pas excessifs. Je vois arriver au rendez-vous un rougeaud pas très sympathique, hirsute, mâchouillant sa gomme et dont la nonchalance a l'air de m'envoyer promener avant même de m'embarquer dans sa voiture

verte. À la fin de la leçon, qui s'est passée comme passe la digestion d'un sandwich industriel, je signe sans enthousiasme le contrat pour trois autres leçons, qui me valent une substantielle réduction. On verra pour la suite. Le lendemain, arrivée de la même voiture verte mais d'où s'extrait un Noir immense, au grand sourire, qui enlève ses lunettes noires et m'offre la douceur perplexe de ses yeux noirs. Il se dit prêt à remplacer son collègue cloué au lit par un lumbago, si je n'y vois pas d'inconvénient. Un inconvénient? Quelle bonne surprise au contraire! Et quel soulagement pour *Big Black*, comme j'appelle en pensée mon moniteur californien. Il a compris tout de suite à mon air que la confiance règne et l'intelligence aussi, qui ne regrettent d'aucune façon le nonchalant rougeaud à la mâchoire hyperactive, soi-disant malade, qui lui sert d'attrape-clients chez les Blancs.

Après une petite demi-heure de conduite dans les rues tranquilles du quartier, *Big Black* m'assure que je ne me débrouille pas mal du tout, *yeah! for sure!* Pour me le prouver il me fait filer dare dare vers l'entrée de l'autoroute... Ah la panique! La voie à deux pistes rejoint à cet endroit un embranchement à quatre pistes, qui vient s'ajouter à moins d'un *mile* aux quatre autres pistes de la liaison principale San Diego-Los Angeles, toujours bondée de gigantesques camions au formidable rugissement. Ma première expérience sur autoroute! Je fonce en avant comme pour fuir cent mille colosses envoyés à mes trousses par un robot violeur. *Big Black* avec ses *Cool! Hey cool! Play it cool!* a du mal à me faire lâcher l'accélérateur. Je ne serais pas plus affolée si je tenais les commandes d'un jet propulsé à travers un cyclone. N'empêche qu'à la fin de la leçon, le souffle coupé et le cœur en révolution explosant dans la petite cage de mes côtes méchamment secouées, je me sens comme dans ma première jeunesse après un tour sur une machine de foire zigzaguant dans les airs au milieu des hurlements : complètement groggy mais ravie d'avoir osé y aller et commençant même à me demander si ne me grille pas la furieuse envie d'y retourner...

C'est ainsi que l'impressionnant *Big Black*, aussi fou que le Petit Dan de mon enfance, m'a fait dépasser en moins d'une heure des années d'inhibition.

En poche la petite carte du DMV, le *Department of Motor Vehicules!* Mobilité assurée. Quand je ne fais pas le taxi pour Ariane et les courses au centre commercial, je peux m'évader un peu... pas trop loin. Il faut penser aux repas à préparer. Je n'aurais pas l'idée de m'en plaindre si le soin que

j'y mets servait à réjouir les trois personnes que l'expérience californienne sépare comme des épingles détachées de l'aimant qui les rassemblait. Ariane fait la tête. Elle préférerait se servir en vitesse dans le frigo et manger devant l'écran, dans sa chambre. Quant à Ugo, il téléphone de plus en plus souvent pour annoncer qu'il sera en retard ou ne viendra pas du tout. Grâce à la voiture je rends quelques visites à un ami dont la présence au Musée de San Diego ranime mon défaillant courage : un portrait d'homme par Giorgione, peut-être un autoportrait. Il n'est pas sans ressemblance avec Ugo, la *personne aimée* que je rencontre de plus en plus rarement. À sa place s'impose le *personnage* : Ego. Flatté par son rôle de scientifique invité dans le Saint des Saints qu'est le *Salk Institute*, ce personnage est en train de me priver de l'irremplaçable Ugo, l'homme de ma vie, qui a du mal à dire *oui* et ne veut pas dire *non*. Ego-le-personnage dit oui ou non en connaissance de cause. Il ne cherche plus dans une commune obscurité. Il ne craint d'ailleurs pas de mentir pour sauvegarder son statut d'éclairé à qui rien ne saurait échapper. Ce personnage m'est tout simplement insupportable. Il me rend plus furieuse qu'un nid de guêpes attaqué par une fumée sans feu. Comment retrouver l'homme que j'aime et le plaisir d'habiter la si belle maison ?

Dans ma croissante angoisse je retourne interroger le silence, toujours au même endroit, quasi désert la semaine, surtout le matin : *le Torrey Pines Park*. Un parc naturel qui s'étend au sommet de la falaise. Dans ce refuge à la vue imprenable vivent des pins tourmentés, derniers représentants des forêts du littoral d'avant le défrichage par les civilisateurs à fusils et projets rentables. D'autres espèces de pins, plus robustes et de plus aimable apparence, les ont remplacés dans les jardins ou ailleurs. Après avoir déposé Ariane près de la *Torrey Pines High School*, l'école qui porte le nom de ces arbres uniques en leur genre, dont la grande forêt a été effacée de la terre, je me dirige en voiture puis à pied vers leur dernier rassemblement au bord de la falaise à pic. Elle surplombe de sa vertigineuse muraille la plage immense, où quelques silhouettes semblent avancer au ralenti sur le sable et tracer avec leur corps un ou deux mots lointains que personne ne peut lire. Pas d'autre réponse. En solitaire je marche sur les sentiers rocailleux qui s'en vont plus ou moins droit sur la crête, entre les pins. Ces tourmentés ne donnent que peu d'ombre et ne protègent pas du miroir de l'océan multipliant l'éblouissante lumière. Ils ne sont pas non plus assez hauts ni touffus pour que le vent du large vienne y jouer au chef d'orchestre, charmeur des petits et grands personnages. Le murmure entre leurs branches est presque imperceptible, couvert par la rumeur des vagues qui vont et viennent en contrebas.

Au retour des échappées
dans la solitude
entre les tourmentés

dont l'espèce se meurt
Je me réconcilie un moment
avec le plus difficile

Être une déroutée

Tout me déroute. Moi-même pour commencer. Je ne suis pas un personnage et ne désire pas l'être... c'est vrai. En n'étant personne je résiste à la Californie des Puissants comme Ulysse au Cyclope... c'est vrai. Je sens palpiter en moi les ailes de l'oiseau de feu... c'est vrai, quoique de plus en plus rarement. Souvent je suis une pierre taillée en forme d'oiseau, qui avec art s' imagine voler. Plus souvent encore je ressemble à la pierre brute. La pierre qu'une espiègle n'envoie pas valser sur la pente et sauter de bosse en bosse jusqu'à laisser jaillir une, deux, trois étincelles. À présent je suis prête à me donner un nom, dont je ne suis pas fière : Moi-Toute-Seule. Du haut de son roc, cette grande chouette dont les yeux flamboient et pétrifient le pauvre monde croit incarner le vertige de l'insaisissable...

Rude est la chute.
Et le réveil, tout en bas...
De la plaquée au sol, privée des ailes qui vont par deux.
Son cœur s'affole dans un désert intérieur.
Elle peine à respirer sous la grandiose indifférence du ciel.
Elle suffoque dans la vie terre à terre.
Qui la sauvera ?
Seule vient à la rescousse l'énigme des circonstances.
Elle remet en mouvement le courage des véridiques.
Non sans les dérouter encore et encore.

Un soir, dans la belle maison californienne où trois ombres ne parviennent plus qu'à se fuir ou se faire la guerre, le téléphone sonne. Au bout du fil ma mère, à Genève, dans la chambre de la maison de retraite. Aux cents coups elle annonce que mon père va mal. Difficultés respiratoires. Une ambulance vient de l'emmener à l'hôpital.

Tout de suite j'appelle l'aéroport et trouve une place sur un vol qui part le lendemain. Je suis oppressée comme si le souffle me manquait à moi aussi. Je revois mon père aux forces déclinantes. L'idée d'entrer à la maison de retraite l'accablait. Pourtant c'est lui qui a pris la décision, stoïquement, par égard envers ma mère, incapable de se débrouiller seule dans la vie pratique, surtout maintenant que sa fille unique habite à l'autre bout du monde. Je suis revenue pour aider au déménagement et à la nouvelle installation avant de repartir, le cœur serré. Pas de souci du côté de ma mère. Ses maux et maniaqueries habituels s'effacent dans un contentement quasi euphorique. On la dirait invitée à une croisière bien organisée, où elle a le bonheur d'être présentée au capitaine, en l'occurrence une directrice à l'accueillant sourire, et à quelques intéressantes passagères, dont elle se fera à n'en pas douter d'excellentes amies. Ma mère, de toute la force de son désir, s'applique à sauvegarder l'espoir. Mon père, lui, s'en tient à une désespérante lucidité. Il n'est pas charmé par la petite société bien soignée qui ne le guérira pas de la détresse d'être mis à part. Il se sent rétréci dans l'exiguïté de la chambre qu'un paravent sépare en coin salon et coin pour les deux lits. À peine s'assied-il dans son fauteuil qu'il glisse dans une torpeur morose, laissant tomber le journal qu'il vient d'ouvrir. Il n'a plus envie de se souvenir du monde où le grand voyage continue sans se soucier d'une cargaison d'inutiles, bouclés dans leurs étroites cabines ou déambulant à pas comptés dans l'espace limité. Je ne m'étonne pas de ses difficultés respiratoires. Si seulement je pouvais l'aider à retrouver un peu de souffle ou au moins de confiance dans la dignité de manquer d'air, désespérément.

Ma valise est prête. Je vais partir dans moins de trois heures.

Le téléphone sonne.

Mon père est mort durant la nuit, seul, à l'hôpital.

Son vieux cœur malheureux a lâché.

Le sol s'effondre. Un muet craquement me précipite dans le noir.

Je suis debout et n'arrête pas de tomber.

Alors je reçois la volée de pierres qui met un comble à la déroute.

J'entends ma mère me demander, sans l'ombre d'une hésitation...

De ne pas venir troubler le service funèbre.

— *Il n'y a aucune raison, ma chérie, de faire ce voyage si long et si coûteux. Ton père serait parfaitement d'accord avec moi sur ce point. Ne te laisse pas aller à je ne sais quel instinct primitif. Ton père est maintenant dans la lumière. Je ne veux pas voir quelqu'un pleurer toutes les larmes de son corps à la cérémonie. Ne te crois pas exclue ma chérie, c'est tout le contraire. Nous serons ensemble en esprit ce jour-là, dans la paix.*

L'épreuve est accordée pour apprendre à élever les pensées et repousser l'assombrissement. Non, vois-tu, il ne faut pas qu'on s'habille le cœur en noir, ni toi ni moi.

Ugo me soutient jusqu'au canapé. Il me verse un cognac et m'oblige à l'avaler. Un peu de chaleur se faufile dans ma gorge nouée. Je reste encore sans réaction, sans pensée, sans conscience de la douleur. Il me faudra un second, puis un troisième cognac pour émerger de l'anéantissement et sangloter.

La mort déchire et brûle
comme l'éclair qui secoue l'arbre
et le noircit du haut en bas
sans tuer les racines
Le déni de la mort ensevelit la forêt entière
sous l'avalanche au scintillement glacé
que la plainte du vent qui passe ne remue pas

Défense de pleurer! Interdiction de gémir! Honte à qui se laisse aller à crier sa souffrance et se révolter contre la domination de l'esprit, de la raison, de la bienséance, de tous ces foutus mensonges! Liquidée la réalité du corps inerte, bientôt réduit en cendres, après une cérémonie où porter du noir est offensant pour le confort de l'âme dans l'infinie clarté! Avec mes trois cognacs dans le sang j'aurais envie de hurler à la lune mais c'est encore le plein jour avec son grand soleil, son Pacifique si bleu où d'innombrables vivants se sont noyés dans l'affreux rugissement des tempêtes et son ciel si sereinement lumineux qu'il offense la déroute de mon âme doublement orpheline.

— Ta pauvre mère est sous le choc, terrifiée par la démesure du deuil. Elle fait tout pour ne pas l'affronter. Sa volonté du bien l'aide à s'aveugler. Elle est persuadée d'agir par amour, ou disons par l'idée qu'elle se fait de l'amour, qui lui interdit de tout simplement avoir envie de te voir, de te serrer dans ses bras et d'éclater elle-même en sanglots.

Toute ruisselante de larmes je me blottis contre Ugo, mon père et ma mère en ce bref instant, où la fulgurance de la conscience libère de la séparation.

On va vers la nouvelle oasis
en accord avec la mort
dont le cœur ne se console pas

À la fin de la semaine on sait où se diriger : on reprend la route du désert. Si loin du temps de Pymont et de la vertigineuse cascade en plein bois, on a découvert à quelques heures de voiture un autre lieu propice, où la nature et la pensée semblent agir dans un même élan. On va de plus en plus souvent, le dimanche, jusqu'au *Borrego Palm Canyon*, une oasis au cœur du désert de l'*Anza Borrego*, à l'est de San Diego. On ne manque jamais d'y emmener les amis d'Europe, nombreux à nous rendre visite dans la belle maison californienne. On attend anxieusement leur réaction, comme si elle devait nous révéler la véritable ou illusoire profondeur de leur amitié à la vision des palmiers touffus qui jaillissent, rassemblés dans l'ombre au bord d'une source, entre d'énormes blocs de rochers tombés des montagnes environnantes, abruptes et pelées. On les découvre brusquement, cachés dans leur canyon, ces palmiers d'un vert unique, en contraste avec les gris, les bruns, les jaunes liquéfiés dans la lumière torride. Avec leur bouquet vert, échevelé, qui émerge d'un épais manchon de palmes desséchées, ils n'ont rien à voir avec les longs élégants plantés à la file en bordure des plages ou paradant comme des acteurs dans un décor d'impressionnants buildings. Quand on marche en direction de leur oasis de fraîcheur, en peinant sous la hache du soleil, on n'est même pas assuré d'un renouvellement de la vue. Qui sait si la disposition intime ne se révélera pas contraire à l'émerveillement ? Elle est parfois en sourde guerre avec celle des amis, dont certains sans le dire s'impatiente de cette balade qui les éloigne du Nouveau Monde au colossal esprit d'entreprise. Est-ce qu'on fait fausse route en les entraînant à l'écart ? Est-ce qu'on n'est pas en train de se nourrir d'un mirage au lieu de profiter des spectacles offerts sur la côte florissante ? Dans l'immensité implacablement sauvage qui fait songer à un avant ou un après la présence humaine, on n'est plus sûrs de rien. On se souvient seulement d'avoir entendu le murmure de l'eau claire à l'ombre des quelques palmiers qui poussent dans leur canyon coincé entre des pentes arides. On est encore l'un et l'autre ébranlés par la découverte, comme si l'intensité du vert avait donné sens au hasard de l'apparition naturelle en même temps qu'à l'épreuve de l'insaisissable, au centre de notre vie commune. Alors on accepte d'avoir à parcourir tous les deux, quelques jours après la mort du père, comme en d'autres circonstances avec Ariane et des amis de passage, une longue distance sur un sentier encaissé, rocailleux, bordé de buissons tout entortillés et

d'*ocotillos* en forme de hautes gerbes, dont chaque branche aux épines serrées se termine au printemps par un oiseau de feu.

On accepte que le murmure du silence
soit impossible à partager
et on accepte que son partage
vaille la peine d'endurer l'impossible

En Californie Ugo à son tour va connaître le deuil. Pas du père et de la mère qui donnaient à la maison humaine sa solide assise depuis des siècles, non. Mais du sanctuaire de la lumineuse modernité.

Comme un temple à la pure géométrie sur la falaise nue dominant le Pacifique, le *Salk Institute for Biological Studies* a été conçu par Louis Kahn, le célèbre architecte. Deux ailes de bâtiment, à l'élégance de forteresses libérées de la lourdeur alors même que le béton s'impose à la vue, s'érigent de part et d'autre d'une solaire esplanade que traverse un fin canal. À la lumière du plein midi son eau dessine comme la droite ligne d'un éclair que l'intelligence civilisatrice a réussi à capturer et qui semble apprivoiser dans sa fulgurance apaisée la sauvage étendue de l'océan.

Ugo est loin de se douter que ses jours au *Salk Institute* sont comptés, alors que vient de s'organiser une grande réception réunissant des savants du monde entier autour de son patron et Prix Nobel, accueilli depuis des années par la fondation du Dr Salk, héros de la lutte contre la poliomyélite et nouvel époux d'une veuve de Picasso.

Comme tous les collaborateurs invités Ugo doit louer un *tuxedo*, le smoking de rigueur pour paraître sous les lustres, aux côtés d'une épouse en robe du soir, parée d'élégants sinon précieux bijoux et coiffée avec art. Il se trouve qu'on héberge à ce moment-là un vague ami d'amis et sa jeune amie, maquilleuse des stars à Cinecittà. Par les soins de cette professionnelle du *make-up* me voilà pourvue d'un visage qui n'a plus qu'une lointaine ressemblance avec celui que je porte tous les jours, après l'avoir souligné d'une touche de rouge et d'un léger trait sur les paupières. Il faut presque une heure pour me transformer la figure en masque de cérémonie. À coup de carmin, rose, bleu pâle, mauve, noir et de fond de teint couleur de pêche radieuse mes traits sont redessinés, le front et les joues remodelés, les yeux agrandis, la bouche exaltée de sensualité. Ma

simple personne s'efface et je deviens un personnage. La robe ? Il n'a pas été difficile de dénicher la robe dans une boutique de *second hand* : les riches Californiennes se débarrassent à bas prix des robes destinées à éblouir deux ou trois fois dans les soirées chic avant de laisser la place à de nouvelles merveilles. Quant à moi je n'aurai jamais plus l'occasion de la porter dans le grand monde, cette longue robe taillée sur mesure pour une autre. Pourtant, quarante ans plus tard, je la garde comme un lointain souvenir dont le message est plus actuel que jamais. Bien au-delà de son rôle social, aussi fugace que le visage de star, la belle robe choisie sur la côte du Pacifique continue de me plaire infiniment. Elle n'est plus du tout à ma taille mais je ne l'ai pas donnée. Aucune femme à la silhouette adéquate n'aurait envie d'avoir l'air en la portant de rejouer une scène de crime avec l'inspecteur Columbo. La belle robe reste donc couchée dans une valise qui ne bouge plus et que je n'ouvre qu'en pensée. Elle est promise à la disparition comme le corps qui ne pourra pas la revêtir dans son cercueil. Pourtant l'existence de la belle robe éclaire un paysage intérieur : celui d'une créature des montagnes austères et des forêts silencieuses, appelée à renaître encore et encore dans la renversante rumeur de l'océan. La belle robe droite et longue à longues manches continue d'évoquer une vague d'un bleu intense, dont la soie est parcourue d'un frissonnant dessin, bleu sur bleu, à peine perceptible. À l'épaule s'ouvre d'un seul côté un rabat dont l'intérieur est en soie blanche, couleur d'écume. Il peut se refermer si le cœur n'est pas disposé à laisser paraître son désir de bouillonnant voyage.

Pas de bouillonnement créateur et pas d'envolée voyageuse lors de la grande réception. La belle robe habille une dame pas très à l'aise et qui va perdre tout espoir d'être une vague en mouvement, nécessaire pour aller de l'avant dans l'énigme d'une partition non écrite. Elle ne comprend même pas, sous les lustres, à quel point elle est apparentée aux musiciens, deux femmes et deux hommes, qui jouent dans la première salle, pendant que les convives, après l'apéritif au champagne, se placent dans la salle suivante, cherchant aux nombreuses tables du banquet leur nom en lettres d'or sur un carton blanc. Le quatuor joue un air ou l'autre du répertoire classique, pour relier à la tradition la plus distinguée cette soirée des grands cerveaux modernes. Pas une âme ne prête attention aux quatre malheureux qui s'épuisent à jouer pour rien ou seulement pour un cachet. Malgré ma longue robe bleue qui chatoie, je reste moi-même aussi fermée à la musique, en ce moment, qu'une moule trop cuite et pas saine. Pourtant je ne risque pas d'être jetée hors de la grande casserole où la marée montante des conversations recouvre l'absurde effort des archets puisque j'ai

l'honneur d'être une invitée et le privilège d'être servie par un garçon stylé en gants blancs. C'est compter sans mon voisin de table, un jeune scientifique français à la mèche rebelle, renvoyée d'un coup de tête tandis qu'il dirige nerveusement son regard à gauche et à droite :

– *Ces dîners assis sont agaçants. On est vissé à sa place. Impossible de s'entretenir avec les grands noms et de connaître les collègues dont on a lu les travaux dans les meilleures revues. J'espère qu'on va pouvoir circuler à sa guise après le dessert.*

Ce grossier personnage me renvoie d'un coup à ma qualité d'inconnue, de pas enrôlée dans la course au savoir et prestige, de pas gagnante ou enjôleuse des gagnants, autrement dit de non-existante dans le grand monde. *Va te faire voir, intelligent crétin!* Voilà ce que je pense et ne dis pas. Je me contente d'abandonner le butor à son dépit de scientifique sur le tremplin de la belle carrière, qui a payé cher son billet d'avion et traversé l'Atlantique pour se retrouver coincé à côté d'une bonne femme dont il a vite compris qu'elle ne fait pas le poids dans la société. Je ne m'adresse plus qu'à mon autre voisin, un savant algérien dans la soixantaine, grave et condescendant. J'essaie de retrouver un peu de fougue pour lui parler de son pays, que j'aime sans l'avoir vu, grâce à Camus. Il branle du chef : *Camus, un grand écrivain, assurément. Prix Nobel en 1957.* Camus et les lumineux paysages de l'Algérie sombrent corps et biens comme une barque percutée par un tanker. Je m'éteins. Le masque de star est remis en place et fait semblant de s'intéresser à l'éminent institut dont cet épais Monsieur portant lunettes à monture d'or est le directeur, nommé par le Ministre du Pétrole. Sa femme à ses côtés, mère de six enfants et cinq fois grand-mère, se désole sincèrement pour moi, qui n'ai donné à mon savant mari qu'une fille pour hériter de ses brillantes capacités.

Annulée l'inconnue.

Hors jeu la recherche d'une échappée vive.

L'épreuve n'est pas nouvelle mais déroute à chaque fois.

L'étincelle qui donne la vie ne survit pas dans le monde.

Assise entre deux hommes exhibant leur importance, à l'une des tables trop éloignée des plus illustres convives pour les combler de satisfaction, avec un troisième homme debout qui pour gagner son pain est bien forcé de participer sans broncher à la mascarade du service en gants blancs, je reste privée de toute ardeur. Les excellents vins n'ont plus de bouquet pour moi. Les mets savoureux me farcissent d'insondable ennui. Derrière le visage trop parfait pour être le mien et à l'intérieur de la robe élégante,

où personne ne peut reconnaître la vague à la légère écume, un être en creux, fissuré de silence, peine à exister. Même à mes propres yeux je n'ai pas l'air de vivre, occultée par une brumeuse obscurité, sans mémoire des vertigineux univers qui rendent à peu près supportable le monde balisé par les réalistes ou inventé par les puissants rêveurs.

Quelques mois après la fastueuse réception, le Prix Nobel et grand patron d'Ugo exige une énorme augmentation de salaire pour rester avec son équipe dans les murs du *Salk Institute*. Pas question pour lui d'en démordre : la démesure de son talent justifie la démesure de ses exigences financières. À tel point démesurées, en effet, que le *Salk Institute* préfère se passer de lui. *No problem!* De nombreux sponsors voient dans cet électron libéré la source d'une nouvelle alliance entre l'intelligence et le dollar. Grâce à eux l'équipe entière des chercheurs va émigrer dans un hôpital privé, nouvellement construit, où elle jouira de plus vastes locaux. Ugo ne se doute pas encore que cette mutation précède l'explosion du laboratoire en diverses entreprises exploitant les découvertes, en manipulant le prétexte de la thérapie pour en assurer la rentabilité. Déjà pourtant l'impératif économique exige de sacrifier Brenda, la secrétaire personnelle du grand patron pendant de nombreuses années. Veuve depuis peu elle est plus attachée que jamais à son travail. Tant pis pour les dégâts ! Les nouveaux administrateurs ne la trouvent pas assez éclatante pour faire bonne figure au service d'un Prix Nobel radieusement vieillissant, parfait pour la publicité. Allez ouste ! Elle est mise à la porte six ans avant sa retraite, sans compensation pour les difficultés matérielles qu'elle va devoir affronter. Il paraît absolument normal qu'elle se démène avec son habituelle efficacité pendant le déménagement. Le grand patron compte sur elle pour tout organiser et superviser, puis s'en aller sans faire peser sur lui une assombrissante amertume. Il n'a pas de souci à se faire, comme on peut le voir, Ugo et moi, en se retrouvant le dernier soir de sa dernière journée de travail chez Brenda, dans une party bruisante d'aimable décontraction, qui rassemble amis et famille. Le matin même Brenda a rangé dans un sac ses affaires personnelles : quelques photos, un parapluie, une trousse de toilette, une veste. Désorientés par la gentille réunion où il semble que l'on rende à une Brenda tout sourire l'honneur de ne pas se rappeler son brutal licenciement, on passe une petite heure à papoter avant de prendre la fuite. Sur le pas de la porte, tandis que Brenda nous remercie de la visite, Ugo ne peut pas s'empêcher, en la prenant dans ses bras, de sortir un *Salands! Ah les salands!* Brenda, qui maîtrise parfaitement le français, ne dit rien. Elle traverse en silence avec nous la rue déserte. Hors de vue des invités, tenant la portière de la voiture où on vient de s'asseoir,

elle se met à pleurer doucement, comme une petite fille qui ose enfin troubler la fête de la vie. Aucun de nous ne parle. Le monotone va et vient des vagues, le cri d'un goéland dérangé dans son abri nocturne, la lune aux trois quarts pleine qui a l'air d'un vieux ballon dégonflé, les larmes de Brenda, la blessure du mal impossible à vaincre et la désolation qui résiste à la bonne conscience, tout se fond dans une étrange tristesse, vaillante, infiniment.

Le moteur est mis en route. On part. Chacun se débat dans sa tête avec la consternante saloperie du monde. Au bout d'un moment, on retrouve la parole :

- *Quel grand lâche, ton grand patron ! C'est bien la peine d'avoir décroché le Nobel s'il n'est pas capable d'imposer la plus élémentaire justice à des sacs à fric pour sauver Brenda de la mise à mort professionnelle, non ?*
- *C'est vrai. Je ne comprends pas comment il peut accepter de se débarrasser d'elle. Il n'a pourtant rien d'un féroce calculateur dépourvu de toute humanité. C'est un homme sympathique et parfois chaleureux, tu le sais...*
- *Imbu de lui-même comme de bien entendu...*
- *Mais appréciant les êtres qui savent garder en sa présence leur identité et lui résistent à l'occasion. Il avait beaucoup d'estime pour Brenda, qui le secondait sans la moindre servilité. Qu'il obéisse aveuglément à ces sacs à fric, comme tu dis, ça me dépasse.*
- *Obéir ! Voilà le verbe qui fait fonctionner l'enfer sur la terre ! Le grand homme obéit ! Il n'est que le directeur scientifique, n'est-ce pas ? Pour le reste il obéit, c'est tout. Il obéit aux exigences d'un administrateur, obéissant lui-même à des principes économiques, lesquels obéissent à la tyrannie du fric. Il obéit... ce n'est pas sa faute... il n'en peut rien... ce n'est pas lui qui a inventé le monde...*
- *Mais pourquoi est-ce qu'il obéit ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il risquait à défendre honorablement sa secrétaire au visage dignement marqué de rides et sensible, intelligente, compétente comme pas une ?*
- *Il risquait le pire : paraître vieux jeu. Vieux jeu ? Lui ? Le champion du progrès ne peut pas se permettre d'avoir l'air vieux jeu !*
- *Oui, c'est bien ça. Cet homme aussi tenace qu'astucieux, qui a grimpé jusqu'aux cimes du pouvoir scientifique, est condamné à devenir un précurseur encore dans le pragmatisme pur et dur, pour ne pas ternir son image de gagnant.*
- *Alors qu'un Non Messieurs, je refuse de sacrifier la fidèle Brenda aurait renversé l'ordre des choses et tout changé.*
- *Tout changé... tu parles en révolutionnaire de roman. Tu t'imagines qu'on peut abolir la cruauté naturelle et sociale avec un Non bien senti et bien envoyé ?*
- *Le monde n'aurait pas changé, en effet. Mais la simple reconnaissance aurait rendu un peu de souffle à la recherche humaine et quelques battements d'ailes, va savoir...*

Seulement c'était trop tard. La mentalité des sacs à fric avait déjà gagné. Le grand patron couronné du Nobel n'avait pas l'étoffe d'un résistant, ni la passion du libre envol. Le poids du prestige imposait les semelles en or qui l'ont fixé au sol. Avec l'idée de sauter encore plus haut! Toujours plus haut! Un comble! C'est ainsi qu'il a pu sans honte laisser tomber Brenda et sans honte tourner le dos à un chef-d'œuvre d'architecture dans un cadre unique pour aller s'installer dans la luxueuse banalité de locaux plus grands dans un grand bâtiment sans une ombre de grandeur.

— Ab tais-toi! Chaque matin je dois me forcer à prendre la nouvelle route et ça me tue. Les recherches se poursuivent mais j'ai comme l'impression qu'elles ne mèneront nulle part. Ou seulement à un concours de châteaux de sable entre de vieux gamins survoltés.

— Le sanctuaire scientifique sur la falaise dominant l'océan... C'était un rêve trop beau pour ne pas égarer les rêveurs... et n'être pas trahi par les réalistes...

— J'ai le cœur qui craque, oui, et le cerveau ne m'est d'aucun secours. La Science avec majuscule s'est cassé la figure.

Il ne faudra pas longtemps pour que le grand patron au salaire démesuré quitte les salles où se pratiquent les expériences et se désintéresse des travaux de son équipe. Il s'isole désormais dans son immense bureau, lové dans son fauteuil directorial pour se consacrer entièrement à lui-même, devant son écran d'ordinateur. Personne n'est autorisé à le déranger. La nouvelle secrétaire tremble sur ses hauts talons quand elle doit frapper à sa porte. Mais à quoi s'occupe-t-il pendant des heures, en tête à tête avec l'innovante machine? Comme le serpent qui sort de sa vieille peau, l'homme de science est en train de muer. Apparaît le nouveau génie : l'artiste. Il joue à mélanger sur l'écran les formes et les couleurs. Il s'invente un au-delà du banal. Il multiplie les images qui décollent, qui volent, qui explosent d'étourdissante et ludique énergie.

Sensible au phénomène de la métamorphose, Ugo n'est pas rebuté par la mue du grand patron. Il a eu le privilège, dit-il, de voir quelques-unes de ses œuvres, dont l'accrochage dans une galerie d'art ne saurait tarder. Il trouve que c'est puissant, talentueux, d'une insolente vigueur. Il a reçu des tirages préparatoires, qu'il me montre.

— Qu'est-ce que tu en dis? La technologie mise au service de la dynamique intérieure, c'est pas mal, non?

— Tout va bien! On s'enferme, on jouit du prodigieux pouvoir d'évasion et voilà le monde neuf où le dominateur s'abstrait du réel qui l'ennuie... s'amuse intelligemment... s'acharne à se surprendre lui-même pour mieux s'installer à l'abri de la déroute.

— Ton intransigeance est incurable. Elle fait peur!

— C'est ce que doit penser, si on pénètre dans le silence du tableau, le complaisant

charmeur au long bâton dans La Tempête de Giorgione, face à la mélancolie nue de la femme à l'enfant sur l'autre rive...

– *Si seulement on retrouvait le fuyant murmure de l'eau verte entre les deux rives...*

On se regarde, émus par la nostalgie de l'eau verte. Rien que l'eau pour nous unir dans un vert frissonnement... mais la rivière qui vient de plus loin que nous ne coule pas à volonté. Entre Ugo et moi c'est plutôt le creux à sec, souvent.

Plus désolant le lit caillouteux
Plus stupéfiante la rencontre
quand le mouvement on ne sait comment
se remet à baigner les rives et les dépasser
dans sa descente immémoriale vers le large
d'où renaît la pluie qui noie de clairvoyante
volupté

Pour le moment, dans cette Californie si propice à l'épanouissement, c'est la sécheresse, entre nous, qui domine. Le souci pour l'avenir d'Ariane m'assombrit. Au laboratoire Ugo a du mal à supporter les collègues qui complotent à qui mieux mieux. Il a hâte de repartir bientôt pour son cours d'endocrinologie à Genève, qu'il donne en une quinzaine de jours par semestre. J'attends avec impatience qu'il aille voir ma mère et me rapporte des nouvelles plus fiables que les conversations au téléphone.

À l'abri dans la maison de retraite ma mère a flotté pendant des mois, après la mort de mon père, sur un calme et blanc nuage. Elle ne tarit pas d'éloges sur ses nouvelles amies :

– *Tu ne peux pas savoir, ma chérie, comme elles sont bienfaitantes pour moi. Tous les jours elles m'aident à demeurer dans la paix et fortifier ma conviction profonde, que j'aimerais tellement partager avec toi, ma chérie. Je crois vraiment que le deuil n'existe pas. Il est seulement un passage vers l'infini qui l'abolit. Ne te fais aucun souci pour moi, ma chérie. Je ne suis pas seule. Ton père est toujours présent. Il me soutient. Et quand je t'imagine là-bas, dans cet ensoleillement de chaque jour, quel bonheur!*

Pas n'importe qui, ces amies qui règnent dans les hauteurs de la sérénité, mais un clan de remarquables vieilles dames à la modestie distinguée, d'une élévation d'esprit peu commune, aimables avec tout le

monde, paraissant ne faire aucun cas des hiérarchies et divisions sociales qui perdurent dans la maison de retraite. Elles pratiquent encore dans le grand âge l'optimisme transmis par un roman en vogue dans leur jeunesse, où l'héroïque Polyanna, lointaine descendante de Panglosse, enseigne à surmonter les pires douleurs et déboires grâce au jeu du parfait contentement. Ces sages vieilles dames tournent comme des planètes illuminées par le soleil qu'est la femme de tête, veuve d'un théologien. Si les communications ne coûtaient pas si cher ma mère passerait des heures à me faire l'éloge de cette féministe spiritualisée, qui a œuvré dans une célèbre organisation humanitaire et dont l'indépendante modernité la subjugué. Le charisme de cette bienheureuse d'un genre nouveau est indiscutable. Elle parvient à faire oublier la pénible confusion du monde extérieur, à éclairer la souffrante monotonie des jours dans la maison de retraite et à remplacer la déchirante réalité de la mort par une apothéose idéaliste. Ma mère en est complètement dopée, pour un temps.

Comme tous les clans, celui du parfait contentement se verrouille dès qu'il rencontre une dissidence, même implicite. J'ai beau écouter le sermon téléphonique et ne transmettre que de gentilles nouvelles, banalement rassurantes, ma mère est sensible à mon grincement intérieur et s'en console en rajustant son lumineux corset. Les mois passent. Les conversations se ressemblent. Mère et fille sont condamnées à l'amabilité de surface, comme si la vraie tendresse avait déjà la pierre au cou et n'attendait qu'un nouveau choc pour être précipitée dans les eaux noires. Puis peu à peu la voix de ma mère, au téléphone, semble moins assurée. Comme des fruits cueillis trop tôt qui pourrissent à l'intérieur tandis que la surface reste intacte, les grands mots continuent de luire mais avec une suavité un peu suspecte, même aux yeux de ma pauvre mère, si déterminée à se préserver du deuil et de l'esseulement. On dirait que la discipline du parfait contentement a du plomb dans l'aile et que le malheureux cygne, peinant à pousser son chant sublime, est bien près d'être abandonné par son clan.

Quand Ugo revient de Genève il tire la sonnette d'alarme. La mère à la solidité de femme admirable a disparu. À sa place une petite vieille harassée de lubies refuse de faire un tour au bras de son gendre dont elle est si fière d'habitude. Ugo a beau user de tout son charme et de son autorité scientifique pour l'entraîner vers le grand parc magnifiquement arborisé ou vers la cafétéria qui a vue sur le Mont-Blanc, rien à faire, elle ne veut pas sortir de sa chambre. On l'oblige à quitter son lit, dit-elle, c'est déjà bien assez éreintant. Elle reste donc prostrée dans un fauteuil, le dos à

la fenêtre dont elle trouve la clarté trop brutale pour ses yeux, la tête baissée et les mains molles au bout des bras qui pendouillent. *On s'obstine à me faire marcher... On me harcèle... Mais je sais bien, moi, que mes jambes vont me lâcher et mes vertèbres se disloquer... Mon cou n'est plus assez solide pour empêcher ma tête de tomber. Elle tombe! Elle tombe! Je n'y peux rien.* Affectueusement, Ugo prend le menton de ma mère et doucement lui fait relever la tête, qu'il maintient avec deux doigts tout en racontant ci et ça. La tête, quand il la relâche mine de rien, oublie de s'affaïsser. Un vague sourire s'esquisse. Est-ce qu'une vieille dame en chair et en os va chasser l'apathique pantin démantibulé? Soudain l'attention s'absente, les yeux fixent le vide et voilà la tête qui s'effondre. Ce manège se poursuit durant toute la visite, dont Ugo sort épuisé. Son diagnostic n'est pas optimiste. La dissimulation de la détresse a mené à une grave dépression. Le corps opprimé par l'exaltation de la lumière a fini par instinctivement décrocher la prise et se réfugier dans une débilitante obscurité. L'idéal de la non-mort est en train de réaliser la non-vie.

– *Ma pauvre maman! On ne va pas l'abandonner dans cet état!*

Ainsi se décide mon retour à Genève. J'emmènerai Ariane en espérant que l'Europe la délivrera de l'hypnotique emprise de Rancho Santa Fé. Ugo restera en Californie. Il va se mettre à la recherche d'un poste pour nous rejoindre, ou au moins ne pas vivre si loin de nous deux. Le trouvera-t-il? Fera-t-il ce qu'il faut pour l'obtenir? En attendant je trouve un logement, ce qui est déjà bon signe. La Flamboyante a laissé son grand appartement à sa fille, en fin d'études. Elle est d'accord de nous louer deux chambres et de partager la cuisine, qu'elle-même utilise rarement. Ugo s'arrangera avec un colocataire pour payer la moitié du loyer californien. Départ à la fin de l'année scolaire, dans deux mois. Où va mener ce changement, précipité par une mère qui n'appelle personne à son secours, tant elle est fatiguée d'être en vie? Une semaine avant le départ une responsable de la maison de retraite me téléphone et mon sang se fige. Non, ce n'est pas la fin. Ma mère n'est pas morte. Le problème vient de sa croissante léthargie. Elle ne bouge quasiment plus et n'ouvre pas les yeux. Il est difficile de la nourrir normalement. Il a fallu la transporter à l'hôpital de gériatrie. Là-bas tout est prévu pour la maintenir en vie. Le doute me tombe dessus. Est-ce que je fais bien de me réinstaller à Genève, pour ma mère et ma fille? Qu'est-ce que je me figure? Que j'ai des pouvoirs magiques, des inspirations sacrées, une bonne étoile ou le diable sait quoi pour ranimer une moribonde? Absurde! Pourquoi la déranger? Elle montre assez clairement qu'elle ne veut pas avoir à se mettre debout.

Allongée dans sa grotte, elle n'a même pas envie de rêver comme les sept dormants. Elle s'accroche à la paix, la paix avant tout, l'hibernation dans la paix, loin du souci des autres et de la conscience de son chagrin. La bousculer? Absurde! Mon départ est absurde! Laisser Ugo seul à seul avec les charmes puissants de la Californie est la plus calamiteuse des absurdités. Quant à Ariane, elle m'en veut déjà mortellement. Je la sépare non seulement de Kate mais de son premier *boy-friend*, qu'elle a rencontré lors d'une excursion à Disneyland. C'est comme si Mickey et Minnie devaient encore une fois finir à la poubelle et la vie rose fuchsia être teinte en noir. Son père aussi lui manquera, qui pourrait lui rendre le monde un peu moins hostile. Le monde! Est-ce que je m'imagine avoir la carrure nécessaire pour empêcher ma fille d'être broyée par le monde? Je ne l'ai pas, la carrure, c'est évident. Pas la carrure d'une solide entreprenante ni celle d'une divine allumée et moins encore d'une admirable dévouée. L'oiseau de feu s'est fané au bout sa branche pleine d'épines. Je ne parviens même pas à me détacher d'un bon coup, sans gémir contre la séparation. La peur du non retour me vrille les entrailles. À l'idée de la distance entre Ugo et moi, de l'abîme entre les corps aux lancinants soupirs, je panique.

Est-ce que la nostalgie des corps en fusion va demeurer en vie?

Est-ce que les corps ne vont pas se remplir de vent torride et de sable?

Est-ce que l'oasis de la rencontre ne sera pas perdue à tout jamais?

Le dernier soir, au crépuscule, on reste un long moment silencieux devant la belle maison californienne. On est assis l'un à côté de l'autre au bord de la terrasse en bois, les pieds touchant terre.

Le soleil vient de disparaître.

Le ciel et la mer se sont d'abord fondus dans une même coulée rose, nacrée comme l'intérieur d'un coquillage, puis d'une pâleur lunaire bientôt changée en un bleu rêveur et enfin grise, de plus en plus grise, maussade comme une plaine à la fin de l'automne entre chien et loup. À cette heure grise, qui revient à la tombée du jour, on a l'impression que tout est fini, que la lumière mourante est bel et bien morte.

Or ce soir là, encore une fois, on plonge dans une surprise et un émerveillement sans limites. Car jamais on n'arrive à croire le miracle des couchers de soleil sur le Pacifique, au sud de la Californie. Soudain, alors que le ciel est déjà en cendres et le soleil un navire naufragé, la flambée

reprend. Avec une ampleur, une intensité, une coloration d'autant plus prodigieuses que le ciel en même temps reste sombre. On dirait le manteau d'une sombre et non moins magnifique royauté posé sur les épaules rondes de la terre, une planète étrangère aux constants calculs occupant les humains. Le manteau royal est tissé de larges bandes horizontales, bleues, vertes, et puis oranges, et puis rouges, mais sombres. La mer demeure d'un bleu sombre et l'horizon vibre, sombre aussi, d'un violet de vitrail dans une cathédrale sans murs, soutenue par des colonnes gorgées de sève dont le parfum rayonne, mêlé à celui des arbustes épineux et des fleurs.

On voit déjà une étoile.

On entend les grillons chanter.

On sent respirer les vagues sous la falaise. On respire avec elles.

On respire le silence aux mille voix frémissantes.

Devant nous le noir des silhouettes noires des pins est plus lumineux que les couleurs au ciel. Enraciné en terre le noir danse avec les lointains. Les corps bizarres et familiers des pins se projettent, s'élancent, jaillissent comme au son d'une musique enivrante mais pacifique. La musique de l'intime océan : le Pacifique. Une musique de plus en plus sombre, car la nuit tombe.

La nuit d'avant le départ absurde
En accord avec l'incandescent point d'orgue
dont la beauté poignante s'est éteinte

Ugo nous conduit le lendemain jusqu'à Los Angeles. Les adieux me laissent comme hébétée. Vol direct pour Genève. Je confie Ariane à des amis qui partent en vacances à la montagne. Je me démène pour trouver une petite voiture d'occasion. Il est temps d'aller affronter celle qui m'a portée dans son ventre et à présent ne m'attend plus, n'ouvre plus les yeux, ne parle plus. En me dirigeant vers l'hôpital de gériatrie, éloigné du centre de la ville, je passe au bord du lac à l'endroit où Miguel et Rosa se sont retrouvés presque nus et complètement épuisés après leur folle traversée à la nage, ne voyant pas encore la camionnette du jardinier à la casquette rouge, leur sauveteur inespéré. Tandis que je bifurque en direction de l'île douloureuse, entourée de champs mornes, où se trouve d'un côté la prison, de l'autre l'hôpital de gériatrie et l'hôpital psychiatrique, mon cœur se fend d'angoisse. J'arrive les mains vides. À quoi serviraient des fleurs ou

des cadeaux? À honorer une terrifiante statue? Pas une âme sur le grand parking. Rien que des voitures et des voitures. À l'entrée une efficace hôtesse me fournit un plan du bâtiment. Dans ma déroute je me trompe d'ascenseur. Je ne comprends plus où je suis. C'est pourtant le bon étage. Je trouve une aide-soignante. Une Africaine. Son accent habille le français d'une langueur inhabituelle, qui calme un peu les bords désordonnés de mon cœur, effaré d'être si près, si loin, on ne sait pas. Elle me conduit dans la chambre où je vais tout de suite trouver ma mère, me dit-elle, car un seul des six lits est occupé. Tous les malades qui peuvent se lever ou être transportés dans un fauteuil roulant sont rassemblés cet après-midi dans une salle où un accordéoniste joue des airs de leur jeunesse. On les entend de loin chanter en chœur les refrains.

Je m'approche du lit. Ma mère! Son corps est bien là. Son corps gelé dans un sommeil de pierre. En pleurant je prends la main à la couleur cireuse, aux taches brunes, aux veines bleuâtres, inerte sur le drap blanc. Ma voix tremble quand je dis : *Maman...*

Et puis la voix me manque, mais je presse dans ma main la pauvre main délaissée par le courage d'être, comme si ma douleur la suppliait de me rendre la vie.

Alors ma mère paraît ressentir la présence de mon visage, penché vers elle. Ses yeux s'ouvrent. Ils sont opaques, dénués de regard, comme les débris d'un flacon qui a contenu l'élixir de vie puis s'est cassé. Les yeux de ma mère, deux fragments tirés de l'obscurité sans fond, semblent endoloris par la lumière du jour, absents comme ceux d'un nouveau-né.

Après un temps qui semble très long ma mère bat des paupières et les deux tressons brumeux se changent en deux larmes étonnées. Les yeux de Noël! Les yeux de la Maman de ma lointaine enfance, à Noël. Les yeux qui brillent quand Mahalia Jackson chante sur le tourne-disque avec une ardeur si envoûtante qu'elle fait vibrer un au-delà de la vieille maison locative : *Silent night... Holy night...* Les yeux de ma mère qui fait flamber à Noël le vin chaud qu'elle a préparé avec les épices et les fruits dont le parfum envahit l'appartement, tandis qu'un feu brûle dans la cheminée. Quant aux bougies...

Les bougies de l'arbre sont allumées deux fois...
Devant la fenêtre obscure, illuminée.

Mes yeux étincellent de larmes, comme ceux de ma mère. Elle ne voit pas encore vraiment. Elle pressent quelque chose de neuf avec son regard qui erre sur mon visage tout proche du sien. L'enfant qu'elle a mise au monde est en train de retrouver lentement, avec elle qui a perdu conscience de la réalité, la vision.

Au bout d'un moment, comme si le corps immobile de ma mère avait commencé à percevoir les accents assourdis de l'accordéon et des chansons reprises en chœur, qui lui rappellent comme à moi la soirée mémorable à Paris, avec Pépé-la-Combine et Lisette, un léger sourire éclaire le visage qui à mon arrivée semblait un masque mortuaire. Alors nos yeux se rencontrent. Les yeux de la fille bien-aimée et non plus de l'abîmée. Les yeux de la mère bien-aimée et non plus de l'ennemie du tourment.

Les mains de la mère et de la fille ne se quittent plus. À présent les yeux se ferment sous la caresse d'une musique impossible à entendre, dont la bouleversante réalité libère. Le père est de retour. Le père bien-aimé et non plus le génie attaché au boulet de la planète morte. Il se relève, appelé hors de la mort par la ferveur rebelle à toute séparation. Il renaît dans une chambre commune, qui sent les vieux corps à bout de forces et la cruelle suavité des produits de nettoyage. Il n'a plus peur de la déroute ni de l'agonie du monde connu. Il est vrai qu'il est parti en fumée, comme les bougies de Noël dont il n'a jamais aimé l'odeur de fête finie quand sa fille prenait plaisir à les souffler l'une après l'autre et à contempler les fines fumées qui dansaient. Pourtant il renaît dans cette crèche de fin de vie, entre deux femmes qui chacune à sa manière ne se sont pas consolées de sa disparition. Le père a rajeuni et il renaît à la confiance absurde...

Il a sorti de la boîte noire son violon
Il le pose doucement sur son épaule
Dans la main droite il tient l'archet

Gardant la tête un peu penchée
Sur le bel instrument
Où vont s'exprimer les lointains

Il l'accorde

R e b e l l e a c c o r d

L'accord hérité du violon disparu n'est pas de tout repos. Il grince et déroute encore. Ce n'est pas lui qui crée la symphonie dont les vibrations mettent en mouvement la parole en la dépassant. Ni le corps ni l'esprit, ni la simplicité ni le grand art, ni la religion ni la science, rien au monde ne déchiffre le silence qui libère l'étincelle de vie, amoureuse de la nuit rebelle à la séparation.

À partir de l'obscur éveil des Noëls qui ne reviendront pas, ma mère se remet debout et marche avec l'appui d'une canne. Tout le monde s'extasie du miracle et je me sens, pour un temps, moins déboussolée d'avoir laissé Ugo sur l'autre rive, où il parade sans doute comme le personnage subtil et désinvolte dans le tableau de Giorgione. Un mois plus tard ma mère retrouve sa chambre à la maison de retraite, va prendre ses repas à la salle à manger, se remet à lire et le soir me téléphone, me reprochant de la laisser tomber, alors que je lui rends visite quatre fois par semaine. L'expérience confirme que la résurrection sur la terre échappe aux vertueuses lumières qui veulent du ciel bleu à demeure, comme aux esprits forts qui ont le bleu tendre ou le bleu nuit en horreur.

Pendant les dix ans que ma mère a encore passés à la maison de retraite, valide puis dans un fauteuil roulant, puis immobilisée dans son lit, l'angoisse me ligote à chacune de mes visites, au moment de frapper à sa porte et pénétrer dans sa chambre. Quelle mère vais-je retrouver? Quelle fille lui répondra? Quelle femme entre nous, comme plus tard entre Ariane devenue mère à son tour et fille d'une mère vieillissante, quelle profonde amie ou désastreuse endurcie sortira-t-elle de la rencontre? La libérée d'elle-même? Ou la repliée sur son quant-à-soi?

- *Bonjour Maman! Comment ça va, avec ce beau temps?*
- *Bonjour ma grande fille! Te voilà enfin! Le beau temps, là-dedans, tu sais...*

Je m'avance avec précaution dans la chambre, où je cherche à poser le splendide azalée rose destiné à la quasi morte de retour à la vie...

- *Non, non, ne le mets pas là. Plutôt sur la commode, ça gênera moins.*
- *Tu pourrais dire merci, au lieu de te plaindre.*
- *Merci, oui, merci mille fois. Tu ne trouves pas cette couleur un peu fade ?*
- *Peut-être trop douce pour te convenir... Mais tu n'as pas aimé le cyclamen rouge sombre, il y a trois semaines. Du diable si j'arrive un jour à te contenter !*
- *Ne te fâche pas. J'apprécie vraiment ces fleurs, je t'assure. Seulement je crains qu'elles te coûtent trop cher. Je n'aime pas que tu fasses des folies.*
- *Comme folies, on fait plus grandiose et ruineux. Je voulais seulement te faire plaisir. Au moins, ces malheureuses fleurs, elles ne se faneront pas en quelques jours.*
- *Elles durent, tu as raison, mais elles sont difficiles à soigner. Il ne faut pas compter sur le personnel pour s'inquiéter de les arroser comme il faut, sans faire déborder la soucoupe et risquer de tacher le beau bois des meubles.*
- *Bon, laissons crever ce trouble-fête d'azalée et je t'apporterai des fleurs artificielles...*
- *Tu sais bien que j'ai horreur de ça !*

D'autres fois, on ne sait ni pourquoi ni comment, l'étincelle un peu folle, qui n'a rien à voir avec les contingences pratiques, le dévouement plus ou moins réticent, les variations de l'humeur, jaillit dès les embrassades. On dirait que s'ouvre une autre dimension dans la chambre toujours pareille, où l'inactivité n'emprisonne plus ni la mère ni la fille, qui échappent à l'irritation réciproque et sont lancées vers les espaces infiniment ouverts de l'immobile aventure. C'est le moment, pour Vivaldi, d'entrer dans la chambre. Car ma mère dans son grand âge, quand elle ne songe plus à ses maux ni aux miens, s'est prise de passion pour Vivaldi. Silence. On écoute un concerto ou une sonate, un chant profane ou sacré. Puis les musiciens se retirent. On s'embarque dans une lecture comme deux voyageuses à bord d'un canot sur une rivière aux larges méandres. On s'arrête quelque part. On se repose. À présent la parole entre nous renaît. Dans le vieux corps inerte m'accueille une vivacité de jeune fille, qui réunit l'intelligence du patriarche mon grand-père et la généreuse vaillance de la Mémé. La parole libérée mène le plus souvent ma vieille mère du côté de son lointain village transfiguré par la distance, ou à la découverte de la ville telle qu'elle lui est apparue il y a plus d'un demi-siècle. De sa vie avec mon père, elle ne dit presque rien. C'est une braise en elle que les mots risqueraient d'éteindre s'ils prétendaient la raviver. En équilibre instable entre les deux hommes de ma vie et de ma mort, je suis assez troublée moi aussi par la source brûlante, sans rien de commun avec les complaisantes lueurs, pour ne pas poser de questions. J'écoute les histoires connues depuis l'enfance, qui à nouveau transforment l'abîmée immobile dans sa petite chambre en exploratrice des fuyantes significations.

À mon tour j'ai des histoires à raconter, souvent les mêmes. Plusieurs me relient à l'Amérique, dont le rôle entre Ugo et moi grandit en complexité. D'une fois à l'autre je rajoute les détails qui me reviennent et m'éclairent comme des petites lampes au long d'un escalier dont j'ignorais qu'il pouvait descendre encore plus loin. Ma mère, par exemple, ne se lasse pas d'entendre l'histoire des trois énergiques bien que branlantes vieilles dames, échouées au fin fond du désert après une longue vie *on the move*.

Le mouvement ne leur a pas manqué, en effet, comme on va l'apprendre, Ugo et moi, lors d'un voyage en Arizona. Arrêt dans une bourgade isolée, d'une trentaine de maisons miteuses de part et d'autre de la seule route. C'est le soir. On prend une chambre au motel. On va manger un morceau dans le café inondé de *country music* qui rassemble de drôles d'oiseaux aux bottes éculées et au *Stetson* graisseux, vidant des bières au bar. À une table à côté de la nôtre sont assises trois vieilles dames à la gaité gouailleuse, ravies de nous raconter l'aventure qui les a clouées sur cette terre désolée où ne prospèrent que les cactus. Aventure d'autant plus inattendue que toutes les trois sont veuves de maris passionnés d'aviation. Avec leurs trois pilotes du dimanche et des semaines de vacances, elles ont sillonné toute l'Amérique, d'un pôle à l'autre. La retraite venue, les trois couples, ainsi qu'un quatrième à l'époque, ont eu envie de s'établir au soleil, sans toutefois renoncer aux voyages. C'est ainsi qu'ils ont déniché ce coin perdu, terre de coyotes aux sérénades étranges, et employé leurs économies à la construction d'une piste d'atterrissage et à l'achat d'un avion qui pouvait emmener une dizaine de passagers. Ils ont fait transporter sur place, par camion, quatre confortables *mobile home*, qu'ils quittaient aussitôt que l'envie les prenait d'aller faire un tour en ville ou au bord d'un océan, à des centaines de *miles* de là. Mais voilà que trois des quatre maris, l'un après l'autre, ont passé le cap du dernier départ. Leurs veuves ont dû compter sur Bill, ultime survivant des manipulateurs du manche à balai, pour leurs échappées en avion. C'est alors que les choses se sont gâtées.

La peur entre en scène et avec elle l'obsession de la sécurité. Sally, la femme de Bill, devient de plus en plus anxieuse à l'idée qu'elle pourrait perdre elle aussi le soutien de son pilote de mari et rester en plan dans le désert. Elle n'a de cesse de convaincre Bill et les trois veuves de tourner définitivement la page de l'aventure et de se fixer à Las Vegas. Les veuves s'insurgent :

- *À Las Vegas ? Cette ville en toc ?*
- *Inventée par le business fêtarde ?*
- *Pour plumer d'éternels adolescents ?*
- *Qu'est-ce qu'on irait faire dans ce cirque tapageur ?*
- *Finir nos jours sous les confettis ?*
- *En attendant que les sous ruissellent des machines ?*

Sally, vexée, rétorque en haussant le ton :

- *Il y a beaucoup à faire, à Las Vegas, contrairement à ce que vous croyez. On peut s'y activer de la façon la plus utile et avantageuse, pour jouir d'un plus grand confort sans plus risquer de périr d'ennui.*

Les trois veuves ouvrent des yeux ronds. Sally en profite pour leur faire la leçon et démontrer que l'idée d'une installation à Las Vegas n'a rien de frivole, d'extravagant, de ridicule. C'est une idée parfaitement réfléchie au contraire et prévoyante. Car au lieu de dépenser jour après jour les dollars des modestes retraites et le petit reste des économies, il serait rationnellement possible, dans cette capitale du jeu d'argent, de gagner une meilleure vie, sans rien perdre.

- *Gagner une meilleure vie ?*
- *Sans rien perdre ?*
- *Par quelle nouvelle ruse ?*
- *Qui fait décrocher la pomme au paradis ?*

Sally hausse les épaules. Comme si elle s'adressait à un public imbécile, nourri de vieilles fadaïses, elle reprend ses explications. Las Vegas n'est dangereuse que pour les flambeurs, attirés par l'illusion de la fortune facile, ou pour les impulsifs incapables de se maîtriser. Pour les esprits équilibrés, compétents, bien organisés, c'est une tout autre affaire. Une affaire scientifiquement rentable. Tant qu'on joue de façon contrôlée, avec régularité, six jours sur sept, sans passion, sans imprudence, en suivant une logique mathématique, les gains sont assurés. D'autre part, dans cette ville riche, médecins spécialisés, cliniques hypermodernes et luxueuses maisons de retraite ne manquent pas. Ça permet de jouir, au gré des envies, des spectacles époustouflants qui font de Las Vegas le centre mondial du plaisir sans avoir à craindre les accidents, les maladies, les infirmités à venir.

Et Sally de fulminer comme si elle avait le devoir de sauver la civilisation, mise en péril par des esprits rebelles à la saine intelligence et au sacro-saint progrès :

– Vous ne voulez tout de même pas marcher à reculons pour retrouver le temps des migrants misérables et des chamanes indiens qui soignent avec des herbes sauvages, des chants de païens et des dessins par terre ? Gardez en tête la vision de vos derniers jours, si vous devez agoniser dans ce désert, sans rien voir que deux ou trois palmiers poussiéreux et sans autre aide qu'un peu de morphine, à condition que le vieux docteur ne soit pas mort avant vous !

Les veuves sont ébranlées à l'idée de la croissante impuissance qui risque bien de les accabler, en effet. Mais le programme sécurisant, qui sacrifie l'envol à la planification rigoureuse, est loin de les enthousiasmer. Le clignotant bazar de Las Vegas et son confort exclusif ne les fait pas rêver, pas du tout, même si la réalité peut sembler y gagner à force de manipuler les sous et penser à gagner.

Des tensions de plus en plus pénibles se font sentir à l'intérieur du petit groupe. Le malheureux Bill, persécuté par son épouse qui tourne à la raisonneuse acariâtre, hésite encore à prendre parti. Cependant le réalisme de Sally et ses attaques, d'abord mesquines puis de plus en plus hargneuses face à la résistance des veuves, qu'elle traite d'inconscientes vieilles folles dont Bill est bien bête de tenir compte, finissent par prendre le dessus. Les trois amies s'en aperçoivent un beau jour, quand l'avion qui a emmené Bill et Sally au ravitaillement ne reparait pas.

Accident ? Avarie ?

Comment se fait-il que le téléphone reste muet ?

L'espoir s'amenuise pour les trois abandonnées.

Elles ne peuvent pas s'empêcher de scruter le ciel.

En vain. Il faut se rendre à l'évidence.

Et faire face à l'insécurité.

Personne ne descendra plus de là-haut.

C'est ainsi que les trois vieilles dames, approchant des quatre-vingts ans, se sont retrouvées coincées en plein désert, sérieusement paniquées au début, puis de plus en plus calmes. Elles sont devenues des as de la confiance absurde. Leur rythme de vie ressemble à présent à celui du vieux couple navajo à qui elles ont loué le *mobile home* délaissé. Les débinés en douce l'ont abandonné en guise de dédommagement, sans doute. Quels

voleurs! Les trois veuves n'ont jamais reçu de leurs nouvelles. Elles savent seulement, par une annonce dans un journal qui leur est tombé par hasard sous les yeux, que l'avion a été mis en vente à Las Vegas. Elles n'ont pas reçu le moindre sou. Las Vegas n'est décidément pas l'endroit où la logique du chacun pour soi sera dérangée par des limites à la convoitise.

Privées d'avion les trois veuves ont accepté de ne plus se croire propriétaires de l'espace, avec un point d'ancrage dans le désert et leur volonté propre pour le quitter ou y revenir quand il leur plaît. À présent elles appartiennent au désert. Elles ne l'ont pas choisi comme des recluses, pour favoriser l'univers intérieur et le salut par l'ascèse. Elles n'ont pas pu échapper aux circonstances et n'ont rien fait pour se débattre, car il n'y avait pas de piège, ou seulement là où rôdait encore le phantasme de gagner une meilleure vie, sans rien perdre.

— *Il n'y a personne, dans ce coin sans paillettes, pour juger qu'on a tout perdu. On nous trouve un peu inquiétantes, peut-être, comme trois esseulées qui n'annoncent pas le Pérou, mais bien plus sympathiques qu'auparavant. S'il nous arrive malheur on ne nous laissera pas tomber. Quand on était tous ensemble et même plus tard avec Bill comme unique pilote, on formait le clan des gens de l'avion, qui venaient de la ville et volaient de ville en ville. On ne s'intéressait pas vraiment à nos voisins du désert, pas raffinés, qui n'avaient pas la chance de s'évader dans les airs et d'obéir, côté shopping, à la loi du caprice. À présent on est fidèles comme eux au petit nombre de nos habits et on fait venir du neuf par la poste, quand le neuf est indispensable. On est descendues des hauteurs et on se sent plus libres, même avec nos cheveux sans teinture. On ne fait plus réparer nos jolies montres et on n'a plus de télé pour nous mettre au goût du jour. Le monde nous rend visite par la radio. Ça nous réveille pour qu'on parle d'autre chose que de nos soucis et contrariétés, comme des vieilles!*

Elles rigolent... Disent qu'elles n'ont gardé qu'une seule voiture et n'ont plus les moyens d'en changer. Heureusement que le climat est hostile à la rouille et bénéfique aux bricoleurs! La poussive guimbarde réussit donc toujours à trimbaler les vieilles amies entre le café, le petit supermarché avec la pompe à essence et leurs maisons transportables, qui ont pris racine au bord de l'inutile terrain d'atterrissage.

Il n'a pas fallu beaucoup d'années pour que l'envahisse puis le recouvre entièrement la rude végétation du désert. Le long rectangle a disparu. On n'en voit plus les limites. On ne se rappelle pas sa localisation précise, indubitable.

À présent il arrive que cette piste effacée
où les serpents font sonner de loin en loin
leur queue à l'inquiétante vibration
Juste pour le plaisir à ce qu'il semble
puisque personne ne vient leur faire peur
sur leur territoire sans riche sous-sol
qui ne convient ni à la culture de surface
ni à la rêveuse promenade sous la lune
Il arrive que ce champ d'herbes folles
où le vent seul s'envole et s'en va
Il arrive que cette présence de la mort
se transforme du jour au lendemain
en une mer de lumineux pavots
à la fine corolle d'un orange éclatant

Voilà ce que nous ont raconté, aussi spontanées que les vagues de *poppies* fleurissant à la saison des gros orages, ces trois Parques originales, qui ne se laissent pas abattre. Elles se chamaillent souvent, bien entendu, mais ça ne les empêche pas d'aller de l'avant, tout immobiles qu'elles sont. Elles regrettent beaucoup de n'avoir pas appris, dans leur jeune temps, à manœuvrer un avion. Ma foi tant pis! Vigoureusement allergiques aux apitoiements sur elles-mêmes et jérémiades sur la méchanceté d'autrui, elles font confiance à cette sacrée immobilité qui leur est tombée dessus, plus déboussolante qu'un tremblement de terre.

La machine aux ailes rigides qui s'élève
dans une ronflante fierté ne les emporte plus
vers les mille merveilles du monde
Mais elles n'ont pas renié le voyage
Pas trahi l'aérienne lumière en mouvement
amie des nuages qui avancent sur le désert
comme des mères alourdies d'enfants

Quand la nostalgie du départ les tourmente insoutenablement, les trois veuves s'aident à revivre les lointaines équipées d'une ville à l'autre. La mémoire tourne à plein régime autour d'un whisky, dans l'unique café où les clients réguliers sont fatigués de l'histoire de l'avion sans retour et ne s'en émeuvent pas. Rares sont les voyageurs de passage qui prêtent l'oreille

aux trois vieilles dames. S'ils sont entrés dans ce mourant saloon qui n'a jamais rassemblé des foules de prospecteurs excités par les bagarres et le french-cancan, c'est pour manger en vitesse. Ils n'ont pas une minute à donner pour rien. Ils paient et dehors ! On est donc accueillis, Ugo et moi, comme des messagers inespérés, qui porteront l'histoire plus loin que les cactus, les agaves et les buissons d'épines. On écoute. On ne dit pas grand-chose. On sent qu'il faudra du temps pour laisser se développer l'échappée qui nous concerne dans cette histoire vécue par d'autres. Pour l'instant on lève nos verres à la santé du désert et de ses habitants pas banals. On dirait que les maris disparus trinquent eux aussi aux deux tables rapprochées... On dirait qu'un nouvel accord unit les morts et les immobiles qui filent sans amertume leurs dernières années déjà bien chancelantes sous le brûlant soleil...

On dirait que se lève un autre soleil
étranger à l'ambition d'éclairer la terre
Un soleil en obscure fusion

Aujourd'hui, tandis que si longtemps après j'écris leur histoire, les trois veuves sont mortes. Ma mère aussi est morte. Et moi qui raconte ? Est-ce que je ne suis pas une morte qui explore sa propre expérience du désert ?

Quand le récit s'adressait à ma mère, c'était bien le même, dans les grandes lignes, avec plus de couleur locale, des portraits moins fuyants, des comparaisons entre la culture américaine et l'européenne. L'écrire, c'est différent. Le moi causeur est perdu. L'autre qui écoute a disparu. La ville entière est absente. On marche dans un désert de silence. Est-ce qu'on avance ? On ne sait pas. L'abandon des stratégies conduit plus loin que l'individu et la société qui s'efforcent, comme il est naturel, de décrocher une meilleure vie, sans rien perdre. En ce sens, il est naturel aussi de se rebeller contre la nature et de chercher l'au-delà des limites. Mais quelle recherche va plus loin que le désir de saisir et la peur de perdre ? On rêve de l'insaisissable, on en parle, on le provoque, on le prie, on le hait, on le bannit : d'une façon ou de l'autre on reste sur le quai du possible, à regarder les mouettes qui volent dans un si libre élan, mais dont le cri ne laisse pas oublier la féroce avidité. Jusqu'au jour où on est éjecté plus loin. Meurtrie, on apprend que l'insaisissable fait voler en éclats les règles du jeu.

D'abord il n'y a plus de règles. On se lance dans les folies.
 Ensuite plus de jeu. Tout se ferme. On se tape la tête contre les murs.
 La fanfare entraînante part à la débandade. Le bal amoureux s'éteint.
 Alors on voit la bête qu'on est :
 Une araignée tombée dans une casserole.
 Une grande et haute casserole. Aucun point d'appui pour en sortir.
 Tout glisse et se dérobe. Pas moyen de tisser une toile.
 Une de ces merveilleuses toiles construites avec tant d'art...
 Une science si prodigieuse... Une telle perfection technique...
 Des toiles subtilement guerrières, à la meurtrière délicatesse...
 Si légères qu'elles disparaissent à la vue. C'est bien leur but.
 Seulement, là en bas, sur le fond métallique, aucune ruse ne fonctionne.
 On voit un rond de ciel vide. On ne peut pas s'élever. On se débat.
 On se débat frénétiquement. Puis on ne se débat plus.
 La fatalité a gagné.

On écrit ce livre non pas comme la malheureuse araignée, ni comme la
 petite mouche qui se pose au bord de la haute casserole et regarde agoniser
 sa grande ennemie. On écrit pour laisser venir la nuit, l'étrangeté de la nuit
 qui n'efface pas la lumière... uniquement les limites du jour. On est broyée
 à l'intérieur des limites. Le livre aussi.

On continue d'écrire
 Mais pas pour se sauver
 On demeure une immobile
 en invisible activité
 On dit l'accord avec la nuit
 où le mot de la fin
 n'est pas écrit

Le premier mois du retour en Europe ne s'est pas terminé qu'Ariane
 reçoit une carte postale avec une vue du fameux *Hotel Coronado*, où Marilyn
 Monroe a joué dans *Some like it hot* et où Kate lui annonce qu'elle a passé
 une inoubliable nuit d'amour dans les bras de Jim, le *boy friend* qu'Ariane a
 quitté dans un déluge de larmes. Réalité? Bluff de gamine égocentrique et
 nuisible? Brusque est la désillusion, quoi qu'il en soit, et si violente
 qu'Ariane refusera désormais catégoriquement d'aller passer des vacances
 auprès de son père en Californie.

Un peu plus tard je reçois moi aussi une photo de l'*Hotel Coronado* avec, au premier plan, trois souriants personnages attablés sur la terrasse : la Flamboyante en grand chapeau et précieuse fourrure négligemment posée sur ses épaules dénudées, son mari compositeur et chef de plus en plus fameux dont la longue chevelure d'un blond presque blanc s'offre au vent qui la malmène de son souffle puissant, et Ugo à nouveau barbu qui lève son verre à la santé de l'absente, comme il l'écrit en rouge, au stylo feutre, avec trois points d'exclamation sur l'envers de la photo. Au téléphone, il me parle du grand concert donné à Los Angeles, de la colossale party qui a suivi, organisée par la Flamboyante au célèbre époux et rassemblant musiciens, artistes, acteurs, actrices, producteurs, créateurs de modes, inventeurs d'idées, jeune et vieille faune aux regards qui harponnent et aux fesses qui frétillement... Il se moque de ce *grand zoo*, comme il dit, mais je sens qu'il est épaté, émoustillé, ravi comme un serpent qui change de peau, laissant tomber le gris à dessins réguliers pour d'excitantes couleurs, variant à volonté.

– *Figure-toi que j'ai même rencontré Marlon Brando ! On a discuté un moment. Quel homme ! Une franchise, une simplicité, une noblesse incroyables ! Un dernier éléphant, solidement lui-même parmi les bêtes bizarres qui font parade de leurs bizarreries. Je suis invité à une party chez lui samedi prochain avec quelques bizarres, dont les pirouettes le font rire, m'a-t-il confié... Qu'est-ce que tu en dis ?*

Rien. Je n'en dis rien. Les mots en moi se perdent comme des gouttes d'eau avalées par le sable. Je ne reconnais plus l'homme de ma vie. À bientôt cinquante ans il est pris de fièvre adolescente et son infatuation pour un monstre sacré me semble anéantir la fuyante étincelle qui nous relie comme deux inconnus dans la même nuit. Il n'a pas encore quitté le laboratoire mais cherche des fonds pour s'établir à Los Angeles, où il passe déjà tous ses week-ends et projette d'écrire son *Analyse critique de la culture californienne*. Il pense qu'une telle recherche, nourrie d'interviews de personnalités au succès planétaire, devrait lui ouvrir un passage entre les deux continents. Il dit : *Tu dois être satisfaite, non, toi qui critiquais l'expérimentation biologique et le massacre des animaux de laboratoire ?* Pourtant chaque semaine, au téléphone, se répète le même scénario. On échange les nouvelles et puis, manque d'étincelle, tout s'éteint.

– *Qu'est-ce qui ne va pas ?*

Silence.

– *Allez, réponds, dis-moi ce qui se passe en toi ! Dis-le ! Tu dois me le dire !*

Silence.

– *Si tu ne veux pas parler, alors raccroche !*

Quelque part dans l'espace immense au-dessus de la terre le satellite absurdement renvoie du silence, du silence, du silence.

– *Au moins dix dollars de silence ! Tu vas me rendre fou. Passe-moi Ariane.*

Ariane saisit le téléphone et me lance un regard noir. Je ne suis pas fière de moi. Mon propre silence m'étouffe. Je ne respire plus que douloureusement. Je me sens honteuse comme la rien du tout dont la montre retarde, qui a du mal à trouver une place libre parmi les spectateurs et qui fait de l'ombre en passant devant l'écran où se démènent déjà les héros du nouveau film, parmi lesquels le père invité à Hollywood.

Là je commence à reprendre mon souffle et ma voix me réveille.

Une fois encore je dis Non ! Non, je ne suis pas une ombre.

Je ne cherche pas la place encore libre dans la salle obscure.

Je ne me sou mets pas au rôle de cliente face à l'écran lumineux.

Non, je ne passe pas à la caisse.

Je ne sors pas d'argent pour être acceptée dans le grand cinéma.

Car je suis née deux fois.

L'âme dont je ne voulais plus a enduré la mort.

Un éclair l'a libérée de la fosse.

Je ne désire plus que sa fulgurance et elle m'égare.

Elle m'égare pour l'accord qui ne se paie pas.

Elle m'égare pour la douleur et pour la joie sans prix.

La raisonnable en moi dit que tout ça est bien beau tant qu'Ugo me soutient financièrement, mais s'il se lasse de ce dur cheminement, entre nous, qui se perd dans les sables en attente d'une marée qui ne remonte pas à heure fixe et demeure désespérément invisible depuis des mois, qu'est-ce qui se passera ? Je me mets donc à chercher un petit emploi, un petit salaire, une petite place dans la société qui n'a rien à faire d'une insaisissable grandeur, ne garantissant aucun refuge, ni matériel, ni spirituel. Sans diplôme, sans force physique, sans compétence technique, c'est quasiment impossible. À moins que je ne trouve des appuis dans le monde auquel je dis non et dont la puissance de conditionnement s'impose à tous. Je téléphone ici et là. Ceux ou celles qui pourraient m'aider se dérobent. On les comprend. N'ont-ils pas toujours ricané en sourdine au sujet de la femme d'Ugo, une nuisance pour l'harmonieux développement de sa carrière ? Ils ne sont pas mécontents que j'apprenne enfin ce qu'il en coûte à vouloir échapper au monde. Les entreprenants qui bataillent pour tirer profit de tout et ceux qui s'engagent contre l'injustice ne me

pardonnent pas, ni les uns ni les autres, d'être une sans métier, sans fonction, sans utilité. Écrire ne m'a menée à rien. Je n'ai pas de production littéraire, pas de public, pas de pouvoir. Le monde a bien le droit de juger qu'il m'a fallu une sacrée dose d'aveuglement intellectuel et social pour abandonner comme poussière au vent mes trois ans d'études universitaires, alors que j'avais tout pour décrocher le titre et gagner ma vie souverainement, en ne dépendant de personne. C'est comme si j'avais hissé la grand voile et sauté à terre au dernier moment, laissant filer au loin la barque du savoir, de la culture, de l'intelligence riche d'avenir.

En demeurée sur la rive de l'automne
En demeurée parmi les arbres silencieux
qui ressemblent de loin en loin à des lampions
jaunes et rouges suspendus dans la brume
pour marquer l'itinéraire menant les disparus
à une fête qui aura lieu pour des enfants
encore à naître
En demeurée aux mains vides
une femme contemple on ne sait pourquoi
le gris mouvant des vagues où se perd
le voyage sans capitaine
sans marins aguerris
sans autre destin que le naufrage
du monde connu

En panne d'accord avec l'homme de ma vie, en panne de silence créateur avec l'homme de ma mort, en panne de sens pour aider ma fille à grandir et les soucis matériels s'aggravant, je finis quand même par découvrir dans les petites annonces d'un grand journal une offre d'emploi qui pourrait m'ouvrir une perspective dans le monde actif et rentable. Un libraire de la Vieille Ville, spécialisé dans le somptueux livre d'art, cherche une dame pour le seconder. Pourquoi une dame? Je le comprends rapidement, au téléphone. Le libraire à la voix précieuse comme une tabatière du dix-huitième ornementée d'émaux m'annonce que le nombre décroissant des amateurs de livres splendidement illustrés et magnifiquement chers ne lui permet pas d'offrir un salaire convenable. C'est pourquoi il cherche une dame qui apprécierait de travailler dans un cadre privilégié et se contenterait d'un petit revenu, certes insuffisant pour vivre mais intéressant tout de même et régulier. Je ravale mon indignation.

La honte me suffoque mais ne m'empêche pas de déballer mes appas pour me mettre en vente, comme l'exige la culture marchande. Je vends mes études, dont je ne mentionne pas la déroute finale. Je vends mon enseignement de l'histoire de l'art. Je vends mes quelques textes dans une revue de qualité et dans des catalogues d'exposition. Je vends mes deux livres publiés chez un bon éditeur. Je vends mes sept ans à Paris et mes trois ans ou presque en Californie. Je vends les trois langues étrangères que je prétends parler à la perfection sans que m'étouffe ce parfait mensonge. Bref, je vends la dame supérieure et cosmopolite qui ne ressemble en rien à la déboussolée que je suis dans la vraie dimension de la réalité. Par contre, dans la dimension mercantile, rusée, factice, cette dame qui sait se vendre peut produire l'effet d'une perle rare pour la librairie d'art. L'acheteur est alléché. Rendez-vous est pris. Affaire dans le sac ?

Je connais la librairie, qui de l'extérieur a l'air d'une boutique à la vénérable modestie mais à l'intérieur s'élargit, déployant sous un plafond clair constellé de spots tous les trésors de l'art offerts sur de grandes tables, dans des livres d'images pour des flâneurs en quête d'émerveillement ou pour l'élite des importants. Bien des années auparavant il m'est arrivé, une fois ou l'autre, de franchir sa porte et j'ai eu du plaisir à y feuilleter quelques beaux livres. Je n'ai pas regretté de ne rien pouvoir emporter. De brèves visions m'avaient émue. Je les laissais s'enfuir et revenir peut-être à l'improviste, comme les oiseaux dans l'arbre.

Quand j'arrive à la librairie, à une heure matinale où aucun client n'est attendu, une dame en sort. Regard bleu, légèrement inquiet. Petit signe de tête. Sourire. Beau visage accueillant, un peu fatigué. Toison brune, sagement coupée. Pas une boucle rebelle. Sympathique embonpoint sous le tailleur gris perle orné d'une broche fantaisie un peu désuète. Une autre candidate, sans doute. Ding! Ding! dit la porte en s'ouvrant. Le libraire, un vieillissant tondu à lunettes d'or, en veste de soie crème, chemise violette et nœud papillon noir à pois blancs m'accueille comme le grand prêtre d'une religion secrète à laquelle, malgré tout ce que j'ai pu lui vendre, je n'aurai jamais la chance d'être initiée. Il m'entraîne au sous-sol, dans son bureau, où il se tient le plus souvent, dit-il, pour correspondre avec des amateurs du monde entier. Il a donc besoin d'une personne aimable et cultivée pour recevoir la clientèle et l'appeler lui-même si nécessaire. Il m'offre un fauteuil et m'étudie tout en parlant abondamment de la librairie, des clients, de l'art ancien et moderne, du déclin culturel, des commerces vulgaires et des mal élevés qui envahissent la Vieille Ville, de la brutalité croissante, etc. etc. Pas besoin, pour moi, de répondre à des questions.

Tant mieux. Il ne lui déplairait pas, me dit-il finalement, d'avoir pour vendeuse une dame qui a étudié l'histoire de l'art et publié deux livres. Cependant une autre dame, parmi toutes les dames qui sont sur les rangs, lui a fait par son amabilité non feinte une excellente impression.

— *Peut-être l'avez-vous croisée juste avant d'entrer? Entre elle et vous, j'ai du mal à me décider. Il va me falloir un peu de temps... Disons trois jours... Oui, trois jours de méditation pour cueillir comme un fruit bien mûr ma décision... Téléphonez-moi dans trois jours, chère Madame.*

Parfait! me dis-je. Laissons-le mûrir et acceptons la pomme d'or ou l'absence de pomme qui tombera du pommier. Ding! Ding! Au revoir la librairie et le nœud papillon. D'un bon pas je quitte la Vieille Ville pour aller prendre mon bus à la Place Bel-Air. En l'attendant, je m'accoude à la barrière du quai et regarde filer la coulée verte. Du même vert intense que l'eau verte entre les deux rives dans *La Tempête* de Giorgione...

C'est alors que l'obstacle, dans le possible emploi à la librairie d'art, me saute aux yeux. Car le rôle de vendeuse de livres d'art, que je me sens à peu près capable d'assumer, s'accompagne d'une exigence que j'ai minimisée sur le moment et même occultée face à l'éventuel futur patron pourvoyeur de fins de mois moins angoissantes. Cet obstacle à présent, devant l'eau verte qui me rafraîchit la mémoire, m'apparaît dans son énormité. Le libraire, en effet, m'a avertie qu'il comptait sur sa vendeuse pour ouvrir un œil d'une lucidité sans relâche et pour fondre sur les clients à la sournoise malice, qui trouvent moyen de subtiliser la marchandise puis de s'évaporer dans la rue, réduisant déplorablement les bénéfices. Et je n'ai pas tourné les talons? Non, je ne me suis pas rendu compte qu'il y avait là pour moi, pour moi personnellement, un obstacle. J'ai accepté sans broncher de devenir la méfiante sentinelle consolidant la culture dominante, qui transforme l'énigme de l'art en marchandise et bénéficie à surveiller.

À ce moment-là, je n'ai pas encore vécu mon absurde périple, à Venise, dans les salles de l'Académie. Je n'ai pas encore trimballé derrière moi le bedonnant gardien en uniforme qui m'a rendue plus mauvaise qu'un vieux reptile aveugle. Je ne me suis pas encore retrouvée, à la sortie du célèbre musée, devant l'eau trouble du Grand Canal et l'évidence du non-sens : passer toute une matinée d'un tableau à l'autre et oublier celui que j'avais précisément l'intention de revoir pour apaiser le tourment de la solitude.

Maintenant seulement, écrivant sous l'impulsion de la rencontre créatrice et du désastre de son absence, je découvre le lien entre les deux épisodes de la même histoire intime, sans autre intérêt que d'ébranler par son obscurité même et son défaut de séduction la puissance du fier conditionnement, qui en rajoute sur la nature guerrière et le mépris de l'étincelle échappée de la culture.

Dans le présent inactuel et multiple, je sors à nouveau de la librairie d'art... À nouveau je me penche sur les eaux du Rhône en route vers la mer où il disparaîtra et contemple en même temps les deux rives dans *La Tempête*... À nouveau je vois qu'il faut risquer d'être libre, sans rassurant futur.

L'eau verte qui passe dans la ville
L'eau verte qui traverse le tableau
L'eau verte dit la vérité
dynamique et renouvelée
nombreuse comme les remous
qui ont l'air de remonter le courant
et repartent plus forts en avant

Je vois que le rôle de surveillante dans la librairie d'art, comme dans la classe où les mains amoureuses devaient être réprimées tandis que les œuvres d'art défilaient sur l'écran, je vois que ce rôle serait pour moi, avec l'expérience qui est la mienne et l'amour qui me travaille même quand il m'abandonne ou que j'aimerais tellement en être débarrassée, je vois que ce rôle serait une trahison.

Oubliant le bus qui arrive et les courses à faire avant de rentrer je reste immobile, comme activée de l'intérieur par l'eau verte qui va vite et à présent me visite à ma table de travail, tandis que je m'imagine dans le rôle qui ne doit pas être le mien : celui de vendeuse instruite et gardienne des biens chez le libraire au nœud papillon. Il s'est envolé pour une heure, me laissant seule. Ding! Ding! Entre un jeune homme en jeans et blouson. *Bonjour Monsieur!* Pas de réponse mais un charmant sourire. Une tête de rêveur à ce que je vois. Je le laisse tranquille. Il regarde ci et ça. Le voilà maintenant qui feuillette un beau livre sur Giorgione... Il ne pouvait pas en choisir un autre, dans mon histoire. Pourtant il le referme. Cherche ailleurs... Se plonge dans une revue sur le graphisme international...

Revient... Rouvre le livre... À la page, évidemment, de *La Tempête*, ce tableau où il y a toujours du neuf à découvrir. Mais ça demande du temps. Il faudrait rester longtemps devant l'image... et pas tout seul. Le jeune homme qui ne bouge plus part à l'aventure. Il se voit offrir ce beau livre à sa jeune amie... Comment est-ce qu'elle accueillera l'énigme de *La Tempête*? Je crois qu'elle sera touchée comme moi, pense-t-il, touchée là où ça fait mal, tellement on se sent vivant. C'est une tempête aussi qui nous secouera, sur le lit défait, une tempête d'avant la tristesse du tableau, pas sombre en réalité mais si étrange... Puis se déploiera la langueur d'après l'orage. Le sommeil apaisant jusqu'au souvenir de la pensée. Et le lendemain matin on s'interrogera, tête contre tête, devant le livre ouvert à la bonne page : est-ce qu'ils s'aiment comme nous, ces deux-là, qui sont si proches et demeurent à distance? Ou est-ce qu'ils sont allés plus loin que nous dans l'épreuve de la rencontre? On ne sait pas. On est heureux de ne pas savoir. C'est de ne pas savoir qui nous touche si vivement et nous entraîne plus loin que nous seuls. Alors, sans réfléchir, sans penser à l'injustice, à l'argent dont certains manquent et que d'autres accumulent, sans penser au bien et mal, à la loi qui les sépare, à l'unité impossible, à la révolte, au défi, sans penser à rien l'amoureux jeune homme glisse le gros livre sous son blouson. Encombré tout à coup par ce ventre supplémentaire, devenu dangereux, il prend l'air détaché de qui n'a pas trouvé son bonheur sur la terre et peut la quitter sans regret.

La dame devant la vitrine étroite a le dos tourné. Elle regarde peut-être les pigeons qui vont et viennent entre les toits mais dans le miroir de la vitre elle a tout vu. Qu'est-ce qu'elle va faire?

À la fin de mon histoire, qui file comme l'eau du fleuve, la dame n'est pas celle qui se penche sur l'eau verte. Celle-là laisserait partir le jeune homme avec le précieux livre. Sinon, si elle devait se forcer à lui tomber sur le blouson, elle cracherait un feu d'enfer, comme le dragon qu'elle est quand on l'oblige à chercher querelle. L'autre dame, au contraire, empêche tranquillement le jeune homme de s'enfuir et le nœud papillon d'y perdre. C'est une dame aimable, docilement legaliste mais d'une rare bonté, comme je l'ai vu en trois secondes, avant d'entrer pour être examinée à mon tour comme possible employée. Cette dame qui n'est pas moi arrête calmement le jeune homme. Sans perdre son amabilité, elle lui pose la main sur l'avant-bras qui tient le lourd trésor mal dissimulé. Les regards se détournent. Le livre un peu trembleur quitte sa cachette et revient sur la table. Pas un mot. Ding! Ding! dit la porte...

Le jeune homme aux mains vides
au cœur en tempête
à l'esprit sorti de la cage
se sent comme effrayé de la liberté

Juste avant la fermeture de la librairie d'art, je téléphone au papillonnant snob sur le déclin au milieu des beaux livres dont la clientèle se raréfie. Je lui annonce que j'ai changé d'avis et renonce à l'emploi. Il ne s'inquiète ni du pourquoi ni du comment mais me remercie d'une voix presque naturelle, avec une chaleur étonnante, dont je ne l'aurais jamais cru capable... et qui m'en dit long sur la pierre qui m'emprisonne encore, comme une sculpture à jamais inachevée :

– *Entre vous et cette autre dame que vous avez aperçue ce matin, le choix était vraiment par trop difficile. La journée je pouvais m'activer pour oublier la question, la réponse à donner, le doute obsédant. Mais la nuit ! La nuit les deux concurrentes m'auraient empêché de fermer l'œil ! J'aurais passé trois nuits à me casser la tête et pour finir j'aurais décidé de leur sort à pile ou face. Vous sauvez mon repos de ce soir, demain, après-demain. Quel soulagement ! Pour ne rien vous cacher, j'avais une préférence... que je n'osais pas m'avouer à moi-même, tellement vos compétences m'en imposaient...*

Quel éclair en moi ! Quelle tempête ! Cet homme vieillissant, auquel il ne suffit pas d'être encensé par la société la plus raffinée de la ville ni de charmer ses amants par sa vaste culture, mais qui cherche une femme réellement accueillante pour animer son magasin, cet homme ne sait pas à quel point il me bouleverse et me dénude... Grâce à lui, qui n'a rien d'un valeureux Tancrède, grâce à la dame qui ne ressemble pas à la Clorinde armée de guerroyante fureur, et grâce à l'écriture qui libère du champ de bataille des certitudes religieuses ou laïques...

Je perds
l'impressionnant
bouclier
pièce maîtresse
de l'armure
à la fatale
efficacité

Par fidélité à l'eau verte qui m'a parlé dans sa langue inconnue, je me passerai donc de jouer le jeu qui impressionne le monde et en tire du profit. Un pas de plus vers la disparition. Destin bizarre pour l'époque et qui échappe à toute généralisation. Pas question d'assigner à qui que ce soit et premièrement à moi-même un rôle, visible ou pas, mais au contraire de résister au colossal atelier de conditionnement où les rôles sont imposés, et avec eux les hiérarchies, les dominations, les humiliations pour les enrôlés du tout en bas ou les exclus qui coûtent et ne produisent pas.

Peu de temps après l'épisode de la librairie, je réponds à une autre petite annonce, pour un travail à l'université populaire. Il s'agit de donner des cours du soir, destinés aux étrangers qui parlent plus ou moins bien le français mais n'ont jamais appris à le lire et l'écrire. Je suis reçue à bras ouverts. Commence l'aventure d'un enseignement de base, que je vais donner pendant des années dans la même petite salle aux grandes fenêtres où un jour l'imprévu de la neige a stupéfié la classe d'histoire de l'art... Oui, la même salle au rez-de-chaussée de l'école supérieure où j'ai d'abord étudié et plus tard frôlé la carrière de professeur. Énigme des circonstances. Au téléphone, quand je lui annonce la nouveauté et tout le travail que ça va me donner, parce qu'il n'existe pas grand-chose à ce moment-là comme matériel et méthode en alphabétisation, Ugo commence par pousser les hauts cris :

- *Te voilà avec un travail sur les bras et qui ne rapporte pas un kopeck... bravo! Même si ça nous aiderait, je m'en fiche que tu ne gagnes pas d'argent, tant qu'on est d'accord sur la question de la recherche. Mais est-ce que tu n'es pas en train d'abandonner ton vrai travail, ton œuvre à écrire, ta vocation? Pas celle d'une bonne sœur, que diable! Et Ariane, tu vas la laisser toute seule plusieurs soirs par semaine?*
- *Tu oublies qu'elle a dix-sept ans et pas besoin d'une policière à la maison. Quant au père absent sept soirs sur sept, il semble se découvrir une vocation de subtil enfrivolé...*
- *Enfrivolé... jamais entendu ce mot-là.*
- *Normal : il n'existe pas. Mais j'ai comme l'impression que ta recherche à toi est en train de l'inventer.*
- *Je ne suis pas si doué que ça pour l'enfrivolement.*
- *Même subtil?*
- *Tu es fâchée avec la subtilité?*
- *J'aime l'amour, c'est tout simple.*
- *Tu vas tomber amoureuse du premier jeune et bel étranger?*
- *Quel idiot! Retourne à tes subtilités!*
- *Pas avant de t'avoir embrassée doucement, douloureusement.*

Comme je l'aimais, cet homme, quand les lumières de la ville immense ne l'empêchaient pas de se souvenir de la nuit... La nuit dehors et dedans... La même nuit semée d'étoiles qui n'appartiennent pas à un spectacle poétique et ne s'offrent pas au profond commentaire ni à l'observation minutieuse à travers de grandioses lunettes, mais qui piquent le cœur abasourdi par le vertige de l'inconnu.

En écrivant je dérive dans le vertige de l'inconnu
Je ne travaille pas avec l'acuité de l'homme des mots
Je ne travaille pas avec la vigueur de l'homme des mains
Ni avec les talents multiples d'une femme d'esprit
Dans le vertige de l'inconnu me travaille l'obscur
audace de résister à la passion de l'éminence
Jusqu'à disparaître pour laisser s'évader
l'étincelle qui se languit de la lune-soleil
Et unit la solitude noire au frémissant silence
d'avant les désastres de la séparation

Même aux pires moments de détresse intérieure la nouvelle Eurydice continue de résister au désir d'être vue en pleine lumière et Orphée, l'homme de sa mort et de son amour du libre envol, continue de ne pas se retourner. Aventure inaperçue. L'expérience qui libère du regard prédateur et de son irrésistible aura s'oppose en valeureuse perdante au puissant conditionnement.

Je revois la moue de Virginie, sur le point de me laisser tomber : *Quoi de neuf? C'est toujours la même histoire, finalement. Eurydice est l'oubliée dans l'ombre. Quand est-ce qu'elle apprendra à suivre la boussole de sa propre lucidité et de sa propre originalité, en toute indépendance et fierté?* Virginie est exaspérée par l'immobile dans sa grotte ignorée du monde. En réaliste bien armée pour s'installer avec profit dans l'existence tout en se démenant pour une bonne cause, elle ne veut plus être dérangée par la réalité du rêve qui m'anime. Virginie se ferme à tout ce qui échappe à son emprise. Ma brumeuse raison d'être offense son amour-propre. Elle s'endurcit jusqu'à devenir franchement inamicale. Je peine à reprendre confiance. À laisser murmurer entre les mots le rêve dont la réalité me fera découvrir un jour... en compagnie de l'homme de ma vie, ami de l'étincelle qui vole au-dessus des têtes... un silencieux message pour l'Orient et l'Occident... une œuvre du nouvel Orphée...

Deux fortes colonnes
d'égale grandeur en métal noir
soudées l'une à l'autre s'élèvent
laissant vibrer entre elles
déroutante à leur sommet
la simple fente
fragilement subversive

Elle unit

Elle unit le temps qui impose la mort
à l'envergure de l'amour en invisible
action que l'épreuve de vivre ressuscite
Elle unit la fissure
de l'insaisissable
à la jubilation de l'univers
en création

La pensée rebelle à la domination naît de l'instinct et des périls de la rencontre. Elle se donne en fuyant comme la rivière entre les rives onduleuses et sa voix change selon le paysage traversé. Ah! si seulement elle éveillait pour quelques âmes de passage le présent récit, qui ne file pas droit et dont le style varie comme les nuages au ciel...

Retour sans autre explication à *l'Analyse critique de la culture californienne*, un livre à bord duquel personne ne montera, puisqu'Ugo ne l'a jamais terminé. Par une fausse manœuvre, alors qu'il cherchait à reproduire la bande magnétique sur laquelle il avait stocké les interviews de grands personnages, principalement du monde scientifique et du cinéma, il a effacé ce qui devait constituer la base et la preuve de l'authenticité de son travail. Il a tout perdu d'un coup, tellement il tenait à ne rien perdre. La bande première, quand il l'a remise en marche sur l'enregistreur qu'il avait trimballé depuis des mois dans les laboratoires, les studios, les luxueuses résidences, la bande première est restée parfaitement muette. Sur l'autre bande aucune voix non plus. La mesure de sécurité avait tourné au désastre irréparable. En quelques minutes a été liquidé le matériau des échanges exclusifs qu'Ugo allait mettre en résonance les uns avec les autres, jusqu'à donner forme et signification critique au génie innovateur, tel qu'il s'était spectaculairement développé en Californie dans la seconde moitié du vingtième siècle.

Pourquoi cette méprise ? Par fébrilité. Pourquoi cette fébrilité ? Enragé de dépit Ugo reste lucide. Il voit que l'acharnement à tout préserver l'a excité au point de tout faire rater. Est-ce qu'il a inconsciemment dirigé son doigt vers la mauvaise touche ? Pourquoi ? Tout s'est passé à l'insu de sa volonté propre et en opposition au conditionnement techniquement efficace, comme si son geste imprévisiblement maladroit venait du plus profond instinct et posait la question cruciale, d'abord informulable et laissant le champ libre à l'expérience :

Est-ce que le succès passionnément désirable
ne dissimule pas un danger plus mortel
que la perte de maîtrise
et le plus rien à tenir ?

La question est grosse d'intime tempête, comme en témoigne la femme nue dans le tableau de Giorgione, face à l'homme sur l'autre rive, pas près de consentir à être déshabillé de son apparente désinvolture et de laisser tomber son fier bâton. Cinq siècles plus tard la même question me poursuit. Le Grand Ponte avec sa piqure fébrile elle aussi et ses mensonges me l'a inscrite en bas du dos. Elle reprend du service ce jour-là, alors qu'Ugo s'est installé avec ses appareils sophistiqués dans le living, pas séparé de la cuisine. Je me tiens devant le plan de travail où je suis en train de préparer une salade niçoise pour le repas du soir. C'est l'été. Ariane est partie sac à dos avec des copains. Je suis heureuse qu'elle s'émancipe. Demain Ugo repart pour Los Angeles et reviendra dans un mois. Solitude bienvenue : je retrouverai l'état de concentration qui m'est indispensable pour écrire. Tandis que je m'applique à disposer sur un beau plat rond les haricots et pommes de terre bien assaisonnés, la branche de céleri en petits dés, le thon et les anchois, les quartiers de tomates, les olives, les câpres et que le mélange des savoureux parfums se répand dans la pièce comme une amoureuse invite à la fête sans tambour ni trompette, je sens que derrière moi quelque chose ne tourne pas rond. Plus de clics ni de zonzonnements. Je me retourne. Ugo fixe le vide. Masque mortuaire.

- *Qu'est-ce qui t'arrive ?*
- *J'ai tout bousillé.*
- *Comment ça ?*
- *Rien à dire. Occupe-toi de tes petites affaires. Fiche-moi la paix.*
- *C'est bon. Débrouille-toi tout seul. Au diable tes grandes affaires.*

J'ai envie de fuir en claquant la porte. Me contente de mettre la table pour moi seule, à la va-vite. Je commence à manger, l'appétit coupé, sans attendre qu'Ugo se prenne une assiette ou aille se faire voir ailleurs et bon débarras!

Il se calme un peu et semble s'apercevoir qu'il y a quelque chose de bon à manger. Le champion du désastre cherche les couverts dans l'armoire et s'assied en face de moi, l'air navré. Impensable pour lui de prendre l'avion demain sans s'être réconcilié avec la femme de sa vie, dit-il, avant d'expliquer sa mésaventure et sa fureur.

- *Quelle raison de te venger sur moi ? Est-ce que j'y suis pour quelque chose ?*
- *Apparemment non... Mais au fond tu n'es pas fâchée de me voir perdre le nord.*
- *C'est plutôt l'Ouest qui m'angoisse.*
- *Quelle idée ! Je suis lié à l'énigme du centre qui se cherche entre nous...*
- *Oui, mais la Californie en toi n'a pas dit son dernier mot...*
- *Ni en toi les neiges éternelles...*
- *J'ai déjà rudement dégringolé, il me semble, et atteint la pente où l'on revoit les arbres, même s'ils ne donnent pas encore beaucoup d'ombre.*
- *Oui, mais tu ne peux pas m'imposer le vertige de la dégringolade.*
- *Le vivre seulement, c'est vrai. Grâce à toi, cher ami à l'esprit sans repos, toi le voleur d'échelle, toi le grimpeur aveuglé d'élévation nouvelle...*

À son retour Ugo m'apprend que le monde des *winners* a envoyé promener l'homme au best-seller aboli. Quoi ? Il a laissé tomber la recherche qui gagne ? Il s'occupe d'histoire et philosophie des sciences à Genève ? Il n'a même pas été nommé professeur ordinaire ? Même pas animateur culturel à la télévision ? *You are kidding ?*

Qu'on le juge en faillite et qu'on se passe de sa subtilité, Ugo a du mal à en plaisanter. Ego brandit la lumière de la réussite essentiellement différente et pacifique. Je m'insurge : *Un nouveau rôle à jouer ! Une autre façon de se donner de l'importance ! Encore un leurre pour ne pas sacrifier les grands airs !* Entre nous la tension monte. Est-ce qu'elle s'est jamais durablement apaisée ?

Deux destins s'affrontent
dans l'espace intérieur
et se révèlent dans la rencontre

La nudité de l'être
fissuré par l'éclair inconnu

Et le désir d'être fièrement vêtu
de lumière

Mes cours d'alphabétisation m'enseignent la nécessité pratique de la lumière instruite et de l'argent qu'elle assure. Mais jusqu'à quel point leur faire confiance, à ces deux complices, comme s'ils garantissaient un nouveau salut sur la terre abandonnée du ciel? Et quand la société entière est fondée sur ces garanties, comment revenir à la nudité de l'être? Entre Ugo et moi va s'ouvrir encore une fois le précipice où les garanties s'effondrent. Il n'en sort pas des nuées de corbeaux, comme en temps de guerre, mais les blanches volutes du brouillard menteur.

L'amour en est quasiment asphyxié.

Meurtri par la Californie qui ne le prend plus au sérieux, Ego part à la conquête de l'insaisissable. Il en arrive à se substituer non seulement à Ugo, l'homme dérouté, mais aux anciens créateurs du ciel et de la terre.

En subtil enfrivolé qui se pare de gravité profonde, il invente une créature à son image, qui se prête au culte de lui-même et à son installation dans un monde qui l'a toujours fasciné : le monde de l'art. Il ne s'agit pas d'une fiction mais d'un être en chair et en os, un tout jeune Oriental, au talent d'artiste prometteur, dont Ego devient le mentor et qui devient son fils élu, son amant, son idole.

Que deviennent sa femme et sa fille? Pendant longtemps elles ne savent rien mais le brouillard menteur les oppresse. Elles ne se doutent pas qu'elles portent dans leur obscur malaise la pauvre clarté qui par instants dissipe le brouillard menteur ou le rend moins dense et ouvre quelques lucarnes où l'on redécouvre les paysages de la vie en accord, si beaux que les larmes en viennent aux yeux. Car Ugo n'a pas complètement disparu au profit d'Ego, qui peut se vanter d'appartenir sans complexes à son époque et fait semblant d'avoir de l'argent plein les poches. Une vague tristesse maintient Ugo à l'orée d'une fidélité qui lui échappe. Si le gouffre entre nous se creuse, infranchissable, l'eau verte continue d'y trouver son chemin, qui unit la source à la mer, toutes les deux hors de vue. Ugo a besoin de moi pour entendre le bruissement presque imperceptible qui

renouvelle le voyage inconnu. J'ai besoin de lui pour me rappeler que l'éclair tombe à l'improviste et que la nudité de l'être jamais ne sera imposée à qui que ce soit. Elle demeure une expérience personnelle, consentie à rebours du sens commun et des hautes prétentions de l'esprit. J'ai donc à lutter à la fois contre Ego qui s'est emparé d'Ugo et contre la prêcheuse en moi. La furieuse, par contre, je la laisse se déchaîner dans le brouillard menteur, qui s'épaissit de jour en jour mais ne m'aveugle plus.

Je n'en finis pas moins, après chaque tempête, par m'abattre entre les murs où un homme va et vient, plus instable et fuyant que la vague à la plainte épuisée. Ariane quitte bientôt la maison. Ses parents n'ont pas pu payer une école privée pour l'obliger au conditionnement socialement avantageux. Pas de garantie non plus de ce côté-là. Sans le petit groupe des étrangers qui viennent apprendre le soir, dans la classe désertée par les élèves des degrés supérieurs, à lire et écrire, je sombrerais dans la mélancolie.

Parmi eux un soleil, dont tous sont réchauffés : Abdallah.

Grand, mince, avec un beau visage ouvert, éblouissant d'énergie et de sensibilité, Abdallah est un Peul de vingt-trois ans, débarqué à Genève au moment où les atrocités de la guerre pour la possession et le trafic des diamants ravagent plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest, dont la Sierra Leone, le sien. Le français n'est pas sa langue maternelle mais venant d'un village proche de la frontière avec la Guinée il le parle. Il est demandeur d'asile. À l'époque les tours d'écrou qui cherchent à limiter le nombre des réfugiés, surtout africains, ne lui interdisent pas de travailler. Il a trouvé un emploi dans une fabrique de tissu. Avec un enthousiasme sidérant, comme un dompteur qui aurait réussi en un clin d'œil à maîtriser une bête féroce, il raconte la machine au vacarme énorme, qu'il nourrit de fibres dont la poussière se répand partout et lui blanchit la tête comme s'il se transformait chaque jour en vieillard, que la douche rajeunit. Outre qu'il n'a rien contre les vieillards, pour lesquels sa culture nourrit un profond respect, il n'est en rien non plus l'ennemi de la machine, dont l'efficacité l'impressionne et qu'il traite comme une puissance magique. Après sa journée d'exténuant labeur, suivi d'un long parcours en bus entre la zone industrielle et la ville où il loue une chambre, le voilà frais et dispos devant la page, appliqué à former les lettres et déchiffrer les mots. Son ardeur entraîne celle des autres, deux ou trois hommes et une demi-douzaine de femmes, pas insensibles à ce bien bâti dont la douceur étonne. Quant à moi je garde la distance, attentive à ne pas marquer une préférence

blessante pour les autres, mais je déborde de reconnaissance. Avec son acharnement à combattre les difficultés, son enjouement, sa noblesse innée, Abdallah m'aide à transmettre l'essentiel pour le succès de l'apprentissage : dépasser la honte de ne pas savoir et la peur de se tromper.

Abdallah a un rêve : apprendre à conduire. Je demande à Ugo s'il serait d'accord de lui donner des leçons, comme il l'a fait pour Ariane, en empruntant la voiture de mon beau-père, rarement sur les routes et dont le changement de vitesses n'est pas automatique. Aucun problème. Même si je n'ai pas passé l'examen théorique en Suisse, je vais potasser le manuel et me transformer en enseignante d'auto-école. Abdallah ne pourrait pas facilement déchiffrer les questions, ni donner les réponses par écrit. Heureusement, il peut passer l'examen oralement. Le vocabulaire est un peu difficile. Il fait l'effort d'améliorer et enrichir son français. Enfant, il a suivi l'école coranique où il a appris par cœur, dans une langue qu'il ne comprend quasiment pas, des chapitres entiers du Coran. Il n'a donc pas de mal à mémoriser. Passer l'examen, c'est une autre affaire. Il est tellement ému que son esprit se brouille. Deux échecs. Une dernière chance. La bonne. Durant tout ce temps, je me suis aussi occupée des démarches nécessaires pour qu'il obtienne le droit de rester en Suisse, tant que son pays est livré à des chefs de guerre qui persécutent et massacrent la population. J'ai établi un dossier avec l'aide d'un juriste d'une organisation caritative et quand sa demande a été rejetée, j'ai à nouveau tiré les sonnettes de tous les importants que j'avais connus. Cette fois-là, ils ne m'ont pas laissée tomber. Abdallah a reçu un permis provisoire.

Abdallah n'est pas le seul, parmi les participants à mon cours, que j'accompagne dans ce genre de démarche ou pour trouver quelques heures de travail ou simplement pour faire sortir de leur repli intime des femmes tenaillées par les angoisses de l'exil. Abdallah ne souffre pas comme elles d'être séparé de sa famille. Il est trop juvénilement occupé à foncer en avant. Si son destin me passionne autant, c'est qu'il incarne dans son ardeur, son courage, sa ténacité l'élan vers le progrès. Un élan magnifique ! Intuitivement, j'attends du rayonnant Abdallah une réponse vivante à la question qui m'est apparue insoluble quand je tentais d'éduquer Ariane :

Comment libérer la force de l'élan
Tout en résistant au monde qui conditionne
À la domination du plus fort ?

Le dimanche où j'invite Abdallah à la maison pour qu'Ugo et lui fassent connaissance il pleut à verse. L'appartement est situé sous un grand toit, sans l'intermédiaire d'un plafond. On entend les tambours de la pluie au-dessus de nos têtes et Abdallah en a les larmes aux yeux. Il explique : *C'est comme au village, quand j'étais petit, dans la case de ma grand-mère. Ça fait si longtemps...* On dirait que pour la première fois il ose s'arrêter de progresser pour revenir en lui-même à une autre dimension de la réalité, non active, non productive. Il raconte que sa famille habitait une ville et qu'il avait été donné à sa grand-mère de la brousse pour qu'elle l'élève. C'est pour ça qu'il n'avait jamais pu aller en classe, comme ses frères, mais seulement à l'école coranique. Il adorait sa grand-mère, dit-il. Pas un mot sur le sentiment d'injustice et la rivalité avec les frères de la ville. On pressent un nœud. Son acharnement à la réussite viendrait-il de là ? Après le repas, Ugo prend sa place de moniteur à côté de l'élève qui tient le volant. Abdallah apprend vite mais rate à nouveau par deux fois l'examen avant d'obtenir le permis. Il est vexé. Lui qui a passé par les tortures de l'initiation masculine, au plus secret d'une forêt africaine, se juge diminué. Il décide de continuer l'instruction grâce à un ami camionneur et passe du premier coup le permis poids lourd. Il espère trouver un nouveau travail dans cette branche. Finalement il est embauché par un plombier zingueur et apprend à aller et venir sur les toits pour fixer les gouttières. Nouvel épisode : une jeune femme, apprentie de commerce, est entrée dans sa vie et c'est du sérieux. Mariage en vue. Obstacles aussi. Le plus important vient de la mère de Janine, une furie décidée à ne jamais revoir sa fille si elle épouse un Noir, un sauvage, un sans le sou qui profite des Blancs et veut se marier avec une oie blanche, à la double nationalité suisse et française, pour ne pas être expulsé vers son pays de ratés. Quant au père divorcé, un homme bonasse, il ne sait pas que penser. Il est vrai qu'Abdallah, grâce à ce mariage, obtiendra le trésor de la résidence officialisée en Suisse, mais il n'a pas l'air d'un faux-jeton. Son patron, auprès duquel le père s'est renseigné, chante ses louanges. Travailleur incomparable, fidèle au poste, sobre et pourtant joyeux... bref, toutes les qualités d'un mari, même de sa couleur. Et Janine y tient si fort ! Les autres obstacles, d'ordre administratif, sont peu à peu écartés. La date de la cérémonie à la mairie et de la fête est fixée quand sonnent un matin à ma porte les fiancés à la mine d'enterrement. Janine a décidé de quitter Abdallah. Elle ne supporte pas de désobéir à sa mère et d'être rejetée, pour toujours peut-être.

- *Pourtant tu l'aimes, cet homme, non ?*
- *Oui, je l'aime, oui, mais...*
- *Tu n'as plus confiance ?*

- *J'ai peur.*
- *Alors que tu as eu le courage de t'engager?*

Je ne comprends rien à la personnalité de Janine, sans préjugés racistes et singulièrement conformiste. Grand corps lymphatique et volonté de fer. Elle cherche la protection, la sécurité, la vie gentille et circule à moto, ce qui n'est pas fréquent pour une jeune femme à l'époque et montre une certaine audace, un désir aussi de s'imposer en tenant bien la route. Abdallah n'est pas non plus du genre à verser dans les virages, ce n'est pas pour rien qu'elle l'a choisi. Bref, je ne sais pas que penser de ce mariage d'amour et de convenance aussi, de cette rupture soudaine, de cette histoire à laquelle je suis mêlée bien malgré moi. Quelle embrouille! Je ne veux pas me dérober ni faire du tort à l'un ou l'autre. Abdallah n'est pas enflammé de pure passion, mais c'est un homme de cœur, sur lequel on peut réellement compter...

Ils ont l'air tellement malheureux tous les deux...

Ce malheur de l'amour, je le connais trop bien...

Et si c'était le malheur de l'amour qui liait vraiment les époux?

Je garde cette pensée pour moi mais me voilà partie dans une grande tirade sur l'amour, l'amour qui résiste à l'aveuglement du monde, l'amour de Roméo et Juliette, l'amour plus fort que la méfiance et vas-y la marieuse, déballe ta marchandise, fais pleurer les murs...

À peine sont-ils partis, main dans la main, que la honte me submerge. À quel jeu ai-je joué, moi qui m'étais fait une devise de *ne rien forcer*? Je confie mes doutes à Ugo. Il me rassure. Il ira parler à la mère intraitable et on verra ce qu'on verra!

Il revient tremblant de rage et malade de dégoût après le rendez-vous dans un café tranquille avec la mère, une odieuse autoritaire qui se donne des airs de grande dame, accompagnée de son nouvel homme, un arrogant borné, d'une grossièreté à faire tomber les mouches. Ils ont craché le venin de la haine et de la vengeance contre tout ce qui ne ressemble pas à leur monde clôturé. Pour finir la mère a érupté : *Ce sale type peut mettre sa patte noire sur ma débile de fille, mais il ne la mettra pas sur l'héritage, vous pouvez le lui dire, vous qui fricotez avec ces parasites que les élites chouchoutent au nom de leur saloperie de bonne volonté! Vous ne voyez pas qu'il secoue sa queue noire parce qu'il en bave pour les papiers et l'héritage? Moi, mon héritage, je le donnerai à qui nous débarrassera de la canaille noire ou basanée!* Ugo que l'envie du meurtre prend à

la gorge s'est échauffé, a crié, injurié aussi, pour finalement jeter un billet sur la table et sans attendre la monnaie s'échapper du café.

Trois ans plus tard, à la naissance du premier enfant de Janine et Abdallah, la mère qui ne s'est plus manifestée téléphone à sa fille, à la clinique, pour dire qu'elle accepte de venir voir son petit-fils : *Je viendrai à onze heures précises. Arrange-toi pour être seule. Je ne veux pas avoir à croiser ton mari.*

Je suis devenue grand-mère moi aussi et m'occupe régulièrement de ma petite fille, orpheline de son père, quand Ariane travaille tard le soir ou tôt le matin. Je dois donc renoncer à mes cours. Abdallah arrête sa formation et on ne se voit plus très souvent. Il a quitté les toits et travaille à nouveau avec une machine, mais dans une entreprise qui crée des montres pour milliardaires. La machine fabrique les bracelets originaux, avec des métaux précieux. Abdallah a été initié à l'électronique pour la faire fonctionner. Il a un bon salaire. Janine aussi, qui travaille dans une régie. La famille compte maintenant deux fils. On reçoit leur photo devant le sapin à Noël et une carte des vacances à la mer. C'est Janine qui l'écrit et signe aussi pour Abdallah. Est-ce qu'il n'a pas surmonté l'épreuve, entre nous, de la vérité non dite ?

Depuis pas mal de temps et à divers indices je me doutais qu'il avait dissimulé avec beaucoup d'astuce et de persévérante cohérence dans le discours sa véritable nationalité. Il venait de Guinée et non pas de Sierra Leone, dont il avait acheté le passeport à un employé du consulat. Pas de guerre en Guinée : il aurait été renvoyé sans délai. Je ne lui en veux pas d'avoir rusé pour déployer comme Ulysse les ressources de son esprit de conquête et surmonter les périls du voyage. Mais j'ai besoin que la vérité soit rétablie entre nous, maintenant qu'il ne risque plus rien et que ses employeurs comme ses amis savent qu'il est par sa naissance et la nationalité de son épouse un Guinéen et Français, avec un permis d'établissement en Suisse.

Je lui donne rendez-vous à la gare. Ce n'est plus le solaire enthousiaste au regard étonnant de douceur. Il a épaissi et son visage s'est gelé dans le sérieux. Le courant ne passe plus avec une naturelle effervescence entre nous. Où est-ce qu'on pourrait aller pour discuter tranquillement ? Il n'a pas l'air disposé à cette tranquille discussion et m'entraîne dans un café au sous-sol, ouvert sur le va-et-vient des voyageurs et des clients des boutiques. Il y a du monde à l'intérieur et une musique à tout casser. J'essaie d'expliquer l'importance, pour moi, de la vérité. Il pouvait la garder

pour lui tant que c'était nécessaire pour se protéger de la férocité du monde et des bavards qui font du tort sans le savoir. Mais à présent...

Abdallah détourne les yeux. Il dit que je me trompe.
Il n'a pas menti. Non, non, à moi il ne peut pas mentir.
Il reprend le récit entendu cent fois.
Le récit où tout est vrai, sauf le point de départ.
Est-ce la fierté qui détruit le simple élan de la vérité ?
Abattue je sens s'épaissir, là encore, le brouillard menteur.
Son opacité a gagné.

Et pourtant... Au cœur de mon propre récit, le temps ayant passé, je prends conscience qu'Abdallah a dit vrai. Il a dit que je me trompais et c'était vrai. J'ai confondu la vérité avec l'exactitude. Il a dit qu'à moi il ne pouvait pas mentir et c'était vrai. Instinctivement il ne s'est pas laissé imposer une illusion de transparence. Il m'a ramenée, comme l'écriture, au vrai point de départ : l'insaisissable. À présent la fuyante vérité nous relie, plus forte que l'empire du brouillard menteur.

La haute lumière est morte
L'étincelle humaine danse
de tristesse et se multiplie

Abdallah téléphone un soir, l'été dernier. Ça fait longtemps qu'il cherche à nous inviter pour nous faire voir la maison que Janine et lui ont achetée en France voisine. Dans le grand lotissement il est difficile de s'y retrouver. On repère l'énorme centre commercial et on téléphone. Abdallah vient nous chercher au volant de sa 4x4. On le suit. Il nous indique une place où garer notre vieille voiture. La sienne pénètre dans l'enceinte du pavillon, après qu'une impressionnante porte métallique, actionnée électriquement, lui livre passage puis se referme. Abdallah réapparaît sur le porche de la maison et nous guide à l'intérieur. On salue Janine et les deux fils, qui ont bien grandi. Les revoir me libère une nouvelle fois de ma honte de marieuse consciente du malheur de l'amour. Ils sont en vie, ces deux-là, c'est une bénédiction qui me suffit. Il n'empêche que je me sens incapable de sortir autre chose que des banalités. Ugo fait tous les frais de la conversation. Vivement l'apéro dans le jardin, que je reprenne du cœur au ventre. Le jardin est une cage. De hautes palissades l'entourent. On ne voit pas les maisons voisines, à dix

mètres. Gazon. Il y a quand même un arbre ou deux et un petit carré de légumes. On admire. Plus tard Abdallah nous montrera les installations intérieures. Il a tout fait lui-même. La maison était en piètre état. Il a tout réparé, repeint, consolidé. Il a agrandi la salle de bains et la cuisine, ajouté une véranda. Tout ça est magnifique, pas question de juger avec nos goûts à nous. Mais le grand absent, c'est l'élan. Le confort l'a remplacé. On dirait que l'odieuse belle-mère habite la maison où elle n'a jamais mis les pieds et que sa meurtrière malveillance poursuit son travail de sape. Abdallah l'humilié, l'abattu en plein vol, reproduit le monde clôturé qui l'a si violemment rejeté.

Barbecue. Abdallah officie au grill et gronde les deux garçons qui shootent et font branler les palissades. L'ordre et la discipline reviennent et avec eux l'ennui. Les garçons restent à table, où les questions et considérations sur l'école leur cassent les pieds. En attendant le dessert, Janine leur permet d'aller faire un tour à vélo dans la rue mais pas au-delà. J'ai remarqué que le lotissement longeait un bois. Janine : *Oui, mais je ne leur permets pas d'y aller. Il n'est pas aménagé. Ils risqueraient de se faire du mal.*

Avant de partir, on regarde des photos. Changement de décor! Le village de la grand-mère, où Abdallah et ses frères ont construit une maison pour les séjours au bon air, loin de Conakry où le climat est infernal... Enfin le pays d'origine peut être nommé... Enfin on n'a plus besoin de se forcer pour admirer... Enfin on pousse des oh! et des ah! devant une merveille de simple maison en pisé et en briques à un étage avec une grande terrasse, au milieu des arbres, des fleurs et sans l'ombre d'une barrière. On voit les garçons sur l'escalier extérieur, avec leurs cousins et cousines. Cette année, ils ne pourront pas y aller : la fièvre d'Ébola s'est déclarée. Qui sait ce qui va se passer?

En fin d'après-midi Abdallah nous raccompagne à notre voiture à la triste figure. Elle a des rayures partout. Il lui manque un rétroviseur. En plus elle a du mal au démarrage. Elle tousse. Abdallah qui maîtrise aussi la mécanique s'offre à regarder sous le capot. Ugo, tendu, lui dit que non, il a un truc, il faut seulement le laisser se concentrer pour que ça marche. Effectivement, après un certain nombre de bruits sinistrement catarrheux, le moteur accepte de se mettre en route, comme une vieille mule au sale caractère. Encore faut-il qu'elle se décide à avancer plus loin que cent mètres. Il arrive qu'il faille recommencer tout le processus. Conducteur et passagère se crispent sur leur siège et transpirent. Enfin ça fonctionne, comme en témoigne le bruit à peu près régulier. Par la portière je fais un

dernier signe d'adieu à Abdallah et je vois sa mine consternée. Comment se fait-il que ces deux instruits, dont l'un enseigne encore à l'université, se triment dans une pareille casserole? Ça allait mieux, pour eux, dans le temps. Qu'est-ce qui leur est arrivé?

Ugo se fiche de ce genre de mine. Il ironise sur la mentalité moutonnaire et sur les loups qui font marcher la banque nourricière. La mine d'Abdallah, je ne m'en moque pas, quant à moi. Si la dégringolade financière n'était liée qu'au choix de la recherche au péril des garanties, je ne craindrais rien. Mais je ne suis pas près de confondre la recherche avec les caprices d'Ego, qui pendant plusieurs années a mené la grande vie avec son idole orientale que je n'ai jamais vue, puisque je me refuse à fréquenter les vernissages. Dans le brouillard menteur les dettes se sont accumulées. Un beau jour elles ont dévalé sur nous comme une avalanche. On a du mal à remonter la pente.

À propos du fidèle malheur de l'amour je me souviens d'une autre visite, il y a longtemps. La visite à un ami mourant.

L'ami a été transporté dans un centre de soins palliatifs. Si on veut le revoir il ne faut pas tarder, d'autant qu'Ugo va partir pour un congrès en Allemagne. Il doit venir me chercher à la maison. Le centre pour les vies souffrantes qui vont bientôt s'éteindre se trouve loin à la campagne. Ugo est en retard. Angoissée à l'idée de l'ami peut-être déjà entré en agonie, je téléphone. Ugo répond qu'il roule vers moi, qu'il va arriver, que je peux descendre dans cinq minutes. Il pose son portable sur le tableau de bord et oublie de le fermer. J'entends tout ce qui se dit dans la voiture, où l'idole orientale a pris place. Il est question d'une peinture murale qu'il va réaliser à Berlin... dans un superbe appartement... que vient d'acheter la Flamboyante... Elle les accueillera tous les deux le week-end prochain... Puis j'entends la portière qui claque. Je pose le téléphone. Les cinq minutes ont passé. Je descends.

Durant tout le parcours je me tais. Je me tais comme une noyée.
Je me tais comme une dévorée par un monstre des profondeurs.
Je me tais comme tous les corps fervents qui ont cessé d'exister.

Ugo ne s'étonne pas de mon mutisme. Il croit que je pense à la mort prochaine de notre ami atteint d'une maladie dégénérative. Et lui, à quoi pense-t-il? Dans cette voiture qui longe le lac puis roule dans la campagne à la beauté non vue les pensées de l'un et de l'autre sont séparées par un

univers de ténèbres où les étoiles possédées par le non-sens d'une attraction puissante sont mortes depuis des millénaires.

L'ami, quand on entre dans sa chambre, ressemble déjà à un cadavre. Il a les yeux fermés. Il est absent. Moi aussi, à son chevet. Ugo par contre n'a pas trop de mal à parler, même si l'ami ne l'entend pas. Il parle à un défunt qui est encore là. Il dit...

— *Est-ce que tu te souviens de la soirée lointaine, dans le Jura, où on s'est rencontrés, les trois, pour la première fois ? Est-ce que tu te souviens qu'on a parlé de Venise ? Est-ce que tu te souviens...*

Alors l'ami ouvre les yeux. Il nous regarde tous les deux. Un léger sourire éclaire son visage de cire. On a du mal à l'entendre mais il nous parle. Il dit :

— *Merci d'être là, les amis. Pour vous, comment ça va ?*

Alors en moi la déchirure ne peut plus se taire. Je lui prends la main, sa terrible main inerte, et je parle comme si je perdais mon sang, par désespérants bouillons. Je raconte tout, je déverse tout, je pleure à gros sanglots.

Ugo ne dit pas un mot.

Des larmes lui sillonnent les joues.

Alors, dans un souffle qui unit nos trois désastres, le mourant soupire ses derniers mots, car il ne parlera plus durant les deux jours qu'il lui reste à vivre, et il dit :

Ne craignez rien les amis...

Ça va aller...

Oui... ça va aller...

O n n' e n r e v i e n t p a s

On a trop vécu pour croire encore au pacifique envol et pourtant

Quand une plume se détache des ailes puissantes qu'on n'a pas
Tourbillonnant toute petite en chute libre dans un courant d'air
On se sent allégée du pire et on n'en revient pas

On a beau savoir que la plume qui danse est soumise elle aussi
À la pesanteur et n'habite pas pour l'éternité le bleu limpide
Qu'elle a toutes les chances de finir piétinée sur un trottoir
Ou engluée dans la boue sur un champ déserté par les oiseaux
On a appris par endurance et par soudain délire que le pire
N'est pas la mort du vent ou du souffle à peine perceptible
Ni la chute de la plume abandonnée à la solitude noire

Le pire est le meurtre de l'insaisissable

On n'en revient pas que la mort du soleil pourpre et la mort
Du clair de lune sauvent du meurtre et du meurtre encore

Leur histoire entre ville et forêt dissipe les sortilèges
De l'imposante armoire à deux miroirs où sont pendues
Les nuits cousues d'étoiles et doublées de renard argenté

Demeure le puits d'ombre où gisent les nouveaux dormants
Leur silence donne corps à l'amour en deuil
Et dans les cendres à la libre étincelle

Si vive qu'on n'en revient pas

Dépassée, c'est la mort qu'il faut rencontrer encore dans cette dernière étape du voyage au cœur de l'insaisissable. La mort de la mère. Depuis des mois elle reste cloîtrée dans la peur panique d'avoir à sortir de son cocon de brouillard. Aucun plaisir de voir la porte s'ouvrir et quelqu'un du dehors

pénétrer dans la chambre. Plus question de lectures ni de musique. Plus d'étonnement ni de pensée. Ténacité de lichen accroché à la grisaille des jours. Sa tête se détraque. Elle devient agressive et injurieuse dès qu'une soignante s'approche pour la laver, lui changer sa chemise de nuit, lui refaire son lit. Elle va jusqu'à se débattre violemment. Elle donne des coups. Il faut appeler du renfort. J'ai honte de laisser toute la peine à d'autres, honte de fuir la chambre où elle crie, affreusement honte de moi qui ne pourrai pas la pleurer quand enfin son corps se laissera respecter en paix pour la dernière toilette et l'habile enfilage d'une robe un peu élégante qu'elle ne porte plus depuis des années. Finalement, après le refus interminable de tout ce qui perturbe son repli dans un somnolent emmurement, ma mère n'a pas à lutter contre la mort, qui la prend à l'improviste, un matin.

Choc et stupeur devant le cadavre.

Démence abolie mais pas de soulagement.

Explosion d'un astre noir à l'intérieur, qui lance des débris partout.

Tant d'incurable souffrance pour en arriver...

À ce définitif durcissement?

À ce corps familial sans personne dedans?

À cette armure vide annulant la ferveur des caresses et des étreintes?

La coupure du cordon coupé depuis si longtemps...

Me lacère les entrailles.

Les sanglots montent...

Comme d'une faille qui me lézarde des pieds à la tête.

Les sanglots me débordent. Les sanglots que je n'attendais pas.

Ils se déchaînent contre l'ultime pacification.

Où est ma mère insupportable? Où est ma mère aimée? L'absolu de son absence me frappe avec la violence d'une gifle originelle et me précipite hors de la chambre, hors de la maison de retraite, hors de l'enfermement dans la brumeuse tristesse. Je marche pendant des heures avec Ugo dans la ville et une sanglotante effervescence me soulève du sol, comme une marée qui monte là où il n'y avait pas d'eau, comme une formidable inondation, comme un nouveau déluge dont les vagues me renversent. Effroi? Joie? On ne sait plus. On est changée en goutte d'eau dans la vague et vague dans la marée et marée qui déferle, noyant le monde de la vieille mère affolée de peur dans son égocentrique armure et de la fille exaspérée qui ne lâchait pas ses armes en acier trempé. Le cœur s'agrandit de mille vagues offertes au vent qui cingle à travers la conscience déboussolée. On laisse partir le cadavre à la chambre froide. On se donne,

mère et fille, à l'ardeur immensément vivante, au silence des lointains, à l'épreuve de la disparition, à l'immémoriale nouveauté de son dépassement, incroyable, réellement! L'aérienne amie se remet en marche. Elle n'est pas encore bien au clair sur ce qui lui arrive en ma compagnie mais on sent qu'on avance, que l'air vibre alentour, qu'on est reliée à Ugo interloqué par la marée invisible, dont la gigantesque montée lui est transmise par une pression de la main, fugitivement. On est reliée aux passants qui partagent sans le savoir ce qui se passe d'étrange ce matin dans la rue où il n'y a rien de remarquable et personne d'important. On est reliée aux arbres, à leur muette solidité, à la forme si belle de leurs feuilles qui ressemblent à des mains ouvertes. On est reliée à la sculpture de Arp qui leur rend hommage sur une place minuscule et déserte entre deux rues à grand trafic. On est reliée au chien d'un roux resplendissant qui promène dans le parc au bord du lac son vieux maître au chapeau cabossé. On est reliée aux marchands de fruits et légumes qui s'invectivent en rigolant tout en empilant les cageots dans les camionnettes, car le marché ferme. On est reliée à la cloche qui a sonné une heure à l'église à côté, où on a vu entrer une ombre inquiète. On est reliée au cierge qu'elle a allumé peut-être. On est reliée à la provocante aux oreilles bouchées par une musique du diable et qui chantonne en traversant la rue sans obéir au sémaphore, tandis qu'un klaxon glapit comme une bête en rut. On est reliée au tram bondé qu'on ne prend pas et aux nuages s'effilochant dans le bleu. Par mille signes qui parlent au-delà des langues on est reliée à la ville de l'enfance et de la jonction des eaux sous le pont aux trois arches, où soudain le tonnerre d'un train magnifie le retour du silence. Tout est si neuf, si simplement relié!

Des jours et des jours plus tard, quand la grande marée est retournée au large, que les démarches pratiques et les rites ont été accomplis, on se retrouve seule avec la nostalgie de l'intensité...

Elle marche à pieds nus
sur le sable humide où l'écume
a dessiné une ligne ondulante

qui ne mène nulle part

Chaque pas qui s'y enfonce
consent à l'absence
et au prochain renversement

En attendant, les questions se succèdent. Comment la peur a-t-elle pu étouffer l'étincelle inconnue au point qu'il a fallu la mort pour libérer entre mère et fille l'aérienne amie? Comment ne pas céder à la fatalité de l'emmurement? Comment revenir à l'évasion risquée? À la fragile échelle, qui ne tient pas debout? À la dignité de la parole tombée au sol et se relevant avec peine, tachée de boue? Comment ne pas trahir le sens à vif, échappant aux appropriations, affabulations, recettes ou commentaires à n'en plus finir sur le feu, la flamme et les fumées massives, qui s'épaississent?

On verra. On se fie aux mots pas écrits d'avance, aux pensées désarmantes, aux lueurs qui tressaillent dans l'histoire sans éclat du père et de la mère. On les suit. On se souvient de la vieille maison locative sur la falaise du Rhône, avec vue sur la ville dont la cathédrale est cachée par l'ampleur d'un grand marronnier. Pourquoi le père et la mère ont-ils quitté, après le départ de leur fille, ce lieu simplement enchanteur? À la place de la passerelle reliant le quartier de la Jonction, en bas, à celui de Saint-Jean, en haut, va se construire à l'époque où le père atteint l'âge de la retraite un pont à double voie, pas tout proche mais où le trafic sera dense. Les parents craignent que le bruit ne perturbe leur qualité de vie et que l'air alentour ne soit vicié. Ils n'attendent pas de faire l'expérience du changement. Ils sont certains qu'il sera insupportable.

— *Le Pont Sous-Terre, ça irait encore, s'il ne débouchait pas, de notre côté, sur une route en pente. Elle va se construire là-bas derrière les arbres. D'ici on ne la verra pas, c'est entendu, mais quel vacarme! Et il faudrait s'habituer au troupeau journalier qui vrombira à coup d'accélérateur? Aux motards qui trafiquent leurs engins pour les rendre plus agressifs? Aux sirènes de police ou de pompiers? Sans compter, pendant trois ou quatre ans, le tintouin du chantier. Non, non, pas question d'affronter la destruction de la vie paisible, sacrifiée au profit de la fièvre motorisée! Pourquoi souffrir ces désagréments alors que rien ne nous y oblige?*

En effet, la crise du logement ne vient pas contrarier l'idéal d'une sereine retraite puisque l'installation au calme est pour ainsi dire offerte sur un plateau d'argent. La mère a hérité en copropriété d'un petit immeuble de trois étages. L'entreprenant patriarche l'avait acheté pour placer ses sous en sécurité dans l'immobilier. Il est situé dans la banlieue verdoyante de la petite ville de Nyon. L'appartement le plus agréable vient justement de se libérer. Heureux hasard, qui va dans le sens du désir de repos et le justifie comme par une faveur du destin. Les parents laissent tomber la vieille maison locative à la vue imprenable et la ville dont le mouvement devient

par trop perturbant. Le père peut maintenant habiter où bon lui semble et la nostalgie qui l'inquiète par instant, comme une traînée de brume suspendue sur le Rhône dont les eaux vertes vont peut-être lui manquer, ne fait décidément pas le poids face à la raison pratique, à la sagesse philosophique et à la facilité du changement. La mère a l'impression de se rapprocher du village de son enfance, même si les deuils et les conflits d'héritage dont elle n'est en rien responsable l'en éloignent plus que la distance en kilomètres. Déménagement organisé. Tout fonctionne à la perfection. C'est à peine si le salon vidé et nettoyé fait peur. On voit trop l'usure de la tapisserie et les défauts du parquet. Dernier regard dans le haut miroir piqueté ici et là de minuscules étoiles grises, au-dessus de la cheminée en marbre où depuis longtemps le feu ne crépite plus. Installation dans le bâtiment moderne et plus confortable, d'une architecture impeccablement ennuyeuse, comme celle de tous les autres aux environs, dans les anciens pâturages à vaches transformés en aimable zone d'habitation, ni pauvre, ni cossue, ni snob. Apparition de nouveaux meubles. Achat d'un épais tapis aux vastes dimensions. Doubles rideaux. Pénombre et tranquillité assurées. La paix règne. Vraiment?

– *Non, ça ne va pas très bien... Ta mère, vois-tu, je ne la reconnais plus...*

Le père si discret d'habitude et même hostile aux confidences est sous le coup d'un tel cafard qu'il lâche, sans un mot de plus, à une table de café dans la petite ville tranquille, cette phrase dont la portée tourmente encore sa fille abasourdie. On sent bien qu'il ne donnera ni détails, ni explications. On lui a demandé des nouvelles de la retraite au calme. On comprend que la routine a chassé l'étincelle. On n'insiste pas. On n'essaie pas de le rassurer. On accueille son chagrin comme la fissure qui vient des profondeurs du volcan et ouvre à l'au-delà sur la terre : l'au-delà de l'amour installé.

Bien avant le déménagement dans l'appartement moderne, le père lui aussi a laissé tomber l'amoureux violon, non pas virtuose mais fervent, dont la voix s'envolait vers l'au-delà bienheureux, inconsolablement. Il s'est endurci dans ses compétences techniques et son rôle de Maître à l'École des Arts et Métiers, tandis que la mère se coinçait dans son rôle de maîtresse de maison, un rôle n'ayant pas droit aux majuscules, puisqu'il ne rapporte pas d'argent. Une fois la porte de l'École fermée au retraits et la Maison devenue le centre de l'existence, la séparation des rôles s'atténue mais l'amour anémique ne reprend pas souvent des couleurs.

Avec l'héritage du patriarche l'amour va même avaler la médecine qui tue.

La mère, élevée au grade de propriétaire dans l'immeuble moderne mais sans prétention qui n'offusque pas ses honnêtes principes, peut maintenant contribuer à la santé financière du ménage. Elle n'attend plus que le père lui offre une sortie au restaurant. C'est elle à présent qui invite une fois par an à l'une des meilleures tables de la région. Ugo et moi en profitons aussi. Non sans malaise en ce qui me concerne. Surtout au moment du dessert. À Crissier, par exemple, où Girardet est encore le patron. Toute la panoplie des exquises douceurs, revues et complétées par un grand maître, est amenée sur une table roulante. La mère n'en finit pas de faire remplir son assiette. Quand il n'y a plus d'espace libre où rajouter une friandise l'assiette lui est servie, impassiblement. Avec un air de reproche et de mécontentement la mère lorgne encore sur ce qui échappe à sa gourmandise et va garnir l'assiette de l'un ou l'autre convive. On dirait que la fière revanche prise en ce moment sur des siècles de service domestique dans l'ombre des pourvoyeurs d'argent n'est pas suffisante et ne le sera jamais. Pendant ce temps le père, que le sommelier surveille du coin de l'œil, s'aperçoit que la bouteille pas aussi chère que bien des autres sur la carte est presque vide. Il n'ose pas en commander une deuxième. La générosité de la mère connaît de parcimonieuses limites, surtout quand il s'agit du vin, qu'elle-même n'apprécie pas spécialement. Le père ne prend pas le risque de gâcher la fête ou ce qui en tient lieu en contrariant celle qui invite. En dégustant un baba de rêve je pense aux repas de famille, le soir, dans la vieille maison locative et au sentiment d'injustice qui souvent accablait l'abîmée, surtout à la mauvaise saison, quand après la soupe aux légumes ou autre potage, le père et lui seul avait droit à ce qui paraissait le comble des délices : un reste du gratin de la veille, réchauffé au bain-marie. Gratin de poireaux, de cardons, de pommes de terre, d'endives, de navets, de fenouils avec de fines tranches de lard sous le gruyère râpé, bien fondu et grillé. Il n'en restait pas assez pour partager entre trois. Mais pourquoi était-ce toujours le père qui y avait droit ? L'abîmée n'ose pas s'insurger à haute voix. Elle n'a que sept ou huit ans. Les yeux baissés, elle ressasse en elle-même l'injustice du privilège...

Quand on ne gagne pas d'argent
on n'a donc pas sa place dans le monde
qui offre les bonnes choses ?
C'est comme si on n'existait pas ?

Des années plus tard, dans le prestigieux restaurant, même si j'apprécie le génie du chef, j'ai du mal à avaler la fière revanche de l'héritière, qui peut maintenant payer de sa propre poche une sortie hors du commun mais impose des restrictions sur le bon vin, dont son époux reprendrait bien un verre et moi aussi. En réalité la revanche ne vise pas tellement mon père que le patriarche d'où vient l'argent. Plus ou moins consciemment, l'héritière est en train de venger la Mémé, alors même que la Mémé, à tort ou à raison, ne s'est pas sentie outragée par le patriarche qui la laissait de piquet à la maison avec les enfants quand il allait faire la fête. Il comptait sur elle pour soigner, à son retour, son puissant mal de tête et pour ne pas maudire de vive voix les dérèglements dont il n'était plus, devant elle, si fier que ça. Grâce aux diverses sociétés dont il faisait partie, villageoises et militaires, politiques et culturelles, l'entreprenant patriarche, dont l'enfance avait frôlé la misère, s'accordait de nombreuses sorties, qui l'emmenaient parfois hors des frontières du pays et de la rigueur calviniste. Proposer à son épouse de l'accompagner lui aurait paru scandaleux. Par contre, plus tard, une fois passés la force de l'âge et le temps des fêtes bruyantes, il lui donnait de quoi nous inviter à Nyon dans un élégant salon de thé, où je m'ennuyais comme un petit singe en robe et en cage. La bonne Mémé de la ferme rayonnait d'heureuse élévation en dégustant sous les petites lampes à abat-jour doré et pendeloques des petits gâteaux ou des glaces aux jolies couleurs. Le patriarche se déchargeait sur mon père du soin de nous conduire une fois par mois dans ce paradis des dames. La scène des desserts chez Girardet, au souvenir si pénible, représente au fond l'idolâtre apothéose de la Mémé dans la douceur de bon ton et l'impitoyable exclusion du patriarche trop généreusement arrosé.

Croissante tristesse à la pensée
de la mère héritière de la domination
qui revendique la liberté de la fête
Et s'éloigne de la naïveté du plaisir
Ou de son profond délire
Tous les deux rebelles
à la fierté de l'argent

Autre restaurant, à Paris celui-là : *Le Petit Riche*. Ce nom nous fait bien rire, Ugo et moi. On a vu quelque part une photo de la petite salle délicieusement vieillotte avec ses miroirs et ses velours grenat. Elle nous rappelle Venise et le Florian. Nous donne envie d'aller fêter en gourmand

tête-à-tête la bonne surprise d'un *Prix de Poésie*, offert par la Ville de Genève, pour lequel je n'ai fait aucune démarche et qui nous tombe dessus comme un cadeau du ciel. Il se trouve que la demande de bourse au *Fonds National de la Recherche Scientifique*, que le patron du laboratoire au Muséum a faite pour continuer de salarier Ugo, n'a pas été acceptée aussi rapidement qu'il l'avait cru. Pas de salaire pendant un mois. Rien de dramatique : je pourrais appeler à la rescousse mes parents, qui n'ont jamais rechigné à nous aider quand l'imprévu d'une grosse dépense nous faisait voir en face l'insignifiance de notre compte en banque et l'impossibilité du crédit. Seulement voilà : la froidure d'une nouvelle ère s'est installée dans la famille, la société, le monde entier.

Avec l'héritage du patriarche s'éteint la bonne entente entre le père et la mère quant à l'aide affectueusement offerte en cas d'ennui. Le père fatigué se dérobe face à la mère devenue aussi pointilleuse qu'une employée supérieure du sacro-saint système financier, chargée de surveiller la capacité à gérer convenablement les dépenses. On a carrément peur, Ugo et moi, d'affronter ce tribunal et d'entendre crépiter, même si rien ne se dit explicitement, le jugement sans appel sur notre manque de prévoyance et d'économie. Même si les billets ne sont pas refusés aux deux coupables...

La méfiance déshabille la vie
de son étrange noblesse dont l'élan
n'est pas rassurant selon l'esprit
des gens comme-il-faut et pas non plus
des brutes des hallucinés des déjantés
accrochés comme les plus raisonnables
au pouvoir de l'argent

Le Petit Riche nous paraît l'endroit idéal pour fêter la poésie au couronnement fugace, qui nous libère de l'embarras d'avoir à demander des sous à l'héritière du patriarche, atteinte de croissante pingrerie. On se félicite d'échapper au règne de l'argent qui n'est plus le serviteur indispensable, empressé, fantasque à l'occasion, mais le Maître inexorable des réussites bien installées ou des humiliations. On s'en tire indemnes pour cette fois et le clin d'œil sur les petits riches qui se tapent la cloche nous met en joie. Ugo sort son costume, sa belle chemise, son nœud papillon. J'enfile ma robe noire d'*Henri à la Pensée*, couturier d'avant-guerre, achetée lors d'une tournée aux Puces. Le fluide lainage et les dentelles du

corsage au savant plissé me prêtent une allure d'héroïne en noir et blanc dans un film remis au goût du jour. Aux pieds des talons hauts, sur la tête un petit chapeau et nous voilà bras dessus bras dessous en route vers le métro, parés pour le restaurant qui annonce un menu assez cher mais encore dans nos prix puisqu'il s'agit ce soir d'être riches en petit. La petite richesse nous fait le pied de nez aussitôt que la carte imposante nous est présentée. Il y a bien un menu à notre portée comme prévu, mais sans autre choix que les huîtres pour commencer et le canard à l'orange ensuite. Or je suis allergique aux huîtres et Ugo ne raffole pas du canard à l'orange. Tout le reste, sur la carte, est destiné à de petits riches qui ont gagné aux courses ou à la loterie. *Deux menus, s'il-vous-plâît!* Ugo gobe une douzaine d'huîtres, je mange plus que mon content de canard à l'orange et on se remémore à qui mieux mieux la kyrielle des plats dégustés *Alla Madonna*, le tonitruant restaurant...

À deux pas des gondoles à l'incurable mélancolie
Et du vaporetto bondé qui se croisent tous les jours
Dans l'ombre aux reflets verts sous le Pont du Rialto

Après la crème renversée et le café on file en vitesse. Il pleut des cordes. On n'est pas mariés avec la richesse, comme on vient d'en refaire l'expérience, mais avec la petitesse moins encore : on retourne à l'intérieur pour faire appeler un taxi. Grande voiture noire, un peu funèbre. Un Arabe au volant. Il écoute une chanteuse arabe. Il baisse le son. Mais on veut entendre... On veut entendre cette voix arabe... On veut entendre ces paroles qu'on ne comprend pas... Le son s'amplifie. On entend les villes surpeuplées et on entend le désert. On entend ce qu'on n'a jamais vu. On roule à toute vitesse sur la voie exprès le long de la Seine, d'un pont à l'autre entre les lumières brouillées par la pluie battante et on entend Paris... Ah quelle musique!

On a maintenant l'âge de la mère quand elle prenait sa revanche en accumulant les douceurs sur sa propre assiette et en restreignant pour les autres le vin suspect de nuire à la clarté du jugement, à la maîtrise de soi, à la modération... Il est temps de se poser la question, dans la solitude de la conscience, un verre à liqueur déjà rempli d'un alcool fort posé sur la table de travail, prêt à être brisé rageusement contre la machine à l'écran lumineux ou vidé à la santé de l'insaisissable :

– Et toi, ma vieille, si tu avais pu disposer à ta guise, en parfaite indépendance, dans l'égalité économiquement restaurée après des siècles de servitude effroyable ou dorée, si tu avais pu disposer à toi toute seule de l'héritage du patriarcat et le conserver, ou si tu avais pu disposer d'une petite fortune acquise grâce à ta propre activité et la confier à la banque pour la faire progresser, est-ce que tu aurais eu la main plus largement ouverte, l'esprit plus enjoué, le cœur plus troublé par l'ivresse des paradoxes ?

On est bien embarrassée pour répondre...

Sinon par un livre qui n'est pas lu.

On est dans la peau d'une femme et on comprend le désir de revanche.

On est dans la peau abîmée et on comprend le désir de revanche.

On est dans la peau qui va disparaître...

Et on comprend le désir de revanche.

On se sent légère pourtant, renouvelée, en accord avec la mère aimée.

Avec le père qui la reconnaît entre toutes.

Avec l'enfant qui la fait pleurer de joie et de peine.

On n'a plus le désir de revanche dans la peau.

Dans la tête non plus et on n'en revient pas.

On a reçu la foudre un jour de grand beau temps.

On en est morte et on marche plus librement qu'avant.

On n'a plus de tête pour imaginer le bien et venger le mal.

On a une tête comme la grotte vide où les rêves...

Sont partis les yeux ouverts, étant perdus.

On ne la rencontre pas uniquement en pensée, cette grotte. Dans un village de haute montagne, où elle sert de four, on habite au-dessus. Profonde et très basse, de grande dimension, elle est nourrie deux fois par an de longues bûches qui flambent volcaniquement pendant des heures. Toute la cendre est alors retirée avant la cuisson des pains ronds, à la double entaille, dont la pâte prend consistance dans la chaleur rayonnant de la pierre, derrière l'étroite et longue porte de fer cachant l'intérieur de la grotte pour que ne soit pas troublé le processus de la création nourricière. Cette grotte le plus souvent vide c'est donc le four banal, traditionnelle propriété, en Valais, d'un consortage à qui on loue, au-dessus du feu ou son absence, l'ancienne salle d'école transformée en appartement. Il y a plus de vingt ans désormais qu'on aime cette vaste et unique chambre boisée dont les trois fenêtres donnent sur le Vélán, la montagne qui ressemble à la grand voile de l'envol immobile. L'énigme des circonstances paraît l'avoir offerte pour qu'on s'abandonne librement à une vocation étrangère au monde : laisser naître l'insaisissable, en fragile croissance.

On n'a pas fui le monde. C'est le monde qui nous a quittée. Il veut la domination, la maîtrise de tout, la fièvre innovante, qui rapportent. On n'a donc rien pour lui plaire. D'ailleurs on n'a fait aucun effort pour le retenir.

- *Heureusement que je suis là pour remplir la marmite!*
- *Et moi pour y mettre du corps et du goût!*
- *Oui, quand tu ne me laisses pas m'intoxiquer en plaine sous le brouillard pour jouir du ciel bleu sur les hauteurs toutes blanches pendant des semaines.*
- *Mais c'est toi, Ugo, qui ne veux jamais rester... Trois quatre jours et Via il marito! En ville, quand je redescends, je ne te vois pas beaucoup non plus...*
- *Je te manque? Alors ça, ça me fait plaisir.*
- *Tu me manques grâce à la distance et c'est pareil pour toi, avoue-le.*
- *Oui, bon, parce que tu es une sacrée enquiquineuse!*
- *On se demande bien pourquoi tu viens encore me tourner autour, Monsieur l'ensorcelant Ego que tout le monde s'arrache?*
- *Dans le fond je suis aussi solitaire que toi mais tu l'ignores.*
- *Non, je le reconnais... dans le fond du fond. Heureusement que je suis là pour souffrir en surface et creuser!*
- *Donc tu ne m'as pas délaissé pour rien? Tu as travaillé avec flamme... sans mettre le feu à la maison? Qu'est-ce que tu as écrit?*
- *J'ai semé des graines de curieux en p'tit paquet bleu...*
- *Dis-donc, il est midi et demi! Allume la radio, qu'on sache comment tourne le monde. Je te laisse aux fourneaux et la vaisselle sera pour moi, d'accord? Tu as vu les bonnes choses que j'ai achetées au marché et trimballées pour Madame la distante en son invisible aventure?*

L'aventure est de surmonter la séparation, étant libérée de *moi* je en même temps que de *nous autres*. Alors *on* devient l'incertaine étincelle, reliée à la fragilité de tous.

Les premières années, dans le village de haute montagne où on fait de moins longs séjours qu'à présent, étant encore attachée à la ville par des devoirs familiaux et des activités socialement acceptables, on est une étrangère mais pas une intruse parmi la douzaine d'habitants, pour la plupart des isolés, pas mariés ou dont les enfants vivent ailleurs. Ils apprécient qu'on aime ce qu'eux-mêmes désireraient tellement dépasser et qui les constitue : le lieu de leur enfance à la dure et de leur lent déclin parmi les quelques maisons occupées, les étables sans animaux, les granges désaffectées, les bâtiments abandonnés et mal en point. Pour ce petit monde qui souffre d'être séparé du grand, les choses vont changer avec l'argent. L'argent va enrichir les montagnards et surtout les affairistes en

transformant les rudes solitudes en marché des hauteurs privilégiées. Pendant longtemps on ne voit rien venir. En disparue qui résiste à l'emprise de la puissance on se sent proche, à leur insu, des oubliés sur leur pente à l'écart de la route principale, où se croisent sans un regard les uns pour les autres les voyageurs impatients du succès de leurs équipées.

Une nuit d'automne où il commence à neiger on part faire un tour à travers la blancheur qui tombe. Éclairée par de chiches lampes la rue étroite entre les maisons, la plupart inhabitées, débouche sur un chemin de terre qui s'enfonce à travers les mailles blanches. Plus de lumière devant. Seulement le grondement du torrent et quelque part un ululement. On continue d'avancer dans la blancheur opaque, envoûtée par la puissance d'une inquiétude qui à chaque pas se resserre. On entre dans une forteresse glaciale, hantée par de lointaines menaces et d'effrayants secrets. On a envie de rebrousser chemin et on s'obstine à braver la peur, sachant aussi qu'on ne risque rien, connaissant parfaitement le circuit qui mène d'un bout du village à l'autre bout, par en-dessous. Seulement la peur vient de plus loin que le terrain connu. Est-ce qu'on n'a pas déjà risqué d'être enfermée dans cette blancheur aveugle? Est-ce qu'on n'a pas donné son dû au silence pour en sortir? Mais est-ce qu'on vient jamais à bout des murs impalpables qui voltigent dans l'abîme intérieur et qu'on prend si facilement pour des ailes?

Soudain, en arrière, on entend une porte s'ouvrir, entraînant un tintement de clochette. Des voix parlent. Nouveau coup de clochette. On fait demi-tour. On se hâte. On retrouve les lumières du village, dont les halos souffreteux éclairent brumeusement la rue étroite. Vaguement se distinguent les vieux chalets en hibernation comme des ours dans une caverne qu'ensevelit la blanche indifférence du ciel. Qu'il nous oublie, celui-là, avec ses hauteurs accaparées ou niées par l'esprit! On a un corps! On vit ailleurs! On est tirée hors de la peur! On est appelée dans la bonne direction, vers la chaude lumière sur le seuil de la première maison habitée. On trouve devant la porte à la clochette Augustin, le bûcheron. D'habitude il est terriblement bourru et même buté comme s'il avait à abattre dans un hurlement de puissante machine le monde entier, qui se sert de sa force et se fiche de sa peine. Ce soir il brille de plaisir parce que viennent d'arriver dans sa tanière, où les anciens bonheurs sont partis avec sa femme et lui ont laissé la télé pour seule compagne, ses amis du Midi de la France. Il tient dans ses gros bras leur toute petite fille. Elle ne sait pas encore s'expliquer avec des mots...

Elle a montré en riant et battant des mains la fenêtre.
La fenêtre qui s'était mise à voleter.
Puis elle a crié sa détresse d'être prisonnière à l'intérieur.
Assise comme les géants mais sur une chaise plus petite.
Et haute pour être à leur niveau.
Une chaise fermée devant.
Elle a montré qu'elle voulait voir la neige.
Pas la voir bien au chaud à travers la fenêtre, non !
La voir vraiment, de tout près, dehors...
Libérée de la chaise prévue pour elle dans la maison.
À présent elle remplit les bras du bûcheron qui respandit,
En portant un si léger trésor, qui ne lui appartient pas.
La petite fille qui a montré avant d'être initiée...
Au pouvoir de la parole et à ses ruses...
L'intime élan vers l'inconnu,
Ne risque pas de prendre froid entre les bras robustes,
Qui obéissent, en même temps qu'elle,
À l'émerveillement du ciel tombé en neige.
La petite fille lève le menton bien haut, en invincible amante,
Que ne fascinent pas les lointains au glaçant silence,
Ni les puissants artifices pour s'en protéger.
La petite fille a fermé les yeux et tout son corps sourit.
Elle voit la neige en ouvrant la bouche...
Pour recevoir la blancheur de la nuit sur la langue...
Et la laisser habiter,
Invisiblement,
Son corps vivant.
Une étoile reste suspendue...
Limpide au coin de l'œil sombre...
Du vieillissant bûcheron.

Devant l'ordinateur qui connaît tous les mots et peut les échanger à toute vitesse sur la terre entière on retrouve la petite fille d'avant l'emprise de la parole et on n'en revient pas. Un frisson nous fait tomber de la chaise haute et un autre frisson nous remet debout. On laisse la vie s'écrire comme la neige dans le noir. On avance dans une étrange monotonie, qui ne lasse pas, animée qu'elle est par le frisson de l'insaisissable. Pas toujours aussi candide qu'entre les trois personnes sur le seuil à la clochette. On pense à la fête qui rassemble, deux fois par an, ceux qui habitent encore le village et ceux, bien plus nombreux, qui ont dû le quitter. On pense à la fournaise dans la grotte du four, que les hommes alimentent en bois

pendant trois nuits, sous la chambre unique aux trois fenêtres en vigie au-dessus de la vallée avec sa route reliant le nord au sud...

Trois nuits volcaniques
pour chauffer la grotte
et multiplier les pains

Les murs vibrent du bourdonnement rythmé du pétrin que le boulanger fait fonctionner dans la pièce attenante au four, plus petite, à la chaleur intenable, maintenue par un fourneau en pierre. Tout le monde transpire et se démène. De temps en temps une femme interpelle le boulanger, qui fait aussitôt pleuvoir une poignée de farine sur la table ronde. Un autre homme y jette des morceaux de pâte, qu'il a coupés et soigneusement pesés. Autour de la table les femmes de tous âges, en tabliers ou maillots décolletés, blanchies par la farine qui vole, transforment à tour de bras la pâte en belles miches rondes. Un troisième homme les fend d'un double coup de couteau et les dispose sur de longues étagères. Plus tard, le levain ayant fait son œuvre, une femme les passera par un guichet dans la porte, pour ne pas laisser fuir la chaleur indispensable à la pâte en travail. Les hommes du feu, ayant évacué les cendres, posent délicatement les miches au bout de la longue pelle en bois qui sert à les enfourner jusque dans les profondeurs de la grotte. Elles entrent blêmes sur la pierre brûlante et ressortiront brunes, croustillantes à l'extérieur, avec leurs deux cicatrices légèrement renflées, et délicieusement moelleuses à l'intérieur. La dernière fournée est celle des pains à la pâte sucrée, qui ne sont pas mangés avec la soupe, la viande ou le fromage mais comme dessert, avec du beurre et du miel, pour le doux plaisir. Les enfants attendent impatiemment ce moment. Ils viennent modeler des personnages à coucher dans les affres de l'enfer pour qu'ils se réveillent épanouis, plissant leurs yeux en raisins secs et riant de toute la malice qui fend leurs joues appétissantes. Avec cette fournée de joyeux drilles cuisent aussi des tartes rondes aux fruits, cerises et pêches au début de l'été, poires et pommes si Noël approche.

Le dernier soir, la fête bat son plein. Une raclette rassemble tout le monde à l'intérieur ou en plein air, selon la saison. Chacun attend son tour pour tendre son assiette et recevoir une nouvelle coulée d'onctueux fromage à la croûte grillée, qui sent fort. Le vin doré délie les langues et les plaisanteries égayent les plus timides, qui finissent par dire leur mot eux aussi et paraissent vaciller au bord de la volupté.

Quand les enfants n'en peuvent plus de courir, jouer à cache-cache dans tout le village, picorer en vitesse un bout de gâteau et que leurs chamailleries naturelles tournent au drame, les mères se décident à rentrer. On se retire dans la chambre au-dessus et on se met au lit. Peu à peu les autres femmes s'en vont. Beaucoup d'hommes aussi. Deux ou trois gamines restent à titiller les mâles vissés à la gnôle qui a succédé au vin. La fête ne repart pas. Elle a perdu son exubérance d'acrobate plus ou moins ivre mais pirouettant sans se flanquer par terre. Les filles ricanent des balourds insensibles à leurs agaceries et quittent la scène en se moquant. Soudain : grand silence. Prête à fermer les yeux sous le duvet, au-dessus de la fiesta lugubre, on s'étonne de cette brusque tranquillité. Un petit cliquetis... C'est le caissier, en train de compter les sous. Il faut bien payer la farine, le fromage d'alpage, le fendant qui coule à flots. La vente des pains couvre les frais, le compte est bon, ça va. Cependant la vue des pièces et leur prompt disparition excite les assommés de gnôle, qui reprennent du poil de la bête. Ils s'échauffent en parlant fric, fric et foot, champions du fric qui ramassent tout.

- *Ces gros-là s'laissent pas asticoter par des p'tites poules qui s'croient malignes.*
- *Ouais... Z'ont un choix de plus remplumées pour s'incer l'ail et tirer un coup.*
- *Une p'tite conne leur met pas l'grappin sur la bite pour les duper à vie.*

Nouvelle tournée de gnôle. Les mots foutent le camp. Bourbeux jurons. Vague début de bagarre. Grognements. Solitaire dans la défunte salle d'école, on grince des dents. On n'en peut plus de cet anéantissement de la fournaise dans la grotte à présent vide, obscure... mais dont la chaleur montera encore pendant des jours... apaisant déjà un peu... l'esprit qui broie du noir dans la noirceur humaine.

La fête n'a pas lieu l'année où un ouragan d'une violence extrême décime des forêts entières et arrache des toits. En vérité ce ne sont pas les dégâts de la nature en furie qui découragent le comité du four banal mais un ouragan d'une autre espèce, un ouragan invisible, qui se déclenche cette même année à l'intérieur d'un homme, l'ami de tous : Pierre-Marie. Technicien dans une entreprise de la vallée et père de deux enfants, Pierre-Marie est l'un des organisateurs les plus dévoués de l'ardente célébration du pain. Homme encore jeune, grand, portant lunettes, peu bavard mais d'une cordialité sans défaut et même d'une surprenante courtoisie, il prend en main tout seul bien souvent, le premier soir, le transport du bois et la mise en route de la fournaise. Cet homme sensible et désintéressé dont la vie a l'air claire comme l'eau de roche se rend une nuit à l'abattoir

communal. Il s'empare du casque au moyen duquel on étourdit les porcs pour éviter qu'ils ne troublent par leurs cris affreux, au moment d'être saignés, la paix du voisinage. Il se coiffe du casque, actionne le mécanisme. Clac ! Il tombe.

Quand le boucher, le lendemain matin, secoué comme s'il n'avait jamais vu la cruauté en face, découvre ce malheureux pantin sur le carreau, il le croit mort. Police. Médecin. Le casque à étourdir les porcs est retiré : graves lésions, dégâts irréversibles, visage défiguré, mais l'homme s'en tirera. Il n'a pas pensé à appuyer contre un mur de l'abattoir sa tête casquée de l'engin de boucherie pour augmenter la violence du choc et assurer sa fatalité.

On est assommée, comme le village sur la pente et le bourg dans la vallée, par l'atroce désespoir qui a ravagé cet homme. Pourquoi ? Personne ne prétend le savoir, même pas ses proches. Toutes les explications possibles meurent avant d'oser s'emparer des consciences et les remettre en place pour sauver la routine des commentaires. La question tourmente même les plus coriaces ou les plus enfermés dans leur satisfaction d'eux-mêmes, indifférents à l'immense abattoir qu'est le monde, qui jour après jour étourdit d'indicible peine.

Pierre-Marie au corps démantibulé, à la démarche bizarre, aux pauvres phrases chaotiques et au visage rafistolé revient à la fête du pain après plusieurs années d'absence. On ne l'a pas oublié pendant tout ce temps. À la table solitaire au-dessus du four silencieux on est allée à sa rencontre, comme à celle de la petite fille qui offre sa langue à la légèreté de la neige avant de savoir parler. On n'en revient pas que l'homme détruit par sa propre main transmette à son tour sans en dire un seul mot...

La fissure de l'insaisissable
qui déploie entre les humains

les ailes de la nuit sombre
où vit la frêle étoile
jamais installée

ni dans l'immobilité
ni dans l'envol

Qui n'a pas peur d'être fissuré par l'insaisissable? On a peur d'habiter le corps qui donne la vie et sa fragilité. On a peur d'être meurtrie par les puissances en place et réprimée de l'intérieur par la nature hostile à la défaite. On doit pourtant revenir à l'époque de la grande éclipse de soleil, l'année avant le passage au nouveau millénaire. Une éclipse qu'on n'a pas pu voir et dont la non-vision a plongé l'univers intime dans un brouillard à souhaiter la mort.

Plein été. Depuis plusieurs semaines on est seule à la montagne et pas librement. On est enchaînée à la solitude par la métamorphose d'Ugo en père pétillant d'heureuses illusions. Il a invité Ariane dans le cadre flatteur d'un restaurant à la mode sans la prévenir du but de l'invitation : lui présenter l'idole orientale. Ariane est enceinte. Ugo sait que le futur père risque de se dérober et que la future mère aura du mal à faire face. Qu'à cela ne tienne! Que chacun libère la flèche d'or de son propre désir! Tout s'arrangera! Et voilà la jeune femme, sa fille, introduite à grand renfort de compliments auprès du jeune artiste au talent prometteur. Le père n'est en rien troublé par le désarroi de sa fille, qui fait de son mieux pour sembler à l'aise, à la hauteur, à la page.

On se retrouve, mère et fille, quelques jours plus tard. Ariane est grosse d'une rage qui lui bouillonne dans les entrailles. Elle se débat comme si elle se noyait à l'intérieur d'elle-même, étouffée par la complaisante invention d'un accord possible entre l'amant, fils rêvé, et la fille vivante, dont la mère est absente du tableau.

Mère et fille ne parviennent pas à retirer la flèche...

Qui leur déchire la chair.

Une flèche empoisonnée par un inconscient désir... Un immense désir...

De purifier la vie de ses fissures.

Ariane s'en veut de ne pas avoir fait voler les assiettes dans le décor quand elle a compris d'instinct, mais pas clairement, ce qui était attendu de sa part : une admiration quasi amoureuse pour le père si *smart*, si libéré du patriarche tyrannique et ennuyeux, si ouvert aux chatolements multiples...

De la future mère est exigée une complète soumission...

Au pouvoir innovant du père et de sa jeune image...

S'élevant ensemble à la poursuite...

Du Dieu-Moi

Le lumineux père, soudainement grave comme à un enterrement, a fait pleuvoir l'encens au-dessus de l'épouse dans le cercueil. Il a juré qu'il y aurait toujours toute la place dans son grand cœur pour la femme restée invisible, dont il respecte tellement le silencieux travail... Il est sincère! Il pense avoir trouvé la formule du parfait équilibre... un saut dehors... un saut dedans... des sauts de plus en plus grands... pour aller et venir à sa guise entre l'obscurité vivante et la scène du monde, en s'applaudissant lui-même, depuis son fauteuil pas trop éloigné des premiers rangs.

Le jour de la grande éclipse de soleil, Ugo téléphone à l'éclipsée pour rappeler l'heure à laquelle il faudra se trouver dehors, séparément mais pour voir le même spectacle. Il explique à quel endroit exactement, sur telle pente, qu'on atteint par tel et tel chemin. On s'insurge, prête à lui raccrocher au nez s'il s'obstine dans ses directives. Lui-même est en train de rouler sur une autoroute, on ne sait pas bien où. Nuages, quoique pas trop denses au-dessus de la plaine, à ce qu'il dit.

— *Pour toi, dans tes Alpes bien-aimées, quel temps fait-il? Oh! là là, gyrophares à l'horizon! Peut-être un accident? Attention! Pas que la police me voie téléphoner au volant! Je te laisse! Ciao!*

Il ne semble pas qu'ici en haut les lunettes de protection spécialement conçues pour l'événement et vendues en bas dans tous les supermarchés doivent servir à quoi que ce soit. On ne va pas avoir à sortir de la poche ces merveilles en plastique, à monture de carton, qui permettraient de regarder en face le spectacle sans en avoir la vue grillée par la violence du soleil occulté par la lune et laissant jaillir autour de son obscurcissement son délire en fusion.

Rien

On ne voit rien

Ni la montagne au sud en forme de voile dressée

Ni la longue fente presque verticale à l'ouest

où l'eau qui ruisselle et bondit et dévale

demeure cachée entre les arbres

Ni la chaîne monumentale des sommets à l'ouest

Non

On ne voit rien sous le désespérant brouillard

funèbre comme un jour d'hiver au pôle nord

On est sortie malgré tout. On marche vers l'endroit qui serait le plus favorable au spectacle, si on n'en était pas séparée. On s'arrête sur la hauteur, à l'écart du village et des forêts. On espère encore un rude coup de vent, qui pourrait ouvrir une brèche de ciel au bon endroit, au bon moment. On n'a pas croisé âme qui vive. On s'assied sur un banc de bois, devant un chalet isolé loué pour les vacances. Personne. Ces gens de la ville ont dû prendre leur voiture pour aller voir ailleurs, où le temps est moins bouché, ce dont tout le monde se réjouit de ce côté-ci de la planète : le phénomène de la lune masquant pour quelques minutes et complètement le soleil. La nuit en plein jour!

Or avant l'heure il fait déjà sombre. On ne verra qu'un accroissement de l'obscurité. On a dans la poche les lunettes d'observation, passablement ridicules. Et après? On n'aura pas à faire gravement le pitre avec tout le monde mais on ne s'en console pas. On est écrasée de solitude, enfermée entre les hauteurs qui retiennent le brouillard. On se couche de tout son long sous la pierre de la mortelle grisaille. On gît là comme dans une grotte sans issue. On meurt d'être séparée de la réalité du rêve qui visite en ce moment même d'innombrables vivants, même les plus terre à terre...

La réalité du feu couronnant
sa propre disparition
Le rêve d'un réel

renversement

qui risque de brûler la vue pour donner
à la renaissance de la lumière une force
libérée des évidences de la puissance

En aveugle, à cet instant-là, dans la grotte de brouillard, on entend aboyer un chien, puis un autre et encore un. Est-ce qu'ils saluent le retour du peu de clarté dont la croissante absence les a instinctivement déroutés? Toujours est-il qu'on a le cœur qui se fend au souvenir du chien à la joueuse exubérance auquel on était si attachée, à égalité avec Ugo. On avait accepté ensemble, dans le refuge pour les chiens abandonnés, de se sentir élus par la bête quémandeuse d'amour et irrésistiblement fantasque. Une chienne, mais ce n'est pas le genre qui importe, seulement l'animal ou plutôt l'ami-animal qui n'a jamais préféré l'un ou l'autre de nous deux.

Au temps du chien, on n'aurait pas été pareillement isolée dans le brumeux ensevelissement, séparée de la communauté vivante, morte avant la mort. Le chien aussi est mort. Il a été empoisonné. Il a souffert pendant des heures. Il s'était traîné dans la chambre à coucher, en ville. On n'osait pas le déplacer. Même pas lui caresser la tête. Les deux étoiles de ses yeux s'étaient opacifiées. Il a vomi un dernier filet de sang noir sur le tapis d'un bleu intense, représentant le jardin du paradis.

On est arrivée au bout de la recherche.

Le non-sens empoisonne tout.

L'amour s'est éclipsé.

Mais l'ami-animal? Est-ce qu'on ne l'entend pas aboyer encore, tout au fond de l'ardeur en extinction? Est-ce que sa voix sans charme ne déchire pas l'épaisseur du présent brouillard? Le chien, on s'en souvient alors, est un insupportable empêqueur de s'immobiliser dehors. Quand on l'emmène en promenade il déteste qu'on se plante trop longtemps sous un arbre ou ailleurs, sauf en cas de pique-nique. Alors là, ça change tout. Il est d'accord de jouir tranquillement des parfums délicieux, en attendant d'avoir sa petite part du festin. Autrement, si on lui impose l'obéissance passive, il s'énervé et ne tarde pas à donner de la voix, de moins en moins plaisamment. Est-ce qu'on le prend pour un gentil toutou, docilement ensommeillé ou tourniquant aux alentours, dans l'herbe où les sauterelles ont sauté plus loin? Il veut aller de l'avant, que diable! Non pas pour imiter les chiens de chasse, à la traque à travers la forêt silencieuse où les maîtres en rivalité tirent et tuent à qui mieux mieux, mais pour renifler les chemins mille fois parcourus, où zigzague l'émerveillante ivresse d'invisibles présences.

L'ami-animal n'est pas un chien doué pour le flair utile.

Le flair qui trouve, qui prend, qui rapporte.

Le flair qui flatte.

C'est le chien qui accompagne les sept dormants.

Les morts qui ont résisté à la domination du meurtre.

C'est le chien qui réveille la grotte de brouillard.

La grotte universelle, fissurée par l'insaisissable.

À présent on peut se relever du banc et se remettre en marche. On ne rentre pas directement, par le même chemin, dans l'autre sens. On va plus loin. On entre dans la dimension inconnue. On atteint la forêt obscure où on a compris qu'Ugo va pénétrer aussi. Car il s'agit de faire courir entre nous l'ami-animal, notre chien disparu. On a tant de fois répété

l'inoubliable expérience! Pour le plaisir de voir la bête jaillir et s'élancer à toute allure, avec une vigueur de lévrier fou, il suffit qu'on s'éloigne l'un de l'autre et qu'on se tienne à bonne distance. Le chien, un mélange de loup pacifique, de berger sans troupeau et de clown chamarré d'automne, s'allume aussitôt d'un unique désir : nous rassembler. Le voilà qui fonce dans une délirante frénésie, fonce dans un sens, fonce dans l'autre sens, jappe, grogne, halète, s'empporte contre ces deux humains pas fichus de se réunir en paix.

Ah! le bienheureux repos pour la bête essoufflée quand la course prend fin et qu'on avance de concert! Le chien paraît flotter dans un ravissement sans limites. Avec sa queue en conquérant panache, son arrière-train qui ondule en cadence et ses oreilles mobiles, qui flottent comiquement, il nous précède sous le couvert des arbres, comme auréolé par l'instinctive conscience de sa vocation : celle d'un génie de la rencontre, indispensable à la création du nouveau monde qui n'a pas de nom.

Des années plus tard, dans l'ex-école, on n'en revient pas que l'ami-animal sorte du sac. Du grand sac-poubelle où il avait fallu le mettre pour s'en débarrasser, à la satisfaction de l'empoisonneur, qui n'avait même pas besoin de le savoir : son plan l'avait prévu. Or le plan pour liquider l'ami-animal n'a pas fonctionné aussi parfaitement que le poison dissimulé par l'esprit tueur dans un appât de bonne viande. On était en travail pour que le sac, incinéré avec le cadavre dedans, libère l'ami-animal, déjouant les plans qui empoisonnent la vie. Tous les plans. On se sent libre à présent, à l'instant. On n'en revient pas de cette liberté improuvable. On est déçue de n'avoir rien vu du spectacle rare et splendide qui s'est donné au ciel, un jour d'été, il y a des années. Mais dans les aventures de la conscience on a vécu, et pas d'aujourd'hui ni d'hier, la réalité d'une tout autre éclipse. On n'a pas eu de lunettes spéciales pour l'observer, ni d'esprit subtil pour s'en protéger.

On a eu le corps abîmé
par la disparition du scintillement
entre la nuit et le jour
Et on a eu le cœur chaviré
par le silence des lointains
Quelle ouverture! On n'en revient pas
que l'éclipse de la lune-soleil
tourmente jusqu'à renverser

l'ordre immuable de la vie et de la mort
Le cerveau fissuré n'en revient pas
que l'amour s'illumine de solitude
et le matin d'obscurs étoiles

On redescend en ville. On pourra retrouver Ariane qui travaille dur et la petite fille déjà adolescente, si elles le désirent. Qu'on les voie ou pas, elles nous tiennent au corps comme les deux seins qu'on a sur la poitrine, dont on emporte la rondeur où qu'on soit. L'arrivée en bas n'est pas de tout repos. Il faut d'abord ranger la maison et nettoyer. Sans trop récriminer Ugo se charge des vitres, qui à notre étage donnent sur le ciel. On supporte son dédain du propre en ordre, mais seulement s'il n'offense pas les nuages dehors, à la beauté ni disciplinée ni folle. Pas facile de rétablir la simple harmonie entre l'intérieur et l'extérieur... Quand la maison paraît prête à accueillir les nuages qui passent au large et la pensée qui souffle par intermittence, on va se promener. On s'enchant de prendre le bus ou le tram, des endroits qui bougent et où on a le temps de s'arrêter sur une présence inconnue ou l'autre. Après les semaines de solitude, on se plonge avec fougue dans la vague humaine. On sent le très chaud, le très froid ou la confortable tiédeur, qui écœure. On se détourne de sa petitesse. Il y a tant de lunes et de soleils dans la ville, tant de planètes lointaines... On est emportée dans la musique des corps terrestres, malmenée, soulevée, rejetée, éclairée, dépassée. La nuit on a du mal à s'endormir tant les voyageurs entrevus se pressent dans la chambre et font signe pour qu'on les laisse déposer la charge de leur histoire, qu'on ne connaîtra jamais. Un soir, Ugo demande à lire ce qu'on a écrit là-haut. On imprime le dernier chapitre, pas terminé. Il laisse traîner les feuilles à côté du lit pendant quatre jours. On s'énerv. Il se met enfin à la lecture. On descend au sous-sol faire la lessive dans la buanderie commune. On se demande ce qui va se passer quand on remontera avec les sacs de linge propre et sec...

- *Tu n'es pas tendre avec moi... Tu es obligée de raconter tout ça ?*
- *J'ai besoin de la réalité des circonstances pour ne pas fuir, ne rien forcer, laisser agir l'énigme... la vérité de la recherche, quoi !*
- *Tu n'inventes pas, mais tu modifies. Ton style est déjà une transformation de la réalité.*
- *Oui. Ce qui importe, ce n'est pas la fumée du récit ni les lueurs du style mais l'étincelle qui fait partir le feu, tout en bas, et se multiplie dans les airs, à sa guise, hors de portée.*
- *Tu changes les noms des personnes. Pourquoi ?*

- *Les vrais noms ont quelque chose de sacré. Ils sont tellement chargés de réalité charnelle et spirituelle que j'aurais l'impression de les éteindre.*
- *Ugo, par exemple, voilà un nom qui ne me plaît pas du tout !*
- *Tu sais bien pourquoi il s'est imposé : Ugo-Ego, c'était parfaitement à propos !*
- *Pas de nom pour toi... tu te défiles ! Que dirais-tu de Julie-Juge de la vie ?*
- *Moi qui rêvais de Marie-Mère du Silence, c'est raté ! Donc tu n'aimes plus le livre ?*
- *Ab ! Pardon ! Je n'ai pas dit ça ! Il me malmène sans pitié et me bouleverse de reconnaissance. La chrysalide se déchire... Il en sort ce qui me passionne depuis l'enfance : la dynamique de la métamorphose !*
- *Ce qui me passionne, moi, depuis l'enfance, c'est l'amour ! Une tragédie... On dirait qu'entre homme et femme se joue perpétuellement le combat de Tancrède et Clorinde. Pourtant l'issue se renouvelle... On ne sait pas qui est l'adversaire mais à la fin, sans appel au ciel, sans baptême, sans croyance on est ranimés comme deux nouveau-nés...*

Par la dynamique de l'amour
qui métamorphose l'intelligence
prédatrice en pacifique envol

Nous voilà partis ensemble pour le lointain jardin en Californie, bercé par la rumeur de l'océan. On revoit le grand arbre au feuillage vert tendre, découpé comme une dentelle à la douce géométrie, qui ombrage les abords de la maison, si belle qu'on en tressaille de nostalgie. L'arbre est originaire de l'Orient, et même de l'Extrême-Orient. Il s'agit d'un orme chinois. On se souvient du jour où on s'est inquiétés : le chamaillis chanteur qui peuplait ses branches a disparu. Plus un oiseau ne zigzague aux alentours du dôme frissonnant. On s'aperçoit qu'il est envahi par une armée rampante et pullulante, accrochée à tous ses rameaux. Des chenilles ! Pas n'importe lesquelles, attention ! De splendides chenilles, noires et fourrées de longs poils, avec une ligne impressionnante de points rouges qui leur courent le long du dos. Elles ont dû être pondues avant notre arrivée et se développer à notre insu. Tout-à-coup leur engeance a pris possession des hauteurs de l'arbre et semble vouloir se répandre, d'une feuille rongée à l'autre, jusqu'à dénuder le géant pris au piège. Ces grasses chenilles velues ont une apparence tellement effrayante qu'il n'y a pas une espèce d'oiseau pour tenter de s'en nourrir. On s'est renseignés. On a appris que leurs mandibules broyeuses constituent la pièce essentielle de leur tête hypervorace, où des semblants d'yeux sont quasi privés de vision. L'arbre est donc infesté par cette population méthodique, redoutablement bien armée, obéissant avec une insatiable obstination à une ravageuse vocation.

Le tendre feuillage peut-il survivre à pareille dévastation? Le temps passe et l'arbre colonisé par les grasses chenilles à la cécité presque totale commence à s'engrissailler. Son ombre ne s'offre plus aussi généreusement. Il est vrai que l'arbre sans défense contre les bataillons de chenilles qui le détruisent en surface va chercher plus loin sa profonde vitalité. Patience! On n'a pas tort d'attendre car un beau jour, au milieu de l'été, plus une seule chenille ne parade avec ses points rouges et ses poils noirs. La puissance vorace fait place à une complète passivité. La métamorphose a commencé. Presque invisibles dans les fentes de l'écorce, les chenilles immobilisées la tête en bas se décolorent, se rétrécissent et peu à peu s'enferment dans la chrysalide inerte, opaque, où toute vie semble morte. Faut-il se réjouir de voir bientôt le merveilleux spectacle d'une nuée de papillons voltigeant dans tous les sens à travers le jardin en extase? Ne vont-ils pas s'empresseur de pondre une nouvelle génération de chenilles, qui à leur tour dévoreront la vie en s'y agrippant? On ne sait pas ce qu'il faut désirer. Au matin d'une journée paisible, à la fin de l'été, on s'aperçoit que toutes les chrysalides se sont détachées de l'écorce. Elles gisent par terre, vides. Et les papillons? Évadés au loin dès le lever du jour? L'arbre va pouvoir reverdir en paix et les oiseaux reprendre leurs joyeuses habitudes... Pourquoi cette tristesse en nous? C'est à présent, dans le jardin avec vue sur le prodigieux mariage du ciel et de l'océan, comme si s'éteignait la promesse du fragile envol, apaisant l'esprit lassé de se regarder dans le miroir de l'immensité. On se désole de n'avoir vu qu'en image le *mourning cloak butterfly*, ce grand papillon aux yeux composés d'innombrables facettes. Appelé *Morio* en français, le nom qu'il porte en Amérique du Nord rappelle sa ressemblance avec une cape de deuil. Tous les deux on se sent recouverts de ce vêtement inactuel car on est en deuil ce matin-là, en grand deuil, profondément déçus par cette métamorphose sans risque, sans envergure, sans intime accord dans le jardin préservé de la danse fugitive, qui aspire avec légèreté le nectar du temps qui passe.

Fragile illumination
au crépuscule quand un couple
de papillons délire dans l'envol
amoureux des couleurs et parfums

Leurs grandes ailes presque noires
s'éclairent d'un liseré double
tacheté de bleu vif à l'intérieur

et à l'extérieur d'une luminescence
aussi simple et fine que la lune
dans son enfance ou son déclin

Le fragile vertige des papillons sauve
la dignité des chenilles humaines
en disparition dans la chrysalide
où se crée la vie fragile de la pensée

De retour dans le jardin solitaire que ne clôturent pas les hautes montagnes, on aimerait faire danser les pentes aux forêts sombres et les sommets blancs sur les dernières pages du livre mais les papillons ne sont pas encore là, chacun dans son insaisissable envol. Ils viendront! Ils sont innombrables en été et de toutes sortes, des grands, des petits, d'une seule teinte éclatante soulignée au bord des ailes par une ligne plus foncée ou avec des dessins multicolores, ordonnés avec fantaisie. Ils ne se font pas la guerre pour la possession des prairies. Ils ne détruisent pas les fleurs dont l'immobilité les comble. Leur corps de défunte chenille s'allonge de deux fines antennes. Leurs arabesques imprévues déploient une beauté si aérienne qu'elle ne peut ni s'installer ni durer. Le froid tombe, décimant la frêle communauté. Le froid règne en maître. Partout le froid coupant triomphe, tuant le fragile envol et l'illuminant plaisir. Vraiment? On a refusé d'être soumise à la puissance du froid. On a passé une vie entière dans la grotte obscure pour que soit libéré l'illuminant plaisir du fragile envol, qui échappe intimement et par intermittence à la nature sans miséricorde, à la société sans justice et à l'intelligence sans apaisante folie.

On n'a pas été condamnée ni forcée à l'obscurité, non.
On a résisté aux lumières du ciel ou de la terre.
Aux lumières qui perpétuent la loi de la séparation.
On s'est abandonnée, en perte de sens, à la dynamique de l'amour...
Que ni homme ni femme ne maîtrise et qui renverse l'empire du moi.
On a reçu la foudre obscure qui ne vient pas d'en haut.
Elle vient de la faille à l'intérieur.
On est tombée dans la faille de l'insaisissable.
Une faille de silence en pleine ville, au milieu du trafic.
On est toute seule là au fond...
Et on entend parler la foule des jamais morts.
Quel est le sinistre imbécile qui n'a pas recouvert ce trou de bitume?
Pouah! C'est tout noir! On risque de se casser la figure, en plus!

Et qui paiera le manteau déchiré ?

À chaque fois qu'on a voulu s'agripper aux mots...

Pour remonter à la surface...

Et atteindre au moins les pieds...

Plus ou moins bien chaussés des passants...

À chaque fois l'énigme des circonstances...

A fait qu'on est retombée plus bas.

Disparaissant à nouveau dans le silence où rêve le fragile murmure.

Le murmure qui continue d'habiter les sept dormants, oui.

Pas de seau étanche au bout d'une chaîne pour le contenir...

Ce vivant murmure.

On attend que se penche au bord de la faille on ne sait quelles ombres...

Appelées en silence là en bas...

Par deux ou trois brisures de la lune-soleil.

Dans ces journées de la fin du livre, à la montagne, tout se relie à la dernière échappée du sens. Même une banale histoire de lessive, encore la lessive... Il se trouve qu'une vieille voisine, d'habitude très occupée au ménage de son neveu handicapé, offre de mettre ce matin à disposition sa machine à laver. On amène en vitesse le linge sale, parmi lequel une petite taie d'oreiller taillée et cousue par nos soins pour sauvegarder une partie au moins d'un vieux kimono d'Ugo, bon à jeter, tout déchiré qu'il est au col et sous les bras. On l'a déjà lavé des dizaines de fois, ce vieux kimono bleu foncé parcouru de signes japonais indéchiffrablement enchanteurs. Mais on ne l'a jamais associé, dans une machine à laver, à des couleurs moins sombres que la sienne. On ne s'est donc jamais doutée qu'il déteignait un peu. Aucun problème, bien entendu, pour les pantalons, maillots, slips et chaussettes noirs qu'il va accompagner dans les tourbillons savonneux. Pour le blanc, qu'on a fourré avec lui par ignorance du danger, c'est une autre affaire. Au sortir de la machine le blanc se révèle uniformément embrumé. On supportera que l'essuie-main et le pyjama n'éblouissent plus la vue, purs comme neige sur les cimes. Mais la nappe ! Quelle horreur ! La nappe a dû s'enrouler dans la machine autour de la petite taie d'oreiller. Elle est non seulement triste comme une vitre dépolie mais vilainement tachée de mauve à de nombreux endroits. Un désastre pour ce cadeau de la Flamboyante, offert il y a bien longtemps et objet d'une significative métamorphose. Il faut dire qu'elle nous importunait singulièrement, cette petite nappe de table à thé. Qu'en faire ? On ne mettait jamais de nappe sur la table basse, en ville, quand on prenait l'apéritif avec des amis. Si on avait eu l'idée d'en mettre une, on n'aurait pas choisi celle-là ! Elle gâchait son propre charme, tout simple, avec une brillante bordure : une bordure

dorée. On a commencé à l'aimer, cette nappe aux dimensions restreintes et qui paraissait glorieusement, quand on a compris qu'on pouvait l'embellir par soustraction des fils dorés. Alors ressortiraient les deux gracieuses guirlandes de petites feuilles printanières et de petits fruits ronds, rouge vif, qui couraient comme une danse champêtre, formant deux carrés. Des années avant la fatale lessive on prend du temps pour retirer un à un du bord ajouré les fils dorés. On se rappelle le plaisir au bout des doigts et dans toutes les fibres mises en joie, alors qu'on travaille avec la même patience que l'araignée mais dans le sens contraire, en défaisant fil après fil la parure qui fait riche pour attirer les luxueuses grosses mouches et les petites qui voudraient tant leur ressembler. Après ce lent travail qui serait insupportablement fastidieux s'il ne participait pas à la fragile résistance contre la tyrannie dorée, la nappe blanche avec ses petites feuilles vertes, ses petits fruits rouges et son bord libéré où ne courent plus que des petits trous réguliers, fait coquettement plaisir. Le plaisir n'est pas mince non plus à ramasser une bonne poignée de fils dorés pour les flanquer à la poubelle.

Tout est pour le mieux... jusqu'à ce matin. Alors qu'on voudrait voler dans la pensée, voilà que cette mal cousue de petite taie d'oreiller taillée dans un vieux kimono d'Ugo nous tache la jolie nappe qui a trouvé sa place et son fidèle usage. C'est elle qui recouvre au moment du repas la petite table héritée de la Mémé, quand on est seule à la montagne, devant la fenêtre qui laisse circuler l'énigme de la rencontre entre les paysages du dedans et du dehors. Est-ce que la nappe tachée va subir le même sort que les fils dorés? Ah! Quel ratage! Même avec l'excuse de ne pas déranger la voisine pour deux tours de machine, on n'est pas fière d'être une si piètre ménagère, qui a cru pouvoir se passer de la séparation du blanc d'avec les couleurs, toujours un peu suspectes aux yeux des strictement blanchis. Que faire? Trempage dans l'eau de Javel. Le blanc prend meilleure mine mais les taches sont toujours là. Par contre les fruits rouges ont tourné au jaune, dans un feuillage attristé. Ah! Quel ratage! On essaie le savon de Marseille. On frotte et on frotte. On rince. On essore à la force du poignet, comme les lavandières dont on n'a plus les muscles et tendons de fer. Les taches sont visibles encore, atténuées mais toujours moches. Ah! Quel ratage! On suspend la nappe à l'extérieur et on se remet au travail immobile, à l'intérieur. Quelques heures plus tard le soleil se couche et on va chercher le linge qui finira de sécher à côté du fourneau. La nappe? On n'en revient pas... Le soleil a effacé les taches! Rien d'un miracle. Mais l'aventure de la métamorphose se poursuit. La nappe libérée de ses fils dorés est sauvée... à condition qu'on l'accepte telle qu'elle est devenue, avec ses petits fruits

jaunes et pas d'un rouge éclatant, au long d'un feuillage qui semble fatigué d'avoir l'air printanier. Apaisée, on étend la nappe pour le repas du soir sur la petite table, face à la montagne en forme de voile. C'est une table ancienne, aux pieds sveltes et galbés, une table à couture dont le dessus se rabat pour donner accès à l'espace intérieur, divisé en trois compartiments, où la Mémé rangeait son dé et ses ciseaux dans leur fourreau, ses bobines de fil à coudre ou repriser, ses boîtes à aiguilles, à épingles, à crochets, à boutons, ses élastiques, enfin tout ce qu'il lui fallait pour tenir en ordre les vêtements de la famille. Cette jolie table à couture était le cadeau de mariage offert à la future Mémé par les dames du château. Elle quittait son rôle de femme de chambre. Elle accédait au rang d'épouse du futur patriarche, sans fortune mais déjà taillé pour l'entreprenant succès. La petite table rappelait à la fermière l'aura de supériorité des dames raffinées. Le naïf optimisme de la Mémé la protégeait du ressentiment mais aussi de la conscience de l'injustice. Il ne fallait pas compter sur elle, pas plus que sur la grand-mère aventureuse revenue de la Russie des tsars, pour troubler d'un frisson révolutionnaire le calme étang où se noyait l'égalité ! La table à couture, aimablement offerte par les grandes dames imbues de leur supériorité, avait pourtant la vocation de relier des mondes séparés et la Mémé chérissait profondément ce lien. Un antiquaire passait chaque année pour la convaincre de lui vendre le petit meuble d'une discrète beauté, œuvre d'un artisan du Siècle des Lumières. Il offrait un bon prix, le doublait, le triplait... La Mémé ne vacillait pas. Mais pendant des mois elle se récitait les compliments de cet homme si bien habillé, si bien élevé, qui ne buvait pas une goutte d'alcool, suite à une jaunisse fulgurante. *Fulgurante ? Mon pauvre Monsieur !* La Mémé offrait de la tisane et des bricelets. En ce qui concernait la petite table, la seule pièce de mobilier qui intéressait l'antiquaire à la ferme, rien ne se concluait. L'homme du monde reprenait sa canne, ses gants et son chapeau : *Mes hommages, Madame, et à l'année prochaine !*

On n'a rien déposé dans la table à couture.

La table que la Mémé n'a jamais vendue.

Ses trois compartiments intérieurs demeurent vides.

On a déjà étendu la nappe sauvée de ses vilaines taches...

Quand soudain l'angoisse nous terrasse.

Et le doute nous anéantit.

À quoi bon mettre la table pour une esseulée, couseuse de vide ?

Est-ce qu'on n'a rien d'autre à offrir que le vide ?

Rien que l'obscurément vide ?

Est-ce qu'on est la petite sœur de la mort ?

Est-ce qu'on a enfanté la vie pour l'effacer?
Pour nier sa stupéfiante diversité?
Pour annuler sa force et sa beauté?
Pour vouloir sa disparition?

La nappe qu'on avait cru perdue, bonne à jeter comme le petit tas des fils dorés, vient à la rescousse. On l'entend qui prend la parole. Elle dit :

– *Petite sœur, pourquoi cette désolation? Regarde-moi... Lessivée comme je suis, je ne me désole pas d'être revenue sur la petite table aux trois compartiments vides, contenant la nostalgie des fils de toutes les couleurs, y compris les dorés pour les auréoles disparues et les couronnes brisées. Qui voudra de moi quand tu ne seras plus là, petite sœur? Personne! Eh bien je ne m'en désole pas! Je n'ai pas peur de l'insaisissable, qui donne aux vivants la chance de leur métamorphose, d'instant en instant. Accepter la chance est le plus difficile, petite sœur, car la chance aime la véridique audace, qui risque la mort. Pas le néant! Ce n'est pas la mort qui tyrannise et torture, pas la mort qui adule les importants et rabaisse les obscurs, pas la mort qui jalouse et se venge, pas la mort qui invente les barbelés, les miradors, les murs du mépris haineux, pas la mort qui crée les castes et offense les hors-castes, les étrangers, les sans-le-sou. Ce n'est pas la mort qui accapare et amasse comme une machine aveugle, pas la mort qui planifie la violence atroce, le meurtre et les massacres. Pas la mort qui ricane de l'amour et le sabote. Non, ce n'est pas la mort qui est l'ennemie de l'envergure humaine en son intime résistance au puissant conditionnement.*

Quel sermon! On est sonnée! Soudain une odeur de brûlé nous chatouille les narines. Les pommes de terre! On les a oubliées sur le feu! On se précipite à la cuisine. Ah! Quel ratage! Encore un! Quel destin! On retire en vitesse ce qui a l'air mangeable et on flanque la casserole sous l'eau qui gicle du robinet. Une fumée âcre envahit l'ex-école. On ouvre toutes les fenêtres, la porte aussi. Le courant d'air entre comme un fou. Des papiers volent. On s'élance d'une fenêtre à l'autre, qui se rabattent avec fracas. Enfin la fumée diminue. On peut souffler.

On ne va pas gratter tout de suite le fond de la casserole, incrusté de bouts de pommes de terre noirâtres, de fragments d'échalotes noircies et de deux feuilles de laurier racornies comme si elles sortaient du tombeau d'un empereur romain. On garde ce travail de racleuse du noir pour plus tard, quand on aura pris des forces, après le repas. On a pu sauver une partie des pommes de terre, toutes sèches mais dont le petit goût de brûlé n'est pas si déplaisant que ça. On fait griller la viande. On met rapidement le couvert. On apporte le vin puis l'assiette qu'on a garnie à la cuisine et la

tranche de pain. La table est vraiment petite, il y a juste la place encore pour deux bols en bois, l'un avec la salade verte, l'autre avec la pomme jaune pour le dessert. Quelle heureuse harmonie avec les guirlandes qui ont souffert sur la nappe! On approche un fauteuil et on mange. On se verse du vin et on boit. On est seule et on a dépassé l'esseulement. On laisse la pensée s'unir au souffle de vie, singulièrement à l'œuvre depuis le premier cri. Les récits qu'on a enfantés, dont *Sève*, aussitôt effacé que publié, relie à l'incandescence du rêve dans la grotte obscure, disparue à la vue non par nature irrémédiable ni par choix délibéré mais par alliance avec l'imprévu. Quelles circonstances pourraient l'ouvrir, cette grotte, et envoyer quelques étincelles se promener à la rencontre des assoiffés du feu et de la flamme? L'énigme demeure entière. Pour l'instant, assise à la petite table devant la fenêtre, on est comme suspendue à un ballon invisible, plus grand et plus léger que nous-même. On voyage en compagnie de la route qui s'élève de virage en virage dans la vallée. On s'embarque sous la haute voile de la montagne. On roule avec les inconnus qui pénètrent à présent à l'intérieur du roc, mais pas dans la grotte obscure fissurée d'éclairs. Non... il faut désespérer encore. Angoissée on respire la morosité militaire du long tunnel éclairé à giorno dans les ténèbres. Puis la sortie apparaît au loin : une lune presque pleine. Le cœur s'entrouvre... Soudain frémit dans toute son ampleur la beauté du crépuscule... Alors commence la vigoureuse descente de l'autre côté du même monde, où s'animent les paysages et les corps sans maître. On comprend que le dernier chapitre est encore à écrire... pour saluer d'autres départs... Sur la petite table le simple dessert fait signe. C'est le moment de couper la pomme en quatre. La pomme du paradis.

Mûrie sur un arbre parmi d'autres
Détachée par on ne sait quelle main
Elle nourrit de ferveur insensée
Comment? On a perdu l'évidence
du lumineux tracé On prie à partir
de l'absence des prières mais fidèle
à l'aventure de l'insaisissable
On prie pour l'endurance
à n'en plus finir et pour la force
la fougue la folie amoureuse
On prie pour la liberté
du nouvel accord
en obscur travail
et frêle envol

N o u v e a u m o n d e

On n'en finit pas de partir pour le nouveau monde, étant expulsée avec pertes et ratages de la planète morte qui nous colle encore à l'esprit, quoi qu'on fasse ou dise ou rêve. *Insaisissable*, le mot qui nous tient le plus à cœur, risque à l'instant même où on l'énonce de trahir la clairvoyante ampleur de la marée obscure et d'envelopper la pensée d'une illusion de transparence aussi difficile à retirer que le casque des lumières guerrières. Trois femmes habitent notre mémoire pour l'éveiller à la conscience de ce piège. Les trois, de trois époques différentes, éclairent la vivante énigme à l'origine du récit qui va libérer son point final... un dernier débris de coquille dansant au large dans l'effervescence des vagues.

La première femme est la femme à l'enfant dans le tableau de Giorgione, mort en 1510. Pas une madone. Elle est nue. Elle a aimé un homme dénudé avec elle des vêtements du temps. Elle a aimé qu'il enfouisse en elle sa vibrante nudité.

Elle a aimé le foudroisement
de la rencontre
L'extase de s'unir et se perdre
Au plus sidérant de la joie
Au plus réel de l'accord
périlleusement
sacré

Elle a maintenant le visage assombri de la mère qui pressent le pire pour le trésor fragile sorti de ses entrailles. Fille ou fils il lui faudra s'endurcir, ruser, participer à la férocité visible ou dissimulée, jusqu'à l'épreuve qui rend plus arrogant de puissance ou qui renverse dans un éclair l'ordre inchangé du monde... Cette femme n'est pas installée dans l'écrin de la nature comme la perle de l'amour. Immobile elle esquisse un mouvement déconcertant, qui laisse deviner et cache en même temps l'ombreuse fissure de sa féminité... On dirait qu'elle cherche à se donner tout en échappant à l'habillé de supériorité qui la toise depuis l'autre rive,

où se dressent les ruines de l'ancien monde à la virilité martiale. Sous le grand arbre élevant ses deux branches égales elle offre son corps au nourrisson et sa tristesse au personnage qui parade avec sa petite cape rouge, son mystérieux bâton, son sourire désinvolte.

On voue une amitié sans bornes à l'homme qui a peint ce tableau.

La deuxième femme apparaît deux siècles plus tard. Elle est debout, habillée d'un ruissellement rose. On la voit de dos. On aperçoit le long pan droit qui s'évase à l'arrière de sa robe et non pas la taille fine serrée dans la corolle à panier, ni la poitrine sensuellement dénudée. Tous les délices sont pourtant là, concentrés dans la fluidité couleur d'aube. Est-ce qu'on devine la grâce de son visage? Pas vraiment, bien qu'elle ne porte ni voile ni chapeau, juste un léger ruban sur ses cheveux relevés et qu'elle ne regarde pas droit devant elle. Comme la mère à l'enfant sous le ciel tempétueux, la femme à la ferveur limpide est donc venue à notre rencontre de l'intérieur d'un tableau, conservé à Berlin et de passage à Paris pour le tricentenaire de la naissance de Watteau : *L'enseigne de Gersaint*.

Exposée pendant deux semaines, en 1721, sur le Pont Notre-Dame, alors couvert de maisons, devant la galerie de tableaux et miroirs qu'elle représentait, avec les amateurs la visitant et les employés de Gersaint, le marchand d'art, elle avait attiré une foule d'admirateurs avant d'être vendue et modifiée dans son format, primitivement cintré. Watteau avait peint cette œuvre sur deux toiles de grandes dimensions, raccordées ensuite à l'endroit d'une porte vitrée, au cœur de la composition, ouvrant sur un espace de pure géométrie, vide et lumineux. L'ouverture espérée des Lumières! Le contraste est saisissant entre cette clarté centrale, quasiment abstraite dans sa nudité derrière la porte à carreaux transparents, et les parois de la galerie, garnies du haut en bas d'œuvres d'art et de miroirs de grand prix, devant lesquels évoluent les personnages, comme sur une scène de théâtre. Une scène donnant sur la rue grise, pavée, où est couché un petit chien qui se cherche des puces et dont les yeux sombres aux deux gouttes de lumière regardent ailleurs, vers on ne sait quoi.

Ce grand tableau, Watteau l'a peint juste avant sa mort, déjà gravement affaibli, en l'espace invraisemblablement court de huit matinées. Dans une méditation aux couleurs à-demi éteintes et parcourues de clartés soudaines, il transmet l'expérience de toute une vie. Sans les séparer il distingue deux mondes : celui de la femme debout dans sa robe d'un rose frémissant, qui tourne le dos aux spectateurs avides de la connaître un peu mieux, et celui

de la femme confortablement assise, avant tout préoccupée d'elle-même et de son irrésistible éclat. Elle étale aux yeux de tous sa toilette somptueuse, en accordant une distraite condescendance à un objet que lui présentent avec tous les égards dus à la richesse et au rang deux élégants employés, un objet que son ami à la moue vaguement dubitative serait bien inspiré de lui offrir s'il veut se garantir l'accès à ses appartements privés, comme Valmont chez la marquise de Merteuil. Cet objet n'est pas un tableau mais un miroir précieusement encadré, à poser sur un meuble pour s'y contempler de tout près, captivée... Avant d'avoir à s'effarer de la tragique apparition d'une ride.

La femme en rose frémissant ne se montre pas, quant à elle, ou seulement dans l'émoi du gentilhomme interloqué et même un peu scandalisé par l'attitude de la gracieuse personne qu'il venait accueillir sur le seuil de la galerie, armé non pas seulement de fines dentelles sous son pourpoint mais de fine intelligence et fine sensibilité. Il comptait initier la belle à la beauté des œuvres d'art. Et voilà que la logique du maître au pénétrant pouvoir et de la jolie femme pendue à ses lèvres n'a plus cours... C'est tout de même extraordinaire! Le magnifique personnage a pris tant de soin à choisir son habit, qui lui va si bien et la jeune personne dont il pensait s'attacher les faveurs ne le regarde même pas! Elle ne prend pas la main qu'il lui tend avec une politesse exquise! Elle se détourne carrément de lui, quoique sans aucune intention blessante. Qu'est-ce qui peut bien appeler avec une telle intensité le regard de cette frémissante jeune femme au maintien de souveraine inconnue, qui a encore un pied dans la rue? On suit son regard ou plutôt la direction de sa tête légèrement inclinée dans le sens qui n'est pas prévu par l'éducation à une courtoisie réservée à la classe dominante. On la dirait impulsivement attirée par quelque chose qui l'interroge si profondément qu'elle en est comme détachée des principaux acteurs qui se mettent en scène dans la galerie d'art.

Est-il possible qu'elle regarde le simple employé dépourvu de veste et perruque mais à la chemise d'une blancheur éclatante? Elle s'intéresse à son travail, en effet, sans aucunement chercher à lui faire lever les yeux vers elle pour le distraire de la tâche qui est la sienne. Elle participe au contraire de toute sa frémissante ardeur au déménagement en cours. Car l'homme à la chemise blanche est en train de déposer dans la caisse la plus commune, en sapin brut, un grand portrait de Louis XIV, le tyran si longtemps courtié et détesté. Cinq ans plus tôt s'est éteint le Roi Soleil, qui avait condamné les nobles à l'amertume et le peuple à la misère.

Qui voudrait encore de cette vilaine figure? On la décroche et la fait disparaître. Un autre employé est occupé à descendre du mur un haut miroir. Il ne reflète plus qu'une ombre envahissante à l'intérieur d'une vague luminosité. On ne peut s'empêcher de donner à cette déposition du haut miroir, accompagnant la déposition du monarque absolu, une portée visionnaire. Elle n'annonce pas seulement, près de quatre-vingts ans avant la Révolution, un changement de société, mais surtout...

un intime renversement des valeurs
incarné par la flamme inconnue
couleur de l'aube à la robe rose
toujours nouvelle dans l'Histoire
parce qu'elle en dépasse la théâtrale
splendeur et les horreurs
à répétition

Grâce à l'étonnante jeune femme qui accorde son attention à une scène apparemment banale, affaire des gens sans instruction ni culture, au lieu de chercher à plaire au gentilhomme en s'émerveillant sous son aile des trésors de la galerie, un souffle de liberté vient bouleverser l'ordre du monde, mais si pacifiquement qu'il demeure imperceptible. Sauf pour le gentilhomme au costume tabac, perturbé par l'énigme d'une rencontre qui ne se déroule pas selon ses désirs et comme prévu. Au lieu de jouer son rôle de connaisseur il tourne le dos aux œuvres exposées, dont il ne s'occupe plus du tout. Il est tellement surpris par la déroutante amie qui échappe à sa supériorité de parfait homme du monde, à la noble prestance et d'un charme certain, qu'il en perd ses hautes certitudes. C'est alors que le brillant personnage, perplexe, se rapproche sans le savoir de la raison d'être des œuvres d'art, que la personne de la jeune femme, attentive à tout autre chose que la peinture, l'empêche de regarder à son aise et commenter avec brio. L'image avantageuse qu'il se fait habituellement de lui-même et de sa perspicacité s'assombrit. Il est entraîné malgré lui dans le mouvement du nouveau monde en commune, vivante, indéchiffrable création...

On voue une amitié sans bornes à l'homme qui a peint, malade, peu de temps avant sa mort, cette femme à l'ample robe d'une frémissante fluidité, couleur d'aurore qui se détourne de l'art et lui donne une envergure indispensable à la naissance d'un nouveau monde, à présent comme alors.

On est loin de ressembler à la femme qui résiste en douceur dans le tableau qu'on a pu découvrir à Paris, où il avait fait escale quand on y habitait. C'était l'époque où on écrivait dans une âpre tension le poème d'Eurydice en lutte pour qu'Orphée avance dans la forêt du clair-obscur, sans se retourner vers la fosse des Ténèbres ni vers les Lumières qui croient pouvoir la dominer. On restait à l'écart, à la recherche d'une réconciliation entre parole et silence. On travaillait face aux nuages en mouvement, dans l'appartement qui donnait sur les toits, d'où émergeait le couple fidèle de la Tour Montparnasse, le gratte-ciel à la sombre figure, et de la coupole du Val-de-Grâce, longtemps cachée sous de déprimants échafaudages avant de retrouver sa belle rondeur et sa clarté originelles.

On ne ressemble pas non plus à la troisième femme, notre contemporaine. Une femme en habit noir. Elle a toutes les capacités, le talent et la *furia* qu'il faut pour diriger. Elle est chef d'orchestre.

On voue une reconnaissance sans bornes à l'amie parisienne qui n'a pas froid aux yeux et nous a permis de connaître l'événement peu courant d'un concert symphonique dans une banlieue lointaine, à la déplorable réputation, où on n'aurait jamais osé se rendre seule le soir. À deux l'aventure devenait possible. Tout a commencé à la table de la cuisine, chez l'ancienne voisine qui nous héberge de temps à autre pour un séjour à Paris, Ugo et moi, séparément le plus souvent. On feuillette un journal et on tombe sur l'annonce du concert, dirigé par l'une des rares femmes chefs d'orchestre en France, où sera jouée la *Symphonie du Nouveau Monde*. Aussitôt la mémoire se met en route. On se revoit, adolescente, en vacances chez une amie de la famille, à Berne. Dans un quartier de villas cossues, entourées d'impeccables jardins. On a beau jouer au ping-pong avec le plus jeune fils de la maison, fabriquer des marionnettes avec la fille artiste et se tremper dans l'Aar dont le courant fait peur, on s'ennuie. Surtout le soir. Mais quelquefois, le soir, la maison se vide de tous ses habitants et on reste seule à bord du grand salon. C'est alors que se déchaîne le derviche à la voix puissante et envoûtante : le tourne-disque. Parmi les œuvres à disposition, toutes du répertoire classique, on revient toujours à Dvořák et à son Nouveau Monde. Ce Nouveau Monde, on ne l'associe que superficiellement à l'Amérique. Dans notre conscience adolescente, en recherche de grandeur, le monde américain nous semble avoir coulé en même temps que le Titanic. D'ailleurs on ne sera jamais une solide voyageuse, taillée pour résister aux déboires de la vie *on the road*, ni une opulente globe-trotter bien installée dans les avions. On est une abîmée. On a des limites. L'illimité en est d'autant plus passionnément

notre nouveau monde, à découvrir. L'énergie déployée par la symphonie aux quatre mouvements nous révèle ce vide en nous, cette attente, ce désir prêt à accueillir le chant des astres et à le porter à l'incandescence. Dans sa formidable ou légère et palpitante marée la musique du nouveau monde efface les murs du salon confortable, aux ambitions irréprochables et sans danger. La solitude lâche les amarres. Les trompes sonnent. Départ! On est l'unique et les cent mille à embrasser le large. La musique nous enflamme comme une torche à la proue de l'univers. On ne sait pas grand-chose, on est une gamine dépourvue d'expérience et on s'abandonne à la musique. On est électrisée par le feu auquel on va donner naissance...

On devient le volcan qui se réveille.
On lance une pluie de rocs. Ils brûlent.
On est dévastée. Comblée de larmes ardentes.
Illuminée comme un sanctuaire inconnu.
Fulgurances! Coups de tonnerre!
Fraicheur de la brise après l'orage...
Douceur étrange... Silence...
La musique ouvre un abîme intérieur...
Et la musique exalte l'audace...
De la déchirante harmonie qui en jaillit.
La lumière de la musique pressent l'obscur...
Énergie de l'amour et la mort sauvée du meurtre.
La musique s'envole dans le temps libéré...
De l'extinction.

On raconte à l'amie de Paris la déferlante en action dans le salon bernois et elle dit qu'elle aussi, dans sa jeunesse, a frémi à la vivante promesse de la *Symphonie du Nouveau Monde*. Pourtant ni l'une ni l'autre ne l'a entendue dans une salle de concert. C'est l'occasion ou jamais de la voir jouer, non? Et dirigée par une femme! On ne va pas manquer ça, même s'il faut faire un interminable trajet en métro puis en bus: celui que supportent matin et soir les pas privilégiés que Paris emploie puis renvoie dans le 93, le département de la Seine Saint-Denis et des banlieues qui font peur. L'amie prend tous les renseignements et après une journée à zigzaguer à notre guise, départ pour l'*Espace Paul Éluard*, centre culturel de Stains, où récemment un immeuble a été pris d'assaut par les forces de police. Un jeune vengeur armé de sanglant fanatisme s'y était retranché après sa meurtrière équipée. Et c'est dans ce coin-là, qui a besoin plus que tout autre d'être emporté dans l'océan de la musique à la ferveur universelle, que va se jouer la *Symphonie du Nouveau Monde*...

Enseveli sous la ville à la beauté déjà disparue le métro fonce avec sa cargaison d'univers inconnus compressés en une masse de corps engourdis par la répétition du voyage quotidien aux heures de pointe, ne s'intéressant pas ou à peine aux nouveaux univers qui semblent propulsés à chaque arrêt par les percutantes couleurs publicitaires et aussitôt, par un tour de force parfaitement naturel, trouvent à se caser dans le peu d'espace intérieur. Les portes se referment et le métro fonce à nouveau dans les ténébreux tunnels avec ici et là des signaux lumineux que la pensée ne cherche pas à déchiffrer, n'étant pas responsable de conduire tout ce monde occupé par le train-train ou les aléas de l'existence. Le métro fonce avec ses wagons séparés, bondés d'univers immobilisés dans la lassitude, l'attente, l'oubli... ou perdus dans une dimension dont nul ne partage l'immensité. Le métro programmé pour le transport des univers individuels sous le ciel absent fonce bruyamment vers le terminus.

À la sortie on voit tout de suite qu'on a changé de monde. Plus rien du décor parisien où les splendeurs, les vanités, les frémissantes beautés, les curiosités, les laideurs, la fièvre, les misères, les tragédies s'unissent dans une intensité sans âge. Ici le monde est comme uniformément déchu de son unité. On quitte la gare des bus qui bétonne une grande place et au début du parcours qui nous emmène, on le voudrait bien, vers la résurrection d'une symphonie, on voit d'abord de luxueux bâtiments d'entreprises rivalisant d'ambitieux modernisme. Leurs parois de verre sont à l'image de l'enrichissement qu'elles produisent et ne partagent pas : elles dissimulent parfaitement ce qui se passe à l'intérieur. Puis viennent des barres d'immeubles posées comme les cubes d'un jeu de construction vendu dans le monde entier à des millions d'exemplaires pour loger des millions de gens. Plus on avance, plus elles semblent des cages à misères, sans espoir de rénovation. Le bus brinquebale ensuite à travers un étalement d'énormes centres commerciaux entourés de leurs parkings. De hauts grillages les séparent d'une zone de terrains vagues en attente d'être occupés et rentabilisés. On a le coin de l'œil attiré par la présence d'une vieille maison aux fenêtres béantes. On dirait un épouvantail oublié, pleurant les oiseaux disparus sur les champs aux récoltes annulées. Suite à quels conflits la pauvre bicoque a-t-elle échappé jusqu'à présent au bulldozer, servant les intérêts d'un monde qui ne craint ni les grêles ni les canicules ? De toute façon ceux qui ont vécu entre ses murs ont dû l'abandonner depuis longtemps. Est-ce qu'ils étaient les derniers maraîchers de la zone, quand la terre ressemblait encore ici ou là à un jardin potager, avec un enclos pour les poules et les lapins ?

L'amie parisienne, plus très sûre de l'endroit où il faudra descendre, se lève pour aller se renseigner auprès du chauffeur. *Quoi ? Un Centre Culturel ?* À part nous, le chauffeur est le seul visage pâle à bord, un visage épais, ranci, lourd d'une envie de mordre. Exaspéré par ces foutues bonnes femmes paumées dans ce bled où il se passerait bien de mettre son cul, le molosse aboie qu'il n'est pas payé comme guide là où il n'y a rien à voir et dans un dernier grognement laisse fumer son mépris. On est secouées. Aussitôt plusieurs passagères viennent à la rescousse et une discussion s'engage sur l'opportunité de descendre à tel arrêt ou à tel autre. Finalement une dame noire entre deux âges dit qu'elle habite non loin du centre en question et s'offre à nous conduire, si on veut bien. Et comment qu'on veut bien ! On veut tout faire pour être libérées du monde qui aboie, qui mord, qui grogne dans un perpétuel ressentiment. Descendues du bus, on fulmine encore contre le molosse et on s'étonne d'entendre la dame noire prendre sa défense : *Il est au bout du rouleau, vous savez. Il commence à cinq heures du matin et la pause de la mi-journée, c'est pas vraiment du repos, loin de chez lui. Il fait son dernier circuit. Alors faut pas lui en vouloir...* On se demande si la gentille dame noire n'est pas un peu trop portée sur l'esprit charitable, qui l'aide à tourner en rond sans gémir... Mais qui sommes-nous pour en juger ? Elle semble en accord avec la rue paisible que nous remontons avec elle, bordée d'arbres et de petits immeubles en briques claires, d'une harmonie provinciale, inattendue et bien agréable après les constructions grandioses, les barres d'habitation sans grâce, les hangars commerciaux, les parkings immenses et la multiplication des grillages, comme en temps de guerre.

Une toute autre dame noire, plus jeune que la première qui vient de nous quitter en face du Centre Culturel bordant une petite place tranquille, va nous libérer sans ménagement de cette gentille atmosphère de province, dissimulant la révoltante réalité de la séparation. On passe la porte. Il n'y a quasiment personne encore à l'intérieur, dans le hall d'entrée où sont disposées quelques tables rondes entourées de chaises en plastique. On achète les billets, dont le prix nous stupéfie tant il est minime pour un concert symphonique et on s'approche d'une longue étagère servant de comptoir. On a vu sur internet qu'on trouverait sur place de quoi nous restaurer. La jeune femme noire qui a préparé plusieurs sortes de beignets salés et des gâteaux sucrés est une impératrice. Elle porte une longue robe traditionnelle aux élégants motifs bleu sur un fond vert turquoise et sa tête altière s'entourne du même tissu splendide. Elle fait penser à un récif basaltique émergeant d'une haute vague au large, loin des villes dont les habitants, leurs succès, leurs misères, leur gentillesse ou leur grossièreté ne lui importent en rien. C'est à peine si on ose demander à cette fière exilée

de la grandeur, devant laquelle on se sent rétrécir à vue d'œil, quelle est la boisson rouge dans la carafe en plastique... *Du bissap*, répond du bout des lèvres la distante souveraine, qui nous toise sans autre explication. L'amie parisienne a vécu deux ans au Sénégal et sait de quoi il s'agit : un petit fruit un peu acidulé, délicieusement rafraîchissant. On en prend deux gobelets et sur deux assiettes en carton un choix des spécialités qui viennent tout droit de la cuisine où la reine est servante des saveurs, comme nous devant le four et les casseroles, au centre de l'art de vivre, depuis la nuit des temps. Avant d'aller nous installer à l'une des tables dans le hall aux dimensions modestes, on remercie la fière dame noire, séparée par sa fière beauté de la pacifique égalité... Comment lui en vouloir ? On sait qu'elle doit se défendre. On est un peu attristées, c'est tout.

La consolation n'est pas évidente quand se déchaîne à notre table le jovial bavardage d'une retraitée des postes qui s'enchant de l'avoir obtenu un billet gratuit pour le concert : *On habite vraiment une bonne commune, qui laisse pas tomber ses vieux, vous êtes d'accord, hein Mesdames ? Est-ce que vous avez aussi été invitées à la fête du Nouvel An, où Monsieur le Maire a si bien parlé que ça m'a déclenché un rhume de cerveau à force d'avoir la larme à l'œil ?* On sourit aimablement mais on n'est pas ravies du tout. On a pris de l'âge, c'est entendu, pas question d'en avoir honte, mais si on vient entendre la *Symphonie du Nouveau Monde* au Centre Culturel de Stains, ce n'est pas pour être mises en conserve dans la catégorie des vieux ! L'heure du concert est déjà dépassée et les portes de la salle ne s'ouvrent pas. Le hall est plein à craquer. On s'étonne de voir beaucoup de jeunes enfants avec leurs père et mère, ou seulement leur mère. La dame bavarde nous explique tout : *Mais oui, ça se comprend, la famille vient écouter le gamin ou la gamine qui est inscrit au Conservatoire et qui va se produire dans l'orchestre des jeunes, après la première musique. Y en a pas mal dans le coin qui jouent du violon, de la flûte ou de ces autres instruments de la grande musique qu'on croyait réservée aux gens chics. Si ça leur servira à quelque chose, j'en sais rien... C'est un peu des vieilleries, faut bien le dire... Moi, mes gamins, ils ont jamais appris les notes et même pas à gratter une guitare. Y en a un qui aime que des musiques qui font péter la tête et un autre qui interdit à sa femme d'ouvrir la radio. Si c'est pas malheureux ! Moi, à part les chansons de variété, j'y connais rien mais je voulais pas laisser passer une occasion de sortie, maintenant que je suis veuve et libre d'aller où je veux. D'ailleurs je suis drôlement fière de Zabia Zionani, la chef d'orchestre. En voilà une qui s'est pas laissée boucler à la maison et dans un bureau derrière un guichet, aller et retour deux fois par jour ! C'est elle la directrice du Conservatoire... Dire que ses parents sont venus d'Algérie, comme moi... Qu'elle est née à Pantin... Qu'elle dirige aussi à Paris et emmène son orchestre ailleurs dans le monde, y paraît... J'arrive pas à y croire !*

On reste attristées, l'amie et moi. Vu l'heure, on sera obligées de s'en aller après l'entracte pour être sûres d'attraper le bus et le métro du retour et on n'applaudira pas la juvénile deuxième partie du concert, dont on ne savait rien. On n'est plus les uniques visages pâles dans l'assemblée où les visages diversement colorés sont les plus nombreux mais pas grand monde n'a dû venir de Paris sans connaître quelqu'un dans le public ou l'orchestre. On commence à avoir de sérieux doutes : est-ce que tous ces petits frères et sœurs, dont deux ou trois bébés que les familles des jeunes musiciennes et musiciens du Conservatoire n'ont pas réussi à faire garder ce soir par une grand-mère ou une voisine, vont réussir à se tenir tranquilles pendant la *Symphonie du Nouveau Monde*? Ce serait réellement du nouveau! Enfin la salle s'ouvre. On trouve une bonne place. On ne sait pas qu'il va falloir attendre encore une demi-heure à contempler des chaises vides et des lutrins qui ne soutiennent rien. Il fait trop chaud. On manque d'air. On a du mal à accepter que Stains vive ce soir au rythme du temps africain, qui se fiche de notre culture de la précision. Si l'exactitude fait défaut, la musique n'aura-t-elle pas à en souffrir? Cependant, quand le temps marche à la baguette, la musique n'est pas encore sauvée... On se rappelle *Le Couronnement de Poppée* qu'on a vu ensemble, il y a deux ans, à l'Opéra Garnier, sous le merveilleux plafond peint par Chagall. Aucune légèreté sur scène, aucune sensualité non plus autour du couple fatal de Néron et Poppée, aucun éveil pour l'autre couple déchiré entre la passion et l'amour. Monteverdi est relooké par le parti-pris d'une mise en scène éclairée au néon et raidie dans les concepts. Pauvres musiciens, chanteurs, chef d'orchestre pris en otage par des certitudes novatrices annulant tout frisson de vie! À la sortie les snobs en pépient d'aise, les dociles se remettent plus ou moins d'un interminable ennui et on n'est sûrement pas les seules à tempêter intérieurement. On se déchaînera sur le trottoir, en revenant à pied par les Grands Boulevards, inconsolables d'avoir été privées du vaste envol, que la colère seule ranime un peu. Est-ce qu'il sera au rendez-vous ce soir, dans la salle sans dorures, ce vaste envol dont on a tellement besoin pour respirer plus largement qu'avec un esprit mis en cage dans une lumière plus dure que les os du crâne? On est libérées de la parade cultivée, c'est déjà ça, mais que fabrique cette femme chef d'orchestre dont les musiciens ne sont pas là? Elle fait carrière dans le vaste envol pour le flanquer par terre, ou quoi?

Enfin la salle soupire d'aise : voilà les musiciens! Des hommes et des femmes. Chacune et chacun prend la place consacrée à son instrument. Un des altistes est handicapé. Ses jambes ne marchent pas de concert. Il s'installe à grand-peine sur sa chaise, par de lents mouvements progressifs,

bizarrement disloqués. On retient notre souffle jusqu'à ce qu'il parvienne à s'immobiliser complètement. À présent il maintient bien droit sur un genou l'alto et l'archet. Il lève la tête vers la salle dont le bruissement s'est un peu apaisé. Il a le teint d'un homme venu de l'au-delà de la mer où l'endurant Ulysse a erré si longtemps. Ses cheveux sont gris fer. Son visage à la fois large et fermement découpé est d'une beauté sans pareille.

On est sous l'enchantement
d'une virilité sensible
animée par la silencieuse
concentration
d'avant la musique
dont l'énigme va créer
un nouveau monde

On pourrait croire que la femme en habit noir, la chef d'orchestre, quand elle apparaît pour la première fois, sans le secours de sa baguette, seulement pour donner quelques explications, n'est pas à la hauteur de cette gravité de l'homme à l'alto dont la beauté nous a tant frappée. Erreur! Qui ne se dissipe pas tout de suite. On ne peut pas s'empêcher, au début, d'être un peu agacée par la leçon sur Dvořák et sa symphonie. L'amie parisienne et réaliste à nos côtés juge indispensable de donner à ce public-là ces renseignements-là. Sans échanger un mot on connaît son avis. Bon. Elle a raison. On ne comprendra qu'à un détail l'envergure de la silhouette jeune encore, pas grande, sanglée dans une longue veste noire. Le détail vient après l'introduction un peu scolaire à notre goût... mais qu'importe notre goût? Notre goût ne fait plus obstacle à rien tant il est chaleureusement accueilli par la femme en noir qui prend une voix plus enjouée, presque rieuse, pour dire à tous un mot encore : *Vous pouvez choisir d'applaudir non seulement à la toute fin de la symphonie mais après chacun des mouvements si vous voulez, sans hésitation, sans souci, librement.*

À ce détail on voit s'entrouvrir la grotte où rêve le nouveau monde.

Il n'appartient pas à ceux qui savent, à ceux qui connaissent les codes de la bonne société ou d'un clan de dominateurs, à ceux qui imposent une culture de la séparation ou une destruction de la culture. Alors nous reviennent en mémoire les paroles qu'on n'entendra pas ce soir et que tant de compositeurs ont transmises : celles du *Magnificat* où il est proclamé...

*Deposuit potentes de sede
Et exaltavit umiles*

Il a détrôné les puissants
Et il a glorifié les humbles

La femme en habit noir
notre contemporaine
qui est partie chercher sa baguette
pendant que les musiciens accordent
leurs instruments à la vibrante vocation
La femme chef d'orchestre
est là pour mettre en pratique
en musique
en nouvel envol
ces paroles

À présent, quand elle revient sous les applaudissements, qu'elle salue le public avant de lui dérober son visage et de saluer les musiciens qui la saluent en s'étant levés... puis se rassoient... ne bougent plus... À présent que le silence d'avant la création d'un nouveau monde règne sur la salle comble où un petit pleur d'enfant ne dérange pas le rituel, bien au contraire... À présent on lui fait confiance à *cette femme qui ne dirige pas pour dominer mais pour unir.*

La musique a commencé doucement...
Puis s'est élancée et vire...
Comme un oiseau de mer au-dessus des flots...
Qui mènent de l'autre côté.
Là où foisonne la même réalité mais libre...
Libérée du viol de la lumière.
On est assise dans un fauteuil rouge et la nuit déferle.
Obscure on agit de concert avec la femme en noir...
Qui relie les plus lointaines constellations humaines...
Et comble de liberté musicienne...
En tournant le dos à son public...
La longue errance des cœurs.
On est enfin à la proue de l'énigme.
On pleure de joie. On revit.

Plus tard on lira le récit de la vie studieuse et de la valeureuse carrière de la chef d'orchestre. Cependant l'effort de volonté auquel elle croit si passionnément ne nous éclairera pas comme ce soir-là sa silhouette en noir, vue de dos, dirigeant la musique et submergée par des vagues qui dépassent le pouvoir de diriger. Dans cet état second, non plus de l'intelligence uniquement ni de la grande sensibilité manifeste, la femme en noir fait corps non seulement avec les musiciens qui répondent à l'élan de sa baguette mais avec toutes les âmes en peine de sens. Elle laisse s'ouvrir ici et là le ciel intérieur et passer entre les inconnus rassemblés en silence dans une salle sans prestige et plus vaste que l'océan l'éternelle jeunesse du navire humain, en accord avec un autre soleil et une autre lune, de l'autre côté des mécanismes qui verrouillent les horizons du dehors et du dedans.

De cette symphonie du voyage intime et commun il faudra pourtant se détacher, non sans profond malaise. Il faudra revenir à la déplorable réalité de la séparation après les derniers applaudissements car il n'y a pas d'entracte. Il faudra donc se résoudre à bousculer toute une rangée de dames un peu corpulentes qui sont obligées de se lever pour nous laisser passer. Les musiciens seuls ont droit à une pause, brève sans doute. On les retrouve dans le hall qu'on s'empresse de traverser, honteuses de filer comme des ingrates ou des pas capables d'épouser la vie jusqu'au bout. On a juste le temps d'apercevoir, sur une des tables rondes vernies en clair, un violon. De toute beauté. Déposé là comme un objet incongru, plus du tout d'actualité maintenant que la banale musique des conversations en petits groupes succède au concert des instruments. En un dixième de seconde on est bouleversée par cette apparition du violon... après celle de la femme en habit noir s'inclinant devant la salle battant des mains, puis s'éclipsant.

Double vision qui ramènera plus tard, dans la solitude en travail, au destin du père abandonnant le violon au profit des ambitions techniques propres à servir le progrès de la justice sociale, croit-il, et au destin de la mère affolée du désir de maîtriser les événements à la baguette, pour le progrès d'une vie idéalement pacifiée, croit-elle. On se dit qu'ils seraient montés à l'étincelant sommet des satisfactions possibles s'ils avaient eu une fille chef d'orchestre, pionnière de l'éducation par la musique classique dans les quartiers défavorisés. Mais l'énigme des circonstances est venue abîmer leur commune croyance dans l'ascension lumineuse, généreuse, visiblement capable d'apaiser le genre humain, ce ravageur ravagé par son génie de l'anéantissement. Leur fille n'a pas renié l'amour du libre envol mais elle a épousé l'incertitude sur la terre et le silence du ciel. Elle n'a été chef de rien, même pas d'une symphonie mineure et sans écho.

Les mains sont vides et le doute continue de croître :
Pourquoi est-ce qu'on a laissé tomber la baguette ?
Est-ce qu'on est enceinte d'un accord échappant...
À la baguette universelle...
Autant qu'à chaque virtuose de son propre désir ?
Est-ce possible ?
Est-ce vraiment désirable...
Alors que la conscience privée de baguette...
Se montre impuissante à faire jouer...
Une nouvelle musique à ranimer les morts ?
Alors que la conscience fait se lever entre les égarés...
Non pas la brise de l'aube mais la tempête du crépuscule ?
Alors que la conscience précipite le naufrage...
Du monde connu ?

De retour dans l'ex-école à la montagne on est au moins débarrassée de la baguette qui servait à montrer les mots bien écrits au tableau noir en même temps qu'à taper sur les têtes rétives et sur les doigts condamnés à être endoloris au nom de la saine domestication. Mais on se demande toujours comment libérer, sous la salle de classe métamorphosée en logement, la grotte obscure où la fournaise donne vie au bon pain dont les cœurs sont affamés. Dehors l'immensité bleue est tendue sans un pli sur les élévations grises des montagnes aux sommets blancs et aux grands pans d'ombre impénétrable. Depuis le matin on voit grimper sur le chemin qui monte vers la ligne de crête de mâles sportifs en maillots moulants aux couleurs fluorescentes, sacs à dos dernier cri, casquettes de méharistes ou chapeaux de cow-boys. Ils défilent les uns derrière les autres comme des chenilles processionnaires, docilement performantes. On ne s'est pas intéressée jusqu'alors à cette course en quête d'on ne sait quel triomphe sur la voluptueuse indolence du bel été et la nostalgie des ombreux torrents caracolant dans les sous-bois. Au moment où on va cueillir quelques feuilles de sauge dans le jardin, on aperçoit à deux pas une Importante, d'un chic supérieurement simple, sans doute cliente à l'hôtel qui a colonisé la moitié du village. Elle a les yeux braqués sur la course au loin. On lui dit bonjour et elle lâche la bride à son exaspération :

— Rien que des hommes, vous avez vu ? Il paraît qu'il y a un autre trail pour les femmes, moins long, moins ardu... Toujours les mêmes préjugés ! Alors qu'à notre époque les femmes marchent tout devant... Et si vite qu'elles ont déjà atteint les plus hauts sommets... C'est pour ça qu'on ne les voit pas dans cette course... Le génie masculin a bien trop peur de se mesurer à leur excellence !

L'importante s'attend à une connivence éclairée.

Or on n'en peut plus de la course à la puissance. On en bafouille...

L'Importante nous prend pour une demeurée. Elle s'en va.

Chaleur puissante aussi. Pas d'oiseaux. Seuls quelques papillons virevoltent d'une couleur et d'un parfum à l'autre, si légers que l'air en est enivré. On se réjouit de manger dehors, à l'ombre, mais il faut penser à préparer les pâtes pour lesquelles on est allée chercher les feuilles de sauge. On rentre. Heure des informations à la radio. Le monde nous saute dessus avec ses désastres et ses cruautés. Un tremblement de terre a détruit des villages entiers dans le centre de l'Italie. Des vivants sont encore coincés sous les murs écroulés de leur maison. Guerre en Syrie. Agonie pour les piégés depuis des années sous les bombardements ou les trop mal en point pour affronter l'exil. Puis il est question des réfugiés, refoulés à la frontière sud de notre pays méticuleusement ordonné. Par la violence de la nature ou des hommes, ou par la peur de perdre les records de confort et les convictions qui vont avec, partout le monde s'éteint. On laisse trembler dans la lanterne invisible ou presque de notre propre existence l'incertaine étincelle... Un coup de vent un peu méchant peut la chasser à tout moment. Quelle nuit ranimera les fragiles clartés dont le monde malade de la puissance n'est pas informé... ou balaie, désabusé, l'information?

C'est alors qu'on se souvient de la *saute-frontières* qui s'est éveillée dans notre enfance et a commencé d'entendre le silence de la forêt humaine, la sombre forêt en marche vers le pacifique embrasement du couchant.

On a douze ans quand les parents louent pour plusieurs semaines en été un ancien chalet d'alpage sans électricité mais avec une vue royale. On se fiche de la vue. On est sûre qu'on va s'embêter à mort dans ce coin perdu. On refuse de suivre le père et la mère qui dès le lendemain de l'arrivée partent à la recherche des coins à myrtilles ou chanterelles. On dit qu'on est fatiguée, qu'on s'activera demain mais pas aujourd'hui, alors que la belle vue est bouchée, qu'il fait froid et qu'il va pleuvoir, c'est évident. On s'enferme dans notre petite chambre avec un livre pour nous emmener ailleurs. Le livre? Un bien-aimé *Tintin* qu'on a emporté pour recevoir dans notre isolement la fascinante visite de Rascar Capac et de ses *Sept Boules de Cristal*. Une fois encore on est sous le choc des images. Voilà et revoilà l'effrayante momie ramenée du pays des Incas et mise en vitrine. *Bang!* Foudre et prodige! Voilà la vitrine qui a volé en éclats... vide! La momie libérée par un éclair a disparu... On est embrasée par cet éclair! Un renversant éclair dont la boule en spirale met tout sens dessus dessous

dans la maison du vigoureux savant à la barbe taillée au carré. Il ne s'esclaffe plus en tenant son gros ventre, comme s'il était seigneur et maître non seulement dans sa maison cossue mais partout sur la terre. La peur lui est tombée dessus. Le voilà au lit, à l'étage, toutes portes fermées. Des policiers veillent dans la maison et patrouillent dans le jardin. Mais qui peut se protéger du squelette évadé de la vitrine grâce au déchaînement d'un orage annoncé par la chaleur intenable, par la noirceur du ciel, par la violence du vent? Pas même Tintin, dont l'esprit pourtant ne vadrouille pas dans les nuages. Rascar Capac au rictus macabre sous le diadème sacré revient dans les rêves de tous les dormeurs à l'intérieur de la maison bien gardée, revient par la fenêtre avec sa boule de cristal dont les débris vengeurs craquent sous les pieds, revient poursuivre de ses sortilèges les six spécialistes et explorateurs qui ont cru pouvoir s'emparer des trésors cachés, sans compter le cinéaste à leur service, inconscient lui aussi de l'envergure de la rencontre entre le pays des morts et le pays des vivants.

Une vibration fissure la réalité de surface... Mais le livre ne suffit pas...
Pour libérer le centre en fusion... Qu'est-ce qui appelle là en-dessous?
Une cruelle momie parée d'or? Un hideux squelette? Un cauchemar?
Ou l'élan vers la vie aventureuse... Et pas seulement pour un Tintin?

Le lendemain on a l'esprit aussi intrépide qu'une héroïne prête à jouer son rôle dans le renouveau de la liberté. Plus de grisaille. Tout respendit. C'est décidé : on va monter à l'assaut de la montagne, jusqu'au-dessus du pierrier où sifflent et courent les marmottes. Pourvu qu'on mette des bons souliers, qu'on ne quitte pas le petit chapeau cloche en toile et qu'on rentre avant le repas du soir, le père et la mère acceptent de nous laisser partir tout l'après-midi. On est une grande fille, non? On n'a plus besoin d'être guidée et surveillée. On avale en vitesse les fraises du dessert et aurevoir la famille! On bondit et rebondit à travers le pré, sur le sentier qui bientôt serpente dans la forêt toujours plus raide. On ne bondit plus mais le rêve de la découverte éperonne la marche. Pas question de repos! On se voit déjà sur les hauteurs venteuses où poussent les derniers arbres. On s'installera là-haut comme un aigle dans son nid, d'où la vue sur les cimes aère l'intelligence. À nous les immensités nues et les glaciers à la blancheur bleutée! Au retour on fera frémir père et mère, éblouis par le défi de la rude escalade, l'audace et l'effort, la maîtrise de la fatigue, la témérité contrôlée. Plus rien ne sera refusé à la championne de l'ascension! Il se pourrait même qu'on rapporte en ville, préservée entre deux feuilles de papier vierges mises sous presse entre deux grosses bûches, l'étrange édélweiss aux pétales robustes et duveteux, en étoile.

On arrive bel et bien au pierrier, déjà loin au-dessus de la limite des arbres, mais on est à bout de souffle. La lumière frappe si fort les pentes alentour qu'on voit tout rouge, comme liquéfiée par le soleil sans ombre. Sueur et vertiges. Avant d'avoir accompli la moitié de la montée jusqu'au sommet solitaire, on se sent écrasée de faiblesse, d'impuissance, de profonde déception. Si on s'obstine à grimper encore on ne pourra pas rejoindre le chalet à temps. Le père se hâtera de partir à notre recherche. La mère se rongera les sangs. Tous les deux se repentiront d'avoir laissé leur fille s'engager à sa guise sur de mauvais chemins. Dorénavant on aura droit à la corde au cou. Pas glorieux, tout ça ! On redescend, furieuse contre le destin qui ne nous a pas créée plus costaud ou entêtée à forcer la réussite, en envoyant promener père et mère et tous les scrupules qui empêchent de vaincre. On rebrousse chemin, la mort au cœur.

Pour ruminer cette défaite à l'abri des regards, on s'assied sur une poutre en saillie devant la vieille étable désaffectée, encore à distance du chalet dont la cheminée fume paisiblement. À côté de la longue étable obscure, orpheline de la chaleur des vaches, scintille l'eau de la fontaine où autrefois le troupeau venait boire. L'eau crépite et clapote en jaillissant du robinet dans le bassin, si bien qu'on met du temps à percevoir un autre bruit, très léger, intermittent, derrière la paroi de grosses planches noircies par les intempéries. De petits cris. Quelque part à l'intérieur. Des cris de petites bêtes... de quelle espèce ? Il vaudrait mieux que ce ne soient pas des rats ou d'autres rongeurs qui mordent ! L'endroit, recouvert d'une couche épaisse de bouse racornie, est jugé répugnant par la fille de la ville. Il y fait sombre comme dans une tombe. On a peur des énormes araignées qui sûrement prolifèrent dans l'obscurité.

Allez, l'héroïne à la manque, du cran ! On cale la porte avec une grosse pierre et on s'avance jusqu'à la frontière de la lumière. Au-delà, quelques minces rayons poussiéreux s'infiltrent par des trous du bois, là où des nœuds ont fini par sauter. Ces rayons obliques n'éclairent pas grand-chose. Les profondeurs de l'étable se dérobent comme une grotte oubliée où n'entre pas la clarté du dehors.

On met un pied plus loin que la frontière tirée au cordeau lumineux par l'ouverture de la porte... Un râlement nous accueille suivi d'un furieux souffle et une bête noire bondit en nous crachant sa rage à la figure : un chat ! Ou plutôt une chatte puisqu'on a compris que les vagissements viennent d'une portée de chatons. On ne les verra pas ce jour-là, ni de longtemps. Il faudra une torche électrique et surtout le consentement de la

mère à moustaches. Comment rendre plus aimable cette sauvage qui devient féroce pour protéger son bien le plus précieux? On reviendra demain. On remontera avec un bol de lait. Le lendemain la chatte ne se montre pas non plus et dès qu'on fait un pas plus loin que la frontière entre la lumière et la nuit son grondement couvre les petits cris qui crient leur panique.

Retraite.

On s'efface.

On laisse le bol de lait.

Premiers pas du lent et difficile travail d'approche pour libérer de la peur les bêtes aux griffes acérées et à la douce fourrure, sans forcer leur refuge au fond de l'étable où il fait toujours nuit.

Ce travail va durer le temps des vacances, deux mois ou presque. Il va nous couvrir les mains et les bras de vilaines estafilades. Il va susciter des disputes sans nombre avec le père et la mère qui reprochent à leur fille son imprudence. Tous ses vaccins sont à jour, heureusement, et le désinfectant ne pique pas, ou pas trop. Et puis par chance, dans ce coin perdu, la solitude n'est pas distraite par un programme de divertissements ni des excursions et visites à ne pas manquer. On jouit donc du loisir indispensable à l'aventure imprévue :

Tenter de circuler librement...

Entre l'éblouissante clarté du dehors...

Et le nocturne univers au fond de la vieille étable.

Le retour en ville mettra-t-il fin à l'expérience? De toute façon, au mieux de son accomplissement, le travail de la fille ni enfant, ni vraiment adolescente, ni adaptée au monde adulte, ce travail dans un coin perdu à la montagne, ce travail inconnu ne pourra pas être considéré comme un succès... Il ne servira à rien de productif. Il ne créera rien sinon une infinie nostalgie : un dérangement dans le bon ordre de la frontière entre la nuit d'un côté avec les bêtes et de l'autre la lumière... avec qui?

L'héroïne de la déroute n'en sait rien.

Elle n'est pas la gardienne de la lumière :

Seulement une saute-frontières.

Elle n'accepte pas la sauvagerie de la chatte qui veut la mort pour les ennemis de ses petits. Elle n'accepte pas non plus les bons conseils qui bénissent la vie équilibrée comme une balance, marquant le juste poids.

Au bout de cinq jours de patience la colérique soufflerie et les râlements sourds diminuent jusqu'à laisser place à un déroutant silence. Pas même le suçotement des petits contre le ventre de la mère. Rassasiés, ils ont dû s'endormir. On demeure longuement immobile. C'est alors qu'on voit s'allumer dans la nuit deux yeux phosphorescents, qui sondent l'étrangeté du désir d'alliance. Deux yeux de félin qui en sait long sur la trahison et la cruauté qu'il pratique et craint chez les autres quand ils sont plus grands, plus forts ou aussi rusés que lui. Deux yeux qui pourtant s'interrogent... Que cherche cette indésirable qui apporte à manger? À prendre au piège ou à vraiment donner? La bête retourne dans la nuit.

Le lendemain on la voit en entier. Elle se place comme une statue égyptienne à peine plus loin que le bol en pleine lumière mais ne touche pas à l'offrande en présence de l'étrangère. Le surlendemain on met le bol sur la frontière. Attente. Personne ne s'approche. On pousse le bol un peu plus loin dans la nuit mais on le suit. On se sent observée. Notre capacité à ne pas bouger du sol où on s'est accroupie sur les bouses séchées est mise à rude épreuve. On souffre comme une branche verte pliée en trois. On finit par bouger. Tout est fichu.

Alors on essaie la musique de la parole, qui charmera peut-être la noire divinité à fourrure, maîtresse du fond de la grotte.

– *Tu es belle... tellement belle et d'une si grande noblesse... Tes yeux sont des braises qui éveillent le désir de voir... mais plus encore de fermer les yeux comme un chaton protégé du mal contre ton ventre si soyeux... si chaud...*

La voix tremble... L'émotion nous coupe la parole... On n'a pas le talent irrésistible d'Orphée. Ni l'attrait de l'ombre évanescence dont on a entendu l'histoire par les airs d'un opéra qu'il arrive au père de fredonner à mi-voix. On avance déjà vers la nouvelle Eurydice : on ne sait plus au juste qui on est, ni ce qu'on désire, ni pourquoi. À plusieurs reprises dans la journée on se rend à l'étable et c'est à chaque fois une heure ou presque de complet silence face à la nuit où rien ne se passe... Un supplice!

Jusqu'au jour où la nuit s'entrouvre. D'un pas léger la chatte au pelage noir vient boire tout près de la fille qui en a les larmes aux yeux le lait de l'amitié. Une distante amitié. Entre la saute-frontières et son amie sauvage il ne sera jamais question de caressantes familiarités. On n'a pas pu s'empêcher, une fois ou l'autre, de tendre une main douce vers la douce fourrure. Un brusque et dédaigneux recul a répondu aux avances. On a compris le message. On l'accepte. Pas de mamours : pas de griffures ! On ne s'impose plus. On n'exige rien. On donne et on attend. Les griffures viendront des petits joueurs, plus tard, quand ils se prendront pour de fiers chasseurs mâles ou femelles et ne sauront pas encore, même dans l'innocence d'une ronronnante extase, rentrer délicatement leurs griffes dans leurs pelotes à la peau nue.

Un matin la mère nous permet de tâtonner jusqu'au fond de l'étable, tout près de la mangeoire où dans le noir un peu moins sombre depuis que nos pupilles se sont acclimatées à l'absence du jour on devine aux piailllements et à l'odeur prenante la boule des petites bêtes serrées les unes contre les autres. Il faudra une bonne semaine encore pour que la chatte ne se sente plus agressée par l'apparition de l'arme qui lance un rayon lumineux. Finalement elle se résout à la considérer comme un outil dont le grand animal aux yeux infirmes a besoin, le pauvre, pour voir dans l'obscurité. La mère sauvage ne comprend pas pourquoi la bizarre visiteuse s'intéresse à des petits qui ne sont pas les siens mais la méfiance à l'état brut est vaincue.

L'expérience nouvelle
de la rencontre éclaire
le fond de l'étable

Et la conscience humaine
entend parler la bête
obscur qui la précède

La bête : *Toi qui viens du grand jour
Toi qui es restée silencieuse
devant la muraille de la nuit
Entre à présent
dans la grotte secrète
où s'est renouvelée l'étrangeté
de la création*

La conscience : *Toi qui viens de la nuit cruelle
et qui accueilles la lueur pacifique
Montre-moi comment chercher
au-delà du défaillant regard
la liberté nouvelle
pour illuminer d'infini
le trésor d'être en vie*

La bête : *Je ne montre rien
Je ne sais rien
Viens!*

La lumière suivra

Les petits serrés les uns contre les autres dans la dernière mangeoire ont déjà les yeux ouverts mais le jour se résume pour eux à un mince et lointain rectangle dont ils ont appris à se méfier. La mère en effet sort uniquement la nuit, quand le rectangle sous la porte qui ferme mal reste noir ou vaguement blanchi par la lune. On a beau tenir la torche vers le bas, sa lumière toute proche surprend les petits. Chacun dans la piaillante mêlée s'alarme d'être abandonné et cherche du secours en se cachant sous un autre qui veut se cacher aussi et le bouscule, est mordu, criaille plus fort. La mère fait un bond et atterrit sur le gigotant pêle-mêle. Les plaintives bestioles disparaissent sous son grand corps tout noir. Plus un bruit. Que se passe-t-il? Bientôt la mère renversée sur le côté laisse reparaitre la grappe vivante dont les petites pattes aux pelotes griffues pompent les douces mamelles en suçant avidement. On est bouleversée par cette maternité solitaire et sans confort. On en a les jambes qui flageollent. Pour reprendre pied on fixe notre attention sur les petits. Ils se tiennent tranquilles dans le plaisir de téter et se laissent observer sans plus se soucier de la torche qu'on ose à présent relever. Il y en a cinq, tous différents. L'un est rayé, un autre marbré, dans les gris plus ou moins foncés. Un autre est tout noir, un autre noir et blanc à grandes taches et le dernier entièrement gris, d'un gris clair de léger nuage, qui n'annonce ni le beau ni le mauvais temps. Aussitôt on lui trouve un nom : Brume. Est-ce que ce nom féminin va poser problème si Brume se révèle pourvu d'une petite clef de matou? Faudra-t-il, dans ce cas-là, l'appeler Brouillard? Quelle horreur! D'abord perplexe, on se rassure. Brume est le meilleur des noms pour ce petit être, d'un sexe ou de l'autre. Pas question de renforcer l'état de séparation, que le nom tiré du trésor de la parole humaine et offert

à la bête se doit d'outrepasser. Cette décision prise, on cherche un nom pour les autres. On n'a pas le temps de trouver. La chatte s'est secouée pour décrocher les petits et libérer son ventre. Elle se dresse, les oreilles en alerte... *Bang!* La porte de l'étable se referme brutalement. On saute en l'air et lâche la torche, qui s'éteint.

L'obscurité est soudain comme une trappe où on se sent tomber, en fouillant le sol pour récupérer la torche, qu'on ne trouve pas et qui sans doute ne fonctionne plus. On se rappelle avoir négligé de caler la porte avec la pierre. Un coup de vent l'aura rabattue. C'est vrai qu'il soufflait. On aurait dû y penser... Malgré la logique de l'explication on est tellement désorientée dans le noir qu'on s'attend presque à voir surgir la momie et sa boule maléfique. Tout à coup la porte se rouvre et une silhouette se dessine dans l'embrasure. C'est notre mère, incroyablement échevelée :

– *Vite! Il faut rentrer au chalet! Le vent devient mauvais. La radio annonce des bourrasques dangereuses en altitude. Ton père est en train d'assurer les volets avec du fil de fer. Dans un moment on sera au centre de la tourmente. J'ai pris une corde. On va trouver le moyen de mieux fermer l'étable. Le toit n'est pas solide. Tant pis s'il perd quelques ardoises, mais si le vent s'engouffre à l'intérieur, il pourrait s'envoler. Surtout n'oublie pas la torche, on en aura besoin!*

Pendant que la mère tant bien que mal renforce la fermeture en bois avec la corde, on roule de grosses pierres pour boucher du mieux qu'on peut le bas de la porte en déplorable état. Vite, vite, la mère fait un dernier nœud, attrappe sa fille par la main et elles dévalent la pente vers le chalet. Il y a des vagues dans la fontaine et l'eau du robinet asperge mère et fille d'une pluie froide au passage. On n'a pas peur, ni pour les humains isolés sur l'alpage ni pour les bêtes à l'intérieur de l'étable. Quelque chose nous rassure en profondeur : notre mère décoiffée s'est lancée dans l'action! Du jamais vu! Il faut vraiment que le vent s'y mette avec ses cinglantes rafales... Autre bonne nouvelle : la torche a son verre protecteur fendu mais l'ampoule à l'intérieur a tenu le coup.

Tout en s'effarant de voir les sapins se tordre comme des suppliciés...
On jubile dans les tourbillons de vent :
Entre nos mains la lumière est tombée par terre...
Elle s'est éteinte dans la vieille étable...
Et se rallume!

À l'intérieur du chalet les ombres dansent autour de la suspension à deux lampes dont la flamme vacille comme si l'océan roulait alentour. Tout grince, tout craque, tout branle. Dehors les furies sifflent. Dedans les trois passagers de l'ouragan se taisent, immobiles autour de la table ronde. Soudain on dirait que des bombes sont lâchées et que tout s'écroule. Des arbres sans doute, arrachés, qui frappent le sol. Pourvu que les deux toits soient épargnés ! Et puis, aussi soudainement qu'elle est montée à l'assaut, la tempête délaisse le champ de bataille. Pas de pluie. Plus rien. Silence.

Les volets sont rouverts. Ouf ! La vieille étable, là-bas, ne s'est pas disloquée sous la masse d'un arbre effondré. Près du chalet la violence du vent n'a pas laissé de trace non plus. D'où venaient les déflagrations et les chocs sourds ? Avec le père et la mère on part en exploration. Les dégâts sont concentrés dans la forêt au-dessus, à l'endroit d'une clairière humide où poussent des prêles et des fougères. C'est comme si une sorcière l'avait transformée en chaudron, cette clairière, pour y brasser du vent. Ce qu'il en reste ? Un cauchemar. Le sentier qui se devinait pour sauter d'une motte solide à l'autre et ne pas se perdre dans un spongieux dédale, ce sentier est barré par de hauts sapins écroulés, dont la couronne ornée d'une profusion de pives gît dans l'herbe écrasée ou s'enfonce dans la terre marécageuse. L'eau qui affleurait, limpide entre des pierres moussues, s'est chargée de boue et dégorge, opaque, une lourde tristesse. Deux mélèzes sont renversés l'un sur l'autre, les racines dehors, tendues comme des bras qui supplient dans le vide sous le soleil réapparu, dont l'œil radieux... ne voit rien. Trois arbres ont leur tronc brisé par le milieu. Déchiquetés, ils dressent vers le ciel des lances, des piques, des poignards de bois suintants de résine, dont le parfum d'une vigueur sans pareille déchire le cœur.

Le lendemain des hommes de la commune et un inspecteur des forêts viennent voir, discuter, planifier les travaux de nettoyage. Un peu plus d'une semaine avant la fin des vacances les bûcherons arrivent avec leurs treuils et leurs tronçonneuses. La guerre au silence est déclarée. Pas moyen d'y échapper. Une génératrice va battre inlassablement de son tambour monotone. Le chef vient saluer les estivants dont il s'apprête à détruire l'idyllique tranquillité. Son beau-frère est le propriétaire du chalet. Le père lui offre un verre et désormais, chaque jour à midi, il vient prendre l'apéro. Son fils et apprenti l'accompagne. Seize ans ? Dix-sept ? On ne fait pas attention à lui mais on remarque sa salopette, d'un beau bleu vif, alors que les autres bûcherons sont en beige ou en gris.

De toute façon on a autre chose à faire qu'à écouter la conversation des hommes. On poursuit notre travail de saute-frontières entre le monde où les humains voient clair et l'autre monde qui reste obscur, même si la torche entre nos mains ne fait plus peur à personne dans l'étable. La mère à la noire fourrure observe avec détachement ses cinq petits qui maintenant sautent hors de la mangeoire, jouent à se poursuivre, se bagarrer, grimper partout et commencent à s'aventurer dehors. On a essayé d'entrer dans leurs jeux. Ils ont l'air de bien s'amuser quand on devient un arbre sur lequel les grimpeurs s'élancent, s'accrochent, retombent, repartent à l'attaque. Mais quand les deux branches se mettent en mouvement et cherchent à les attraper... c'est la fuite! Brume est le seul à avoir appris le plaisir des caresses. Il arrive même qu'on puisse le garder quelques secondes entre nos mains qui restent à demi-ouvertes, où le battement d'une autre vie se transmet à notre propre corps, soudain plus vaste et plein d'échos dont le sens échappe.

Le plus tendre de la bande n'est pas le moins espiègle. Brume, dont on ne connaît toujours pas le sexe et ne s'en soucie pas, se révèle même un sacré risque-tout. En arrivant à l'étable on s'inquiète souvent de son absence alors que les autres sont restés à l'abri. On cherche le préféré aux alentours, on ne le trouve pas, on voudrait bien être aussi majestueusement calme que la mère occupée à lustrer sa belle fourrure puis à s'étirer de tout son long, en bâillant. Il faut les hurlements des tronçonneuses pour ramener Brume au fond de l'étable, dare-dare. Un jour à midi, quand on revient au chalet, on ne s'aperçoit pas que Brume est derrière nous et nous suit. On est presque arrivée quand on remarque sa présence.

Tout émue on le soulève du sol...
Il se laisse porter entre nos bras...
Oh! La joie! La joie!

Avec ce trésor on franchit presque en lévitation les derniers mètres qui nous séparent de la table sous le parasol orange, où le père boit du vin blanc avec le bûcheron. Le fils à la salopette bleu roi est là aussi. La mère qui nous a vue arriver avec le petit chat gris se tient à la fenêtre d'où sort une appétissante odeur de lard et de haricots parfumés à la sarriette.

On marche vers la table. Des ailes de lumière nous poussent. Elles ouvrent un sillon de silence parmi les grandes personnes. Dans un rêve ébloui on s'immobilise devant la table, offrant notre joie sans limites...

Le bûcheron : *Salut fillette! T'as un gentil chaton, dis donc. Mais d'où y vient? Où tu l'as trouvé? J'parie que c'est un p'tit de la noiraude... On n'a jamais réussi à lui faire passer l'envie de v'nir faire sa traînée au village où y a deux trois matous qui ont de quoi la calmer quand elle miaule à mort sous la lune. De toute façon les p'tits, c'est rare qu'y passent l'hiver. Si les renards ou l'aigle les bouffent pas, y a les chasseurs pour les tirer, même que c'est interdit mais on s'en fout, on est chez nous, on n'obéit pas aux planqués de la vallée! Ton p'tit chat, fillette, tu vas l'emmener en ville? J'peux t'donner un joli panier. J'ai ça chez moi. J'te l'monterai demain, si tu veux. Une p'tite bête bien vivante, c'est quand même mieux qu'une poupée, pas vrai?*

Le père : *Non, non, c'est bien aimable à vous, Monsieur Duroc, merci, mais on ne va pas la prendre en ville, cette bête. L'enfermer dans un appartement? La faire opérer? La rendre obèse et malheureuse? Supporter les odeurs nauséabondes? Non, non. Ma fille est assez grande pour se montrer raisonnable. On laissera cette bête à sa place, dans la nature, un point c'est tout.*

Ulcérée on tourne le dos à la table et remonte en détresse vers l'étable. Plus de trésor entre les bras. Brume a sauté loin de nous et disparu sous un buisson épineux. Que faire? Où aller? On s'arrête à mi-chemin. On n'a plus le cœur de voir jouer les petits qui ne passeront pas l'hiver et on se sent comme assommée de honte en pensant à la mère à la fourrure noire. La bête, notre distante amie, n'a pas reçu un nom, étant simplement pour nous la mère, dans sa mystérieuse et noble sauvagerie, notre mère à nous aussi, on ne s'explique pas bien pourquoi. Or cette mère qui résiste à la domestication, les villageois d'en bas l'appellent banalement la noiraude et vulgairement la traînée parce qu'elle a tout ce qu'il faut dans son ventre pour attirer sous la lune les matous.

Jusqu'à quand? Les brutes humaines qui visent depuis si longtemps la farouche indépendante vont bien finir par viser juste avec leurs fusils et la blesser, la couvrir de sang, la voir immobile enfin dans sa misère de pauvre bête et la lancer d'un coup de pied en bas des rochers, où les charognards viendront l'achever.

Et Brume? La ville ne veut pas de lui. Ça vaut peut-être mieux. Le vétérinaire avec son scalpel, les caisses à sable qui puent, l'appartement plein de murs comme territoire... On ne tient pas à lui donner ce genre de confort. On ne pourra donc pas le sauver du renard ou de l'aigle et s'il n'est pas dévoré, il aura peut-être la chance de mourir gelé.

Tout ça est naturel
Et parfaitement raisonnable
Autrement dit : atroce

Comment vivre dans un monde pareil? La saute-frontières ne se sent en pleine vie ni d'un côté avec les civilisés, ni de l'autre avec les brutaux. La saute-frontières est de nulle part sur la terre, une perdue, une étrangère aux violences, aux rouages, aux consolations en tous genres. La saute-frontières ne saute plus : un ouragan intérieur l'a brisée. Elle a envie de hurler comme un chien solitaire déchiqueté par une meute de chiens. Elle court se cacher dans la vieille étable.

Tout à coup apparaît sur le seuil la salopette bleu roi. On est à genoux, sans larmes, seulement secouée de spasmes. Qu'est-ce qu'il vient faire là, ce fils de brute? Qu'est-ce qu'il a à prendre un air d'idiot du village? De quoi il se mêle? On plante les deux couteaux de nos yeux bleus dans les bruns du jeune homme. Les mains crispées comme des serres de rapace on regrette de ne pas oser se dresser et se tenir en furieux équilibre sur la pointe des pieds pour lui lacérer la figure, à ce sale destructeur de grands arbres. Faute de mieux, on lui envoie une grimace vengeresse et on lui tire la langue, férocement.

Il ne dit rien.
Il recule sans baisser les yeux.
Il se retourne et s'en va.

Un peu plus tard le bruit des tronçonneuses ramène Brume à l'étable et on retourne toute seule au chalet. La mère a laissé au chaud notre assiette. On ne mange pas. On s'enferme dans notre chambre. Il y a dans l'air une odeur de guerre. Le père et la mère se sont disputés, c'est certain. La mère a dû faire un sermon, du genre...

— *Être aussi abrupt avec ta fille, c'est incroyable! Il fallait l'amener doucement à la raison, discuter affectueusement, avec diplomatie. Mais non! Tu lui tombes dessus avec tes diktats! Tu es plus insensible, ma parole, que ce balourd de picoleur qui lui envoie à la figure ses histoires de fusil et de chatte en chaleur. Bravo! Elle va en faire une maladie! Moi, je n'y serai pour rien. Les vérités qui tuent, ça n'est pas mon rayon...*

Pestant contre les circonstances qui ont brusqué la mise au point, et contre la vieille étable pleine de bêtes à griffes qui n'ont pas griffé assez

fort pour décourager sa fille, et contre ce rustaud de bûcheron qui se pointe tous les jours avec son fils pour l'apéro, et contre sa femme qui se défile et lui fait la morale, et contre lui-même qui perd le nord à cause d'un caprice de gamine, le père en groggelant dans son absence de barbe s'est retiré au fond de la caverne de la cave où on l'entend fendre des bûches et lancer à grand fracas le petit bois sur le tas qui va bientôt toucher le plafond... ou s'écrouler.

Au repas du soir, lourd silence. La mère tente une sortie...

La mère : *Dis-moi... Je me demande... Il te parle, à toi, le fils du bûcheron ? À moi, jamais. Il me sourit gentiment, avec un petit geste de la main pour dire bonjour ou aurevoir, mais c'est tout. On dirait une jeune fille timide. Un gars bien bâti comme lui et qui n'a pas l'air niais ni brutal... bizarre, non ? Tu me diras qu'avec son bavard de père l'envie de parler a dû lui passer !*

Le père : *Il est muet ! Si sur le coup de midi tu ne te réfugiais pas dans ta cuisine pour me laisser affronter tout seul la Société Duroc et Fils, tu le saurais ! Figure-toi que je ne connais même pas son prénom, au fils. Quand il parle de lui son père l'appelle Le Muet, tu te rends compte ! Le Muet a fait ci... Le Muet a fait ça... Le Muet a failli être écrasé parce qu'il entend pas les troncs tomber... Le Muet, il est brave, les gens l'aiment bien et les bêtes... c'est bête à dire mais il leur parle et elles répondent ! Seulement Le Muet, il trouve quand même le moyen d'être contrariant : il a la manie de fuguer ! Quand Le Muet fugue, c'est ni vu ni connu, personne sait où il va... Le Muet revient au bout de quatre jours, pas moins, pas plus. Et le gros père d'ajouter : Je m'en fais pas pour sa santé mais c'est emm... bêtant pour le boulot, ces fugues... Tant qu'il est apprenti avec moi ça va encore, mais plus tard ça jouera pas avec les patrons. La forêt, le grand air, les petits oiseaux, Le Muet peut pas s'en passer mais s'il quitte le chantier sans crier gare il risque le chômage, c'est sûr. Et qui va le remettre au travail, s'il respecte pas la discipline ? Une rente d'invalidé, faut pas y penser avec ces Messieurs des Bureaux qui sont pas des rigolos, sauf pour s'payer des voyages et des gueuletons aux frais du pauvre monde. Ils verront tout de suite que Le Muet a les muscles en fer et la tête à peu près en ordre pour bosser. Quelle misère d'avoir pas mieux, comme fils, qu'un fugueur sans malice qui a même pas le feu au... Bref ! Et comme je lui demandais si son fils avait pu suivre une école des sourds... Oui, oui, qu'il me répond en se calant un troisième coup de blanc derrière sa rude moustache, mais ça sert à quoi, par ici, la langue des signes ? C'est pas moi qui vais faire le guignol en agitant les mains !*

La mère : *Quelle pitié ! Et la mère, il t'en a parlé ?*

Le père : *Non, pas un mot sur la mère. Et pas d'autre enfant.*

La mère : La mère n'aura pas supporté d'avoir un fils différent des petits braillards du coin et un mari aussi charmant que sa tronçonneuse ! Elle a dû les laisser tomber.

On n'écoute pas la suite de la conversation. On revoit le jeune homme à la salopette bleu roi... Le Muet aussi est un étranger parmi les gens à fusils et les raisonnables. Quand on se tenait près de la table sous le parasol, serrant Brume dans nos bras, Le Muet n'avait rien entendu et tout compris. Sur le seuil de l'étable il venait dire, sans mots, sa tristesse.

On l'a blessé avec notre désespoir aveugle.
On l'a renvoyé comme un tueur de bêtes.
On a repoussé le don du silence.
On a banni l'univers d'avant les armes des mots.
À présent, sans pouvoir lui parler, à cet ami...
Comment est-ce qu'on lui dira notre honte...
Notre honte insoutenable...
Et notre reconnaissance ?

On ne revoit pas Le Muet. Il a fugué. Encore une fois il a eu besoin de s'évader du monde où le silence est un mal et les silencieux des méprisés. Quand il reviendra le chalet aura tous ses volets fermés. À cette vue Le Muet ressentira comme un ultime rejet, définitif. En attendant on est une condamnée qui tourne en rond dans la mortelle cellule de la honte, sans verrous ni barreaux car elle est sans porte et sans fenêtre. Il nous reste trois jours pour trouver une fissure où faire passer le fil qui pourrait nous relier au roi muet, en salopette bleue, d'un bleu vif.

On en oublierait presque les chats. On leur apporte les couennes de lard, une entière pour la mère, les autres coupées en minuscules morceaux et on quitte l'étable. On s'assied dehors, pas loin, à l'ombre d'un mélèze, près de la fontaine. Que faire ? Écrire un mot et le confier à l'inférieur bavard à moustaches ? Non ! S'esquiver ? Surtout pas ! Immobile on tourne en rond, en rond, en rond dans une sombre impuissance.

Le lendemain, même tournis à vide au même endroit.

Le troisième et dernier jour on est si dégoûtée de notre misérable petite personne qu'on traîne à ne rien faire toute la matinée. Après le repas de midi la mère nous demande de ranger notre chambre et préparer notre sac de voyage. On fourre tout à la diable dans le gros sac et on s'enfuit. Pas loin. On n'a aucune envie d'aller loin. L'énergie de fuguer nous manque.

Sans force on s'écroule au même endroit encore, sous le mélèze. On reste là, privée de tout moyen de parole ou d'action pour rejoindre le silencieux qu'on a si vilainement offensé.

Alors la voix vient à notre rencontre
Triste et guillerette elle sanglote et pétille
La fontaine! Elle parle! On l'entend!

Elle éveille en nous les étincelles en fuite
Et on comprend enfin le simple appel
du haut mélèze vert tendre

dont l'ombre au léger balancement
sous le souffle insaisissable crée
par terre des dessins qui bougent

comme des mains qui font sens

À partir de là tout va très vite. On n'a plus honte de rien : on a le feu au cœur. On court au chalet, fouille le réduit où s'entasse un fourbi de trucs promis à une éventuelle utilité dans l'avenir. Presque immédiatement on trouve une feuille de papier d'emballage, pliée en huit, un peu gondolée par l'humidité. On ouvre la feuille, la roule pour effacer le mieux possible les pliures et les boursouflures. On n'a aucune idée de ce qui va apparaître sur la grande feuille mais on sait où le dessin va prendre place : dans l'étable! Le Muet aime les bêtes. Il a vu où la mère et ses petits ont trouvé refuge. Au retour de sa fugue, est-ce qu'il leur rendra visite? Sûrement. De toute façon on n'a pas le temps de se perdre en conjectures. On est dans l'action. Munie de la grande feuille roulée, de clous, d'un gros marteau, on va d'abord à la petite chambre où on renverse le sac de voyage. Voilà ce qu'il faut : des crayons feutres, au tracé large, à la couleur intense.

Il y en a trois, pas un de plus et pas de bleu.

Ah! Quelle poisse!

On se contentera donc du vert, du rouge, du noir.

On fonce à la vieille étable. Les chats têtent et ne se dérangent pas pour la saute-frontières qui agrandit le rectangle de lumière dont ils n'ont plus peur. Dans le clair-obscur à côté de la porte, à gauche, il n'y a pas de

mangeoire, la paroi est libre. Ça devait être l'endroit où on transvasait les seaux pleins de lait encore chaud dans les hauts récipients métalliques avant de fermer leur couvercle et de les emporter. C'est là qu'on cloue la grande feuille carrée d'un brun très clair sur le brun plus sombre des vieilles planches. Au bruit du marteau les chats s'animent et bientôt le bal des bêtes est ouvert dans l'étable. Tant mieux! Autant faire la fête avant les cruautés de l'automne et les misères de l'hiver! En accord avec les petits joueurs qui s'accrochent à nos pantalons de coton et nous mordillent les chevilles on s'élance avec nos trois crayons.

On n'a pas appris à bien dessiner?

On n'est pas à la hauteur?

Quelle hauteur? *On est libre!*

On se fiche royalement des hauteurs!

On renaît à l'absurde jubilation avec Le Muet qui prend la parole. Il vient de se lever, magnifique, sur la moitié gauche de la feuille. Un grand personnage en salopette. La salopette est juste esquissée en vert. Ce roi du silence a une tête d'animal avec un grand œil tout plein d'étonnement. Un cerf? Oui et non. Sur sa tête il y a deux arbres. Deux sapins. Les branches sont noires, les aiguilles vertes, les pives noires ou vertes.

À droite, pour l'instant, il n'y a rien sur la feuille qui gondole comme un désert vu d'avion. Il faut trouver à planter de la vie pour remettre le monde en équilibre sur ses deux pieds. Deux pieds à l'égale et dansante solidité.

Arrive alors un autre personnage, plus petit mais plus large à cause de ses bras ouverts. *C'est la fille, la saute-frontières, qui obscurément ranime le partage de la lumière.* Elle reste à distance du garçon à la salopette, qui la regarde avec son œil étrangement dilaté. Et Brume, où est-ce qu'il a passé? Dans le dessin on ne le voit pas. Par contre on a des oreilles de chat, grandes et pointues. Nos yeux? Ils n'ont rien de félin. Tout ronds ils s'émerveillent du trésor en création, alors même que le trésor a fui. Avec nos bras tendus d'un côté et de l'autre on peut seulement tourner, pas retenir, pas serrer. Nos bras sont deux souples branches de sapin, aux aiguilles toujours vertes et aux pives noires ou vertes.

Et le rouge? Est-ce qu'on aurait oublié le rouge?

Sur le plastron de la salopette on dessine en rouge une spirale. Elle ne foudroie pas spectaculairement, comme celle qui consacre le pouvoir de la momie parée de bijoux somptueux, mais elle tourne pacifiquement. Elle tourne et tourne encore et encore et en grandissant reste ouverte. La même spirale s'allume sur le corps de la saute-frontières. Elle ne tire plus une langue méprisante, implacablement furieuse, qui meurtrit l'innocent et n'atteint pas la brute. En dessinant elle dépasse la honte d'avoir cru à son propre jugement, asséné comme un poignard vengeur. Elle laisse brasiller un jeune sourire, légèrement triste : à peine croisé Le Muet a disparu et demeure l'ami invisible, avec lequel on voyage en solitaire à présent, *reliée à la beauté du jour et à la nuit des temps*.

Dans le vide au-dessus des deux personnages qui sont des humains, des bêtes, des arbres, des inconnus palpite une troisième spirale, bien plus grande... mais en tout petits pointillés celle-là... *Car elle saute sans fin entre la vie à vif... et rien... de saisissable...*

Voilà comment la saute-frontières qui aurait préféré jouer avec toutes les couleurs du monde a parlé avec les trois crayons dont elle disposait dans un coin perdu en montagne. Voilà comment elle a dû se passer du bleu roi mais pas du noir. Et voilà comment, ayant accompli son devoir énigmatique, elle a été submergée par un ruissellement de larmes et sans être sûre de rien a entendu pleurer... de joie... Le Muet...

Oh ! la joie en larmes
Oh ! la fugueuse
dont ni les murs ni la mort
ni la vie au désespoir
ni le bonheur ni son absence
ni la hauteur ni la déchéance
ne limitent l'envol
Oh ! le nouveau monde
L'accord
en larmes
La joie
Oh !

Table

1. On part	p. 9
2. L'abîmée	p. 47
3. La Lune-Soleil.....	p. 83
4. Insaisissable.....	p. 119
5. Précipice	p. 155
6. On endure	p. 193
7. Métamorphoses	p. 229
8. Rebelle accord.....	p. 269
9. On n'en revient pas.....	p. 303
10. Nouveau monde.....	p. 335

Déjà parus
sous le nom de Mireille Buscaglia
à L'Âge d'Homme (Lausanne)

Le Tourment et l'Infini
poèmes

Eurydice
poème

Sève
récit

Récits inédits à paraître
sous le nom d'Altra
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

Feu-Flamme

Sans point final

Hors miroir

Disparition

